# Humboldt en Russie

édité par Patrick SERIOT

Cahiers de l'ILSL, n° 33, 2012

UNIL | Université de Lausanne

# Humboldt en Russie

Cahiers de l'ILSL Nº 33, 2012

L'édition des actes de ce colloque a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*
- *Centre de linguistique et des sciences du langage*

**Ont déjà paru dans cette série :**
**Cahiers de l'ILSL**

Lectures de l'image (1992, n°1)
Langue, littérature et altérité (1992, n° 2)
Relations inter- et intraprédicatives (1992, n° 3)
Travaux d'étudiants (1993, n° 4)
L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
[épuisé]
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Un paradigme perdu : la linguistique marriste (2005, n° 20)
Langage et pensée : Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
La structure de la proposition : histoire d'un métalangage
(2008, n° 25)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2008, n° 26)
Russie, linguistique et philosophie (2011, n° 29)
Langue(s), langage(s), histoire(s) (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)

Les cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante

CLSL, Faculté des Lettres, BFSH2
CH-1015 LAUSANNE
renseignements :
http://www.unil.ch/clsl/page67767.html

# Humboldt en Russie

Centre de linguistique et des sciences du langage

numéro édité par
Patrick SERIOT

**Cahiers de l'ILSL, n° 33, 2012**

UNIL | Université de Lausanne

**Les Cahiers de** l'ILSL sont une publication de
l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
de l'Université de Lausanne (Suisse)

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des Lettres
BFSH2
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne, Suisse

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 1-2

# Présentation

Patrick SERIOT
*Université de Lausanne*

Si Humboldt est mal connu dans le monde francophone, le *Humboldt russe* l'est encore moins. Le mélange de marxisme et d'exotisme, l'idée de «grande lumière qui vient de l'Est» ont assombri toute possibilité de comprendre la culture intellectuelle russe, tout autant que le rejet dans l'altérité totale, qui ne pouvait que faire le jeu des idéologues slavophiles, promouvant l'idée que «la Russie n'est pas concevable par l'esprit».

C'est pourquoi un double enjeu était à l'origine du colloque qui s'est tenu à Crêt-Bérard, près de Lausanne, du 9 au 11 juin 2011 : trouver des moyens de saisir en profondeur un monde intellectuel qui ne se donne pas facilement à manier, connaître une façon autre de lire Humboldt.

L'œuvre de Humboldt est à multiples facettes. Et on peut la lire de différentes façons. Il y a les linguistes et il y a les philosophes du langage. Ils ont essayé de se parler et de s'écouter. Le présent recueil est le résultat de cette audacieuse tentative.

Le recueil s'ouvre sur un thème «très russe», mais en fait propre à l'hypostase orientale du christianisme : le *Logos*.

E. Alexeeva présente une lecture de Humboldt dans la philosophie religieuse russe du début du XXème siècle. Celle-ci a ceci de particulier d'être une sorte de *linguistic turn*, à mille lieues de ce qui se passe dans le monde francophone à la même époque.

Mais la lecture de Humboldt par les philosophes peut passer également par la phénoménologie. Aussi bien M. Dennes que L. Gogotišvili nous présentent un grand lecteur russe de Humboldt : G. Špet. Et c'est là qu'intervient la notion complexe de *forme interne*, dont la réinterprétation-réduction par Potebnja avait suscité bien des commentaires en Russie au tournant du XIXème et du XXème siècle. Réinterprétation de Potebnja réinterprétant Humboldt, en même temps que réinterprétation de Husserl, la pensée de G. Špet est d'une immense richesse. Ce n'est que récemment qu'un ouvrage de Špet a été traduit en français (*La forme interne du mot*, 2007). L. Gogotišvili insiste sur la différence entre le Humboldt universalisant de Špet et le néo-humboldtianisme, et sur la forme interne comme «algorithme d'engendrement de parole», M. Denne argumente sur l'intérêt

de la lecture de G. Špet pour le renouveau actuel des sciences humaines. Quant à V. Feščenko, il aborde la notion humboldtienne de *création/créativité* (*Schöpfung, tvorčestvo)*, une autre notion qui a agité les esprits qui voyaient dans la poésie une activité avant tout *verbale*.

Un deuxième ensemble d'articles aborde la question de la forme interne dans un sens opposé au premier, puisqu'il va s'agir ici du rapport entre la spécificité d'un idiome et l'identité collective de ceux qui le parlent. L'article de B. Gasparov fait le lien entre les deux approches par la notion de créativité sémiotique, là encore en explorant la relecture de Humboldt par Potebnja. Puis le thème de la quête identitaire se fait jour à travers trois articles. D. Ferrari-Bravo souligne «l'affinité surprenante» entre la lecture russe de Humboldt et la «façon d'être» de la conscience nationale allemande : la *kartina mira* n'est autre que la *Sprachweltbild*. C'est cette même notion d'«image linguistique du monde» qu'explore L. Gebert, en se concentrant sur des travaux russes contemporains mettant la structure grammaticale des langues au centre de l'ethno-psychologie. T. Glanc, lui, nous présente les transformations qu'a subies la pensée humboldtienne dans les écrits du plus célèbre représentant du romantisme national tchèque : P. Šafařík.

Un troisième groupe de textes aborde la question ici posée d'un point de vue plus directement linguistique. V. Alpatov s'intéresse à l'évolution en dents de scie de la réception de Humboldt en Russie : à des périodes d'intérêt pour Humboldt succèdent celles d'oubli de ses idées. R. Comtet rend compte de l'œuvre de F. Buslaev, grand humboldtien russe, E. Velmezova décèle chez N. Marr un arrière-fonds humboldtien extrêmement original. Quant à N. Ladaria, il dresse un parallèle saisissant entre deux lectures de Humboldt «en périphérie d'empire» : la Géorgie.

Trois textes se trouvent en dehors de la problématique russe mais sont d'un apport précieux pour la compréhension de cette œuvre touffue : A. Tabouret-Keller présente les problèmes que pose la traduction de la terminologie humboldtienne, et J. Trabant en aborde l'aspect herméneutique. Quant à M. Mahmoudian, il s'appuie sur une lecture critique d'un travail d'H. Meschonnic pour proposer une réflexion sur le rapport langue / pensée chez Humboldt et refuser la «dissolution de la linguistique dans un conglomérat d'humanités».

Enfin, il ne fallait pas oublier le jeune frère Alexandre, éternel voyageur, dont l'exploration de la Russie de Nicolas Ier est relatée dans un tableau saisissant par S. Gorshenina.

Si notre commun travail a pu susciter un intérêt renouvelé aussi bien pour W. von Humboldt que pour les sciences humaines en Russie et Europe orientale, nous estimerons avoir accompli notre devoir de passeurs de cultures.

# I. Le monde du Logos et la philosophie du langage

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 5-16

# Les idées de W. Humboldt dans l'œuvre du philosophe religieux russe de la première moitié du XXème siècle S. Bulgakov

Ekaterina ALEXEEVA
*(Université de Lausanne)*

***Résumé***
Le but de cet article est d'étudier la présence des idées de W. von Humboldt dans les ouvrages de Sergej Bulgakov, philosophe religieux russe de la première moitié du XXème siècle. Dans son livre *La Philosophie du nom* (*Filosofija imeni*) il lui consacre un chapitre «Le langage d'après Humboldt».

D'après Bulgakov, c'est chez cet auteur qu'il trouve les idées implicites les plus fondamentales sur la genèse de la parole et du langage, le lien entre la forme et le contenu. La question essentielle qui intéresse Bulgakov est de savoir comment se passe *le processus d'établissement du lien* entre le nom et la chose.

De l'autre côté, Bulgakov intervient en tant que continuateur des idées des Pères de l'Église orientale : Denys l'Aréopagite, Saint Grégoire de Nysse. Bulgakov, comme ses précurseurs néoplatoniciens, insiste sur la nécessité de comprendre la capacité humaine *de parler* comme expression divine.

***Mots-clés***
Philosophie du langage et du nom, Glorification du Nom, signe linguistique, philosophie russe, *slovo*, Verbe, parole, langue, *eidos*, énergie, néoplatonisme, arbitraire du signe, stoïciens

*La philosophie du langage et du nom* du père Sergej Bulgakov (1871-1944) est un phénomène considérable de la vie intellectuelle et spirituelle de la Russie au XX[e] siècle. Son ouvrage *Filosofija imeni* ['La philosophie du nom'] fut rédigé en 1920 en Russie, juste avant son émigration à l'étranger. Sa vie dans un milieu culturel étranger l'a aidé à mieux concevoir les spécificités de sa philosophie du *nom* à partir de racines russes orthodoxes. Bulgakov estimait que la philosophie du nom était son « livre le plus philosophique » [1]. Il l'a cependant composé non pas seulement comme une recherche théorique sur la nature de la pensée et du langage, mais aussi pour répondre à un problème théologique concret, auquel il attribuait une très grande importance. Pour lui, sa philosophie du langage et du nom a pour but de connaître les raisons de la naissance de *l'être* et les lois de son organisation.

Bulgakov est d'habitude considéré essentiellement comme un théologien. Mais son activité en tant que philosophe du langage a aussi rencontré l'approbation du milieu linguistique. Il s'intéressait à l'origine du langage, au «verbe» (*slovo*)[2], à la question du rapport entre forme et contenu. Nombreux sont les linguistes russes contemporains qui vont chercher chez cet auteur de la première moitié du XXème siècle des réponses aux questions fondamentales liées au langage. Ces questions sont posées par Bulgakov au début de son livre *La Philosophie du nom.* Il leur donne la formulation suivante :

> *Qu'est-ce donc que le langage ?* Sous cette forme, la question est naturellement imprécise, car elle embrasse trop de choses, et des sens très divers, selon notre intention, la visée de notre intérêt, la direction de notre recherche. Même dans le cadre (assez étroit) de la linguistique, où la question est posée d'une manière spécifique, ce qui nous intéresse le plus ici ne retient généralement pas l'attention. Le langage y est étudié quant à sa structure et du point de vue phonétique, historique, morphologique, sémasiologique. Or, l'histoire, la physiologie, la psychologie considèrent l'anatomie, la mécanique du devenir du langage et des mots. L'approche génétique y prévaut, fondée sur une abondance de faits scientifiques. Pourtant, dans la plupart des cas, on ne remarque même pas le problème du langage en soi, à savoir : qu'est-ce qui le fait tel, en quoi consiste sa nature, son *eidos*, en tout état de cause, en toute langue, à toute époque et en toute utilisation ? Quel est l'indice sans lequel il n'y a pas de langage ? Quel en est le caractère *ontologique* ? (Boulgakov, 1991, p. 9-10).

Profondément croyant orthodoxe tout au long de sa vie, Bulgakov a créé une théorie du langage qui a absorbé l'héritage de la culture orthodoxe russe, sur lequel repose l'originalité de sa philosophie du *Verbe*, laquelle rappelle parfois un dialogue imaginaire à travers le temps et l'espace avec des auteurs anciens. C'est la catégorie du *nom* qui se trouve au centre de sa

---

[1] L. Zander dans la préface de Bulgakov, 1998, p. 5

[2] Le mot «verbe» (*slovo*) est employé par Bulgakov en tant que synonyme de «parole», parfois de «langage».

philosophie. Bulgakov met en relief cet objet de recherche en l'annonçant dans le titre de son livre : *La Philosophie du nom* (*Filosofija imeni*).

## 1. LA PHILOSOPHIE DU NOM DE BULGAKOV ET LES AUTEURS NEOPLATONICIENS.

Bulgakov se présente comme un continuateur des idées des Pères de l'Église orientale. Sa conception du *nom* réunit en une même totalité les idées de philosophes du passé : Platon, Plotin, Proclus, Denys l'Aréopagite, Basile le Grand, Saint Grégoire de Nysse, Saint Jean Chrysostome.

En tant que philosophe onomatodoxe et *imjaslaveč*[3] ['glorificateur du Nom'], Bulgakov ne pouvait pas rester hors de l'histoire de la controverse orthodoxe. Celle-ci était liée à la tradition de la vénération du Nom de Jésus [La prière de Jésus] qui existait depuis longtemps dans le christianisme oriental, et qui a constitué la base de la pratique de la prière au Mont Athos au début du XX ème siècle[4]. Son livre était une sorte de réponse à des discussions ecclésiastiques.

Créant sa théorie du *nom* en relation avec la religion orthodoxe, Bulgakov se manifeste en tant que continuateur de la ligne de la pensée néoplatonicienne.

Son image de l'univers et du monde est définie par la religion. Il concentre son attention sur l'art de la prière et sur le rôle de la parole dans les textes liturgiques. C'est d'ici que provient sa vision de l'homme et de l'être.

Bulgakov souligne le caractère anthropologique de *la parole* et notamment sa spécificité d'unir ses parties opposées : *idéale et réelle, humaine et cosmique* (Bulgakov, 1998, p. 25). Bulgakov, comme ses précurseurs néoplatoniciens, insiste sur la nécessité de comprendre la capacité humaine *de parler* comme expression divine. Dans ses pensées, il fait souvent référence aux ouvrages dogmatiques de Saint-Grégoire de Nysse (330-395).

L'âme de l'homme est une entièreté[5] unique [*celostna*] selon Saint-Grégoire de Nysse. L'homme se compose de trois parties : alimentation, sentiment et spiritualité [*umopredstavlenie*]. Chacune a sa propre destination : la partie chair s'occupe du plaisir, la partie sentiment se trouve entre

---

[3] Le mouvement dogmatique des *Glorificateurs du nom* est un courant particulier à l'intérieur de l'orthodoxie russe, proclamant que *le Nom de Dieu est Dieu lui-même, mais Dieu n'est pas réductible à son nom.*

[4] Cette problématique fut déjà âprement discutée à l'époque byzantine, en particulier, au IVème siècle, puis par les *icônodoules* (adorateurs des icônes) et les *iconoclastes* aux VIII-IXème siècles, et enfin par Grégoire Palamas et Barlaam de Calabre au XIVème siècle.

[5] Le mot *entièreté*, inusité en français, me semble la meilleure façon de traduire *celostnost'*, calque de l'allemand *Ganzheit*, meilleure en tout cas que *globalité* ou *totalité*.

la vertu et le vice, la partie spirituelle exerce l'aspiration de l'homme vers Dieu.

L'homme est présent dans ces trois hypostases interdépendantes, dont la plus importante est le composant *spirituel-verbal.* Saint-Grégoire de Nysse appelle *verbale* la partie *spirituelle*. Il la nomme aussi *Dieu-Verbe*. Dans l'âme de l'homme, selon cet auteur néoplatonicien, ce sont les capacités *verbales* et de *pensée* qui dominent et se trouvent en dessus des sentiments et de la volonté (Dvoreckaja, 2004-05).

Ce qui intéresse Bulgakov chez les auteurs néoplatoniciens est leur façon de comprendre le rôle du langage dans le monde, son rôle médiateur entre le monde spirituel et matériel. Cette idée pénètre sa théorie de l'origine du langage. Il s'en sert dans sa description du processus de la naissance de la parole, de son émergence dans l'esprit humain.

## 2. BULGAKOV ET LES THEORIES DE L'ORIGINE DU LANGAGE

Bulgakov explicite sa *théorie du langage et du nom* en montrant ses fondements orthodoxes russes. Il est catégorique dans l'expression de ses idées sur l'ontologie du langage. Il analyse les théories de l'origine du langage de son époque en s'appuyant sur les auteurs anciens et contemporains et il en propose sa propre vision. Il dit:

> Nous affrontons maintenant la question la plus essentielle, fatidique, pourrait-on dire, pour comprendre le langage : quel est le sens de son sens ? Quelle est l'origine des mots-idées ? A peine avons-nous ouvert la bouche pour poser la question que la psychologie s'y enfourne. Elle prend immédiatement en main la question que la science du langage lui a naïvement confiée. Elle s'empresse d'expliquer avec zèle les associations, aperceptions, perceptions, etc. : elle indique comment les données des sens provoquent une représentation, à laquelle, pour la commodité, on associe un signe : telle serait l'origine d'un mot. Que ce soit par imitation de sons (théorie onomatopéique), ou par la voie d'exclamations spontanées (théorie de l'interjection), à moins que la cause n'en soit encore un geste intérieur (théorie psychophysiologique), le mot naîtrait du besoin de signifier par voie de convention et d'abréviation un contenu psychologique plus ou moins complexe. La fonction du mot serait représentative, lui-même ne contiendrait aucun sens; il n'en serait que le signe, comme la monnaie papier par rapport à la valeur métal, succédané utile résumant un complexe psychologique, selon le principe d'une économie de moyens. (Boulgakov, 1991, p. 20)

Passant en revue la théorie onomatopéique, de l'interjection, psychophysiologique, Bulgakov affirme que toutes ces théories ont un défaut commun, en ce que le mot se manifeste comme un simple signe. Sa théorie du nom, elle, n'a rien à avoir avec les autres théories de l'origine du langage. Le trait caractéristique de sa théorie est qu'elle repose sur le caractère

non arbitraire du signe linguistique et sur un lien non conventionnel entre le signifiant et le signifié du mot.

## 3. BULGAKOV ET HUMBOLDT

Parmi tous les auteurs occidentaux dont parle Bulgakov dans son livre, il faut mentionner particulièrement le nom de Wilhelm von Humboldt (1767-1835). Celui-ci se présente comme son auteur préféré. Les travaux de Humboldt qui contiennent en abondance les idées sur la langue, la parole, le lien entre la forme et le contenu, l'essence et l'*énergeia*, l'esprit, attirent l'attention de Bulgakov et l'aident à expliciter la *philosophie du nom*[6].

Dans son livre il lui consacre un chapitre entier, qu'il appelle «Le langage d'après Humboldt», où il se réfère à ses ouvrages : *De l'esprit de l'humanité et autres essais sur le déploiement de soi*, *Sur la diversité de construction des langues et leur influence sur le développement de la pensée humaine*, connu encore sous le titre de *Introduction à l'œuvre sur le kavi*.

D'après Bulgakov, c'est chez Humboldt que nous trouvons les idées implicites les plus fondamentales sur la genèse de la parole et du langage, le lien entre la forme et le contenu. La question essentielle qui intéresse Bulgakov est de savoir comment se passe *le processus d'établissement du lien* entre le nom et la chose. Il part de la citation de Humboldt :

> On ne peut pas enseigner une langue, au sens propre du terme, on peut seulement l'éveiller dans l'âme : il faut lui tendre un fil le long duquel elle va se développer par elle-même. De la sorte, on peut considérer que les langues sont une création des peuples et qu'en même temps elles restent la création des individus, parce qu'elles ne peuvent se produire que chez des personnes individuelles et encore, uniquement là où chacun suppose être compréhensible pour tout le monde et où tous justifient dans les faits cette attente » ( Wilhelm von Humboldt. Sur la différence de structure des langues humaines et son influence sur le développement intellectuelle de l'humanité /en allemand/ 1820. Trad. russe de V. Viljarskij, Sankt-Pétersbourg, 1857, (p. 34). (Boulgakov, 1991, p. 249-250.

Comment Bulgakov interprète-t-il l'expression de Humboldt : «éveiller la langue» ? Ce processus, selon lui, se déroule en plusieurs étapes.

---

6 La *philosophie russe du nom* trouve ses fondements dans l'ancien courant de l'Orient orthodoxe – *la glorification du nom*. L'idée de base des philosophes religieux (qui se nomment également «les glorificateurs du nom») et à laquelle ils consacrent l'essentiel de leurs travaux, est que *le nom de la chose est la chose elle-même*. Cette thèse reflète et paraphrase l'ancienne thèse des glorificateurs du nom: *le nom de Dieu est Dieu lui-même*. La *glorification du nom*, en tant que courant dogmatique de l'Église orthodoxe russe, se forme au début du XXème siècle dans le milieu ecclésiastique.

Premièrement, «le mot éclate dans la conscience de l'homme» (Bulgakov, 1998, p. 21). Cette comparaison métaphorique de la parole avec *la lumière* est très caractéristique pour les auteurs orthodoxes. On rencontre cette métaphore de façon récurrente chez les auteurs orthodoxes médiévaux.

> Que signifie parler, prononcer des mots? Cela signifie exciter dans la conscience les sens, à travers les paroles, en tant qu'idées. Le reste, le corps sonore du mot, la physiologie et l'ouïe, le cerveau, c'est sa réalisation. (Bulgakov, 1991, p. 30)

Bulgakov nie l'influence de la forme sur le contenu du langage :

> Ainsi, la parole intérieure, l'idée, le sens constituent le noyau véritable du langage, contenu dans une enveloppe verbale. Les paroles des différentes langues, les revêtements divers tissent un même sens ; et c'est justement celui-ci qui en fait un langage. Que signifie parler, prononcer des mots ? C'est d'évoquer des sens dans la conscience au moyen de ceux-ci, idées incarnées. (Boulgakov, 1991, p. 24)

Bulgakov parle de la préexistence des idées-images dans l'esprit humain. D'abord, ce sont les idées-images qui émergent. Il prête une grande attention au processus du passage de la parole de sa forme *idéale* à sa forme *concrète*. Voila pourquoi, pour Bulgakov (1998, p. 86-88), le processus de la nomination est important. Il le décrit ainsi : une certaine idée se connecte avec un objet concret du monde réel. Alors quel est le rôle de la forme dans la parole ? Il compare la forme de la parole avec une «enveloppe sonore». A son tour, celle-ci sert à exprimer l'idée.

> Ce qui importe évidemment ici, ce n'est pas le côté physique, le volume, le timbre de la vox, etc. ; c'est le fait d'une phrase sonore ou musicale déterminée. On peut en fin de compte considérer le mot comme une corrélation donnée de vibrations sonores, définies par une formule mathématique. C'est cela qui fait la chair du mot, son corps, c'est-à-dire sa forme, quelle qu'en soit la manifestation matérielle ou gestuelle.[7] (Boulgakov, 1991, pp. 11- 12)

Bulgakov marque la différence de son étude onomatodoxe avec les courants en linguistique de son époque et insiste sur une autre vision de la langue et des mots, en faisant référence aux stoïciens dans sa vision de la couche extérieure de la parole. Il dit :

[7] Nous ne reproduisons pas la note de Bulgakov dans cet extrait du texte.

> Selon l'heureuse expression des Stoïciens, cette masse sonore constitue le corps du mot, sôma[8]. Sans lui, il n'y a pas de mot, même quand il ne serait qu'une représentation (les notes contiennent déjà la musique, indépendamment de son exécution). Comment définir plus précisément ce corps, en quels éléments peut-on le décomposer, lesquels sont essentiels, lesquels secondaires, quelle est l'origine, etc. ? Nous pouvons laisser de côté ces questions qui relèvent de la science spéciale du langage. Il nous suffit d'établir, pour l'instant, que tout mot possède un corps « acoustique», qu'il soit réalisé ou présenté sous une forme idéale. (Boulgakov, 1991, p. 11)

Bulgakov accorde une attention particulière à ce que la forme dans la parole n'a aucun lien avec l'idée.

> Ce qui est étonnant c'est le paradoxe dans le mot : le lien et la séparation du sens et de la forme, de l'idée et du corps. (Bulgakov, 1998, p. 61)

Depuis, la question du lien entre la forme et le contenu devient primordiale pour le penseur. Ce lien n'est ni arbitraire ni conventionnel.

C'est ainsi que Bulgakov insiste sur le rôle primordial de l'idée dans le langage. La possibilité de la séparation de l'idée et du corps sonore est la cause principale du plurilinguisme. Selon lui :

> Le plurilinguisme témoigne de la disjonction du corps et de l'idée dans le mot. C'est justement le mot et non pas la notion qui se réalise différemment dans les langues différentes. (…) L'essentiel du langage est donc d'exciter les sens. (…) Les mot-sens unissent et lient les gens à travers leur langue. (Bulgakov, 1998, p. 30-31)

## 4. FORME OU CONTENU?

Bulgakov essaie de développer l'idée de Humboldt, selon laquelle :

> La langue apparaît d'elle-même et les langues dépendent des nations auxquelles elles appartiennent. (Humboldt, in Caussat *et al*., 1996, p. 89)

Cette approche du langage amène Bulgakov à expliquer la multiplicité des langues sur la terre.

> Le verbe est cosmique par nature, car il appartient non seulement à la conscience où il surgit, mais encore à l'être. L'Homme est la scène, le microcosme, car le cosmos se fait entendre en et par lui. Aussi le verbe est-il anthropocosmique, ou, plus exactement, anthropologique. Et c'est cette énergie anthropolo-

---

[8] «En fait, les stoïciens appelaient corps la voix (Plutarque, *De plac. phil*. IV, 20) : *'Stoikoi sôma ten phonèn legousi. Pan gar to dromenon è kai poioun, sôma …'* (Cf. Herber, *Die Sprache und Erkennen,* Berlin, 1885, S. 55)». [note de Bulgakov].

> gique qui est le fondement réel du langage et des langues. Les parlers sont multiples, le verbe, le langage, est un ; ce n'est pas l'homme, c'est le cosmos, l'anthropocosme, qui parle. (Boulgakov, 1991, p. 27)

La notion de forme de la langue chez Humboldt est différente de celle de Bulgakov. Humboldt met l'accent sur le caractère autonome de chaque langue. Une langue exprime l'essence de telle ou telle nation. Un rôle important dans ce cas, appartient à sa forme interne. La forme interne représente « l'empreinte de l'esprit» de la nation.

> Ce travail de l'esprit, qui fait du son articulé le médiateur de la pensée, s'exerce selon une fonction continue et uniforme qui, assumée aussi complètement que possible et rendue de façon systématique, constitue la forme de la langue. (Humboldt, in Caussat, 1974, p. 185)

## 5. DICHOTOMIE DE L'ESSENCE ET DE L'ENERGIE

Un autre moment important de la philosophie du langage de Bulgakov est celui de la dichotomie de l'essence et de l'énergie. Bulgakov se sert des concepts d'«essence» et d'«énergie» pour expliciter sa philosophie du *nom*. Bulgakov s'intéresse au processus, par lequel l'objet montre l'énergie dans ses caractéristiques essentielles ou même son sens, restant essentiellement inconnaissable, ou apophatique. Dans cette question, Bulgakov se réfère à la thèse de Humboldt :

> En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait [Ergon], mais une activité en train de se faire [Energeia]. Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique. Il faut y voir la réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. (Humboldt in Caussat,1974, p. 183)

La dichotomie de l'essence et de l'énergie s'explique, d'après Bulgakov, par la relation du *mot*-premier [*pervo-slovo*] avec la *parole* du langage. Comme la lumière se décompose en un spectre tout en restant lumière, c'est ainsi que le *mot*-premier se connecte avec les images concrètes-sémèmes[9], qui font naître des *paroles* concrètes des langues.

---

[9] Au début du XXème siècle, les penseurs russes étaient passionnés par ces questions sémiotiques. Surtout, il s'agit de l'étude du nom développée par les philosophes russes religieux: S. Bulgakov, A. Losev, P. Florenskij. Dans leurs travaux émerge l'emprunt des idées des auteurs du passé. A l'exemple des auteurs antiques ils introduisent beaucoup de leurs termes, par exemple: *méon, noème, semème, énergème, symbolon.* Ils se manifestent comme les continuateurs de la ligne de recherche initiée par les auteurs grecs médiévaux, sur la double nature du signe linguistique et l'ontologie de la langue.

> L'homme est un être qui pense et qui parle; le mot-pensée qui existe *avant* son expression concrète. Un homme *pense* dans ses paroles et *déclare* la pensée, son esprit, λόγος. (Bulgakov, 1998, p. 12)

C'est déjà Platon, dans son *Cratyle*, qui examine en détail les points de vue sur la nature des *mots* – φύσει et θέσει (leur place primaire ou secondaire par rapport à l'homme). Le Socrate de Platon, citant des arguments nombreux, laisse le lecteur d'avis que les *mots* sont d'origine idéale, mais dans leur existence historique ils portent l'empreinte de la subjectivité et subissent certaines modifications.

Autrement dit, il s'agit de la nature subjective et objective de la langue, en discussion depuis l'Antiquité. Humboldt marquait aussi cette double spécificité du langage. Il fut le premier à souligner l'aspect dynamique de la langue:

> La langue telle qu'elle est en réalité se trouve en mouvement constant, la spécificité du langage réside dans l'acte même de sa reproduction. (Humboldt, in Caussat, 1974, p. 150)

Et aussi :

> Mais la langue ne se manifeste et ne se développe effectivement que dans le milieu social ; et l'homme ne se comprend lui-même qu'après avoir mis à l'épreuve des autres l'intelligibilité de ses paroles. Car l'objectivité se renforce de ce qu'une autre bouche répercute le terme que j'ai formé ; et la subjectivité n'y perd rien ; l'homme ne cesse de sentir qu'il ne fait qu'un avec l'homme ; la subjectivité est elle-même renforcée, puisque la représentation, une fois transformée en langage, cesse d'être la propriété exclusive d'un seul sujet. En s'ouvrant à la médiation d'autrui, la subjectivité se raccorde à ce que l'espèce humaine a en commun et dont chaque individu possède une variation, mais telle qu'elle porte en elle le désir de s'accomplir et de se parachever dans le commerce des autres (Humboldt in Caussat, 1974, p. 200, cité par Leroux, 2006, p. 385)

Bulgakov se rapproche de cette idée humboldtienne sur le langage et la parole quand il dit :

> Dans la communication entre les hommes, le langage-pensée se transforme constamment en langage-discours. Sans cesse il apparaît, il disparaît, tel un fleuve souterrain qui resurgit à la surface en y apportant ses mêmes eaux, précédemment cachées. (Boulgakov, 1991, p. 13)

## CONCLUSION

En s'interrogeant sur les problèmes ontologiques du langage, Bulgakov et Humboldt ont ouvert de nouvelles approches pour l'étude de certains problèmes linguistiques. Ils ont créé des voies alternatives dans le spectre de diverses théories concernant des problèmes linguistiques comme ceux de la forme et du contenu, le lien entre le signifiant et le signifié, le

langage et la pensée. Les différentes approches du problème de l'origine du langage furent aussi traitées dans les œuvres de ces deux auteurs. Ils ont accumulé les idées des penseurs du passé et celles de l'époque contemporaine. Elles se présentent comme une nouvelle vision des problèmes posés il y a longtemps.

© Ekaterina Alexeeva

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BOULGAKOV Père Serge, 1991 : *La philosophie du verbe et du nom*, traduit du russe et annoté par Constantin Andronikof, Lausanne : L'Âge d'homme.
— BULGAKOV Sergej, 1998 *: Filosofija imeni* ['La philosophie du nom'], Sankt-Peterburg : Nauka.
— CAUSSAT Pierre, 1974 : *W. Humboldt. Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, Paris : Seuil
— CAUSSAT Pierre; ADAMSKI Dariusz; CREPON Marc, 1996 : *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du 18e au 20e siècle)*, Liège : Mardaga.
— DVORECKAJA Marianna, 2004-2005 : *Osebennosti psyxologičeskoj antropologii Nisskogo* ['Les spécificités de l'anthropologie psychologique de Saint-Grégoire de Nysse']
http://www.pokrov-forum.ru/action/scien_pract_conf/pokrov_reading/sbornik_2004-2005/txt/dvorecky_nisskiy.php
— LEROUX Jean, 2006 : *Langage et pensée chez W. von Humboldt*. Philosophiques, vol. 33, n.2, pp.379-390

Sergej Bulgakov (1871-1944)

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 17-32

# Gustav Špet : l'héritage et la critique de Humboldt comme accomplissement d'une innovation scientifique

Maryse DENNES
*Université Michel de Montaigne Bordeaux 3*

***Résumé :*** Le concept de «forme interne» est un bon exemple de transfert et de mutation de concept lorsque, au sein de l'Europe, l'on passe d'une aire culturelle à une autre. Lorsqu'en 1927, Gustav Špet publie son ouvrage intitulé *La Forme interne du mot. Etudes et variations sur des thèmes de Humboldt*, l'usage qu'il fait de la notion de «forme interne» n'est emprunté à Humboldt que sur la base d'un travail conceptuel qu'il a déjà réalisé à partir de la réception d'autres œuvres et d'autres courants en provenance d'Europe occidentale, et qui ont marqué le contexte intellectuel du début du XXe siècle. Ce que devient la «forme interne» dans l'œuvre de Špet, à travers la présentation critique que le philosophe russe fait de Humboldt, n'est pas à envisager seulement sur la base des interprétations qui ont déjà été faites en Russie (en particulier, celle de Potebnia). Il faut aussi comprendre sur quelle base théorique et conceptuelle se fait cette critique, et revenir à la genèse de l'œuvre et à l'évolution particulière de la pensée de Špet. Une telle approche, qui repose sur une forme spécifique de comparatisme n'a pas seulement le mérite de nous éclairer sur la ligne de fond qui traverse toute l'œuvre du philosophe russe. Elle nous oriente aussi vers ce qui peut être considéré comme son innovation scientifique, et nous conduit, par voie de conséquences, à nous interroger sur l'actualité de son œuvre, non plus seulement dans le contexte de la culture russe, mais dans celui de la philosophie du langage en général : dans quelle mesure cette œuvre, resurgie de l'ensevelissement auquel elle avait été condamnée pendant des décennies, est-elle apte à participer au renouvellement actuel des sciences humaines ?

***Mots-clés :*** philosophie du langage ; forme in terne ; phénoménologie ; Chpet (Špet) ; Potebnja ; Humboldt ; Husserl ; herméneutique ; sens / signification ; linguistique / création artistique

Le concept de «forme interne» est un bon exemple de transfert et de mutation de concept lorsque, au sein de l'Europe, l'on passe d'une aire culturelle à une autre. Lorsqu'en 1927, Gustav Špet (Gustave Chpet) publie son ouvrage intitulé *La Forme interne du mot. Etudes et variations sur des thèmes de Humboldt* (Špet, 1999 ; 2007), l'usage qu'il fait de la notion de «forme interne» n'est emprunté à Humboldt que sur la base d'un travail conceptuel qu'il a déjà réalisé à partir de la réception d'autres œuvres et d'autres courants en provenance d'Europe occidentale, et qui ont marqué le contexte intellectuel du début du XXe siècle (Dennes, 2006b ; 2012). Ce que devient la «forme interne» dans l'œuvre de Špet, à travers la présentation critique que le philosophe russe fait de Humboldt, n'est pas à envisager seulement sur la base des interprétations qui ont déjà été faites en Russie (en particulier, celle de Potebnja[1]). Il faut aussi comprendre sur quelle base théorique et conceptuelle se fait cette critique, et revenir à la genèse de l'œuvre et à l'évolution particulière de la pensée de Špet. Une telle approche, qui repose sur une forme spécifique de comparatisme (Dennes, 2010) n'a pas seulement le mérite de nous éclairer sur la ligne de fond qui traverse toute l'œuvre du philosophe russe. Elle nous oriente aussi vers ce qui peut être considéré comme son innovation scientifique, et nous conduit, par voie de conséquences, à nous interroger sur l'actualité de son œuvre, non plus seulement dans le contexte de la culture russe, mais dans celui de la philosophie du langage en général : dans quelle mesure cette œuvre, resurgie de l'ensevelissement auquel elle avait été condamnée pendant des décennies, est-elle apte à participer au renouvellement actuel des sciences humaines ?

Avant d'en venir au travail de Špet sur Humboldt, il faut donc que nous nous interrogions sur ce qui a permis ce travail. Ce que Špet entend, dans les années 1920, par «forme interne» ne peut pas être compris sur la seule base de l'influence de Humboldt. Il faut recourir à une herméneutique de l'œuvre, revenir aux autres influences subies, comprendre ce qu'elles ont déjà produit, de façon à saisir l'horizon interprétatif dans lequel se manifeste cette dernière influence. Avant celle de Humboldt, d'autres œuvres ont eu un impact certain sur les prises de positions gnoséologiques et méthodologiques de Špet. Pour ne citer que les plus importants, il s'agit de Hume, Husserl, Dilthey, mais aussi, bien que dans une moindre mesure déjà, celles de Soloviev, de Florenskij etc. (Dennes, 2006a ; 2007 ; 2009a ; 2011). Le contexte intellectuel de l'époque a lui aussi contribué, par les réactions positives ou négatives qu'il a suscitées, chez Špet, à la clarification de son positionnement, en particulier dans le domaine de l'esthétique (Dennes, 2009b), et les analyses, développées dans les *Fragments esthétiques* (Špet, 1989) contiennent pratiquement déjà, en 1922, tous les éléments de l'interprétation qui sera faite ultérieurement de la forme interne, dans le cadre de la référence à Humboldt. Comment ceux-ci se sont-ils mis en place, comment ont-ils été organisés de façon à orienter Špet vers

[1] À ce sujet : Berezin, 1975, p. 76-84 ; Fontaine, 1995 ; Dennes, 2008b.

l'usage qu'il pouvait faire de la forme interne ? Et comment l'interprétation de la forme interne, telle qu'elle est réalisée en 1927, à travers l'approche critique de la pensée de Humboldt, est-elle révélatrice d'une innovation scientifique que Špet avait déjà tenté d'exprimer, à plusieurs reprises, à travers la prise en compte d'autres œuvres ? Enfin, en quoi l'introduction de la référence à Humboldt et à la forme interne a-t-elle apporté quelque chose de plus à cette innovation, ou, en d'autres termes, quelle a été la place de cette référence dans la constitution et le développement de la pensée de Špet ?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de revenir à l'écrit de Špet qui, en 1914, marqua le milieu intellectuel moscovite (Dennes, 1998, p. 95-96). Il s'agit de *Javlenie i smysl* ['Le Phénomène et le sens'] (Špet, 2005), ouvrage dans lequel Špet développait, par rapport à la pensée de Husserl, le même type de démarche qu'il développerait plus tard par rapport à Humboldt. Seulement, ici, à travers la présentation critique de la phénoménologie husserlienne, ce n'était pas encore de la forme interne qu'il était question, mais de la tentative de mettre en place une structure de nature logico-ontologique, apte à expliquer tout phénomène d'expression langagière ou de création artistique. Dans un tel contexte, nous devons nous demander plus précisément si et dans quelle mesure l'innovation de 1914 entretient un rapport avec ce qui sera présenté, en 1927, comme «forme interne du mot» ? Ou, en d'autres termes : de l'analyse de la pensée de Husserl à celle de Humboldt, quelle est la constante de la pensée de Špet et en quoi néanmoins la pensée du philosophe russe évolue-t-elle ? Comment passe-t-on de la «structure du mot et de l'expression» de 1914 à la «forme interne du mot» de 1927, et comment, tout en demeurant dans le cadre d'une même innovation scientifique, Špet parvient-il néanmoins à introduire des éléments nouveaux, aptes à compléter et préciser son approche ?

## 1. LA STRUCTURE DU MOT ET DE L'EXPRESSION DANS *LE PHENOMENE ET LE SENS*

Si, dans son ouvrage de 1914, consacré à la phénoménologie husserlienne, Špet pose déjà les bases conceptuelles de son œuvre à venir, c'est qu'avant même de partir en Allemagne pour étudier auprès de Husserl, il a déjà eu, à Kiev puis à Moscou, auprès du Professeur Čelpanov, une formation solide, en psychologie, philosophie et gnoséologie, lui permettant de se positionner par rapport au philosophe allemand. Ses premiers maîtres à penser sont à chercher davantage du côté de la philosophie anglo-saxonne. Avant de se tourner vers la philosophie husserlienne, Špet s'est intéressé à la philosophie du langage dans sa version humienne, et c'est cet intérêt pour Hume qui allait le conduire à présenter la phénoménologie husserlienne dans un sens qui devait privilégier la place accordée au langage commun. L'analyse suivie du texte de *Le Phénomène et le sens* reste encore à faire. En particu-

lier, il serait intéressant de montrer comment Špet, tout en présentant la pensée de Husserl, introduit néanmoins progressivement sa propre vision de la phénoménologie. Par l'intermédiaire de la référence au nominalisme (Dennes, 2007), les questions relatives au langage commun sont privilégiées dès le début de son texte, et la référence à l'herméneutique (Dennes 2006 a) lui permet de poser comme visée la définition d'une essence de la phénoménologie que Husserl lui-même n'aurait point perçue. Cependant, c'est seulement dans le dernier chapitre que Špet en vient vraiment à définir ce qui deviendra la base de ses réflexions ultérieures sur la langue, la société, l'esthétique et la culture. Dans ce chapitre, le septième, du *Le Phénomène et le sens*, il s'agit, pour le philosophe russe, de proposer une approche nouvelle de l'acte de connaître, apte à dépasser l'opposition classique entre intuition sensible et intuition intellectuelle. Dans ce but, il met en valeur une troisième forme d'intuition qu'il appelle «l'intuition intelligible» [*intelligibel'naja intuicija*], par l'intermédiaire de laquelle les données de l'intuition sensible et de l'intuition intellectuelle ne sont pas rejetées, mais appréhendées dans leur appartenance réciproque, au sein d'une visée qui les englobe toutes les deux. Dans un tel contexte, le nom, utilisé pour dénommer une chose ou un état de choses, est posé comme étant révélateur de ce que vise le locuteur lorsqu'il le prononce. C'est une façon, pour Špet, de récupérer la visée intentionnelle de la phénoménologie husserlienne ; mais ce n'est pas tout. Quelque chose d'autre se laisse dire dès cette œuvre : le concept, en tant que tel, est moins vu dans sa fixité que dans son évolution ou même dans son processus de constitution. Dès *Le Phénomène et le sens,* il y a, chez Špet, une critique implicite du monde des Idées, en tant que celui-ci serait posé dans sa transcendance absolue, et une priorité accordée à la recherche du mode de production des concepts. La structure de base présentée, dans le chapitre 7, comme constitutive du mot ou de l'expression, peut être de ce fait déjà appréhendée comme constitutive de toute réalité, textuelle ou culturelle. L'originalité de la démarche chpétienne réside ici dans un point de détail, dont l'élucidation est fondamentale pour pouvoir suivre dans toute leur portée les mutations ultérieures de son œuvre et l'application de sa pensée aux domaines de la psychologie, de l'esthétique et de la linguistique *vs* philosophie du langage. Reprenant à son compte les réflexions de Husserl sur la structure noético-noématique de l'acte intentionnel, Špet cherche aussi à rétablir une distinction qui avait déjà été faite par Frege, mais que Husserl, dans la perspective des *Ideen I*, et de l'importance accordée au noème, n'avait pas estimé devoir conserver. Le «sens» [*smysl*] est distingué de la «signification» [*značenie*], et ces deux notions se trouvent rapportées à celle de l'*entéléchie* [*entelexija*], de la même façon qu'au niveau de l'acte de connaître, l'intuition d'expérience (intuition sensible) et l'intuition des Idées (ou intuition intellectuelle) sont rattachées à une intuition les englobant toutes deux (l'intuition intelligible). Nous avons là les trois éléments de la structure du mot qui vont constituer, pour Špet, la base de toutes ses réflexions ultérieures. La «signification» [*značenie*] est placée du côté de la norme, c'est-à-dire de ce qui est déjà

défini, consacré, entériné au sein d'une communauté culturelle et linguistique déterminée. Dans le cadre de la démarche phénoménologique, elle exprime le donné de l'«intuition idéale». Dans celui de la linguistique, elle correspondra au lexique d'une langue, aux formes lexicales, mais aussi syntaxiques, déjà établies. Le «sens» [*smysl*], quant à lui, est rapporté à l'acte de conscience en tant qu'il s'ouvre, d'une façon ou d'une autre, au donné de la perception sensible. Dans l'œuvre de 1914, c'est le «sens» qui est dépositaire de la structure noético-noématique, mais pour Špet, l'essentiel est déjà dans le rapport que le «sens» entretient avec la «signification» du fait de la fonction attribuée à l'*entéléchie* [*entelexija*]. Celle-ci peut correspondre à la visée d'un objet idéal [*predmet*], dont la dénomination véhicule la signification pour l'appliquer, selon un sens précis, à un donné de l'intuition sensible. Nous avons alors affaire à ce que Špet considèrera, dans l'œuvre de 1927, comme les fonctions pratique ou de communication de la langue. Dans cette perspective, le «sens» témoigne de la présence du mot dans la proposition, de sa dépendance fonctionnelle par rapport aux autres termes ; il manifeste un certain rapport à la chose perçue sur la base de ce qui est visé dans l'énoncé de la proposition ; il est l'adaptation du contenu initial et abstrait de la signification à la chose en tant qu'elle est donnée par l'intuition sensible. La structure du mot et de l'expression, telle qu'elle est présentée dans le *Phénomène et le sens*, avec ses trois éléments[2], est donc celle qui va se trouver à la base des réflexions que Špet conduira ultérieurement sur la langue. Cependant, dès *Le Phénomène et le sens*, une perspective est donnée, qui correspond en fait à ce qui peut être induit de l'usage des tropes, et que Špet développera aussi de façon beaucoup plus exhaustive dans son texte de 1922, consacré à l'esthétique (Špet, 1989). En 1914, l'usage des tropes est interprété à partir de la référence à ce que Husserl nomme la «modification de neutralité»,

2 Špet, 2005, p. 166. Nous traduisons ici le paragraphe où les trois termes de «signification», de «sens» et d' «entéléchie» sont, chacun, présentés dans leur spécificité : «Nous partons de l'analyse du «sens», à laquelle conduit, chez Husserl, l'examen de l'objet, mais, comme nous l'avons déjà indiqué à cet égard, le «sens» chez Husserl a l'acception d'une «signification» très élargie. Nous avons indiscutablement assez de raisons pour identifier ces termes selon leur usage habituel, mais nous souhaitons mettre en avant les différences qui leur sont propres. En fait, tout à fait indifféremment, nous les utilisons principalement dans la sphère des «significations» des mots, de la langue, en général dans la sphère grammaticale et philologique, bien qu'ici nous préférerions utiliser le terme «signification». Au contraire, pour parler des choses, des idées et des objets, nous ne parlons pas seulement et avant tout de leur «sens», mais nous distinguons assez radicalement la «signification» du «sens». En général, la présence d'un «*signe*» ayant une «signification» est à proprement parler plus caractéristique des «expressions», en tant qu'«énoncés», dans les mots ou les gestes, que des objets eux-mêmes. Dans le dernier cas, le «sens» acquiert une nuance plus profonde et plus intérieure, et ce qui est considéré comme un signe n'est pas un signe par excellence. Mais son être, dans sa capacité d'être signe, s'actualise comme l'une des qualifications de l'objet. Nous préférerions, pour cette raison, garder le terme «signification» selon la définition particulière que lui a donnée Husserl pour indiquer le «contenu» de l'«expression», et utiliser le terme de «sens» pour désigner l'objet dans sa qualification déterminée en tant que contenu ; quant au sens interne de l'objet lui-même il serait désigné comme entéléchie» (trad. M. Dennes et Fr. Teppe).

selon laquelle tout sujet peut modifier la visée de l'objet que véhicule son énoncé. C'est ce changement de perspective dans l'appréhension d'un objet que Špet nomme alors «quasi-entéléchie» [*kvazi-entelexija* [3]]. Par là-même, il introduit ce qui lui permettra ultérieurement de distinguer le mot, en tant qu'il a déjà un sens en accord avec une signification normative reconnue, et le mot en tant qu'il acquiert ou véhicule un sens nouveau et permet de viser un objet modifié par le vécu personnel de celui qui en parle. Špet donne ainsi, dès *Le Phénomène et le sens*, la base méthodologique qui lui permettra ultérieurement de faire une distinction nette entre la fonction dénominative du langage et ses fonctions esthétique et pragmatique (Špet, 1999, p. 73, n.1 ; Špet, 2007, p. 137, n.6). Il introduit, en s'appuyant sur Husserl, une dynamique interne à la structure, qui deviendra ultérieurement, lorsqu'il travaillera sur Humboldt, la «forme interne du mot».

Mais avant d'en venir à ce passage de la structure du mot à la Forme interne du mot, il est nécessaire de revenir sur quelques étapes intermédiaires, renvoyant à un autre type de passage : celui que Špet réalise alors, sous la poussée d'événements politico- et socioculturels, de la philosophie fondamentale, tout d'abord, à la psychologie, puis à la linguistique, à l'esthétique et à la philosophie du langage.

## 2. APERÇU DE QUELQUES ETAPES INTERMEDIAIRES, NECESSAIRE A LA COMPREHENSION DU PASSAGE DE LA STRUCTURE DU MOT ET DE L'EXPRESSION A LA FORME INTERNE DU MOT.

En 1917-1918, Špet vient de soutenir sa thèse de Doctorat sur «l'histoire comme objet de la logique» (Špet, 2002), et va devenir professeur à l'Université de Moscou. C'est à cette époque qu'il rencontre Roman Jakobson qui avait créé, en 1915, le Cercle linguistique de Moscou. Il écrit aussi un article sur «l'objet et les devoirs de la psychologie ethnique» (Špet, 1918), qui devait retenir l'attention de Jakobson au point que celui-ci devait encore s'y référer en 1929. Špet y donnait une définition du signe qui s'enracinait dans le travail de *Le Phénomène et le sens*, mais qui pouvait aussi être détachée de ce contexte et donner la base de recherches ultérieures, situées au croisement de la linguistique et de l'esthétique. Il écrivait :

> Un signe est une production donnée par les sens qui, utilisée dans une communication, contient une signification particulière et qui, simultanément porte à l'expression, les 'vécus' de celui qui communique. De cette façon, la fonction signifiante de ce qui est exprimé se laisse différencier de sa fonction expressive. (Špet, 1918, p. 407-408)

[3] À ce sujet : Špet, 2005, p. 170.

Il est clair que la définition du signe se fait alors par référence au travail déjà accompli sur les notions de signification et de sens, avec, sous-entendue, une visée individuelle de la chose exprimée, qui cherche dans le langage la forme adéquate à la communication.

Cette perspective va se retrouver dans les étapes ultérieures avec, dans les *Fragments esthétiques* (Špet, 1989), la définition de la structure, puis celle de la forme interne du mot qui va se mettre progressivement en place jusqu'en 1927.

Cette évolution de la base conceptuelle de référence de Špet est en partie liée à la diversité des domaines du savoir qu'il a investis. C'est en effet sur le fond de ses activités dans le cadre du Cercle Linguistique de Moscou (Dennes, 1997 ; 2001) puis du laboratoire de psychologie ethnique, rattaché à l'Université de Moscou, et enfin du GAXN [Gosudarstvennaja Akademija Xudožesvennyx Nauk : Académie d'Etat des Sciences artistiques[4]], que Špet va approfondir la question qui lui tient à cœur : celle des rapports que la linguistique peut entretenir avec la création artistique et avec la constitution des cultures, grâce à une structure à portée ontologique, qui reprend, en recevant une formulation plus générale et une portée plus méthodologique, la structure du mot et de l'expression de 1914. Dans *Le Phénomène et le sens*, la portée ontologique de cette structure était liée à la dynamique qu'introduisait en son sein le passage de l'entéléchie à la quasi-entéléchie, c'est-à-dire, de ce qui est normativement visé dans la dénomination d'une chose ou d'un état de choses (dans le cadre d'une communauté culturelle et linguistique déterminée) à ce qui se trouve visé de façon personnelle et originale à travers l'usage qu'un individu particulier fait d'un mot ou d'une expression déterminée. Elle reprenait donc la fonction constitutive de l'approche phénoménologique, en l'orientant déjà résolument vers l'usage du langage commun. En 1922 autant qu'en 1927, l'attention de plus en plus prononcée de Špet pour l'esthétique et la linguistique devait le conduire à avancer des définitions de la structure et de la forme interne, correspondant à la fois à un approfondissement de sa démarche et à un apport méthodologique conséquent pour des disciplines telles que la sémiotique et la philosophie du langage.

## 3. LA DEFINITION DE LA STRUCTURE DANS LES *FRAGMENTS ESTHETIQUES*

La définition de la structure, telle qu'elle apparaît dans les *Fragments esthétiques* de 1922, reprend la perspective de 1914 en insistant précisément sur les idées de mise en acte, de passage et de constitution, mais elle annonce, par le renvoi à la morphologie et à la syntaxe, ce qui sera développé

[4] V. à ce sujet : Hansen-Löve, 2012.

ultérieurement, dans *la Forme interne du mot*, avec la volonté d'un ancrage plus important dans la linguistique :

> Par structure du mot nous entendons non pas une construction morphologique, syntaxique ou stylistique, et, en général, sa disposition de surface, mais au contraire une construction en profondeur, organique : de ce qui est appréhendé par les sens à ce qui est idéal et formel (l'objet eidétique), en passant par tous les niveaux des relations qui se situent entre ces deux termes. Une structure est une construction concrète, dont les parties peuvent changer selon la «dimension» et même la qualité, mais dont nulle partie du tout in potentia ne peut être écartée sans détruire ce tout […]. La structure ne peut qu'être divisée en d'autres structures closes sur elles mêmes, et dont la construction reproduit la structure initiale. (Špet, 1989, p. 382)[5]

La structure évoquée dans les *Fragments esthétiques* renvoie aux trois éléments présentés dans le *Phénomène et le sens* : la signification, le sens et l'entéléchie. Cependant, dès lors que Špet sort du cadre de la phénoménologie husserlienne et reprend la structure du mot, élaborée dans le *Phénomène et le sens*, pour l'appliquer au domaine de l'esthétique et la poser comme base constitutive du monde de la culture, il met de côté l'usage du terme d'entéléchie, et privilégie, à la place, le terme de *predmet* ['objet'[6]] qui lui permet de se placer plus nettement dans l'horizon de la philosophie du langage et de la problématique de la dénomination. Parallèlement, le terme de «quasi-entéléchie» se trouve remplacé par celui de *kvazi-predmet* [quasi-objet], et insistance se trouve faite sur le passage du *predmet* au *kvazi-predmet*, c'est-à-dire sur l'aptitude, propre à tout sujet, de rassembler dans un acte d'intellection, d'énonciation ou de compréhension, d'une part, ce qui est communément entendu par le (ou les) mot(s) qu'il utilise et, d'autre part, ce qui est visé par l'usage de ce mot dès lors qu'il véhicule une appréhension individuelle, faite de vécus personnels, et permet d'une façon ou d'une autre de communiquer ce nouveau contenu sémantique. N'oublions pas que pour Špet :

---

5 «Под структурой слова разумеется не морфологическое, синтаксическое или стилистическое построение, вообще не 'плоскостное' его расположение, а, напротив, органическое, вглубь: от чувственно воспринимаемого до формально-идеального (эйдетического предмета), по всем ступеням располагающихся между этими двумя терминами отношений. Структура есть конкретное строение, отдельные части которого могут меняться в 'размере' и даже в качестве, но ни одна часть из целого in potentia не может быть устранена без разрушения целого. […] Стуктура может быть лишь расчленяема на новые замкнутые в себе стуктуры, обратное сложение которых восстанавливает первоначальную структуру» [Špet, 1989, p. 382 : trad. M. Dennes]

6 Par rapport à «*ob''ekt*», «*predmet*» désigne l'objet en tant qu'il maintient une certaine indépendance avec le sujet, et c'est en ce sens que, parfois, dans le texte chpétien, il peut être rapproché du concept de chose (*vešč'*).

> Le 'lien sémantique des mots' est aussi un mot, donc un discours, un livre, la littérature, la langue du monde entier, toute la culture, c'est aussi un mot.[7]

Et il ajoute :

> Partout les rapports essentiels et les formes propres de la structure du mot sont les mêmes.[8]

Déjà, dans *les Fragments esthétiques*, la distinction entre *predmet* et *vešč'* (Špet, 1989, p. 394) permet de détacher l'activité énonciatrice, expressive, communicationnelle et créatrice du sujet de la simple dénomination, et d'ouvrir ainsi, dans le cadre du langage et sans rapport direct au donné de la perception, un espace de transformation, un processus de passage (du *predmet* au *kvazi-predmet*), qui garantit la communication et se trouve posé comme base structurelle de tout processus de création. Il est important de repérer comment cette perspective se met en place dès les *Fragments esthétiques*, comment, dès cet ouvrage de 1922, les références à la logique terministe du Moyen Âge, avec le travail sur les notions de *significatio* et de *suppositio*, permet d'ancrer les questions de la création verbale, que ce soit celle d'un concept ou celle d'une œuvre d'art, dans des réflexions relatives à la philosophie du langage et renvoyant aux origines anciennes de la théorie de la signification. À ce sujet, nous pouvons nous rapporter concrètement à certains passages des *Fragments esthétiques II* (Špet, 1989, p. 387 sq.), où Špet développe une analyse de la structure du mot à usage esthétique en reprenant, par l'intermédiaire de la logique terministe, les différents éléments de la structure telle qu'il l'avait déjà présentée dans le *Phénomène et le sens*, et en annonçant ainsi ce qu'il entendra ultérieurement par «forme interne du mot».

## 4. LA FORME INTERNE DU MOT ET L'ALGORITHME DE LA CREATION

En 1927, la perspective change néanmoins légèrement, et c'est cette modification qui va permettre nettement le passage de l'idée de structure à celle de forme interne du mot, comprise comme algorithme de la création et de la communication.

La référence à Humboldt permet à Špet de travailler sur la notion de «forme interne», et l'héritage de Potebnja l'oriente vers la «forme interne du mot». Cependant, pour comprendre ce que Špet entend ici par «forme interne du mot», il est important de voir comment les références utilisées,

---

[7] Špet, 1989, p. 381 : «Синтаксическая 'связь слов' есть также слово, следовательно, речь, книга, литература, язык всего мира, вся культура – слово» (p. 381).

[8] *Ibid.* : «Везде существенные отношения и типические формы в структуре слова – одни».

qu'elles se rapportent à des héritages étrangers ou nationaux, participent en fait au développement d'une pensée et à l'évolution d'une œuvre, qui, comme nous l'avons déjà indiqué, s'est déjà appuyée, pour se constituer, sur d'autres influences subies antérieurement, mais non directement perceptibles dans le texte de 1927. Nous sommes là dans un creuset d'influences dont les effets ne peuvent être perçus que par une herméneutique de l'œuvre. En fait, nous pourrions aller jusqu'à dire que, dans l'ouvrage de 1927, Humboldt (de même que la linguistique) est un prétexte, pour montrer comment la structure de base initialement pensée dans le domaine de la philosophie, sur le fond de l'influence husserlienne, trouve des applications variées dans les différents domaines du savoir, tout en renvoyant néanmoins toujours à une production personnelle qui, en étant exprimée et communiquée, participe du devenir de la culture. Ceci est d'autant plus évident que Špet se réfère à Humboldt, non point seulement pour le présenter, mais aussi pour le critiquer. Tout ce qui, chez Humboldt, s'enracine dans le dualisme kantien est appréhendé comme une limitation de la visée initiale, comme une barrière à une visée holistique et dynamique, dans le cadre de laquelle il ne s'agirait plus de séparer le sujet de l'objet, mais de montrer comment tout objet culturel est, par ce qu'il signifie (et donc par ce qui peut être dit de lui), la trace de l'intervention d'un sujet renvoyant à une activité créatrice bien déterminée. En fait, la perspective est bien chpétienne et non humboldtienne : c'est en s'appuyant sur *l'energeia* de Humboldt que Špet travaille, de son côté, sur la dynamique interne d'une structure de base qu'il a déjà proposée dans ses travaux antérieurs, mais qui, en 1927, se trouve appliquée au domaine de la linguistique proprement dite, l'essentiel étant alors de montrer comment elle se réalise à travers les formes morphologiques et syntaxiques (chapitre 4), et comment elle sous-tend les différentes fonctions du langage (logique, poétique, pragmatique et communicationnelle). Pour Špet, la forme interne est un mouvement intérieur, un processus inhérent à une production sémantique, permettant la construction du sens dans le mot, et c'est bien pour cette raison que, dans la *Forme interne du mot,* il parle d'une perspective sémasiologique. C'est pour cette raison aussi qu'il n'aura de cesse de distinguer la «forme interne» de tout ce qui est déjà donné dans la langue (phonétique, lexicologie, morphologie, syntaxe etc…ou bien : sons, termes, formes grammaticales, formes syntaxiques etc..), et de distinguer aussi différents types de formes internes selon les fonctions du langage (forme logique interne, forme poétique interne etc…). Enfin, c'est pour cette raison que, plus que d'une structure de base, il parlera, dans la *Forme interne du mot* d'un algorithme de la création – la langue lui apparaissant comme «un système structural et complexe de formes multiples» (Špet, 2007, p. 91), clos sur lui-même, mais produisant sans cesse du nouveau grâce à la dynamique interne qui l'habite et qui laisse passer toujours quelque chose de l'action des sujets.

Špet écrit à ce sujet :

> Ce que nous constatons directement autour de nous, quand nous dégageons la langue de cet environnement et que nous essayons de déchiffrer son énigme est, bien sûr, notre expérience, notre vécu, mais non pas des 'sens', des 'impressions', des 'réflexes vides', mais des expériences orientées vers des choses réelles, des objets, des processus dans les choses et les relations entre elles. On peut utiliser n'importe quelle chose de notre environnement comme signe d'une autre chose, et il n'y a pas ici deux ordres de choses, mais l'un des nombreux moyens que nous avons d'utiliser les choses. Nous pouvons mettre en valeur un système particulier de 'choses', que nous utilisons constamment en ce sens. Telle est la langue. (*Ibid.*, p. 108 )[9]

Si, dans un tel contexte, Špet parle de forme externe et de forme interne, c'est, en fait, pour diriger l'attention vers la dynamique d'une structure de base qui, dans la langue, est en action par leur intermédiaire :

> Les formes externes et internes ne sont pas une contradiction, et elles n'exigent pas réciproquement qu'on les élimine ou les écarte. Elles ne sont séparables que dans l'abstraction et ce n'est pas une synthèse conclusive qui est nécessaire, il faut reconnaître initialement l'unité de la structure. (*Ibid.*, p. 104)[10]

La forme interne, quant à elle, est caractérisée comme étant en rapport avec ce qui acquiert un sens, quel que soit d'ailleurs ce qui, des formes linguistique ou des formes de pensée, sous-tend ou véhicule ce sens. Il écrit encore à ce propos :

> En réalité, les formes internes s'appellent formes internes pour cette raison même qu'elles n'ont pas d'indexations sensibles constantes, car elles sont des formes du sens pensé et compréhensible, tel qu'il est transmis, communiqué, représenté. Ces formes justement constituent ce qui fait de la communication une condition de l'échange. Leurs signes sensibles ne sont pas des indexations ou des symptômes constants, mais des relations des éléments en reconstruction libre, conformes aux relations exprimées, se reconstruisant selon les lois, dont la conscience donne la possibilité de saisir tant le caractère de ces reconstructions que les reflets en eux de ce qui est communiqué. (*Ibid.*, p. 133)[11]

---

9 Špet, 1999, p. 65-66 : «То, что мы непосредственно констатируем вокруг себя, когда выделяем из этого окружающего язык и стараемся разрешить его загадку, есть, конечно, наш опыт, наши переживания, но не пустые 'звуки', 'впечатления', 'рефлексы', а переживания, направленные на действительные вещи, предметы, процессы в вещах и отношения между ними. Каждою окружающею нас вещью, мы можем воспользоваться как знаком другой вещи – здесь не два рода вещей, а один из многих способов для нас пользоваться вещами. Мы можем выделить особую систему 'вещей', которым постоянно в этом смысле пользуемся. Таков – язык.»

10 Špet, 1999, p. 62 : «Внешняя и внутренняя формы – не противоречие, и взаимно не требуют преодоления или устранения. Они разделимы лишь в абстракции, и не заключительный синтез нужен, нужно изначальное признание единства структуры.»

11 Špet, 1999, p. 92 : «В действительности, внутренние формы потому и называются внутренними, что они постоянных чувственных индексов не имеют, ибо они суть формы мыслимого, понимаего, смысла, как он передаётся, сообщается, изображается. Эти формы именно и составляют то, что делает сообщение условием общения. Их

Dans la *Forme interne du mot*, Špet reprend et approfondit le travail qu'il avait commencé dans *Le Phénomène et le sens* et poursuivi dans les *Fragments esthétiques* sur la base des notions de signification et de sens, mais aussi d'objet [*predmet*] et de quasi-objet [*kvazi-predmet*][12]. Cependant, le travail qu'il réalise à partir de l'héritage humboldtien élargit la perspective. Ici, il ne s'agit plus seulement de conduire des réflexions dans le cadre de domaine de l'esthétique, mais de confronter la fonction artistique aux autres fonctions du langage, et de montrer comment la forme interne se manifeste de façon différente selon ces fonctions, bien que toujours par l'intermédiaire des mêmes éléments de base. On peut dire qu'ainsi est mise au jour une structure valable pour différents approches de l'activité humaine dès lors que celle-ci repose sur l'usage du langage commun : un principe méthodologique pour les sciences humaines et sociales qui, du fait de son dynamisme interne, peut être appelé un algorithme.

Špet écrit en ce sujet, dans le chapitre 7 de la *Forme interne du mot* :

> Dans l'analyse de toute formation socioculturelle, nous devons savoir distinguer, parallèlement aux formes de l'enregistrement externe et aux formes ontiques de l'objet social, de la même façon, chaque fois, les formes de leur rapport réciproque comme formes de la réalisation du contenu sémantique de cet objet, et chaque fois les formes internes particulières. Et seules ces dernières, comme des algorithmes, c'est-à-dire des formes de la réalisation méthodologique, sont capables de montrer l'organisation correspondante du sens dans son processus dialectique concret. (*Ibid.,* p. 192)[13]

Par l'analyse des différentes réalisations de la forme interne, se trouve ainsi donnée la base de la délimitation de certains domaines du savoir qui, dans l'espace socioculturel, reposent sur les modes divers de la communication du sens. Comment ce qui est produit comme unique finit-il par être intégré par une communauté ? Comment passe-t-on de l'appréhension personnelle d'une chose à la production d'une œuvre qui, une fois comprise, entre dans l'héritage culturel d'une communauté lin-

---

чувственные знаки – не постоянные индексы или симптомы, а свободно перестраивающиеся отношения элементов, сообразно выражаемым отношениям, перестраивающиеся по законам, сознание которых даёт возможность улавливать, как характер этих перестроек, так и отражений в них сообщаемого.»

12 En particulier, cf. pour *Javlenie i smysl* [Le Phénomène et le sens], chap. 5 et chap. 9, Špet, 2005, p. 205 sq.

13 Špet, 1999, p. 149 : «В анализе всякого культурно-социального образования мы должны уметь выделить, наряду с формами внешнего запечатления и онтическими формами социального предмета, также, всякий раз – особые внутренние формы. И лишь последние, как алгоритмы, т.е. формы методолгичекого осуществления, способны раскрыть соответствующую организацию «смысла» в его конкретном диалектическом процессе». Cf. aussi p. 167 (p. 208 pour la version française) sur l'algorithme («règle-algorithme») de la création artistique (forme poétique interne) et sur la différenciation entre formes logiques et quasi-logiques.

guistique ? Nous pouvons dire que ces questions sont celles qui occupent Špet jusqu'à la fin de son activité professionnelle et scientifique. Dans sa dernière œuvre publiée de son vivant, *Vnutrenjaja forma slova* ['La Forme interne du mot'], le rapport à la pensée de Humboldt lui a permis de dépasser les définitions et délimitations traditionnelles des formes interne et externe pour accéder à une dialectique de la production créative et communicationnelle, qui garde toute son actualité aujourd'hui, à une époque où les sciences humaines, et, en particulier, la philosophie du langage, essaient de sortir de certaines apories[14]. L'algorithme de la création, tel qu'il ressort de l'œuvre de Špet, est un principe méthodologique valable pour appréhender autant les processus de la communication entre individus que ceux de la constitution de la culture. Renvoyant à la structure du mot et de l'expression, telle qu'elle avait été formulée par Špet déjà en 1914, il en représente la forme aboutie, lorsque cette structure se trouve prise en compte non plus à partir du cadre phénoménologique qui en avait permis la première formulation, mais à partir des différentes fonctions qui peuvent être attribuées au langage.

© Maryse Dennes

[14] Bruno Ambroise et Sandra Laugier, dans l'introduction à un ouvrage récemment paru sur la philosophie du langage (*Philosophie du langage. Signification, vérité et réalité I*, Vrin, 2009), parlent, pour les années 1990, d'«épuisement de la philosophie du langage», et ils ajoutent que la «philosophie analytique, centrée à partir des années 1980 sur le débat entre réalisme et relativisme, [est] devenue, comme le craignait Rorty dans ses premiers écrits, et comme l'a récemment affirmé Putman en reprenant une idée à Austin, un débat *scolastique* où l'on jette constamment le bébé avec l'eau du bain.» (Ambroise B…, 2009, p. 36). Sur la situation des sciences humaines à l'époque «post-moderne», nous pouvons aussi renvoyer à M. Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 221. À ce sujet, cf. aussi : M. Dennes, 2008, p. 19.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES


— AMBROISE B. & S. LAUGIER, 2009 : *Philosophie du langage. Signification, vérité et réalité I*, Paris : Vrin.

— BEREZIN M., 1975 : *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des théories linguistiques], Moscou : Vysšaja škola.

— CHPET [ŠPET], Gustav, 2007 : *La Forme interne du mot. Etudes et variations sur des thèmes de Humboldt*. Trad. du russe par N. Zavialoff, préf. de M. Dennes, avant-propos et post-face de N. Zavialoff, Paris : éd. Kimé.

— DENNES M., 2012 : «Die Hauptthesen Gustav Chpets zur Wort- und Ausdrucksstruktur und ihre Anwendung als methodologisches Prinzip (insbesondere an der GAChN)», in HANSEN-LÖVE A., B. OBERMAYER, G. WITTE (hrsg) : *Form und Wirkung. Phänomenologische und empirische Kunstwissenschaft in der Sowjetunion der 1920er Jahre*, München : Wilhelm Fink.

———, 2011 : «Gustav Chpet et la tradition de la pensée religieuse en Russie», *Cahiers de philosophie de l'Université de Caen* (PUC), N°48, p. 93-109.

———, 2010 : «Le Comparatisme dans la philosophie russe», Transferts culturels et comparatisme en Russie, ESPAGNE M., (éd.), Toulouse, *Slavica occitania*, N°30, p. 37-56.

———, 2009 a : «V. Solovyev and Russian Religious Thought's Legacy in the Works of G. Shpet», TIHANOV G. (ed.), *Gustav Shpet's Contribution to Philosophy and Cultural Theory*, West Lafayette : Perdue University Press, p. 115-124.

———, 2009 b : «Estetika Gustava Špeta i ego kritika russkogo futurizma» ['L'Esthétique de Gustav Špet et sa critique du futurisme russe'], in LANNE J.-C. (dir.), *Vélimir Xlebnikov, poète futurien, Modernités russes 8* (Lyon, Centre d'études slaves André Lirondelle, Université Jean Moulin) p. 197-206 // *Voprosy Psixologii* [Questions de psychologie], mai-juin 2009, p. 82-88.

———, 2009 c : «Tvorčestvo N. Leskova s pozicii koncepcii Vnutrennej formy slova G. Špeta i A. Potebni» ['L'œuvre de N. Leskov à partir de la conception de la forme interne du mot chez G. Špet et A. Potebnja'], *Psixologičeskie issledovanija* : www.psystudy.com, 2009, 2 (4).

———, 2008-a : «La structure du mot et de l'expression dans l'œuvre de Gustav Chpet et sa signification pour l'histoire du structuralisme», DENNES M. (éd.), *Gustave Chpet et son héritage. Aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique*, Toulouse, *Slavica occitania*, 26, p. 19-30.

———, 2008-b : «Chpet et Potebnja», GERY C. (dir.), *Autour du skaz, N.S. Leskov*, Paris : IES, p. 221-229.

———, 2007 : «Le rôle et la signification de la référence au nominalisme dans *Le Phénomène et le sens* de Gustave Chpet», WEINSTEIN M. (dir.), *Le corps de l'écriture dans la modernité russe*, Aix-en-Provence : PUP (Publications de l'Université de Provence), p. 209-219.

———, 2006 a : «Le renouveau de l'herméneutique à travers la reprise en compte de l'œuvre de Gustave Chpet», *Chroniques slaves*, 2006, 2, (CESC, Université Stendhal-Grenoble 3) p. 173-183.

———, 2006 b : «De la 'structure du mot' à la 'forme interne' chez Gustave Chpet», ESPAGNE M. (éd.), *L'Allemagne des linguistes russes, Revue Germanique internationale*, N°3, Paris : CNRS éditions, p. 77-92.

———, 2001 : «L'Ecole russe de phénoménologie et son influence sur le Cercle linguistique de Prague : Gustave Chpet et Roman Jakobson», *Prague entre l'Est et l'Ouest – l'émigration russe en Tchécoslovaquie – 1920-1938*, BURDA M. (éd.) Paris : l'Harmattan, p. 32-63.

———, 1997, «L'Influence de Husserl en Russie au début du XXème siècle et son impact sur les émigrés russes de Prague», in F. Gadet & P. Sériot (éd.) *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939*, *Cahiers de l'ILSL*, n° 9, Lausanne, p. 47-68.

— FONTAINE Jacqueline, 1995 : «A.A. Potebnja, figure de la linguistique russe du XIXe siècle», in P. Sériot (éd.), *Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, *Histoire Epistémologie Langage* 17/II, p. 95-111.

— HANSEN-LÖVE H., B. OBERMAYER, G. WITTE (hrsg), 2012 : *Form und Wirkung. Phänomenologische und empirische Kunstwissenschaft in der Sowjetunion der 1920er Jahre*, München : Wilhelm Fink.

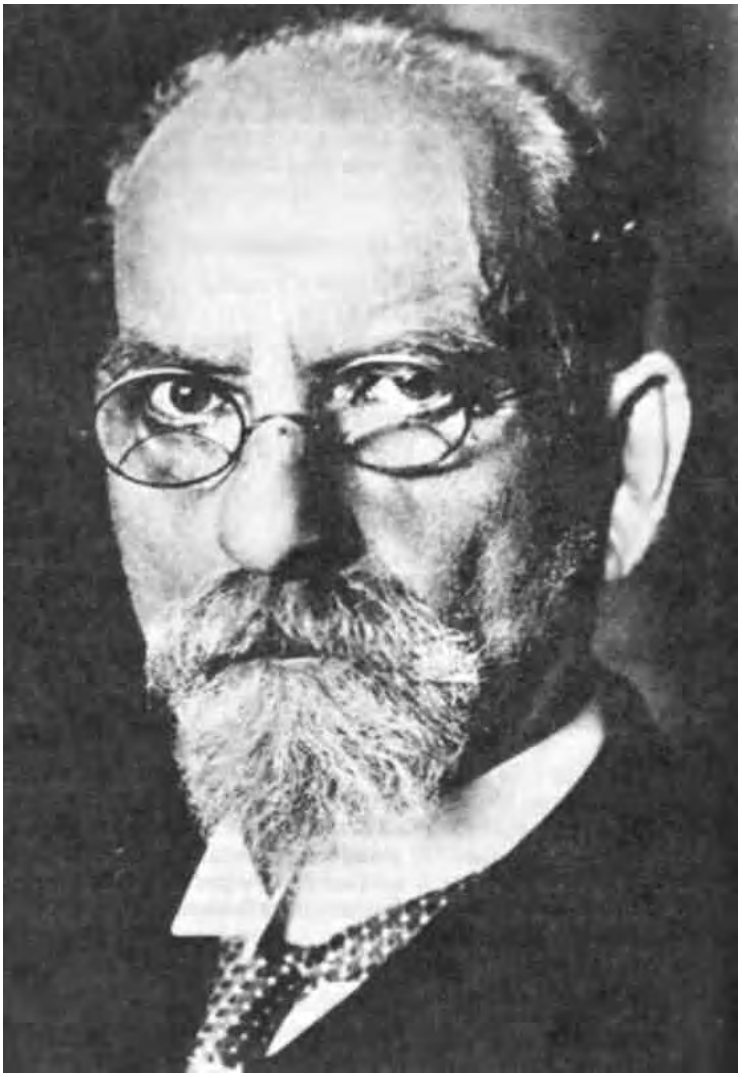
— ŠPET [CHPET], Gustav G., 2005 : *Javlenie i smysl. Fenomenologija kak osnovnaja nauka i ee problemy* [Le Phénomène et le sens. La phénoménologie comme science fondamentale et ses problèmes] (Moscou, Hermès, 1914), ŠČEDRINA [SCHEDRINA] T. (éd.), *Gustav Špet. Mysl' i slovo. Izbrannye trudy* [Gustav Špet. La Pensée et le mot. Œuvres choisies], Moscou : Rosspen, p. 35-188 [traduction française à paraître aux éditions de la MSHA, collection «Textes russes» (dir.) M. Dennes].

———, 2002 : *Istorija kak predmet logiki. Kritičeskie i metodologičeskie issledovanija* ['L'Histoire comme objet de la logique. Recherches critiques et méthodologiques'] (1916 pour la partie I), Partie I, II, MJASNIKOV (ed.), Moscou : Pamjatniki istoričeskoj mysli.

———, 1999 : *Vnutrennjaja forma slova. Etjudy i varjacii na temy Gumbol'dta* [La Forme interne du mot. Etudes et variations sur des thèmes de Humboldt], Ivanovo : reprint de 1927 (Moscou: GAXN).

———, 1989 : *Estetičeskie fragmenty* [Fragments esthétiques] (1922), *Sočinenija* [Œuvres], Moscou : Pravda, p. 345-474.

———, 1918 : «Predmet i zadači etničeskoj psixologii» [Objets et tâches de la psychologie ethnique], *Psixologičeskoe obozrenie*, 1918, n° 1.



Edmud Husserl (1859-1938)

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 33-56

# L'idée humboldtienne de la 'langue comme création' en linguistique, poétique et poésie en Russie au XX$^{e}$ siècle

Vladimir FEŠČENKO
*Institut de Linguistique, Académie des Sciences de Russie, Moscou*

***Résumé :***
Cet article explore le rôle du concept humboldtien d'*energeia* comme principe créateur en linguistique, philosophie du langage, et dans les nouveaux mouvements en poésie au début du 20ème siècle en Russie. La chaîne de pensée reliant Humboldt, Potebnja, les symbolistes et les futuristes permet de montrer l'impact décisif du linguiste allemand sur la philosophie du langage en Russie. La conception humboldtienne du langage n'a pas seulement été à la source des discussions des linguistes sur la nature créative du langage, mais a aussi inspiré les poètes dans leurs expérimentations sur la langue.

***Mots-clés :*** W. von Humboldt, humboldtianisme, conception énergétique, création langagière, symbolisme, avant-garde russe, Potebnja, Špet, Veselovskij, Belyj, Florenskij.

## 0.

L'influence de Wilhelm von Humboldt sur la pensée russe est considérable par son effet, direct ou indirect, sur la formation d'une nouvelle poésie au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles et sur la théorie même de la poésie, de la langue et du langage poétique. On sait qu'un trait caractéristique de la réflexion sur la langue en Russie a souvent été un contact très étroit entre les théoriciens et les praticiens du langage poétique. Il n'est pas rare que les poètes, selon l'expression de St. Cassedy, auteur d'un livre sur la naissance de la critique littéraire russe (Cassedy, 1990, p. 104), soient «en avance sur» ou «à la croisée même» des théories littéraires et linguistiques de leur temps. Cela est particulièrement vrai pour le début du XX^e^ siècle. Or, l'effet inverse de la linguistique sur la théorie et la pratique poétiques est aussi un trait saillant du «tournant vers le Logos» de la Russie à l'époque, participant au «tournant linguistique» général (pour plus de détails, voir Feshchenko, 2009). C'est cet aspect de la tradition russe de la philosophie du langage comme création, cette ligne qui va de W. von Humboldt à A. Potebnja et qui s'est développée dans la poésie et la poétique de l'Âge d'Argent, dont il va être question dans cet article.

## 1. LA CONCEPTION ENERGETIQUE DU LANGAGE CHEZ W. VON HUMBOLDT ET LA LINGUISTIQUE RUSSE : LE LANGAGE EST-IL CREATION ?

W. von Humboldt aborde pour la première fois le problème de la nature linguistique de la poésie dans le chapitre «Le caractère des langues. La poésie et la prose» de son célèbre ouvrage *Sur la différence de structure des langues humaines et son influence sur le développement spirituel de l'humanité*, en passant des aspects particuliers de l'interaction dans la langue à des problèmes plus généraux. Il note qu'il existe «deux manifestations de la langue, où tous ces côtés non seulement se rejoignent de la façon la plus manifeste, mais où la notion même de partie perd de son sens en raison de l'influence écrasante de l'ensemble. Ce sont la poésie et la prose» (Gumbol'dt, 2000, p. 183). Ainsi, la poésie et la prose sont pour lui des formes spécifiques d'existence et de fonctionnement du langage, dans lesquelles c'est «l'influence écrasante de l'ensemble» qui domine, c'est-à-dire leur organisation particulière avec des objectifs bien précis. Humboldt appelle la poésie et la prose «les manifestations de la langue», prédéterminées par la «structure initiale» de celle-ci, et son action constante sur leur développement. De surcroît, il lie l'attrait pour la poésie et la prose à la «forme originale de chaque langue concrète», au développement identique de chacune d'entre elles dans un rapport proportionné. Dans l'esprit de l'idéalisme romantique, la richesse et la perfection de la langue est définie

ici par le degré d'évolution de ces deux formes d'existence de la langue et le développement de la «sphère intellectuelle». L'évolution de la sphère intellectuelle est pour lui liée à la multiplicité des «manifestations de la langue» : «La langue de la littérature ne peut s'épanouir que dans la mesure où elle emporte l'élan spirituel, cherche à élargir son champ d'application et à mettre le monde entier dans une relation harmonieuse avec sa propre créature» (*ibid*., p. 189). La littérature, selon le linguiste allemand, est la manifestation la plus élevée et parfaitement organisée de la langue.

Humboldt établit alors le rapport suivant : parole quotidienne – parole prosaïque – parole poétique. A la différence de la parole quotidienne, la parole prosaïque et la parole poétique («la parole élevée», qui, d'après Humboldt, réunit le concept de «parole artistique») possède «une structure interne formelle». D'autre part, il note que, pour la poésie, la forme artistique externe est toujours bien nécessaire. Il s'agit d'une unité dialectique, qui formera la base de la poétique linguistique, et dans le même temps, comme on le verra ci-dessous, jettera les principes de la poésie du XX$^{e}$ siècle. Toutefois, Humboldt ne va pas au-delà de la comparaison de la poésie avec la musique, et consacre une attention majeure aux origines historiques de la prose et la poésie, ainsi qu'à la délimitation du style scientifique, philosophique et poétique dans les formes de la langue. Cette tendance sera poursuivie par son successeur russe, A.N. Veselovskij (1838-1906) dans sa «poétique historique» et par A.A. Potebnja (1835-1891) dans sa «poétique théorique», dans l'étude de la «pensée poétique et prosaïque» (voir Bartschat, 2006).

D'après Potebnja, la poésie et la prose correspondent à «deux états d'esprit, affectant les deux états du mot» (Potebnja, 2006, p. 194). Toutefois, cela conduira ce linguiste russe à brouiller les frontières entre l'artistique et le quotidien dans sa thèse selon laquelle «le mot lui-même devrait être appelé œuvre poétique». Cette tendance caractérisera la tradition occidentale de la «linguistique idéaliste ou esthétique» (K. Vossler, B. Croce, H. Schuchardt etc.), qui s'est considérablement éloignée de Humboldt dans l'esthétisation de l'activité langagière. Ils se fondent pourtant sur la thèse la plus connue du linguiste allemand, celle sur la distinction entre la langue comme système statique (*ergon*) et la langue comme activité (*energeia*). Arrêtons-nous un peu plus en détail sur ce point crucial pour comprendre la doctrine de Humboldt.

Il est important de connaître le contexte dans lequel cette célèbre idée a été exprimée par Humboldt. On sait de sources biographiques que dans son idée de «la langue comme activité» il s'est inspiré, d'une part, de ses études sur le basque, avec sa structure ergative originale, et d'autre part, de ses lectures de Condillac et de Diderot (Aarsleff, 2007, p. 202). Il a tout particulièrement été influencé par l'analyse condillacienne des modifications de l'ordre des mots dans les textes poétiques (l'*Ode* de Horace) qui servaient à atteindre l'effet esthétique d'«énergétisme». L'idée de l'«éner-

gie» dans la poésie était très en vogue au Siècle des Lumières (on la retrouve notamment chez Diderot). C'est en 1782 que paraissait l'article «Energie» dans l'*Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature* écrit par le scientifique-encyclopédiste Nicolas Beauzée (1717-1789). L'énergie y est définie comme suit : «L'énergie est cette quantité qui, dans un seul mot ou dans un petit nombre de mots, fait apercevoir ou sentir un grand nombre d'idées» (cité dans Aarsleff, 2007, p. 202). Le concept d'énergie désigne ici la saturation maximale du mot en idées.

L'idée même de l'énergie a de toute évidence été suggérée à Humboldt par le contexte esthétique où sa doctrine a évolué. Cependant, dans ses propres textes, elle acquiert un caractère plus abstrait et plus général. Tout d'abord, elle est exprimée dans les termes allemands *Erzeugtes* et *Erzeugung* : «La langue ne doit pas être considérée comme un produit mort (*Erzeugtes*), mais comme un processus de création (*Erzeugung*)» (Gumbol'dt, 2000, p. 69). Cette antinomie est exprimée par les termes «permanent *vs* transitoire», «limité *vs* infini», «achevé *vs* inachevé», «fermé *vs* ouvert», «mort *vs* vivant», «état momifié dans l'écriture *vs* reconstitution de la parole vivante» (voir Postovalova, 1982, pp. 93-113).

L'opposition *ergon* vs *energeia* devient centrale dans sa doctrine, elle est exprimée dans sa célèbre formule «La langue n'est pas un produit (*ergon*), mais une activité (*energeia*)». En dépit de l'opposition dialectique, l'accent est mis sur l'*energeia*. Il convient de garder à l'esprit que, en définissant la langue comme *energeia*, Humboldt se situe principalement sur le plan génétique, c'est-à-dire qu'il parle de la langue au moment de sa création. Ses considérations sur l'origine du langage le caractérisent comme un penseur romantique type, et ses idées sur le dynamisme et la créativité du langage peuvent être mises en relation avec encore d'autres mythes romantiques sur le langage. Citons par exemple le mythe de Rousseau, qui aborde également la catégorie de l'énergie. On trouve chez Rousseau l'idée de l'«énergie» du langage originel :

> Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature». (Rousseau, 1755, p. 205)

Cependant, contrairement à Rousseau, Humboldt voit la force motrice de l'évolution langagière non pas dans la nature, mais dans l'esprit humain.

Parmi toutes les oppositions particulières associées au couple *ergon / energeia*, c'est l'antinomie «créatif *vs* non-créatif» dans la langue qui présente un intérêt particulier pour mon propos, à la lumière du courant humboldtien russe, lié aux théories poétiques. Humboldt voit dans l'*energeia* la force créatrice du langage, mais qu'est-ce que cela signifie au juste dans ses textes ? Il suffit de dresser une liste des syntagmes qui contiennent

le lexème «création» et «création langagière» pour réfléchir à la permanence et à l'importance de cette catégorie dans sa conception :

la création langagière
le pouvoir de création langagière de l'Humanité
l'évolution de la force créatrice
l'activité spirituelle dans la création langagière
les actes de création langagière de l'esprit
le principe général universel de création langagière présent chez l'homme
l'élan de création langagière
la conscience de création langagière
les forces créatrices raisonnées
le langage dans la création éternelle
l'initiative de la puissance créatrice de la langue

Une question se pose alors : qu'entend-il sous les concepts de *création* et de *créatif*, et à quoi les oppose-t-il ? Le raisonnement de Humboldt peut être résumé comme suit : il existe l'Humanité, il existe des peuples, dotés d'un esprit, d'une activité spirituelle, d'une conscience, d'une sorte de principe universel, de forces et de pulsions qui, tous ensemble, «créent» le langage. Le langage, lui, possède la faculté de «se créer» par son initiative propre, c'est-à-dire de manière inconsciente. Selon Humboldt, les langues sont inextricablement liées à la nature intérieure de l'homme, et s'en extraient plutôt d'elles-mêmes qu'elles ne sont produites volontairement par l'homme (voir Postovalova, 1982, p. 77). Humboldt parle ici d'«activité autonome», en évoquant, par exemple, la conversion du son non-articulé en un son articulé quand il devient le principe autocréateur. Un individu isolé peut lui aussi être un créateur, parce que les langues, tout en étant créations des peuples, ne peuvent être engendrées que par un individu isolé. Ainsi, aussi bien l'Humanité qu'un peuple isolé, qu'un individu isolé, que la force de l'esprit, et – indirectement – le langage lui-même peuvent être les sujets de l'activité créatrice. Le principe créateur est associé à l'activité productive, à l'apport de quelque chose de nouveau, alors que le non-créatif est lié à l'activité passive, reproductive, visant à recréer, d'après des standards préétablis, ce qui existe déjà dans le système.

Dans la conception de Humboldt, la compréhension de la langue comme *energeia*, comme système dynamique, ouvert, et celle du nouveau, du créatif dans la langue se définissent mutuellement. Toutefois, il estime que la création (la production, la construction) n'est possible que lors de l'invention initiale du langage :

> Une création véritable et complète d'une forme sonore n'a pu s'opérer que dans les premières étapes de l'invention du langage, celles que nous ne connaissons pas et dont nous ne pouvons faire que l'hypothèse nécessaire. (Gumbo'dt, 2000, p. 96)

Ailleurs, il parle de «transformation» ou de «renaissance». Ainsi, en postulant un principe créateur dans le langage, il essaie de délimiter les domaines et les degrés de sa présence. On ne peut pas dire la même chose de la plupart de ses adeptes, aussi bien en Occident qu'en Russie, qui croyaient que le langage tout entier est création. D'autre part, comme on pourrait s'y attendre, dans les considérations de Humboldt au sujet de la poésie, la catégorie de *création* est absente. Cependant, aussi bien les poètes inspirés des idées de ce penseur allemand que d'autres chercheurs humboldtiens ont relevé ce lien, plus logique.

Quoi qu'il en soit, Humboldt est le premier philosophe du langage à s'être posé la question de savoir «si la création dans le langage est possible». Ses successeurs ont donné des réponses différentes à cette question. Mais le problème est que la notion de création pouvait être interprétée de façon très large et chaque penseur l'a fait à sa façon. Cette notion est utilisée en règle générale non comme un terme, mais comme une notion allant de soi, à laquelle on confère un sens plus ou moins vague (voir Feščenko, 2008). Par exemple, pour Potebnja, qui a repris les idées de Humboldt à travers leur interprétation par H. Steinthal (1823-1899), le langage est «la création la plus pure qui soit possible pour l'homme» (Potebnja, 1999 [1863], p. 195), alors que l'art, c'est «la création au même titre que le mot» (*ibid*., p. 163). Potebnja applique la thèse de son maître allemand au sujet de l'*energeia* et explique le dynamisme de la parole poétique par l'acte de communication : «Dans l'art, chaque cas de compréhension d'une image artistique est une reproduction de cette image et de la création de sa valeur. Il en découle que la poésie est autant œuvre qu'activité» (Potebnja, 2006, p. 196). De toute évidence, en partant de la thèse de Humboldt sur le langage comme principe double, statique et dynamique tout à la fois, le linguiste russo-ukrainien soutient que le langage et la poésie sont dotés d'une même puissance créatrice de production de sens et d'images.

Pour A. Pogodin (Pogodin, 1913), linguiste de Kharkov et adepte de Potebnja, le langage est également un travail permanent de la pensée, en tant qu'expression de la conscience de soi par l'homme. Mais D. Ovsjaniko-Kulikovskij, un autre représentant du courant humboldtien russe, avance une interprétation plus approfondie de la «création langagière», voyant en elle une création artistique. Il envisage l'art comme une fonction de l'esprit autonome, comme une «création de la pensée». D'après lui, la poésie est «l'énergie de la pensée, dirigée quelque part au-dessus du discours» (Ovsjaniko-Kulikovskij, 1895, p. 212). Notons cependant que le concept d'énergie acquiert chez lui une signification différente, influencée par la théorie physicaliste de l'époque (voir Simonato, 2005).

Par la suite, cette thèse a été développée par un autre disciple de Potebnja, A. Gornfel'd (1867-1941), dans sa théorie d'analyse des œuvres d'art marquée de psychologisme, dans laquelle la création fait partie du

processus de perception («la création dans l'interprétation», «la création chez ceux qui perçoivent») :

> Tout comme le langage, d'après la définition immortelle de Humboldt, n'est pas *ergon*, mais *energeia*, n'est pas un ensemble clos de signes tout prêts, mais l'activité éternelle de la pensée artistique, de même l'œuvre d'art, terminée pour son créateur, n'est pas *une œuvre*, *mais une productivité,* autrement dit une longue ligne d'évolution dont la création n'est qu'un point, qu'un moment ; bien entendu, il s'agit d'un moment infiniment important, le moment de fracture. Nous savons déjà que dans l'art, comme nulle part, il n'existe pas de création *ex-nihilo* ; nous savons que si la tradition n'a pas de sens sans la création qui la renouvelle, alors la création en dehors de la tradition est simplement impensable. (Gornfel'd, 1912, p. 402)

En transposant la thèse du langage comme énergie à l'analyse des œuvres d'art, Gornfel'd a fait une tentative pour l'établir dans l'analyse littéraire et dans la critique littéraire.

Le philosophe G. Špet (1879-1937), qui adhérait également à la philosophie humboldtienne du langage, a énoncé l'idée que la création est une sélection de moyens langagiers. Pour lui, contrairement aux autres continuateurs du linguiste allemand, la création n'est pas dans le langage en totalité, mais dans le processus d'incarnation du sens, qui s'opère par la transformation des formes langagières déjà présentes.

> Le sens attend d'être incarné dans la création, qui se réalise principalement, sinon exclusivement, dans le mot. La création, aussi bien logique que poétique, c'est le développement et la transformation des formes du mot déjà présentes, déjà employées. (Špet, 1927, p. 45)

Špet attribue à Humboldt le mérite de l'idée du poids qu'exerce la langue toute prête, la tradition, la conscience créatrice :

> Par le même acte par lequel l'homme crée la langue en son sein, l'homme se laisse aller à son pouvoir. (Humboldt, cité dans Ramišvili, 2000, p. 15)

Dans la lignée potebnienne de la philosophie du mot, Špet souligne le besoin d'un acte de création tout particulier pour construire le contenu du mot comme condition préalable à la communication et à la compréhension. Ainsi, Špet oppose le créatif au reproductif, en accord avec l'esprit de la doctrine du classique allemand. Il parachève le procédé logique que Humboldt n'avait pas achevé, à savoir adopter le concept de forme interne comme véhicule de l'*energeia* au domaine de la création artistique, et à la langue poétique. En délimitant la forme interne logique d'un côté et la forme poétique de l'autre (dans la «création artistique et poétique»), Špet avance l'idée de création en suivant un but précis :

> L'œuvre d'art est le produit d'une création dirigée vers un but, c'est-à-dire de la création langagière, dictée non pas par une tâche pragmatique, mais par l'idée interne à la création elle même, une sorte d'activité de la conscience *sui generis*. (Špet, 1927, p. 142)

Il conceptualise cette idée de la création en lien étroit avec la création poétique (artistique), qui transforme les liens existant dans le langage comme résultat de l'acte de création[1].

V. Vološinov (1895-1936), qui représente l'autre camp de la philosophie russe du langage du début du XX^e^ siècle, fonde sa conception du langage comme création artistique sur la critique de l'école du «subjectivisme individualiste» en s'inspirant de l'approche sociologique. Selon cette dernière, la nature créatrice du mot ne se réalise que dans le processus de communication sociale :

> La parole est un squelette, qui est revêtu de chair vivante dans le processus de la perception créatrice, c'est-à-dire uniquement dans la communication sociale vivante. (Vološinov, 1926, p. 260)

Selon Vološinov, l'interaction humaine avec la société engendre des genres particuliers de «création idéologique» :

> La création langagière n'est pas identique à la création artistique ou toute autre création spécialement idéologique. (Vološinov, 1928, p. 149 ; voir Feshchenko, 2008- 2009)

En critiquant les thèses de l'école potebnienne, qui considère la création langagière comme analogue à la création artistique, Vološinov, sépare fermement ces concepts et insiste sur le rôle du facteur social (idéologique) au sein des différents types de «création».

M. Bakhtine (1895-1975) développe une approche similaire, mais à partir de la dichotomie saussurienne langue-parole. Il rejette la possibilité de «création langagière» au profit de la «création verbale». Dans d'autres théories sociolinguistiques des années 1920 et 30, cette thèse est menée à l'extrême, jusqu'à la critique de la notion même de «création langagière». Ainsi, R. Šor (1894-1939), qui défend fermement la position saussurienne, s'oppose à l'idée que la création langagière est une faculté de l'individu :

> Toute l'activité langagière de l'individu se déroule dans le cadre du langage qui lui est transmis par la communauté ; [...] de nouvelles formes dues à la création langagière de l'individu et d'après ses modèles sont composées à partir de la matière et des échantillons de cette langue – patrimoine traditionnel de la communauté – et [...], par conséquent, le langage n'est pas une *fonction naturelle, biologique de l'organisme humain,* mais *le bien traditionnel d'une communauté.* (Šor, 1926, p. 43)

[1] Au sujet de l'aspect psychologique des phénomènes, voir également Zinčenko, 2010.

Ainsi, certains linguistes russes, orientés vers une approche sociologique, réfutent la conception du langage comme création. Notons cependant que les théories de deux linguistes éminents, V. Vinogradov (1895-1969) et R. Jakobson (1896-1982), font figure d'exception à cette tendance, puisqu'elles tiennent compte aussi bien de la tradition humboldtienne que de la nouvelle doctrine saussurienne.

Vinogradov envisage la «création individuelle dans le langage ainsi que la création artistique» dans le cadre des «systèmes socio-langagiers». Et il aborde le concept de création sur la base de la délimitation saussurienne «langue *vs* parole». D'après Vinogradov, le langage d'une œuvre littéraire est du ressort de la parole, de la création langagière individuelle. Celle-ci ne se produit pas par elle-même, mais seulement comme un résultat de l'assimilation créative de la langue collective :

> [...] la création langagière de l'individu résulte de sa sortie de tous les cercles concentriques des sujets collectifs, allant en se rétrécissant, dont l'individu comporte en soi les formes, en se les appropriant de manière créative. (Vinogradov, 1976, p. 249)

Dans la parole, l'individu parlant se découvre de façon créatrice :

> La création verbale individuelle contient dans sa structure des séries de contextes socio-linguistiques et idéologiques de groupe, fusionnés ou séparés, qui sont réfractés et déformés par des *formes* spécifiques *de la personnalité*». (*ibid*.)

Par conséquent, la linguistique peut étudier

> les formes et les techniques de déviations individuelles par rapport au système de la communauté, ainsi que soit leur impact sur le système, soit leurs variétés, soit leur principe de base, qui laissent découvrir la nature créatrice du langage. (*ibid*., p. 250)

Ainsi, d'après Vinogradov, ce n'est pas la langue en tant que phénomène social qui est dotée de propriétés créatrices, mais la parole, comme réalisation de l'individu créateur. La parole artistique, réfractée dans les formes des individus, est reconnue comme le domaine prédominant de la création verbale individuelle.

Jakobson réfléchissait lui aussi sur la «création langagière» dans le cadre de la tradition humboldtienne. Le sujet, parlant la langue comme système social, accomplit un acte individuel de création, pense-t-il. Et vice-versa :

> La convention, la langue comme valeur sociale, ne se réalise que dans la parole individuelle, dans l'acte créateur unique, qui conserve la langue, qui assure l'action incessante de la convention et en même temps la modifie de manière nécessaire, parce que l'acte de création apporte toujours quelque chose de nouveau, c'est-à-dire qu'il viole cette convention. (Jakobson, 2011, p. 34)

Par conséquent, il associe la création dans le langage avec la violation et avec le dépassement du système de conventions. Selon Jakobson, la notion de création linguistique englobe non seulement l'antinomie langue/parole, mais aussi la dichotomie norme (convention) *vs* écart (violation de la convention) :

> En réalité, la langue en tant que valeur sociale, la langue dans son aspect social est à la fois le sujet, l'objet, l'*ergon*, la création, l'énergie, et en même temps, ces deux faces sont réunies dans le langage d'un individu. D'une part, il s'agit d'un bien propre à un individu, d'une norme individuelle figée, et de l'autre, c'est un acte unique de création. (*ibid*., p. 45)

Ainsi, Jakobson croise dans sa conception la lignée venant de Humboldt et celle de Saussure (qu'il critiquait d'ailleurs), et le concept de la langue comme création reçoit un contenu nouveau, qui emprunte les traits à chacune des deux traditions.

La lignée humboldtienne de l'approche créatrice de la langue s'arrête avec Vinogradov et en partie Jakobson, dans la seconde partie du XX$^{e}$ siècle, en cédant la place à des approches plus modernes, notamment structuralistes, qui appréhendent la langue non plus comme un processus, mais comme un système clos et comme un mécanisme fermé de reproduction d'éléments et de structures langagières (voir Alpatov, 2010). Et pourtant, vient le moment où le structuralisme se tourne à nouveau vers Humboldt. Ainsi, N. Chomsky (1928-) traite la compétence linguistique comme un processus créatif de génération des formes linguistiques, qui sont produites et interprétées par le locuteur à chaque fois de façon nouvelle (Chomsky, 2005). D'autre part, certaines caractéristiques de l'approche active et énergétique refont surface dans la linguistique soviétique des années 1970. C'est elle qui est en partie à la base de la doctrine des modèles langagiers développée par A. Losev (1893-1983), qui s'est inspiré des idées humboldtiennes dès son livre de jeunesse *Filosofija imeni* ['La philosophie du nom'] (Losev, 1968). Vers les années 1980, la linguistique académique commence à employer le terme de «pensée linguo-créatrice» (Serebrennikov, 1988). V. Nalimov élabore certains principes de la linguistique active dans son «modèle probabiliste du langage» (Nalimov, 1979), alors que G. Ramišvili, le traducteur de Humboldt en russe, développe sa doctrine originale du langage comme processus créatif (Ramišvili, 1978). Mais c'est la conception de B. Gasparov (1996) sur «l'existence langagière», vue dans le cadre de la théorie de la communication, qui incarne cette tendance de la manière la plus claire. Cependant, nous laissons en dehors de cet article une revue détaillée de ces conceptions, et passons au problème de la réception des idées de Humboldt dans le contexte poétique de la culture russe.

## II. LA LIGNÉE HUMBOLDTIENNE DANS LES SYSTÈMES POÉTIQUES DU SYMBOLISME ET DE L'AVANT-GARDE RUSSES

C'est le poète symboliste et théoricien du langage Andrej Belyj (1880-1934) qui a jeté les bases de la tradition de la poétique humboldtienne russe. Cas exceptionnel dans la culture mondiale, Belyj a non seulement fondé ses principes de création sur la théorie linguistique de son temps, mais il a également contribué à l'évolution des idées sur la langue.

Le langage lui-même est extrêmement important pour Belyj – aussi bien en tant que matériau de la création littéraire qu'au sens philosophique – comme l'un des phénomènes de la culture humaine. Le langage est aussi important que le mythe pour le développement de la culture linguistique spirituelle, tandis que pour la création poétique, la création langagière précède la création mythologique. Dans son article «Magija slova» ['La magie du mot'], il écrit que «la poésie est en relation directe avec la création langagière ; elle est indirectement liée à la création mythique» (Belyj, 1994 [1903], p. 141). Le but de la poésie est «la création langagière ; la langue est la création même des relations vitales» (*ibid*., p. 135). Ce qui importe pour Belyj, c'est «le culte de la parole», qu'il considère comme «la cause active de la nouvelle création» (*ibid*., p. 134). En outre, il souligne l'importance anthropologique et théurgique de la création langagière. Sur ce point, il se démarque des autres symbolistes comme Vjačeslav Ivanov, par exemple, pour qui prime la composante «mythurgique» de la poésie, alors que pour Brjusov, c'est la composante figurative et métaphorique. Cependant, les trois plus grands représentants du symbolisme russe se fondent sur les principes formulés par Humboldt et par les humboldtiens russes de leur temps.

Les années 1900 sont l'âge d'or du symbolique et – en particulier chez Belyj – l'époque où se forment sa théorie symboliste et sa philosophie du langage. Parmi les œuvres de cette période qui sont liées à sa conception linguistique, mentionnons ses articles parus dans le livre *Le symbolisme* et un traité de 1910 intitulé *Mysl' i jazyk. Filosofija jazyka Potebni* ['La pensée et la langue. La philosophie du langage de Potebnja'].

Le rôle de ce dernier traité a souvent été sous-estimé par la plupart des linguistes et des critiques littéraires. Et pourtant, Belyj y expose une théorie originale de la langue et de la théorie du mot, qui présente un grand intérêt pour la linguistique et la philosophie du langage. Belyj part des idées de Humboldt réfractées à travers des considérations rationnelles, à son avis, celles de Potebnja :

> Selon Humboldt et Potebnja, le langage est une création individuelle, qui se transforme en création collectivo-individuelle et qui cherche à s'étendre universellement ; le langage est une création des 'individus', mais il exige la création

> infinie des séries de générations, le langage dépend des réfractions par d'autres ; le langage est un combat d'une quantité de néologismes avec l'héritage fossilisé du passé ; la doctrine du langage comme activité se heurte involontairement à l'appréhension de cette activité comme une collision tragique 1) entre les créations individuelles de la communauté, 2) entre l'activité à venir, causée par des causes antérieures, et la somme totale des derniers produits de la création. Le côté 'dionysiaque' du langage (selon Nietzsche), comme énergie, et la finitude apollonienne conduisent historiquement à la mise en place de la tragédie du langage dans les antinomies. Potebnja met en garde contre la compréhension des antinomies humboldtiennes comme erreurs logiques : 'résoudre le problème de l'origine du langage et de son rapport à la pensée, dit-il avec Humboldt, signifie réconcilier les antinomies existant dans le langage'. Les concepts métaphysiques d'organisme et ses semblables ne peuvent pas concilier ces contradictions. Humboldt ramène l'esprit et le langage (la compréhension et le discours oral) à un principe supérieur ; le dualisme du langage n'est pas prédéterminé par cette unité. Ici prend fin l'enquête plus approfondie selon Humboldt ; ici commence la théorie originale Potebnja. (Belyj, 1910, p. 201-202)[2].

La théorie de Belyj est construite sur quatre thèses principales.

La première thèse dit que «le mot lui-même est un phénomène esthétique» (*ibid*., p. 205), c'est une idée qu'il emprunte à Potebnja. Cependant, il replace les thèses potebniennes dans un contexte esthétique où cette thèse prend une signification particulière − le mot artistique comme élément d'une œuvre d'art.

La deuxième thèse importante de Belyj dit que : «La réunion de la forme sonore avec la forme interne crée le symbolisme du langage, qui est essentiellement irrationnel […]. Le symbolisme de la création artistique est une extension du symbolisme du langage». Ici, Belyj passe à la formulation de son programme esthétique et linguistique du «mot autonome», autrement dit, du mot-symbole. Il y voit

> l'épanouissement maximal de la forme interne ; il s'exprime dans une multiplicité de sens figurés qui se découvrent dans le son du mot : le mot devient ici un symbole ; l'autonomie du mot se réalise dans la création artistique ; le mot est également le lieu où se focalise la formation des mots. (*ibid*., p. 206.)

La notion d'«autonomie» du mot dans la parole poétique, autrement dit – de sa valeur propre, sera développée quelques années plus tard dans les théories du formalisme russe et dans la pratique de la poésie futuriste («le mot en tant que tel», «le mot auto-tressé» [*samovitoe slovo*]).

En déclarant que le mot-symbole est autonome, Belyj, comme Potebnja, franchit le pas théorique suivant, qui consiste à «proclamer l'unité de la forme et du contenu aussi bien dans le symbole verbal qu'artistique, à partir de l'union de la forme externe et du contenu» (*ibid*., p. 207). En

---

[2] Au sujet de l'impact de Potebnja sur Belyj, voir Engel'gardt, 2005 ; Bel'kind, 1975 ; Han, 1985 ; Han, 1991.

tirant cette conclusion des idées de Potebnja, Belyj anticipe et justifie l'un des principaux slogans du symbolisme russe. Il jette en même temps les bases pour comprendre la nature linguistique du signe artistique comme un élément synthétique contenant la forme.

Enfin, un autre aspect important mis en avant par Belyj, c'est que le symbole possède une nature créatrice de mythe : «Le mot-symbole, qui inclut de nombreux sens figurés, change sa nature interne avec le temps ; le système de métaphores, apparaissant comme résultat du changement des sens, donne lieu à une série de mythes poétiques» (*ibid*., p. 208). Ainsi, se met en place le mécanisme langagier qui caractérise le travail du symbole dans le langage poétique : mot → symbole → multitude de symboles → changement dans la forme interne → formation d'un système de métaphores → série de mythes poétiques. Il repose le vieux problème de la relation entre la parole et le mythe sur une nouvelle base, à travers la structure linguistique du signe poétique.

L'importance particulière du traité *La pensée et la langue* réside dans le fait que Belyj établit un lien direct entre la théorie de la littérature de Potebnja et la doctrine linguistique de Humboldt et de ses adeptes. Belyj explique que le mérite de Potebnja consiste à avoir inclus la grammaire et la linguistique dans l'esthétique. Ainsi, selon Belyj, une nouvelle série apparaît dans la série des valeurs culturelles : celle des valeurs verbales. Dans le même temps, il souligne l'impact de Potebnja sur la théorie du symbolisme, celle de la création et celle de la théorie de la connaissance.

Ainsi, nous pouvons dire que Belyj retravaille la conception de Potebnja en inscrivant cet auteur directement dans le contexte de la pratique langagière et artistique du symbolisme. Il convient de noter que Belyj, comme aucun autre poète et écrivain de l'Âge d'Argent, avait de solides connaissances en linguistique. Sa connaissance approfondie des enseignements de Humboldt-Potebnja, ses citations de nombreux ouvrages linguistiques de référence, ainsi que ses divers travaux et commentaires personnels en témoignent.

La tradition linguistique de Belyj était comprise aussi bien par lui même que par d'autres philologues qui étaient ses contemporains. Il écrivait plus tard :

> Les études de linguistes, puisqu'elles révèlent la métaphore langagière, sont la base linguistique de l'école symbolique. […] L'école symboliste voit son origine dans les enseignements de Wilhelm von Humboldt et de Potebnja. […] Mais l'école symboliste ne s'arrête pas au travail de Potebnja, elle cherche à les approfondir. (Belyj, 1994, p. 446-447)

Il s'est également exprimé au sujet de son propre impact sur la théorie du langage :

> La divulgation complète du slogan de l'école symbolique sur la forme et le contenu fournit de nouveaux critères pour l'analyse des formes linguistiques, la théorie du discours, la théorie des styles, la théorie du mythe, de la psychologie, de la critique, etc. (*ibid*., p. 447)

Le philologue russe B. Engel'gardt (1887-1942), un contemporain de Belyj, parlait de la création, au début du XXème siècle, d'une école potebnienne particulière, celle de Moscou, dirigée par Belyj. Il a ainsi appelé la première théorie de la parole poétique et de la connaissance poétique développée par Belyj « symbolisme linguistique» (Engel'gardt, 2005, p. 127). Toutefois, il notait que le concept humboldtien de «forme interne du mot» signifie «cette énergie interne spécifique, qui forme l'unité indécomposable du son et de la signification, et qui, étant le principe dynamique du mot, conditionne son devenir créatif par la suite» (*ibid*., p. 105). C'est le symbolisme linguistique couplé avec la philosophie post-potebnienne du langage qui caractérise la conception linguistique de Belyj.

V. Ivanov, un autre poète et symboliste russe, a également essayé de présenter Potebnja comme le premier théoricien du symbolisme et le «puissant allié» des poètes symbolistes. Ivanov dégageait surtout «le symbolisme de la création langagière», que Potebnja, le chef de l'école linguistique de Kharkov, avait atteint dans son analyse de la nature du mot. Dans son article de 1918, intitulé *Naš jazyk* ['Notre langue'], Ivanov se réclame directement des idées des classiques allemands :

> Le langage, selon la thèse profonde de Humboldt, est à la fois une création et une force créatrice (ἐργον et ἐνέργεια) ; un environnement symphonique, sans cesse recréé collectivement par tous et qui en même temps détermine toute action créatrice dans le berceau même de son intention; une combinaison antinomique de la nécessité et la liberté, du divin et de l'humain, une création de l'esprit national et un don de Dieu au peuple. (Ivanov, 1994, p. 396)

Bien qu'Ivanov fasse appel à l'héritage humboldtien uniquement dans les derniers stades de sa carrière (après la révolution de 1917), dans le but de justifier sa doctrine symboliste, l'idée humboldtienne du principe créateur dans le langage lui a servi de point d'orientation linguistique et philosophique.

Un autre maître du symbolisme russe, Valerij Brjusov (1873-1924), s'est réclamé de l'héritage de Humboldt pour fonder sa «poésie synthétique». Notant que l'art est un acte de connaissance, il voyait dans la connaissance l'objectif ultime de l'art, qui coïncide, d'après lui, avec le but de la science :

> En ce qui concerne la poésie, ceci a été découvert (par l'école de Humboldt) à partir de l'analogie entre la création poétique et la création langagière. La création du langage a été et reste un processus cognitif. Le mot est la principale méthode d'apprentissage. L'homme primitif désignait par le mot un objet ou un groupe d'objets, il leur donnait un nom pour les distinguer parmi le chaos inco-

> hérent des impressions visuelles, auditives, tactiles, et autres, et par là pour *les connaître*. Désigner signifie connaître et, par conséquent, comprendre. La création artistique, le processus de créer une œuvre d'art, y est parallèle voire identique. (Brjusov, 1925, p. 9)

Ce fondateur du «symbolisme académique» dans la poésie se réfère ainsi à Humboldt, en décrivant sa théorie scientifique de la poésie :

> En poursuivant l'œuvre de Humboldt, Potebnja a attiré l'attention sur un parallèle remarquable entre la création langagière et la création artistique. Selon Humboldt, le langage est apparu principalement non pas comme un outil de communication, mais comme un outil d'apprentissage. L'homme primitif donnait des noms aux objets pour les dégager parmi les autres et ainsi le connaître. De même, l'artiste, en créant ses images artistiques, aspire à connaître, à s'expliquer une chose. L'image d'Othello est la connaissance artistique de ce qu'est la jalousie. L'art tout entier est une méthode particulière de connaissance. (Brjusov, 1909, p. 209)

De nouveau, tout comme dans le cas de Belyj et d'Ivanov, l'idée la plus fructueuse de la doctrine humboldtienne est pour Brjusov la conception du langage comme art.

On peut ainsi constater que les poètes symbolistes russes en général se tournent vers la conception humboldtienne et potebnienne du langage comme activité afin d'asseoir le langage comme essence énergétique de la pratique poétique. Si pour Belyj la doctrine humboldtienne interprétée par Potebnja devient la base de sa conception linguistique et philosophique du symbole, et si pour Ivanov le «symbolisme de la création langagière» d'après Humboldt et Potebnja sert de point d'orientation de ses idées philologiques, pour Brjusov l'idée humboldtienne du langage comme principe créateur est utilisée comme argument dans sa théorie de la «poésie scientifique». Mais l'influence de Humboldt ne finit pas avec les symbolistes, on la retrouve plus tard dans d'autres courants appelés postmodernistes.

Comme on le sait, un peu plus tard, un nouveau courant poétique russe s'oppose aux symbolistes : le futurisme. L'un des théoriciens et annonciateurs de ce nouveau courant est V. Šklovskij. Dans son manifeste *Voskrešenie slova* ['La résurrection du mot'], Šklovskij a tenté de se dissocier publiquement de la poétique du symbolisme ainsi que de la lignée potebnienne de perception du langage et de la poésie. Toutefois, cette démarche poursuivait plutôt des objectifs tactiques : fonder un nouvel art avant-gardiste, alors qu'en réalité, le raisonnement de Šklovskij poursuit les principes de la philosophie énergétique du langage qu'il semble refuser. *La résurrection du mot* de Šklovskij nous renvoie à la «la renaissance du langage» chez Humboldt. Šklovskij et le formalisme dépendaient du cou-

rant humboldtien autant que les futuristes étaient tributaires de Pouchkine et Dostoïevski, qu'ils semblaient rejeter[3].

Dans la poésie des futuristes, dont Šklovskij était le théoricien, l'idée humboldtienne d'énergie comme principe créateur, imaginatif dans le langage, est en plein essor. L'œuvre de Khlebnikov représente un cas par excellence de humboldtianisme dans un système poétique.

Le tout premier point dans la poétique du futuriste Khlebnikov, c'est le «mot auto-tressé» (le mot en tant que tel), ou la parole auto-tressée, qui est, d'une part, le développement de la notion symboliste de «mot autonome» (voir chez Mallarmé le «mot originel»), et de l'autre, elle est en ligne avec l'une des idées principales de Humboldt sur le «pouvoir créateur du langage», où le langage puise ses ressources et ses capacités en lui-même, en particulier lors de la période de sa genèse. Le projet de Khlebnikov vise une sorte de reconstruction poétique du langage lors de son apparition, c'est-à-dire, de la création originelle, selon Humboldt.

G. Vinokur (1896-1947) a souligné cette caractéristique de la création langagière des futuristes, en disant que les futuristes avaient été les premiers à effectuer une invention linguistique (Vinokur, 1923). La création langagière [*slovotvorčestvo*], d'après la déclaration poétique *Naša osnova* [*Notre base*], est

> l'ennemi de la fossilisation du langage. […] La création langagière ne viole pas les lois du langage […]. Si l'homme moderne peuple les eaux appauvries de nuages de poissons, la verbiculture donne le droit de remplir les ondes appauvries du langage d'une nouvelle vie, de mots éteints ou inexistants. Nous croyons qu'ils brilleront d'une vie nouvelle, comme dans les premiers jours de la création. (Khlebnikov, 2005, p. 172)

L'idée humboldtienne de «création langagière» acquiert une signification plus concrète dans la conception poétique de Khlebnikov : il ne s'agit plus uniquement de création dans le langage, mais de création du langage et des langues, même s'il s'agit de langues imaginaires, inventées et poétiques, créées à des fins purement esthétiques.

L'attitude créative de Khlebnikov envers le mot s'incarne dans sa formule : «Le mot est un métier à broder, le mot – c'est le lin, le mot – c'est un tissu». Transposée dans le langage de la linguistique, cette formule pourrait signifier : le mot n'est pas seulement le produit fini de l'évolution historique, ou quelque chose de fabriqué par quelqu'un et destiné à être utilisé («tissu»), non seulement la matière de la poésie et d'autres transformations («lin»), mais aussi un outil de transformation («métier à broder»). Il est éloquent que c'est l'attitude créative envers le mot qui est primordiale. C'est le «mot naissant» qui est devenu l'objet de la poésie et de la théorie de Khlebnikov. D'après un spécialiste de l'œuvre de Khlebnikov, la

[3] Voir sur le pseudo-rejet par Šklovskij des idées de Potebnja Plotnikov, 1923; Cassedy, 1990.

thèse humboldtienne du «langage comme energeia» et non «ergon» (c'est-à-dire une activité et non un produit) acquiert chez lui à la fois un sens plus large et plus concret, puisqu'il rend compte de l'évolution langagière comme moyen de pensée artistique et qu'il prête une attention particulière au mot comme moyen essentiel d'activité poétique et de toute attitude créative envers le langage (Grigor'ev, 2000, p. 66-67, voir aussi Buxštab, 2008 ; Vasil'ev, 2008). Notons également que le humboldtianisme caché de Khlebnikov, qui va de pair avec l'influence de Leibniz, était assez typique pour son entourage littéraire. Ainsi, Benedikt Livšic (1887-1938) attestait que «l'appréhension humboldtienne du langage comme art s'est reflétée dans l'œuvre de Khlebnikov, avec la seule réserve étonnante que le processus, pensé auparavant comme une fonction de la conscience collective du peuple tout entier, s'est incarné dans l'œuvre d'un seul individu» (Livšic, 1933, pp. 368-369).

La création langagière des futuristes, interprétée en termes humboldtiens, s'est reflétée dans la conception de Florenskij sur l'antinomie du langage (Faryno, 1995). Selon lui, l'antinomie du langage, c'est l'équilibre de deux principes : *ergon* et *energeia*, et cet équilibre doit être respecté dans la création langagière. Florenskij appréhendait les expériences avant-gardistes comme un phénomène relevant de la crise dans l'évolution langagière. D'une part, il critiquait les langues artificielles, créées en grande quantité à cette époque-là. Le pathos de ces langues philosophiques, c'est leur caractère rationnel, opposé à la nature du *Logos* :

> la tentative de créer une langue quand elle ne se produit pas, mais s'invente, – détruit l'antinomie du langage. La contradiction vivante se dissocie ; alors, c'est soit le côté *ergon* qui l'emporte, soit le côté *energeia.* (Florenskij, 2000 [1918], p. 153-154)

Une autre voie de «corruption langagière» d'après Florenskij découle de la nature énergétique du langage :

> Le langage échappe à tout contrôle, et par conséquent, il est déraisonnable, il est donc nécessaire de composer sa propre langue, une langue raisonnée, c'est ce que proclame le manque de foi dans le caractère raisonnable du Mot. Le langage est raisonné, et par conséquent il est privé de vie et privé d'existence, il faut alors extirper des fonds de soi une nouvelle langue, qui vienne de l'intérieur, une langue existentielle, une langue transmentale, voilà ce qu'exige le manque de foi dans l'Essentialité du Mot. (*ibid*., p. 155).

Nous voyons ici une polémique contre les expériences linguistiques des futuristes, qui soumettent le mot à un traitement de laboratoire pour essayer de trouver un langage nouveau et plus parfait. Ce qui est important pour nous ici, ce n'est pas l'attitude négative de Florenskij envers les processus langagiers expérimentaux, mais l'intérêt qu'y porte ce théologien et philosophe de la poésie de l'avant-garde.

Ainsi, l'idée humboldtienne d'*energeia* et du langage comme création, après avoir fait un important chemin à travers les conceptions linguistiques et poético-linguistiques du début du XX^e^ siècle, après avoir inspiré la pratique poétique vivante du symbolisme et celle de l'avant-garde russes, est devenue un champ conceptuel important de la philosophie du nom axée sur la théologie (Florenskij, Losev), qui, à son tour, a utilisé la conception énergétique du langage à des fins polémiques, dans des discussions sur la création langagière des futuristes qui visaient à créer de nouvelles formes linguistiques.

## CONCLUSION

Nous avons pu suivre comment la conception humboldtienne de l'*energeia* comme principe créateur dans la langue a non seulement inspiré la linguistique et la philosophie russe du langage, mais aussi les courants poétiques novateurs apparus au début du XX^e^ siècle.

L'idée de l'*energeia* comme essence créatrice du langage a ses sources d'une part dans les idées humboldtiennes au sujet du lien unissant la langue et les textes artistiques, et d'autre part, dans son intérêt pour les effets historiques d'«énergéticité» dans les textes poétiques. Elle a suscité chez de nombreux linguistes russes un intérêt pour les aspects créatifs de l'activité langagière. En répondant à la question de savoir «si la création dans le langage est possible», ces linguistes russes, héritiers des idées de Humboldt et de Steinthal, le faisaient de manières différentes. Certains, comme Potebnja et Pogodin, assimilaient le langage et l'art. D'autres, comme Ovsjaniko-Kulikovskij et Gornfel'd ont développé une conception de la littérature comme création et comme «énergie de la pensée». D'autres encore, comme Špet, comprenaient la création comme une transformation des données langagières dans la parole poétique, ou encore, comme Vološinov et Bakhtine, comme le résultat d'une interaction sociale («idéologique») dans l'interaction langagière. Les conceptions ultérieures russes se sont fondées tantôt sur la critique de l'approche créatrice du langage (dans une linguistique à orientation sociale), tantôt sur le croisement de la tradition humboldtienne avec l'approche saussurienne (que nous trouvons chez Vinogradov et Jakobson).

Et pourtant, la conception énergétiste du langage développée par Humboldt a conservé son actualité pour la théorie russe de la poétique tout au long des premières décennies du XX^e^ siècle. Les poètes symbolistes russes se tournent vers Humboldt et Potebnja afin de justifier leurs considérations sur le langage comme principe poétique énergétique. L'idée de création langagière est poussée à l'extrême dans le système poétique de Khlebnikov, qui suggérait de créer de nouvelles formes langagières en plus du langage existant. La thèse humboldtienne du langage vu comme *ener-*

*geia* et non comme *ergon* acquiert chez lui à la fois un sens plus large et plus concret, puisqu'il rend compte de l'évolution langagière comme un moyen de pensée artistique, et qu'il prête une attention particulière au Mot comme moyen essentiel d'activité poétique et de toute attitude créative envers le langage.

Ainsi, suivre la chaîne d'idées reliant Humboldt, Potebnja, les symbolistes, les futuristes et la philosophie énergétiste du langage de leur époque nous permet d'assigner à Humboldt un rôle de premier plan dans l'évolution de la linguistique russe. La conception humboldtienne du langage a non seulement été à l'origine des considérations de ces linguistes sur le principe créateur qui est à l'œuvre dans la langue, mais elle a inspiré les artistes-poètes pour tenter des expériences langagières individuelles et pourla création de mots.

© Vladimir Feščenko

(traduit du russe par Elena Simonato et Sébastien Moret)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES


— AARSLEFF Hans, 2007 : «The Context and Sense of Humboldt's Statement that Language 'ist kein Werk (Ergon), sondern eine Tätigkeit (Energeia)'» in *History of linguistics: Selected Papers from the Ninth International Conference on the History of the Language Sciences, 27–30 August 2002, São Paulo-Campinas,* Amsterdam : Benjamins, pp. 197-206.

— ALPATOV Vladimir, 2010 : «Russkij Gumbol'dt» ['Le Humboldt russe'] in *V prostranstve jazyka i kul'tury. Zvuk, znak, smysl : sbornik v čest' 70-letija V.A. Vinogradova,* Moskva : Jazyki slavjanskix kultur, pp. 687-714.

— BARTSCHAT Brigitte, 2006 : «La réception de Humboldt dans la pensée linguistique russe, de Potebnja à Vygotskij», *Revue germanique internationale*, N° 3, pp. 13-23.

— BEL'KIND E., 1975 : «A. Belyj i A.A. Potebnja (K postanovke voprosa)» ['A. Belyj et A.A. Potebnja (position du problème)'], *Tezisy I Vsesojuznogo (III) konferencii «Tvorčestvo A.A. Bloka i russkaja kul'tura XX veka»,* Tartu, pp. 160-164.

— BELYJ Andrej, (1910), 2006 : «Mysl' i jazyk (Filosofija jazyka A.A. Potebni)» ['La pensée et la langue. (La philosophie du langage d'A.A. Potebnja)'], in *Semiotika i Avangard : Antologija*. Moskva : Akademičeskij proekt, pp. 199-211.

——, (1903), 1994 : *Simvolizm kak miroponimanie* ['Le symbolisme comme conception du monde'], Moskva : Respublika.

— BRJUSOV Valerij, (1909), 1955 : «Naučnaja poezija» ['La poésie scientifique'], in *Izbrannye sočinenija*, t. 2, Moskva : Goslitizdat, pp. 193-210.

——, 1925 : «Sintetika poezii» ['Le synthétisme de la poésie'], in *Problemy poetiki*. Moskva ; Leningrad : Zemlja i fabrika, pp. 9-30.

— BUXŠTAB Boris, 2008 : «Filosofija 'zaumnogo jazyka' Xlebnikova» ['La philosophie de la 'langue transmentale' de Xlebnikov'], *Novoe literaturnoe obozrenie*, t. 89, n° 1, pp. 44-92.

— CASSEDY Steven, 1990 : *Flight from Eden : The Origins of Modern Literary Criticism and Theory,* Berkeley : University of California Press.

— CHOMSKY Noam, 2005 : *Kartezianskaja lingvistika. Glava iz istorii racionalističeskoj mysli* ['La linguistique cartésienne. Un chapitre de l'histoire de la pensée rationnelle'], Moskva : KomKniga.

— ENGEL'GARDT Boris, 2005 : *Fenomenologija i teorija slovesnosti* ['La phénoménologie et la théorie de la littérature'], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.

— FARYNO Jerzy, 1995 : «'Antinomija jazyka' Florenskogo i poetičeskaja paradigma 'simvolizm/avangard'» ['L'antinomie du langage de Florenskij et le paradigme poétique 'symbolisme/avant-garde'], in *P.A. Florenskij i kul'tura ego vremeni*, Marburg : Lahn.

— FEŠČENKO Vladimir, 2008 : «Semiotika tvorčestva i lingvistika kreativnosti» ['La sémiotique de la création et la linguistique de la créativité'], *Obščestvennye nauki i sovremennost'*, n° 6, pp. 143-150.

——, 2009 : *Laboratorija logosa : Jazykovoj eksperiment v avangardnom tvorčestve* ['Le laboratoire du Logos : l'expérimentation langagière dans l'œuvre de l'avant-garde'], Moskva : Jazyki slavjanskix kultur.

— FESHCHENKO (FEŠČENKO) Vladimir, 2008-2009 : «The Avant-Garde as Ideological Creativity (Treading in the Steps of the Bakhtin Circle)», *Amsterdam International Electronic Journal for Cultural Narratology,* n° 5
http://cf.hum.uva.nl/narratology/a09_Feshchenko.htm.

— FLORENSKIJ Pavel, 2000: *Sočinenija* ['Œuvres'], t. 3 (1), Moskva : Mysl'.

— GASPAROV Boris, 1996 : *Jazyk. Pamjat'. Obraz. Lingvistika jazykovogo suščestvovanija* ['Langue. Mémoire. Image. La linguistique de l'existence langagière'], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.

— GORNFEL'D Arkadij, (1912), 2006 : «O tolkovanii xudožestvennogo proizvedenija» ['L'interprétation de l'œuvre d'art'], in *Vvedenie v literaturovedenie. Xrestomatija*, Moskva : Vysšaja škola, pp. 401-406.

— GRIGOR'EV Viktor, 2000 : *Budetljanin* ['Le Futurien'], Moskva : Jazyki slavjanskix kultur.
— HAN Anna, 1985 : «Teorija slovesnosti A. Potebni i nekotorye voprosy filosofii tvorčestva russkogo simvolizma» ['La théorie de la littérature de Potebnja et certains problèmes de la philosophie de la création du symbolisme russe'], in *Dissertationes Slavicae*, XVII. Szeged, pp. 167-196.
——, 1991 : «A. Potebnja i A. Belyj» ['A. Potebnja et A. Belyj'], in *Andrej Belyj. Master slova – iskusstva – mysli*, Bergamo, pp. 135–150.
— GUMBOL'DT (HUMBOLDT) Vil'gel'm fon, 2000 : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju* ['Œuvres choisies de linguistique'], Moskva : Progress.
— IVANOV Vjačeslav I., 1994 : *Rodnoe i vselenskoe* ['L'individuel et l'universel'], Moskva : Respublika.
— JAKOBSON Roman, 2011: *Formal'naja škola i sovremennoe russkoe literaturovedenie* ['L'école formelle et la critique littéraire russe moderne'], Moskva : Jazyki slavjanskix kultur.
— LIVŠIC Benedikt, (1933), 2000 : «Gileja» ['Hylea'], in *Russkij futurizm. Teorija. Praktika. Kritika. Vospominanija*. Moskva : Nasledie, pp. 359-371.
— LOSEV Aleksej, 1968 : *Vvedenie v obščuju teoriju jazykovyx modelej* ['Introduction à la théorie générale des modèles langagiers'], Moskva : MGPI.
— NALIMOV Vasilij, 1979 : *Verojatnostnaja model' jazyka* ['Un modèle probabiliste du langage'], Moskva : Nauka.
— OVSJANIKO-KULIKOVSKIJ Dmitrij, 1895, 2006 : «Jazyk i iskusstvo» ['Le langage et l'art'], in *Semiotika i avangard : Antologija*. Moskva : Akademičeskij proekt, pp. 212-215.
— PLOTNIKOV I., 1923 : «'Obščestvo izučenija poetičeskogo jazyka' i Potebnja» ['La 'société pour l'étude du langage poétique' et Potebnja'], *Pedagogičeskaja mysl'*, n° 1, pp. 31-40.
— POGODIN Aleksandr, 1913 : *Jazyk kak tvorčestvo* ['Le langage comme création'], Xar'kov.
— POSTOVALOVA Valentina, 1982 : *Jazyk kak dejatel'nost' : Opyt interpretacii koncepcii W. Humboldta* ['Le langage comme activité. Essai d'interprétation de la conception de W. Humboldt'], Moskva : Nauka.
— POTEBNJA Aleksandr, [1863], 1999 : *Polnoe sobranie trudov. Mysl' i jazyk* ['Œuvres complètes. La pensée et la langue'], Moskva : Labirint.
——, 2006 : «Psixologija poetičeskogo i prozaičeskogo myšlenija» ['La psychologie de la pensée poétique et de la pensée prosaïque'], in *Semiotika i avangard : Antologija*. Moskva : Akademičeskij proekt, pp. 177-198.

— RAMIŠVILI Guram, 1978 : *Voprosy energetičeskoj teorii jazyka* ['Les problèmes de la théorie énergétique du langage'], Tbilisi : Ganatleba.
——, 2000 : «Wilhelm von Humboldt — osnovopoložnik teoretičeskogo jazykoznanija» ['W. von Humboldt, fondateur de la linguistique théorique'] in *Humboldt*, 2000, pp. 5-33.
— ROUSSEAU Jean-Jacques, [1755], 1992 : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. *Discours sur les sciences et les arts*, Paris : Flammarion.
— SEREBRENNIKOV Boris, 1988 : *Rol' čelovečeskogo faktora v jazyke* ['Le rôle du facteur humain dans le langage'], *Jazyk i myšlenie*, Moskva : Nauka.
— ŠOR Rozalija, 1926 : *Jazyk i obščestvo* ['Langage et société'], Moskva: Rabotnik prosveščenija.
— ŠPET Gustav, 1927 : *Vnutrennjaja forma slova* ['La forme interne de la langue'], Moskva: GAXN.
— ŠKLOVSKIJ Boris, 1914 : *Voskrešenie slova* ['La résurrection du mot'], Moskva.
— SIMONATO Elena, 2005 : *Une linguistique énergétique en Russie au seuil du XX^e siècle*. Bern : Peter Lang.
— VASIL'EV Sergej, 2008 : «Xudožestvennaja filosofija jazyka V. Xlebnikova : tradicii V. Gumbol'dta, A.A. Potebni. Stil' kul'turnoj epoxi rubeža vekov» ['La philosophie artistique du langage de V. Xlebnikov : les traditions de W. Humboldt, d'A. Potebnja. Le style de l'époque culturelle du seuil du siècle'], in *Tvorčestvo Velimira Xlebnikova i russkaja literatura XX veka : Poètika, tekstologija, tradicii. Materialy X Meždunarodnyx Xlebnikovskix čtenij*, Astraxan' : Astraxanskij Universitet, pp. 46-48.
— VINOGRADOV Viktor, (1976), 2006 : «Social'no-jazykovye sistemy i individual'no-jazykovoe tvorčestvo» ['Les systèmes socio-langagiers et la création langagière individuelle'], in *Semiotika i avangard : Antologija*, Moskva : Akademičeskij proekt, pp. 242-250.
— VINOKUR Grigorij, (1923), 1990 : «Futuristy — stroiteli jazyka» ['Les futuristes comme créateurs de la langue'], in *Filologičeskie issledovanija : Lingvistika i poetika*, Moskva : Nauka, pp. 14-21.
— VOLOŠINOV Valentin, 1926 : «Slovo v žizni i slovo v poezii. K voprosam sociologičeskoj poetiki» ['Le mot dans la vie et le mot dans la poésie. Problèmes de poétique sociologique'], *Zvezda*, n° 6, pp. 244-267.
——, 1928 : «Novejšie tečenija lingvističeskoj mysli na Zapade» ['Les nouvelles tendances de la pensée linguistique en Occident'], *Literatura i marksizm*, n° 5, pp. 115-149.
— ZINČENKO Viktor, 2010 : «Plavil'nyj tigl' Wil'gel'ma Gumbol'dta i vnutrennjaja forma slova Gustava Špeta v kontekste problemy tvor-

čestva» ['Le creuset de Wilhelm Humboldt et la forme interne du mot de Gustav Špet dans le contexte du problème de la création'], in *Gustav Špet i ego filosofskoe nasledie : u istokov semiotiki i strukturalizma : kollektivnaja monografija*. Moskva, pp. 203-235.

Vjačeslav Ivanov (1866-1949»,
le «mage du symbolisme» russe

Valerij Brjusov (1973-1924)

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 101-112

# Le caractère national dans la langue et la typologie linguistique

Lucyna GEBERT
*Université de Rome «La Sapienza»*

***Résumé*** : Dans cet exposé je m'occupe de certains travaux, relativement récents, de linguistes slaves, russes et polonais, qui examinent la relation entre le caractère national dans la langue et «l'image linguistique du monde». Le rapport entre la culture et la langue a toujours été représenté au niveau du lexique et de la phraséologie, mais les travaux en question l'identifient dans la structure grammaticale des langues. Je me propose de présenter cette approche en me concentrant sur le travail de la linguiste polonaise Anna Wierzbicka et sur son influence sur les linguistes russes. Ce courant d'études en Russie, qui suit l'hypothèse de la relativité linguistique dite de Sapir-Whorf, objet de discussions récentes parmi les linguistes, les psycholinguistes et les anthropologues occidentaux, pose des problèmes dans le contexte intellectuel général de la Russie d'aujourd'hui.

***Mots-clés*** : Humboldt ; néo-humboldtianisme ; Anna Wierzbicka ; hypothèse Sapir-Whorf ; linguistique en Russie post-soviétique.

Dans mon exposé je vais présenter quelques travaux, relativement récents, de linguistes slaves, russes et polonais, qui examinent la relation entre le caractère national dans la langue et l'image linguistique du monde. Le rapport entre la culture et la langue a toujours été étudié au niveau du lexique et de la phraséologie, mais les travaux en question l'identifient jusque dans la structure grammaticale des langues. Je me propose donc de présenter ici ces études, en me concentrant sur le travail de la linguiste polonaise Anna Wierzbicka et sur son influence sur les linguistes russes.

Ce courant d'études en Russie, qui suit l'hypothèse de la relativité linguistique de Sapir-Whorf, objet de discussions récentes parmi les linguistes, les psycholinguistes et les anthropologues occidentaux, s'inscrit dans le contexte intellectuel général de la Russie d'aujourd'hui et pose quelques problèmes.

Patrick Sériot dans ses travaux (Sériot, 2000 ; 2003) a souligné à plusieurs reprises que la linguistique soviétique se distinguait radicalement de la linguistique occidentale et a proposé des analyses efficaces de ce phénomène. Cet état de choses pouvait apparaître compréhensible à cette époque, même au niveau superficiel et intuitif, étant donnée la division rigide de l'Europe par le rideau de fer et l'isolement auquel étaient contraints les linguistes soviétiques. Il est frappant donc que les études sur le «caractère national dans la langue» soient si populaires en Russie postsoviétique. Le terme «image linguistique du monde» (*lingvističeskaja kartina mira*) se retrouve couramment tant chez des linguistes assez connus au niveau international (Padučeva, Arutjunova, Zalizniak, Šmelev, Bulygina, Levontina), que chez des chercheurs moins connus comme Ter-Minasova, Tarlanov, Gatinskaja, Čarmak, Rylov, Černjavskaja. Tous ces auteurs s'inspirent et citent les travaux de la linguiste polonaise qui travaille en Australie, Anna Wierzbicka, bien populaire en Russie, dont le volume intitulé *Langue, culture, cognition* a été publié en russe en 1996 avec une préface de Padučeva dans la série prestigieuse *Jazyki russkoj kul'tury*.

En quoi consiste l'«image linguistique du monde» ? Selon Rylov (2003), auteur du livre *Aspekty jazykovoj kartiny mira : russkij i italjanskij jazyki* ['Aspects de l'image linguistique du monde en russe et en italien'] l'image du monde est un processus de catégorisation de la réalité objective propre à un groupe ou à un individu, conditionnée par son appartenance sociale et par l'ensemble des traditions, des usages, des croyances et des stéréotypes ethniques de comportements. L'image linguistique du monde, selon Rylov, c'est «l'ensemble des moyens linguistiques qui reflètent les traits caractéristiques de la perception ethnique du monde» (Rylov, 2003, p. 3)

Il est bien connu que les différences lexicales entre les langues sont souvent déterminées par les conditions de vie de ceux qui les parlent et par leur culture matérielle (comme les différentes dénominations des chameaux chez les nomades somaliens, pour ne pas mentionner l'exemple toujours cité de la neige chez les Esquimaux). On peut l'observer aussi, à l'intérieur

d'une même langue, dans les lexiques spécialisés de différents domaines : le vocabulaire dont se servent les éleveurs des chevaux ou, par exemple, les linguistes eux-mêmes, etc. Ces différences concernent soit les mots d'une langue qui se réfèrent à des termes concrets, soit des termes abstraits qui peuvent ne pas avoir d'équivalents exacts dans les différentes langues. Ces derniers sont devenus l'objet de nombreux travaux, très prolifiques dans les études slaves, sur les «mots-clefs» (*ključevye slova*) des différentes cultures. On retrouve ces études aussi dans les travaux de Wierzbicka , auteure du livre *Understanding cultures through their key-words: English, Russian, Polish, German and Japanese* publié en 1997. En Russie s'en occupent A. Zaliznjak, Levontina et Šmelev, auteurs de plusieurs articles à ce sujet et du volume *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira* [Les idées-clefs de l'image linguistique russe du monde] publié en 2005. Ils parlent de la «mémoire culturelle du mot« (*kul'tural'naja pamjat' slova*) et analysent sa riche sémantique «cachée», responsable du fait que les mots en question se traduisent mal dans les autres langues. Ce genre d'études éthnolinguistiques est aussi très développé en Pologne, surtout dans le milieu des linguistes de l'université de Lublin, comme Bartmiński, Tokarski, Chlebda entre autres. En 2008, Bartmiński et Chlebda dans le cadre de la commission d'ethnolinguistique auprès du Comité international des slavistes ont présenté un projet d'études comparées sur les concepts nationaux dans l'image linguistique du monde des différents peuples slaves, en se proposant d'étudier leurs discours identitaires à travers le lexique, la phraséologie, la parémiologie[1].

En tout état de cause, si la recherche des influences entre la culture et la langue apparaît tout à fait raisonnable au niveau du lexique et de la phraséologie, on reste perplexe quand certains des auteurs mentionnés ci-dessus en arrivent à rechercher le caractère national dans la structure grammaticale des langues, en indiquant une relation entre la mentalité d'un peuple et la syntaxe de la langue qu'il parle. Cette idée est formulée par Wierzbicka dans son livre de 1992 où elle constate que le russe est riche en constructions dites impersonnelles, sans nom au nominatif, qui représentent la réalité comme indépendante de la volonté humaine. Selon la linguiste polonaise, la langue reflète et encourage la tendance, dominante dans la culture russe, à envisager le monde comme un ensemble d'événements incontrôlables et incompréhensibles. Ces événements, d'après elle, sont plus souvent mauvais que bons (Wierzbicka, 1992, p. 76).

Elle illustre cette idée dans plusieurs travaux où elle parle de l'existence de quatre «domaines» présents dans «l'univers sémantique» de la langue russe (Wierzbicka, 1992, p. 395) : 1) l'émotivité, 2) l'irrationalité, 3) la non agentivité et 4) la passion morale.

Le premier domaine, elle le voit se manifester à travers l'emploi fréquent des diminutifs, des verbes exprimant les émotions et la richesse

[1] cf. Bartmiński & Chlebda, 2008.

des constructions avec l'*expérient* au datif et le prédicat non accordé, qui exprime des émotions passives, non volontaires du genre:

(1) *Mne* *grustno,*
moi-DATIF triste-NEUTRE
['Je me sens triste']
*Emu* *ploxo*
lui-DATIF mal
['Il va mal']
*Ljudjam* *tam* *xorošo*
gens-DATIF là-bas bien
['Les gens se trouvent bien là-bas']

Quant aux domaines 2 et 3, elle les indique dans les constructions avec le nom au datif et le verbe à l'infinitif, comme les suivantes:

(2) *Čto* *mne* *bylo* *delat'?*
quoi moi-DATIF être-3P.PRETERIT.NEUTRE faire
['Que devais-je faire?']

ou bien dans des constructions réfléxives telles que :

(3) *Mne* *ne spitsja*
moi-DATIF NEG dormir-3P.SING.RéFL.
['Je n'arrive pas à dormir']
*Mne* *vspomnilas'*
moi-DATIF se-rappeler-3P.SING.PRETERIT.FEM.
*eta* *noč'*
cette nuit-NOM
['Je me suis rappelé cette nuit']

La non-agentivité est exprimée en outre par des propositions impersonnelles sans le nom au nominatif et avec le prédicat non accordé, du type:

(4) *Ego* *ubilo*
lui-ACCUSATIF tuer-3 P.PRETERIT.NEUTRE *pulej*
balle-INSTRUMENTAL
['Il a été tué par une balle']
*Ee* *pereexalo* *tramvaem*
elle-ACCUSATIF heurter-3P.PRETERIT.NEUTRE tram-INSTRUMENTAL
['Elle a été renversée par un tramway']

En se référant à la richesse des types de phrase russes sans nom au nominatif et à la fréquence d'emploi des phrases dites impersonnelles (c'est à dire là où le verbe n'est accordé avec aucun élément nominal de la phrase), Wierzbicka oppose le sujet sémantique du russe au sujet en an-

glais : si en russe le sujet sémantique se comporte du point de vue syntaxique comme un patient, en anglais il est actif et il contrôle la situation. Ce genre de constructions syntaxiques en russe révèle : «*the feeling that the human beings are not in control of their lives and their control over events is limited ; a tendency to fatalism, resignation, submissiveness*» (Wierzbicka 1992, p. 392).

Quant au quatrième domaine sémantique qu'elle distingue, celui de la passion morale, Wierzbicka le voit surtout au travers du lexique russe marqué par l'aspect moral de la vie humaine.

Cela dit, elle se rend compte quand même des dangers de la recherche du caractère national dans la langue. D'une part, ce n'est pas une nouveauté dans les études sur le langage et d'autre part cela peut mener à des conclusions erronées. Ainsi, pour l'éviter, elle crée un métalangage basé sur les primitifs sémantiques dont elle se sert dans les descriptions des expressions analysées. Les primitifs sémantiques, selon la linguiste, sont environ une soixantaine et ils existent dans toutes les langues du monde[2]. Wierzbicka estime que son métalangage représente une garantie pour aboutir à des descriptions adéquates. En réalité il apparaît plutot arbitraire et peu convainquant, comme d'ailleurs a essayé de le montrer Sériot dans son article de 2004 ainsi que la linguiste hollandaise Cornelia Keijsper. Dans un article intitulé «Typically Russian» cette dernière pointe les dangers de ce métalangage : «*It is also essential that one's choice of linguistic data is not restricted to phenomena that seem to be convergent with the evidence coming from other than linguistic sources about culture and national psyche (cf. 1992, 398). Wierzbicka's (1992) choice of data is, in my view, far from irreproachable in this respect*» (Keijsper 2004, p. 190). D'ailleurs, dans son analyse des constructions dites impersonnelles dans les différentes langues slaves, Keijsper montre que la langue russe a quantité de moyens syntaxiques offrant le choix pour exprimer l'agentivité/non-agentivité et parfois elle a plutôt moins de possibilités d'exprimer le caractère impersonnel de l'action par rapport à d'autres langues slaves, comme le tchèque ou le polonais.

Comme je l'ai déjà signalé plus haut, l'approche de Wierzbicka a eu beaucoup de succès chez plusieurs linguistes russes, comme Rylov, Černiavskaja, Tar Minasova, Tarlanov, Padučeva, Zaliznjak & Levontina. On retrouve cela dans diverses constatations, comme celle de Černjavskaja :

> Un certain fatalisme national est exprimé par de nombreuses constructions infinitives de la langue russe dont le sens est lié à la nécessité… L'irrationnel en tant que trait du caractère russe se manifeste entre autres par le rôle important que jouent dans notre langue les constructions impersonnelles…. (Černjavskaja, 2000 citée par Zareckij, 2007, p. 1.)

[2] cf. Goddard, Wierzbicka (eds.), 1994.

Dans le même esprit, Ter Minasova (2000) compare les constructions russes et anglaises, en disant que dans l'espace culturel anglais le locuteur se sent responsable de l'action, alors que dans l'espace culturel russe :

> soit les actions, soit la responsabilité sont impersonnelles, l'individu est absorbé dans la collectivité, dans la nature, dans les éléments, dans des forces inconnues et indéfinies. (Ter Minasova citée par Zareckij, 2007, p. 1)

Il s'agit de constructions telles que les suivantes, où les phrases russes reproduisent la structure grammaticale des exemples (3) et (4) :

(5) *Mne xolodno* vs *I am cold*
*Mne ne spitsja* vs *I don't feel like sleeping*
*Tebja ranilo?* vs *Are you wounded* ? (Repris de Zareckij 2007, p. 1.)

Conformément à cette ligne de raisonnement, Rylov dans son livre sur l'image linguistique du monde italienne et russe arrive à dire que les Italiens sont très actifs et entreprenants (Rylov, 2003, p. 118) car ils se servent du verbe 'faire' dans les expressions telles que:

(6) *fare colazione* ['prendre le petit déjeuner'], *fare l'autostrada* ['prendre l'autoroute'], *fare benzina* ['prendre de l'essence'], *fare l'università* ['étudier à l'université']

et plusieurs autres.

Selon Rylov en outre, l'absence du verbe 'avoir' en russe reflète le manque de sens de la possession (!) et indique le fait que les Russes ne sont pas attachés aux biens matériels (Rylov, 2003, p. 41) alors que, d'après lui, les Italiens sont individualistes ainsi que le démontreraient les quantificateurs, tels que:

(7) *cadauno, ciascuno, ognuno, taluno , certuno, qualunque* e *chiunque*

qui sont formés avec le numéral *uno* ['un'].

On pourrait multiplier les citations de cette sorte contenues dans le travail de Rylov qui d'ailleurs déclare lui aussi :

> Le modèle syntaxique est pourvu par soi-même d'une valeur de connaissance, d'un potentiel cognitif énorme qui reflète la vision du monde des êtres humains. (Rylov, 2003, p. 29-30)

L'abondance des études sur l'image nationale dans la langue fait dire à Xajrov, un chercheur qui travaille en Angleterre, lors du Congrès International des Slavistes a Ljubljana que les mythes sur le caractère national dans la langue mènent à des résultats absurdes (Xajrov, 2003).

Toutes ces descriptions évoquent naturellement la fameuse hypothèse de la relativité linguistique que l'on attribue conventionnellement à Sapir et Whorf (bien que, comme le rappelle justement Duranti (2001), les deux n'aient jamais rien publié ensemble), hypothèse née aux USA au

milieu du XXème siècle, période dominée par les structuralistes et les behaviouralistes dans la linguistique américaine. Comme il est bien connu, cette hypothèse a été combattue énergiquements dans la deuxième moitié du XXème siècle par les génératives chomskiens, pour lesquels la langue est le reflet de l'activité mentale des êtres humains et l'objectif de la théorie linguistique est la recherche des propriétés universelles communes à toutes les langues.

Wierzbicka (1988) ainsi que Padučeva (1996) déclarent ouvertement leur adhésion à la théorie de la relativité linguistique, en dépit de l'universalisme des primitifs sémantiques de Wierzbicka. D'ailleurs, c'est justement ce caractère contradictoire de sa théorie que Sériot appelle «oxymore» dans son article de 2005. Les deux linguistes reconnaissent pourtant que la théorie est très difficile à prouver. Toutefois Padučeva estime que grâce aux études de Wierzbicka sur les langues, comme le russe, l'anglais, l'allemand ou l'italien, moins exotiques que celles traitées par Whorf, la théorie de la relativité a «pris une vie nouvelle».

En effet, l'intérêt pour la théorie de la relativité linguistique est réapparu vers la fin du XX$^{e}$ siècle, à la lumière des connaissances nouvelles dans le domaine des universaux linguistiques et des sciences cognitives, surtout parmi les psycholinguistes et les antropologues du langage (cf. Gumperz & Levinson, 1996, Lucy, 1992, Duranti, 2001, et ses indications bibliographiques). A ce propos, le psycholinguiste américain Slobin (2003), dans ses études sur les différences des structures grammaticales entre les langues, prouve qu'elles ne sont pas déterminées par les différences culturelles, ni par la descendence génétique commune ou l'emplacement géographique, mais par le type de langue, par son organisation intérieure.

Des arguments similaires sont contenus dans un article de Zareckij, cité ci-dessus, intitulé «O russkom fatalizme v grammatike» publié en 2007 dans la revue en ligne *Relga*[3]. Zareckij démonte l'un après l'autre tous les arguments de Wierzbicka et de ses partisans en ce qui concerne les contructions dites impersonnelles du russe en tant que manifestation de la passivité et du caractère irrationnel et fataliste des locuteurs du russe. L'argumentation de Zareckij, basée sur la typologie linguistique et sur l'histoire des langues, contredit d'une façon très efficace leurs conclusions. Il montre notamment que les constructions impersonnelles qui avaient inspiré Wierzbicka, en réalité sont typiques des langues synthéthiques auxquelles appartiennent le russe, la plupart des langues slaves et beaucoup d'autres langues du monde. En islandais, par exemple, les constructions impersonnelles avec le nom au datif sont beaucoup plus nombreuses qu'en russe. Il cite les données de Barðal (2001, 2006) selon lequel les verbes russes employés avec le sujet au datif sont 360 (comme dans la construction *Mne dumaetsja)*, tandis qu'en islandais ils sont plus de mille, bien que l'islandais n'ait jamais été classé en tant que «langue d'un peuple passif et

[3] Je remercie Parick Sériot pour me l'avoir signalé.

irrationnel». D'ailleurs, rappelle-t-il, les constructions impersonnelles de l'ancien anglais, comme: *Me seems, Me marvels, Me longs,* etc, étaient très productives quand l'anglais était une langue encore proche du type synthétique. Elles ont disparu, en fait, au fur et à mesure que la langue perdait les désinences des cas et évoluait vers le type analythique qui la caractérise aujourd'hui. Ainsi les constructions telles que : *Me thinks* ('il me semble') ont évolué vers *I think* ('je pense') ce qui pouvait être accompagné, parfois, comme dans ce cas, par un léger changement de sens. Dans d'autres constructions, la place du sujet a commencé à être occupée par le *dummy subject* obligatoire, comme dans : *it annoys me* où l'argument au cas oblique est mis après le verbe, en accord avec le nouvel ordre des mots, devenu rigide dans une langue qui est en train de perdre sa flexion. Mais ce genre de construction d'un nouveau type posait des problèmes en ce qui concerne le principe de la distribution de l'information dans la phrase, selon lequel le thème précède le rhème, vu que dans *it annoys me* ('ça m'énerve') c'est le thème représenté par le pronom personnel qui se trouve en position finale. Zareckij observe que le caractère peu naturel de telles constructions peut être comparé avec l'effet produit par la phrase russe : *Kažetsja mne* ['Il semble à moi'] utilisée à la place de *Mne kažetsja* ['Il me semble']. Ce genre de conflit, selon Zareckij, fait progressivement disparaître les constructions avec le *dummy subject* et le sujet sémantique qui, du point de vue syntaxique est un complément, au bénéfice des constructions avec le sujet en première position et le verbe accordé avec lui. Ainsi, la disparition des constructions impersonnelles en anglais n'a rien à voir avec le développement du rationalisme ou de l'attitude active de ses locuteurs, mais avec l'écroulement du système des cas en ancien anglais.

De même, l'existence de ces constructions en russe, langue plus conservatrice typologiquement, qui n'a pas subi une évolution si forte vers l'analytisme comme l'anglais, est un héritage du proto-indoeuropéen. L'anglais d'ailleurs, rappelle Zareckij, à la suite de son évolution, a développé un grand nombre de constructions passives typiques des langues analytiques, mais ce trait de l'anglais où ils auraient pu voir aussi une manifestation de l'attitude passive n'a pas été pris en considération par Wierzbicka et ses partisans. D'ailleurs, les données quantitatives montrent que les constructions passives sont beaucoup plus nombreuses en anglais qu'en russe où prévalent les constructions impersonnelles. En effet dans les langues synthétiques les constructions impersonnelles se conservent et peuvent même se développer ultérieurement.

Zareckij démystifie aussi un autre argument standard utilisé pour démontrer le fatalisme des russes, notamment la fréquence de l'emploi en russe du mot *sud'ba* ['destin'] par rapport à l'anglais, considéré comme une langue qui reflèterait le caractère rationnel de ses locuteurs. A ce propos il observe que *sud'ba* peut être traduit par deux équivalents en anglais : *fate* et *destiny* ce qui n'a pas été pris en considération par ceux qui s'occupent de ces comparaisons. En analysant un corpus de la littérature russe du XIX$^{e}$ siècle et des traductions en russe des auteurs anglais de la

même période, il a relevé que le mot *sud'ba* apparaît dans les deux corpus avec plus ou moins la même fréquence : 1199 dans le corpus russe et 1213 dans les traductions de l'anglais. Les résultats obtenus en examinant les occurrences des lexèmes liés sémantiquement à l'idée de fatalisme, ou de ceux qui se réfèrent à la fortune (en tant que signe de l'irrationnel), montrent par contre que ces termes sont plus nombreux dans les textes anglais que dans les textes russes. A ce propos, Zareckij ajoute les données des enquêtes sociologiques sur les attitudes des Russes d'une part et des Anglais et des Américains de l'autre par rapport à l'idée de *sud'ba / destin*. Leurs résultats en 2005 montrent que parmi les Russes 35 % croient au destin, alors que parmi les Anglais le pourcentage s'élève à 68 % . Il cite aussi d'autres enquêtes conduites aux Etats-Unis sur des thèmes semblables et dont les résultats contredisent l'idée du caractère rationnel des locuteurs anglais que Wierzbicka et ses partisans veulent voir réfléter dans la langue, en opposition aux attitudes fatalistes et irrationnelles des Russes. Tout ceci fait croire que les constructions impersonnelles, si répandues en russe (et dans d'autres langues, comme les langues slaves, mais présentes aussi dans les langues romanes, comme l'italien et le français) n'ont rien à voir avec une vision du monde de quelque sorte que ce soit, rationnelle ou irrationnelle.

Dans ses études Patrick Sériot[4] montre combien l'idée du caractère national dans la langue a toujours été présente dans la pensée linguistique russe ; l'esprit d'une spécificité nationale caractérise tant les slavophiles du XIX$^{e}$ siècle que l'eurasisme linguistique des années trente avec Jakobson et Trubeckoj, jusqu'à la linguistique de l'époque soviétique de Vinogradov, ou de Budagov et Karaulov. Le succès du post-humboldtianisme dans la pensée linguistique post-soviétique est dû probablement au désir désespéré de la différence, de la spécificité russe par rapport à l'Occident représentant le danger de l'homologation dans un monde globalisé, avec l'Union européenne qui touche presque les frontières de la Russie et dont les représentants se laissent facilement convaincre que la Russie et les Russes constituent «un monde à part».

© Lucyna Gebert

4 Sériot, 2000, 2003.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES:


— BARÐAL J., 2001 : *Case in Icelandic – A Synchronic, Diachronic and Comparative Approach*, Lund : Lund University.

——, 2006 : «The Impersonal Construction in Icelandic / Scandinavian / Germanic and its Development», http://www.hf.uib.no/i/lili/SLF/ans/barddal/Imperson....

— BARTMIŃSKI J., CHLEBDA W., 2008 : «Jak badać językowo-kulturowy obraz świata Słowian i ich sąsiadów *?*» [Comment étudier l'image linguo-culturelle du monde qu'ont les Slaves et leurs voisins ?], *Slavic Ethnolinguistics* http://www.rastko.rs/projekti/etnoling/delo/12204.

— ČUMAK L. N. 2001 : «Jazyk kak otraženije nacional'nogo mentaliteta» [La langue comme reflet de la mentalité nationale], *Russkij jazyk, xudožestvennnye sud'by i sovremennost'. Meždunarodnyj Kongres. Trudy i materjaly,* Moskva : MGU, p. 79-80.

— DURANTI A., 2001 : *Culture e discorso,* Roma : Meltemi.

— GATINSKAJA N.V. 2001 : «Nacional'no-obuslovlennaja specifika jazykovoj manifestacii modal'nyx značenij v russkom xudožestvennom tekste» [La spécificité nationale de la manifestation linguistique des significations modales dans le texte littéraire russe]*, Russkij jazyk, xudožestvennnye sud'by i sovremennost'. Meždunarodnyj Kongres. Trudy i materjaly,* Moskva : MGU, p. 71-72.

— GODDARD Ch., WIERZBICKA A. (eds), 1994 : *Semantic and Lexical Universals : Theory and Empirical Findings*. Amsterdam: John Benjamins.

— KEIJSPER C., 2004 : «Typically Russian», *Russian Linguistics*, n° 2, p. 189-226.

— LUCY J., 1992 : *Grammatical categories and cognition: a case study of the linguistic relativity hypothesis*, Cambridge : Cambridge University Press.

— PADUČEVA Elena, 1996 : «Neopredelennost' kak semantičeskaja dominanta russkoj jazykovoj kartiny mira» [L'indétermination comme dominante de l'image linguistique russe du monde], in R. Benacchio, F. Fici, L. Gebert (eds.), *Determinatezza / Indeterminatezza nelle lingue slave*, Padova : Unipress, p. 163-186.

— RYLOV J., 2003 : *Aspekty jazykovoj kartiny mira: italjanskij i russkij jazyki* [Aspects de l'image linguistique du monde : l'italien et le russe], Voronež : Voronežskij Gosudarstvennyj Universitet.

— SERIOT Patrick 2000 : « Le combat des termes et des relations (à propos des discussions sur les constructions impersonnelles dans la linguis-

tique en Russie*)*», in P. Sériot et A. Berendonner (eds.), *Le paradoxe du sujet. Les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes*, *Cahiers de l'ILSL*, n° 12, p. 235-256.

——*,* 2003 : *«*Une identité déchirée : K.S. Aksakov, linguiste slavophile ou hégélien», in P. Sériot (ed), *Contributions suisses au XIIIe congrès mondial des slavistes à Ljubljana août 2003*, Bern : Peter Lang, p. 269-291.

——, 2005 : «Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle de Anna Wierzbicka», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 57, p. 23-43.

— SLOBIN D., 1996 : «From thought and language to thinking for speaking», in Gumperz J.J. & Levinson S.C. (eds.)*, Rethinking Linguistic Relativity,* Cambridge : Cambridge University Press, p. 70-96.

——, 2003, *«*Language and thought on line : cognitive consequences of linguistic relativity», in D. Gentner & S. Goldin-Meadow (eds.), *Advances in the Investigation of Language and Thought,* Cambridge (Mass.) : MIT Press, p. 157-191.

— ŠMELEV A., 2004 : «O slovare ključevyx slov russkoj jazykovoj kartiny mira» [Sur le lexique des mots-clés de l'image linguistique russe du monde], *Russkij jazyk segodnja*, Moskva : RAN.

— TARLANOV Z., 1998 : «Russkoe bezličnoe predloženie v kontekste etničeskogo mirovosprijatija» [La proposition impersonnelle en russe dans le contexte de la vision ethnique du monde]*, Filologičeskie nauki,* n° 5-6, p. 65-75.

— TER-MINASOVA S.G., 2000 : *Jazyk i mežkul'turnaja kommunikacja*[La langue et la communication interculturelle], Moskva : Slovo.

— VINOGRADOV V., 1947 : *Russkij jazyk* [La langue russe]*,* Moskva : Učpedgiz.

— WHORF L., 1956 : *Language, thought and reality,* Cambridge (Mass.) : MIT Press.

— WIERZBICKA A.,1988 : *The semantics of grammar,* Amsterdam : Benjamins.

——, 1992 : *Semantics, culture and cognition. Universal human contexts in culture specific configurations* , New York, Oxford : Oxford University Press.

——, 1996 : *Jazyk, kul'tura, poznanie* [Langue, culture, cognition], Moskva : Russkie slovari.

——, 1997 : *Understanding cultures through their key-words. English, Russian, Polish, German and Japanese*, New York, Oxford : Oxford University Press.

— XAJROV Š., 2003 : «Slavjanskaja lingvističeskaja imagologija segodnja : 'obrazy jazyka' i sposoby ix sopraženija s mental'nost'ju i kul'turoj» [L'imagologie linguistique slave aujourd'hui : les 'images linguistiques' et leur connexion avec la mentalité et la culture], *13th International Congress of Slavists, Lubljana, British Contributions*, Glasgow : University of Glasgow. [http://hdl.handle.net/1905/42]

— ZALIZNJAK A. & LEVONTINA I., 1996 : «Otraženie nacional'nogo xaraktera v leksike russkogo jazyka» [Le reflet du caractère national dans le lexique du russe], *Russian Linguistics*, n° 20, p. 237-264.
— ZALIZNJAK A., LEVONTINA . & ŠMELEV A., 2004 : *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira* [Les idées-clés de l'image linguistique russe du monde], Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury.
— ZARECKIJ E., 2007 : «O russkom fatalizme v grammatike» [Le fatalisme russe dans la grammaire], *Relga*, 12, 25. 08. 2007,
(revue *on line*) :
http://www.relga.ru/Environ/WebObjects/tguwww.woa/wa/Main?textid=2030&level1=main&level2=article.

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 113-126

# L'utilisation des textes de W. von Humboldt pour justifier la singularité slave dans l'ouvrage de P. J. Šafařík *Les antiquités slaves* (1837)

Tomáš GLANC
*(Prague / Berlin)*

***Résumé :*** Cet article est consacré à la réception des idées humboldtiennes sur la langue et la culture dans l'œuvre de P.J. Šafařík. C'est dans le cadre de l'idéologie du renouveau national que Šafařík transforme l'universalisme éclairé de Humboldt, en s'appuyant avant tout sur un travail de jeunesse de Humboldt «Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache» (1821). Il adapte à son projet slave l'idée d'une égalité entre les Slaves et les Grecs, qu'il cultive dans les décennies suivantes au moyen de renvois à un commun «Moyen-Âge» mythique (Křížek). Une autre composante du programme antique de l'idéologie slave fut son travail de recherches philologiques et de traduction, qui adaptait au matériau slave la philologie germanophone classique. Humboldt construit l'identité idéale des langues avec leurs locuteurs, il récuse le concept de signe linguistique ; Šafařík oppose à la philologie des mentalités celle de la géopoétique et de la géopolitique. Humboldt fait de l'humanité un ensemble multiple, libéré de la prison du signe. La construction de Šafařík est séparatiste et (post-)coloniale: l'inscription du monde slave dans l'humanité se fait par la confrontation et des procédés de domination.

***Mots-clés :*** Altertumswissenschaften ; signe linguistique ; Renouveau national ; idéologie slave ; géopolitique ; étymologie créative ; langue et pensée.

Le traducteur automatique propose de rendre l'expression humboldtienne «glücklicher Wurf» par «union heureuse», mais cette solution, qui rappelle la propagande soviétique ou la théorie des alliances[1] de langues, n'est pas exacte. En utilisant cette expression dans son ouvrage *Sur l'étude comparée des langues* à propos des différentes époques de leur évolution (1820), Humboldt avait en vue non leur union, mais leur destin[2], leur lot, leur part dans l'histoire : il parlait de la langue et de la culture grecques, qu'il jugeait idéales du point de vue du développement de la langue et de ses fonctions dans la société :

> Es gibt solche – /Nationen/ – die ihre Sprache mehr, oder minder glücklich behandeln; und wenn das Schicksal es fügt, dass ein, dem Gemüthe, Ohr und Ton nach, vorzugsweise für Rede und Gesang gestimmtes Volk gerade in den entscheidenden Congelationspunkt des Organismus einer Mundart eintritt, so entstehen herrliche, und durch alle Zeit hin bewunderte Sprachen. Nur durch einen solchen glücklichen Wurf kann man das Hervorgehen des Griechischen erklären[3]. (Humboldt, 1820, cité d'après Humboldt, 1968, p. 30-31.)

C'est bien semblable *glücklicher Wurf*, destin, *das Schicksal*, tournant providentiel de l'histoire qui fascina les militants de l'unité slave et des renaissances nationales, lesquels étudiaient avec attention les œuvres de Humboldt et les interprétaient à leur façon, en les transposant dans leur système de coordonnées intellectuelles et idéologiques. Le *glücklicher Wurf* des Grecs fut pour l'idéologie slave un point de départ, car ce sont justement les Grecs qui créèrent une civilisation magnifique et influente ; ils servirent aux Slaves d'exemple de «singularité»[4], ou plus précisément

---

1 La notion d'alliance de langues (*jazykovoj sojuz, Sprachbund*) fut formulée pour la première fois avec netteté par N. Troubetzkoy en 1923 dans son article «Vavilonskaja bašnja i smešenie jazykov» ['La Tour de Babel et la confusion des langues']. Cf. bibliographie.

2 A propos de la langue comme destin des peuples, Humboldt écrit : «non pas une émanation involontaire de l'esprit, non pas une œuvre des nations, mais un don qui leur est accordé par leur destin intérieur» („unwillkührliche Emanation des Geistes, nicht ein Werk der Nationen, sondern eine ihnen durch ihr inneres Geschick zugefallene Gabe", Humboldt 1836, p. 5).

3 «[…] il y a des nations qui traitent leur langue de façon plus ou moins heureuse ; et si le destin veut qu'un peuple enclin de préférence, par l'âme, l'oreille et le ton, à la conversation et au chant, parvient exactement au point de congélation définitif de l'organisme de son dialecte, alors se créent des langues magnifiques, et admirées de tous temps. Ce n'est que par cette heureuse réussite qu'on peut expliquer la naissance de la langue grecque».

4 Humboldt utilise les termes de *Selbstthätigkeit* et *Geisteseigenthümlichkeit* (Humboldt, 1836, p. 5). «Singulier» [en russe *samobytnyj*] signifie à la fois unique et autonome, précisément ces propriétés qui faisaient défaut à la société slave, et qui, en fait, lui attribuent une place voulue par la Providence. Le dictionnaire de Dal' (2002, t. 2, p. 552) le définit ainsi : «qui est soi-même ou de par soi-même, de ses propres forces. A proprement parler, seul Dieu est 'samobytnyj'». L'actuelle culturologie russophone patriotique cultive dans son discours cette ancienne image d'exclusivité et de stabilité : «manifestation essentielle et constante des composantes des biens culturels d'une société donnée, composantes qui s'avèrent fonctionnellement indispensables aux nouvelles étapes de son existence, en maintenant son autoconservation et son identité malgré tous les changements dans la sphère des valeurs et des sens normatifs» (Arutjunova, 1998, p. 188).

les idéologues du slavisme comparèrent leur culture, leur langue et leur mission à celles des Grecs et trouvèrent un grand nombre de similitudes. Les Slaves sont les Grecs du futur, mais ils n'ont rien à leur envier en termes de compétition généalogique : le peuple slave s'avère «non moins antique» (c'est-à-dire probablement encore plus antique) que les Grecs, les Latins ou les Allemands[5].

Semblables axiomes ne pouvaient être formulés dans le cadre de la philosophie du langage universaliste de Humboldt et de son esprit des Lumières. Leur auteur est pourtant un de ses admirateurs : Pavel Josef Šafařík (1795-1861), qui transforma à sa façon la conception et les termes du savant prussien et en fit, avec ses compagnons d'armes Jozef Jungmann, Jan Kollar, etc., un usage productif nouveau. Une partie constituante en est précisément la mise en place d'une égalité entre les Slaves et les Grecs, qui trouva un prolongement dans les travaux des décennies suivantes. Ainsi, par exemple, le patriote, pédagogue, militant et slaviste tchèque Václav Křížek (†1881), dans son ouvrage posthume *Sur l'histoire des anciens Slaves*, écrit qu'il ne fait aucun doute que les Grecs et les Slaves ont été en liens étroits dans des «temps anciens» (dávnověkost) mythiques[6]. Une autre partie du «programme antique» de l'idéologie slave reposait sur un travail d'érudition philologique et de traduction, consistant à adapter la philologie classique allemande à un milieu linguistique slave, tchèque dans le cas de Šafařík. Celui-ci, déjà en 1817, alors qu'il faisait ses études à Iena, travaillait à une traduction des *Nuées* d'Aristophane, dont il fit un commentaire approfondi (Šafařík, 1830).

L'argumentation et la rhétorique de Humboldt reposent sur des valeurs qui correspondent aux conceptions de son époque sur la langue, la nation et la culture, et qui se trouvent aux fondements de l'invention de la slavité. A côté du destin et du bonheur, il s'agit également d'une constitution mentale et spirituelle commune à l'individu et à la collectivité. Cette constitution s'exprime dans un terme qui réunit les émotions, les conceptions, l'organisation sociale et la disposition d'esprit : *Gemüth* (les mœurs). Selon un dictionnaire des années 1830[7], *Gemüth bezeichnet das gesammte geistige Dasein des Menschen* : les mœurs désignent l'essence spirituelle commune de l'homme. Ensuite, ce sont les sons et leur réception (*Ton*, *Ohr*), et tout ce qui est lié à la musique (le chant, la danse, etc.), qui présentent une importance primordiale. Ce sont tous ces éléments qui constituent, selon les auteurs de l'époque, le caractère du peuple, sa singularité. La description minutieuse de cette approche aide à mieux comprendre comment les citations de Humboldt ont été réactualisées par Šafařík. Les positions de ce dernier se distinguent de celles de Humboldt sur deux points : 1) elles

---

5 „[...] národ slovanský v této částce země aspoň tak jest starý, jako řecký, latinský a německý." Pavel Josef Šafařík : «Myšlénky o starobylosti Slovanů v Evropě», *in Časopis českého Musea*, 1834.

6 „[...] nelze pochybovati, že s osadami řeckými, na severním pobřeží černého moře založenými Slované se již za dávnověkosti stýkali [...]". Křížek, 1883, p. 56.

7 *Brockhaus Bilder-Conversations-Lexikon*, Band 2. Leipzig 1838, p. 179-180.

sont téléologiques : elles ont pour but de justifier un peuple donné, d'en décrire la formation, et d'en donner une (haute) appréciation ; 2) au cours de ce processus d'adaptation, c'est l'aspect comparatif qui est renforcé. Si Humboldt prend pour objets d'évidence les spécificités des peuples, des langues et des cultures, qu'il convient de décrire et d'enregistrer, pour Šafařík, en revanche, à l'ordre du jour est la comparaison et l'évaluation, c'est-à-dire une stratification axiologique.

De ce point de vue historico-culturel, ce qui reçoit la valeur la plus élevée, c'est d'atteindre une formation culturelle stable et heureuse, son développement «adulte», accomplissement du stade d'évolution et de croissance. Ce stade supérieur d'évolution de l'organisme linguistique et culturel, Humboldt le nomme «Congelationspunkt des Organismus einer Mundart». La traduction de «Congelationspunkt» par «épanouissement» est incorrecte. A la différence d'*épanouissement*, *congelatio* souligne qu'un certain stade est atteint, il s'agit de la stabilisation ou de la stabilité d'un idéal, c'est un invariant. *Congelatio*, dans la terminologie scientifique de la première moitié du XIXème siècle, désigne le passage de l'état liquide de la matière à l'état solide. Lors de ce processus peut advenir également une crystallisation, il s'agit toujours de résultats marqués par leur stabilité, parvenus à une forme définitive. Humboldt décelait ce «point» dans la culture grecque, idéal harmonieux de l'antique civilisation européenne. Pour l'idéologie du slavisme, cet idéal semblait hors de doute, il ne faisait que se transporter dans sa propre culture et civilisation slave.

L'essentiel ici est la question de l'origine et du commencement, réduite à un déterminisme cosmologique. L'objectif est d'atteindre le stade préhistorique d'évolution de la langue, le début même, qui a permis toute la suite de l'évolution.

Humboldt compare l'évolution de la langue avec la création du monde, mais, dans son rationalisme métaphysique modéré, sans insister sur les aspects théurgiques, au contraire, en insistant sur le caractère naturel du processus. La langue est stabilisée, elle a atteint son *Congelationspunkt*, par analogie avec le devenir graduel des mers et de la terre :

> Wie unsre Erdkugel grosse Umwälzungen durchgangen ist, ehe sie die jetzige Gestaltung der Meere, Gebirge und Flüsse angenommen, sich aber seitdem wenig verändert hat, so giebt es auch in den Sprachen einen Punkt der vollendeten Organisation, von dem an der organische Bau, die feste Gestalt sich nicht mehr abändert. (Humboldt, 1820 [1843, p. 242])

Pour Humboldt, cette image vient renforcer la thèse de l'évolution stadiale de la langue : la langue grandit tout comme un être humain, un arbre ou une civilisation, elle se développe à la manière d'un organisme, mûrit, vieillit, à un certain moment parvient à une sorte de perfection structurale.

C'est dans le cadre de cette rhétorique que Šafařík, qui fait de la culture slave son postulat, se trouve face à la tâche de prouver que la *langue*

*slave*, qu'il prend comme l'ensemble de toutes les langues slaves, comme un tout ou un organisme, n'est pas moins ancienne et pas moins accomplie que la langue-modèle de Humboldt.

C'est bien cet enjeu qui conditionne la thèse que la langue slave est beaucoup plus ancienne que tous ses documents conservés, qu'ils soient écrits ou non. Certes, à commencer par l'époque de Cyrille et Méthode, c'est-à-dire au IXème siècle, elle existe au niveau des textes, mais avant elle était déjà une langue accomplie, et s'il n'en existe aucune preuve, on peut en trouver des témoignages dans quelques mots de textes «étrangers». Et là où même les mots écrits manquent, l'archéologie et une langue populaire imaginaire viendront à la rescousse. La théorie stadiale de Humboldt devient virtuelle. Son fondement est la foi en l'existence d'une langue slave accomplie avant même que n'en apparaisse la moindre trace. La métaphore est projetée sur l'histoire, plus exactement sur le stade préhistorique d'évolution de la langue.

On peut faire état de plusieurs variantes de transposition concrète du texte humboldtien à partir de l'exemple des *Antiquités slaves* (1837) de Šafařík, un des pères de la slavistique et de l'idée slave, dont l'ouvrage principal fut à l'époque un succès de librairie[8].

On a l'habitude d'aborder le thème du slavisme et de l'unité slave par une citation de Johann Gotfried Herder (1744-1803) dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791), ouvrage dans lequel il parle des Slaves d'une façon devenue canonique. Le petit chapitre (XVI.4. Slawische Völker), contenant un ensemble de mythes et d'images poétiques, se détacha peu à peu de son contexte initial, et les expressions et figures rhétoriques de ce texte se transformèrent en un ensemble discursif à soi tout seul.

Humboldt, quant à lui, n'a pas de rapport direct à la formulation de l'idée slave. Ni les langues slaves, ni les réflexions sur la culture slave ne jouent un rôle important dans ses travaux de linguistique ou de philosophie du langage. Cette précision thématique concerne concerne également la méthode même des travaux de linguistique de la fin de sa vie, et qui en firent une gloire : ils ont tous un caractère universaliste (Hammacher, 1976[9]). Humboldt, dans l'esprit des lumières protestantes tardives, s'intéressait aux idées applicables à la totalité de l'histoire mondiale, à tous les peuples, à toutes les langues (Kaehler 1963, p. 200-201).

La réception de l'œuvre de Humboldt en milieu slavophone commença du vivant de l'auteur, bien que la première traduction en russe ne parût qu'en 1847[10]. Néanmoins, absence de traduction ne doit pas être con-

---

8 A l'heure actuelle, le nom de ce livre, canonisé dès le milieu du XIXème siècle, est bien connu, mais quasiment personne ne se donne la peine de le lire.

9 Voir en particulier Gipper (1974) et Müller-Vollmer (1976).

10 Il s'agit de la traduction, effectuée par B. Jarockij, souvent critiquée pour ses inexactitudes, sous le titre *O sravnitel'nom izučenii jazykov v raznye èpoxi ix razvitija* [*Sur l'étude comparée des langues à diverses époques de leur évolution*] (*Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwickelung*) dans la revue

fondu avec absence de réception, puisque Humboldt était lu dans l'original. Et ce, non seulement en Europe centrale, où l'allemand jouait un rôle de moyen de communication généralisé dans le monde scientifique, mais également en Russie, où dès le XVIIIème siècle les élites cultivaient la connaissance, à côté du français, ce qui est bien connu, également de l'allemand, qui était la norme de la société éduquée. La philosophie humboldtienne du langage devient canonique dans le monde russophone après la parution du livre de Potebja *Mysl' i jazyk* ['La pensée et la langue'] en 1862, qui contient un ensemble d'écarts dans l'interprétation des postulats de Humboldt. En 1898 paraît la traduction russe de la monographie de Rudolf Haym sur Humboldt. C'est sur la base de ce Humboldt «réapproprié» par Potebnja que se forme le humboldtianisme et/ou néo-humboldtianisme de la période suivante (cf. Danilenko, 2010), qui continue à se développer jusqu'à l'heure actuelle (en prenant appui, essentiellement, sur les *Œuvres choisies de linguistique* de Humboldt, de 1984, dans la traduction de G. Ramišvili). Le néo-humboldtianisme, s'appuyant sur l'«hypothèse Sapir-Whorf», élaborée dans les années 1930, devint l'un des domaines de prédilection de la linguistique post-soviétique anti-occidentale, laquelle, à son tour, renvoie à certaines conceptions de l'unité slave au XIXème siècle (en milieu russe ce sont surtout N. Danilevskij (1822-1865) et K. Leont'ev (1831-1891), à la fin du XXème siècle Lev Gumilev (1912-1992)).

On trouve des traces d'une lecture attentive de Humboldt et d'une mise en œuvre de ses thèses aussi bien dans des citations directes que dans la présence indirecte de son argumentation dans les œuvres de ses lecteurs. Il n'est pas toujours possible de distinguer le discours romantique et nationaliste du déterminisme culturel et la réception spécifique des idées de Humboldt lui-même. Dans les *Antiquités slaves* de Šafařík, les traductions des passages de Humboldt présentent des particularités curieuses. Ces traductions ne manifestent pas seulement le transfert de textes originaux dans un autre milieu langagier, mais aussi des glissements sémantiques et une polémique implicite ou explicite, qui témoignent des méthodes avec lesquelles s'est construite l'idée de la culture slave de l'avenir.

Dans l'ouvrage de Šafařík, devenu par la suite l'un des documents fondateurs de la ligne scientifique, philologique, du mouvement slave, le seul ouvrage de Humboldt qui soit cité est *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache*[11]. Ce travail est loin d'être un des textes centraux de la linguistique humboldtienne, bien au contraire. Il se situe à part, on peut le considérer comme marginal, il a une orientation plus historique et locale que linguistique. Mais c'est précisément cette insistance sur l'historiographie de la civilisation marginale des Basques, de leur langue et de leur peuple, qui attira avant tout l'attention de Šafařík.

Le Pays Basque, de façon analogue au pays construit des Slaves

*Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščenija*, n° 3, 1847.

11 Pour plus de détails sur cet ouvrage, v. Rousseau, 1987.

dans les *Antiquités slaves* de Šafařík, a pu servir de prototype idéal d'édification linguistique et culturelle. La langue basque, comme la langue slave, est éclatée en une série de dialectes très différents les uns des autres. Il n'existait pas de langue littéraire basque unifiée, pas plus que de langue slave commune, à l'époque où écrivaient Humboldt et Šafařík (le basque unifié ne fut créé que dans les années 1960). Les Basques n'ont pas d'Etat en propre, ils se trouvent dans la «prison espagnole», et ils élaborent une rhétorique et des stratégies politico-culturelles d'émancipation et de séparatisme. Ils possèdent un potentiel pour reconstruitre l'étape ultra-ancienne de leur propre histoire : l'époque préhistorique du Pays Basque englobe une période de temps qui commence avec les premiers hominidées il y a 150 000 ans, quant à l'histoire «moderne» du «pays» (en espagnol *País Vasco*, en basque *Euskadi*), elle commence dès avant la conquête du territoire par les Romains vers 50 av. J.-C.

L'étude que fait Humboldt sur les Basques donne à Šafařík la possibilité de s'inspirer des spéculations sur les questions de parenté, qui, de son point de vue, sont insuffisamment présentes chez son maître.

Il va, par exemple, se lancer dans des réflexions sur les liens entre les Basques et les Celtes (Šafařík, 1837, p. 33[12]), en notant que Humboldt ne présente aucune thèse particulière à ce sujet. Cette formulation n'est pas à proprement parler une critique, mais elle laisse entendre qu'une opinion ferme en la matière pourrait exister. Plus que les résultats, c'est la façon de poser le problème qui est symptomatique : les peuples, pour Šafařík et nombre de ses contemporains, sont des entités zoologiques, ils sont même nommés des *tribus*, et la tâche de la langue est alors de décrire les peuples comme des systèmes analogues au monde animal. Dans des endroits déterminés vivent des groupes d'êtres vivants, qu'on peut distinguer les uns des autres de manière objective, et, grâce à une dénomination adéquate, faire entrer dans une description juste du monde. Dans une étape ultérieure ont peut tenter d'expliquer où, dans la répartition des tribus et de leur territoire ont eu lieu des erreurs, qui ne se trouve pas à sa place, qui a des droits historiquement fondés sur quel territoire, etc. De ce point de vue, la question des Celtes était dans la première moitié du XIXème siècle particulièrement populaire, tout comme celle des Slaves, avec cependant cette différence qu'en ce qui concerne les Celtes ne se posait pas la question de l'affirmation identitaire, ils ne formulaient pas de revendications territoriales ou linguistiques, puisqu'il ne s'était pas formé de communauté qui se serait déclarée comme celte. Un des participants actifs aux discussions celtes fut, par exemple, Christian Keferstein, minéralologue amateur, qui se posait précisément la question des rapports de parenté entre les Celtes et les Basques (Keferstein, 1849, p. 291) et s'interrogeait sur l'ancien peuple li-

12 „W. Humboldt w pogednánj swém: Prüfung der Untersuchungen üb. d. Urbewohner Hispaniens 1821. 4. ohledem příbuznosti Basků s ginými kmeny nic gistého a určitého nepodává, Připouštěge možnost gegich powšechné pokrevnosti s Celty (str. 179). Rask a Pott naproti Basky tyto k Severanům pogí, gichž gsme my následovali, dalšího té věci wyšetřenj a rozhodnutí giným zůstavujice."

gure[13], qui devait remplir un vide dans l'histoire des langues avant l'apparition des langues indo-européennes.

En ce qui concerne les liens de parenté celto-slaves, Šafařík constate, sans le commenter, le fait que Humboldt récuse l'origine slave des Vindeliks [14] (Šafařík, 1837, p. 217), l'une des quelques dizaines de tribus celtes qui sont distinguées par les celtologues, et dont certaines sont proclamées parentes des Slaves (Sedov, 1994, p. 37; Kiselev, 1998, p. 156). Il mentionne plus loin les Ibères, un autre peuple sous le nom duquel on peut imaginer des communautés pré-hispaniques fort diverses, dont les racines pourraient se trouver soit en Géorgie orientale, soit en Afrique du Nord (Šafařík 1837, p. 306[15]). Ce qui intéresse Šafařík, ce sont les liens qu'il imagine entre eux et les «peuples du Nord». Là encore, Humboldt est cité comme un auteur n'ayant rien dit à ce sujet, en d'autres termes, ce qui est signifiant n'est pas son opinion, mais l'absence de celle-ci. Un thème fascinant, qui était devenu pour la génération de Šafařík un sorte de drogue intellectuelle, était ce qu'on peut appeler *l'étymologie créatrice*. En citant Humboldt, l'auteur des *Antiquités* discute une des questions éternelles, celle de l'origine de la désignations des Allemands par *nemcy*[16] (Šafařík, 1837, p. 358[17]). Sa solution démontre les possibilités illimitées des spéculations étymologiques : le mot *nemcy* aurait pu ne pas être slave, mais celte, alors que les désignations Teutonen et Thiudisci (d'origine gotique) renvoient aux mots slaves désignant les étrangers : Tjudi, Tuždi, Cuzi. L'établissement d'une hiérarchie ne va pas sans la question de savoir quels langues sont plus anciennes que les autres. Si la linguistique historique et l'historicisme sur un plan général sont la norme des sciences humaines au XIXème siècle, leur version romantique «créatrice» efface les frontières entre l'étude des sources et leur fabrication inventive. Cette frontière n'est

---

13 La «langue ligure» était considérée comme «pré-romaine» et même «pré-indoeuropéenne». Cette thèse fut développée par l'un des celtologues les plus influents de la fin du XIXème siècle, Henri d'Arbois de Jubainville, auteur d'un grand nombre de travaux sur les Celtes, et rédacteur de la *Revue celtique*. Il écrivit sur les Ligures par exemple dans son livre *Les Premiers habitants de l'Europe* (Jubainville, 1877).

14 Les Vindeliks ont dû vivre sur le territoire de l'actuelle Bavière, sur le haut Danube, il s'agissait en fait d'une ville densément peuplée : Manching et de ses environs. Une des sources de renseignements sur les Vendeliks, qui, par son pathos rhétorique rappelle fortement les romans de Tolkien, est le livre légendaire de l'historien et géographe grec Strabon, *Géographie* en 17 volumes (ce traité avait pour ambition de décrire la totalité de l'antique Œucoumène : *periodos gēs* — «description de la Terre»). V. Dueck *et al*., 2005.

15 „...Důlmyslný Humboldt we spisu swém o prwotnich obywateljch Hispanie1) přjbuznosti Iberůw a Celtůw gen powšechně a zlehka se dotknul, ničeho stanowitě neurčuge, owšem pak o pokrewnosti Iberůw s kmeny sewerskými zhola se nepronesl, kteraužteprve Rask za prawau uznal a poněkud dogistil."

16 [littéralement : les «muets» (*NdT*)]

17 „Nemeti za Němce, nikoli za Gally, uznáwá i Ukert A. Geogr. IV. S. 356-357. Humboldt Urhew v. Hispan. S. 108 prawj, že slůwko nemet celtické gest, národ Nemeti ale německý, w Gallii osedlý. Možné že gméno Nemetes Teutonowé od Celtůw dostali. Což, gestli s přibytjm Celtůw za Tatry i gméno Nemeti, Němci, ke Slowanům se dostalo, gešto předtjm u nich gen wýraz Tjudi, Tuždi, Cuzi (= Teutonen, Thiudisci), w užjwánj byl?"

pas une affaire de connaissances et d'accès à des informations vérifiables, elle concerne les buts que se fixe le chercheur. Si l'on peut comprendre l'intention de Humboldt comme une exposition de postulats et la création de leurs liens universaux qui permettraient de saisir le lien de (toute) langue avec la pensée, un peuple et une vision du monde, la tâche de Šafařík s'énonce d'une façon différente. Sa sphère d'application est plus restreinte, car les valeurs sont définies à l'avance, et incluses dans le titre même de la recherche : les «antiquités» ne sont pas l'objet de celle-ci, mais bien son but. Il faut également noter que ces antiquités ne sont pas un objet existant objectivement, mais un genre dont les racines remontent à l'acti-vité des frères Grimm (*Altertumswissenschaften*) et à l'aide duquel va se recréer l'horizon culturel de l'époque du romantisme. Lorsque Šafařík essayait de promouvoir la thèse, en polémique contre Humboldt, que le lituanien provenait du slave et de l'allemand (Šafařík, 1837, p. 361[18]), c'est moins une thèse difficilement prouvable qu'il défendait, que sa proche approche narrative de la généalogie : un récit possédant des traits cosmologiques, visant à démontrer la primauté et la prépondérance des Slaves, ne nécessitant aucune démonstration, ni même de définition des héros titulaires (les «Slaves»).

C'est tout un caractère programmatique que comporte la citation de Humboldt dans l'ouvrage de Šafařík, contenant l'affirmation que ceux que dans les sources anciennes on appelle les *Barbares*, n'ont rien à voir avec les sauvages (américains) que les contemporains appellent barbares. Si Humboldt reconnaît le caractère conventionnel des désignations des sociétés «étrangères», chez Šafařík le fait que la dénomination de *Barbares* soit débarrassée de sa charge péjorative (Šafařík, 1837, p. 438-439[19]) a un sens théurgique : l'auteur cite, définit et utilise de façon téléologique des centaines de dénominations et d'allusions, grâce auxquelles il établit la «slavitude» de groupes, de tribus et de peuples (ces termes étant pour lui synonymes). Mais, lorsqu'il s'agit de dénominations «étrangères» d'autres auteurs, chez qui ont trouve la sémantique axiologique de «sauvages», Šafařík se réserve le droit d'apporter des corrections et des changements d'appréciation.

---

18 Naproti tomu Rask a W. Humboldt zamjtagj pozdĕgšj odrozenj se litewčiny ze slowančiny a němčiny, pokládagjce gi za jazyk původnj, uprostřed mezi slowanským a řeckým stogjcj, ačkoli wždy slowančině nad mjru příbuzný, kterážto příbuznost by gim gistotně w giném světle byla se ukázala, kdyby hlaubĕgi byli do skladu prastarého gazyka našeho pronikli). Tak hle o příbuznosti Slowanůw i Litwanův saudili posawad domácj i přespolnj znatelé gazykůw i historie národůw. Řjdjce se při této důležité wĕci netak cizj wýpowĕdj, gako raděgi wlastnjm přeswĕdčenjm, nabytým po dlauhém wyšetřowánj gak wšech historických swĕdectvj, tak i powahy obau gazykůw a giných okolnostj, uznáwáme národy litewské a slowanské we předhistorické době owšem za rozsochy gednoho kmene (...)

19 Slowa předůmyslného znatele tagemstwj přjrody i dĕgin lidských, Wil. Humboldta, w giném ohledu, t. o Iberech a Celtech pronešená, zagisté uhodná a prawdiwá gsau i we přjčině našj : „Střezme se, prawj on, abychom národůw, gež stařj barbary gmenugj, s diwochy, gakéž nyněgšjho času w Americe a w gižnjm oceanu nalézáme, nerownali. Stupeň zagisté wzdělanhosti, na němž onino stáli, byl docela jiný (...)

Humboldt construit une identité idéale des langues et de leurs locuteurs pour tous, c'est un modèle de pensée et de perception du monde, qui nie aussi bien la dominante représentationnelle que le concept de signe linguistique[20]. Šafařík, lui, construit dans ce monde des frontières et des Etats virtuels. Il oppose à la philologie des mentalités celle de la géopoétique et de la géopolitique. Humboldt construit l'humanité comme une nature plurielle, libérée de la prison du signe. Les langues sont un art, tout en étant l'expresson naturelle d'une âme collective[21]. La construction de Šafařík est séparatiste et (post)coloniale : l'inscription de la slavité dans l'humanité se déroule par la confrontation et des procédés de domination. Et la définition du Slave repose tout autant sur une notion de contraste. Šafařík le caractérise avec toute la précision d'un zoologue, en se référant à l'autorité de l'anthropologue William Frederic Edwards, son contemporain :

> Podoba hlawy, patřjc na obličeg, bljžj se ke čtwerohranu, protože wýška gegj málo wětšj nežli šjřka, témě pak značně sploštěné a čelisti wodorowné gsau. Nos nenj tak dlauhý gako dálka od geho konce ke bradě; gest pak od kořene až ku konci téměř přjmý, t. bez ohybu patrného, kterýžto wšak, bylliby čitedlný, lehaunce bylby poddutý, tak že na špici by se maličko wypjnal; spodnj částka nosu gest trochu širšj, konec kulatý. Oči, trochu hlubšj, dokonále přjmočárně ležj; a když něco zwláštnjho do sebe magj, zdagj se býti menšj, nežliby celý rozměr hlawy žádal. Obočj, málo husté, bljžj se k očjm zwláště u kautku wnitřnjho, odkudž často šikmo wybjhá. Usta negsau wysedlá, ani rty tlusté, ale mnohem bližšj nosu nežli konce brady. K těmto znakům geště geden zwláštnj a dosti rozšjřený se pogj, t. nehognost brady, kromě wausůw. (Šafařík 1837, p. 32)

© Tomáš Glanc

*(traduit du russe par Patrick Sériot)*

[20] „gegen eine instrumentelle Repräsentationstheorie der Sprache", v. Trabant *et al.* 1983, p. 254.

[21] «Der Organismus der Sprachen entspringt aus dem allgemeinen Vermögen und Bedürfniss des Menschen zu reden, und stammt von der ganzen Nation her.» (Humboldt, 1968, p. 8)

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AARSLEFF Hans, NIEDEREHE, Hans-Josef, KELLY, Louis G. (éds.), 1987 : *Papers in the History of Linguistics. Proceedings of the Third International Conference on the History of the Languages Sciences* (ICHoLS III), Princeton, 19-23 August 1984, Amsterdam : John Benjamins.
— ALPATOV Vladimir, 1998 : *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des théories linguistiques], Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury.
— ARUTJUNOVA Žanna (éd.), 1998 : *Kul'turologija* [Culturologie], XXème siècle, 2e partie, Moskva : Universitetskaja kniga.
— DAL' Vladimir, 1863-1866 [2002] : *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka* [Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante], t. 2, Moskva : Astrel' : AST.
— DANILENKO Valerij, 2010 : *Vil'gel'm fon Gumbol'dt i neogumbol'dtianstvo* [W. von Humboldt et le néohumboldtianisme], Moskva : Knižnyj dom « LIBROKOM ».
— DUECK D., LINDSAY H., POTHECARY S. (eds.), 2005 : *Strabo's Cultural Geography. The Making of a Kolossourgia*, Cambridge : Cambridge University Press.
— GIPPER Helmut, 1974 : «Individuelle und universelle Züge der Sprachen in der Sicht W. v. Humboldts», in Hammacher, 1976, p. 199-216.
— HAMMACHER, Klaus (éd.), 1976 : *Universalismus und Wissenschaft im Werk und Wirken der Brüder Humboldt*, Frankfurt : Klostermann.
— HAYM Rudolf, 1856 : *Wilhelm von Humboldt Lebensbild und Charakteristik, Berlin* : Gaertner.
traduction russe : 1898, *Vil'gel'm fon Gumbol'dt. Opisane ego žizni i xarakteristika* [W. von Humboldt. Description de sa vie et caractérisation] Moskva : Soldatenkov.
— HUMBOLDT Wilhelm von, 1820 : *Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, Berlin : Akademie der Wissenschaften.
—— 1836 : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechts*, Berlin : Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften.
——, 1843 : *Wilhelm von Humboldt's gesammelte Werke*, Bd. 3. Berlin : Walter de Gruyter.
——, 1968 : *Wilhelm von Humboldts Werke*, Berlin : Walter de Gruyter.
— HUMBOLDT Wilhelm von [Gumbol'dt Vil'gel'm fon], 1984 : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju* [Œuvres choisies de linguistique], Moskva : Progress.

— JUBAINVILLE Henri d'Arbois de, 1877 : *Les Premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'Antiquité et les travaux des linguistes*, Paris : J.B. Dumoulin.
— KAEHLER Siegfried A., 1963 : *Wilhelm von Humboldt und der Staat*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
— KEFERSTEIN Christian, 1849 : *Ansichten über die keltischen Alterthümer, die Kelten überhaupt und besonders in Teutschland, so wie den keltischen Ursprung der Stadt Halle*, Bd. 2, Halle : Schwetschke.
— KISELEV Aleksandr, 1998 : *Slavjane i Rus' : problemy i idei. Koncepcii, roždennye trexvekovoj polemikoj, v xrestomatijnom izloženii. Xrestomatija* [Les Slaves et la Russie : problèmes et idées. Conceptions nées d'une polémique vieille de trois siècles, dans leur exposition chrestomathique], Moskva : Flinta.
— KRIZEK Vácslav, 1883 : *Z dějin starých Slovanů. Studie z literární pozůstalosti Vácslava Křížka, býv. ředitele c.k. Vyššího real. gymnasia táborského* [Sur l'histoire des anciens Slaves], Tábor : K. Jánský.
— MÜLLER-VOLLMER Kurt, 1976 : «Von der Poetik zur Linguistik - Wilhelm von Humboldt und der romantische Sprachbegriff», in : Kurt Müller-Vollmer (Hg.), *Universalismus und Wissenschaft im Werk und Wirken der Brüder Humboldt*, Frankfurt : Klostermann, p. 224-240.
— ROUSSEAU Jean, 1987 : «Les trois méthodes de la comparaison chez Wilhelm von Humboldt», in Aarsleff, 1987, p. 461-464.
— SEDOV Valentin, 1994 : *Slavjane v drevnosti* [Les Slaves à l'époque antique], Moskva : NPBO "Fond archeologii".
— ŠAFAŘÍK [Šafařjk] Pawel Josef, 1830 : «O Aristofanovi a jeho Oblacích» [Sur Aristophane et ses *Nuées*], *Časopis Českého musea* 1830, III., p. 413–432. Les premières parties de la traductions furent publiées dans la même revue : *Časopis Českého musea* 1831, IV, p. 138-152 et 254-276.
——, 1834 : «Myšlénky o starobylosti Slovanů v Evropě» [Pensées sur le mode de vie ancien des Slaves en Europe], *Časopis českého Musea* 1834, II, p. 23-57.
——, 1837 : *Slowanské starožitnosti* [Les antiquités slaves], Praha : tiskem J. Spurného.
— TRABANT Jürgen ; ESCHBACH, Achim (éds.), 1983 : *History of Semiotics*, Amsterdam : J. Benjamins.
— TROUBETZKOY [Trubeckoj] Nikolaj, 1923 : «Vavilonskaja bašnja i smešenie jazykov» ['La Tour de Babel et la confusion des langues'], *Evrazijskij vremennik,* n° 3, Berlin, p. 107-124. Trad. fr. in P. Sériot (éd.) : *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité*, Liège : Mardaga, 1996, p. 115-126.

Pavel Jozef Šafařík (1795-1861)

# III. Lectures de linguistes

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 129-162

# Humboldt russe[1]

Vladimir ALPATOV
*Institut de linguistique, Moscou*

***Résumé*** : Cet article examine la façon dont en Russie (y compris l'Union soviétique) se sont succédé des périodes d'intérêt pour Humboldt et d'oubli de ses idées. Les période d'intérêt ont été les années 1850-60 (A. Potebnja, I. Minaev), 1920-30 (G. Špet, V. Vološinov, R. Šor, V. Abaev, L. Jakubinskij, etc.) et 1970-80 (V. Zvegincev, G. Ramišvili, V. Postovalova, etc.). Dans les intervalles, il est rare qu'on ait évoqué Humboldt de façon sérieuse.

***Mots-clés*** : Humboldt, Russie, linguistique russe, langage, forme interne, typologie, philosophie du langage

[1] Une version russe de ce texte est parue dans : *V prostranstve jazyka i kul'tury. Zvuk, znak, smysl.* Sbornik statej v čest' 70-letija V.A. Vinogradova, Moskva : Jazyki slavjanskix kul'tur, 2010, p. 687-714.

C'est très tôt que W. von Humboldt a pu être lu en russe : en 1847 paraît dans le *Žurnal ministerstva narodnogo prosveščenija*[2] dans une traduction de V. Ja. Jarockij (1824-1897) son article «Sur l'étude comparée des langues à différentes époques de leur développement» (Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung, 1820). Une décennie plus tard est traduit en russe son œuvre maîtresse : *La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine* (Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts (1836-39)). Ce texte fut d'abord publié en 1858-1859 par chapitres dans les numéros mensuels du *Žurnal ministerstva narodnogo prosveščenija,* puis connut une édition à part en 1859. A ce qu'il semble, comme l'indique V. Zvegincev (1984, p. 356), ce fut la première traduction de cet ouvrage en langue étrangère.

Le traducteur était Petr Biljarskij (1819-1867), philologue russe célèbre à l'époque, membre de l'Académie des sciences depuis 1863. Il est avant tout connu comme biographe de M. Lomonosov (1711-1765), un des fondateurs de la tradition linguistique russe. De 1855 à 1860 Biljarskij occupait la fonction d'instructeur-inspecteur pour la langue et la littérature russes dans des écoles militaires. Bénéficiant de la bienveillance du responsable des établissements d'enseignement militaire Ja. Rostovcev (1803-1860, Rostovcev était chargé à l'époque de préparer le projet d'abolition du servage), à qui le livre est consacré, Biljarskij fit publier sa traduction de Humboldt comme «manuel d'étude de langue et de littérature à destination des établissements d'enseignement militaires». C'est ainsi que tous les futurs officiers de l'armée impériale purent lire Humboldt, ce qui n'était pas le cas des universitaires.

La traduction de Biljarskij, la seule traduction russe plus ou moins complète de l'ouvrage de Humboldt pendant plus d'un siècle, n'a jamais joui d'une bonne réputation. V. Zvegincev, en particulier, en faisait un commentaire particulièrement négatif, affirmant que «l'utilisation de cette traduction jusqu'à la période soviétique a engagé bien des linguistes dans de graves confusions» (Zvegincev, 1978, p. 175). Il déclarait aux étudiants qu'il n'existait pas de traduction russe de l'ouvrage de Humboldt, puisque celle de Biljarskij ne devait pas entrer en ligne de compte. Pourtant, cette traduction «qui n'était pas de son temps», selon l'expression de G. Špet (1927, p. 8), n'était pas si mauvaise pour le milieu du XIXème siècle, et si l'on compare les extraits traduits par Zvegincev lui-même avec ceux de Biljarskij, on ne va pas trouver de différences majeures. Mais il est bien certain que toute traduction de Humboldt est une tâche difficile, sans

2 [*Žurnal ministerstva narodnogo prosveščenija* : 'Revue du Ministère de l'instruction publique'. Cette revue, qui parut mensuellement de 1834 à 1917 à Saint-Pétersbourg, était à la fois un bulletin officiel du ministère et un forum scientifique dans le domaine de l'histoire et de la littérature. D'abord essentiellement consacrée à des problèmes de pédagogie, elle s'ouvrit ensuite à d'autres disciplines des humanités, comme la philologie classique. (*NdT*)]

compter que vers 1850 la terminologie linguistique russe n'était pas encore fixée, le traducteur utilisant bien des fois des équivalents qui ne se sont pas maintenus dans la tradition russe. Ainsi, ce qu'on eut par la suite l'habitude de traduire par *izoljacija, aggljutinacija* et *fleksija* est traduit chez lui respectivement par *droblenie, naraščenie* et *pristavki* (Gumbol'dt, 1858, p. 134), *inkorporacija* par *sovokuplenie* (*ib.,* p. 144).

La traduction présentait des lacunes, en particulier lorsqu'il s'agissait d'exemples pris dans des langues d'Asie, d'Amérique et d'Océanie inconnues à l'époque en Russie. C'est probablement pour la même raison que n'est pas traduit tout ce qui n'a pas un lien direct avec le kavi. En revanche, c'est la seule fois où parut en Russie la préface d'A. von Humboldt à l'édition posthume des œuvres de son frère. En plusieurs endroits Biljarskij rédige des notes reflétant l'état de la science depuis la rédaction du livre. Il mentionne, ainsi, les travaux d'A. Pott, faisant reconsidérer ce qu'on savait sur les grammaires indiennes, il indique que désormais on disposait de certains renseignements sur l'accent tonique en sanskrit, etc. Un autre texte de Humboldt est inclus dans cette édition : «Fiziologija členorazdel'nogo zvuka i fonetičeskie formy jazykov ['La physiologie du son articulé et les formes phonétiques des langues']».

Depuis lors et jusqu'à la Révolution, on ne publia plus d'œuvres de Humboldt en russe. Et pourtant, ses idées étaient discutées en permanence. En règle générale, ce n'était pas la traduction de Biljarskij qui était citée et qui faisait foi, mais le texte original lui-même. Le principal continuateur de Humboldt en Russie fut Aleksandr Potebnja (1835-1891), professeur à l'Université de Kharkov, premier grand philosophe du langage en Russie. Voici, par exemple, la façon dont le caractérise V. Vološinov : «Dans la linguistique russe, le représentant le plus notable de la première orientation [humboldtienne, *V. A.*] est A. Potebnja et le cercle de ses disciples» (Vološinov, 1930, p. 50, trad. fr. 2010, p. 217).

Potebnja exposa ses idées théoriques dans son livre *Mysl' i jazyk* ['La pensée et le langage'] (1862), dans lequel le nom de Humboldt est constamment évoqué et les idées de ce dernier sont développées. Par exemple :

> […] si nous nous demandons quand et pour quelle activité intellectuelle au juste le Mot est nécessaire, il est alors possible de répondre avec Humboldt : le Mot est nécessaire pour transformer les formes inférieures de la pensée en notions, et il doit par conséquent apparaître au moment où l'âme dispose déjà des matériaux que cette transformation suppose. (Potebnja, 1862 [1913, p. 36])

Egalement :

> Le fait de définir la langue comme un travail de l'esprit et de présenter le mouvement, le progrès comme son trait essentiel place Humboldt au dessus de toutes les théories antérieures. (*ib*., p. 24)

Pour Potebnja, Humboldt a fondé un courant nouveau en linguistique, au fondement duquel on peut trouver sa célèbre expression : «La langue est l'organe formateur de la pensée» [das Bildende Organ des Gedankens] (*ib*.).

Le professeur de Kharkov, néanmoins, a quelques reproches à adresser à Humboldt. Le rapport entre langue et pensée n'est pas clair (Potebnja, 1862 [1913, p. 24]) ; on y trouve beaucoup de matériaux bruts non élaborés (*ib*., p. 32) ; l'auteur identifie en permanence la langue et l'Esprit, qui sont pourtant fondamentalement distincts (*ib*., p. 34-35). Pour lui, Humboldt est un «grand penseur, ressentant constamment que les élans de sa pensée sont impuissants face à la difficulté de la tâche, et s'immobilisant devant l'inconnu» (*ib*., p. 32).

Potebnja essaya de se débarrasser des obscurités et des incohérences de son prédécesseur en ayant recours à la psychologie, ce qu'avant lui avait déjà fait H. Steinthal. Potebnja «dans son interprétation de W. von Humboldt n'était pas dégagé de l'influence du psychologisme de H. Steinthal» (Ramišvili, 1984, p. 19 ; voir également Zvegincev, 1984, p. 357). Potebnja lui-même déclarait : «Pour exposer les antinomies de Humboldt nous suivons Steinthal» (Potebnja, 1862 [1913, p. 23]), il suivit d'ailleurs Steinthal en maint autre endroit (*ib*., p. 120-121, etc.). Vers 1860, la philosophie classique allemande était déjà chose passée, et il y avait encore loin jusqu'au néo-kantisme ou au néo-hégélianisme. La psychologie, en revanche, prenait de l'ampleur, cessant d'être une science purement descriptive, ce que notait également Potebnja (*ib*., p. 39). H. Steinthal avait opéré ce rapprochement en Allemagne, Potebnja lui emboîtait le pas. Ainsi ce jugement :

> Humboldt lui-même ne pouvait se détacher du point de vue métaphysique, mais c'est lui qui a véritablement posé les bases permettant de déplacer le problème sur le terrain psychologique, quand il a défini la langue comme une activité, comme un travail de l'esprit et comme un organe de la pensée. (*ib*., p. 38)

Mais le transfert de la question au plan psychologique est déjà le signe d'une nouvelle étape dans l'évolution de la pensée scientifique. V. Postovalova évalue la théorie de Potebnja comme une «variante réductrice de la conception humboldtienne» (Postovalova, 1982, p. 197).

C'est dans le traitement que Potebnja fait de la notion de *forme interne* qu'on peut mesurer la transformation des idées du penseur allemand. Potebnja est l'instigateur de cette tradition russe consistant à mettre en avant, parmi les nombreux problèmes abordés par Humboldt, justement le thème de la forme interne. Tout en se référant à Humboldt, il en rétrécit la thématique :

> Il n'est pas difficile de déduire de l'analyse des mots de toute langue que le mot en tant que tel n'exprime pas toute la pensée qu'on prend pour son contenu, mais seulement un de ses traits. L'image de la table peut contenir plusieurs

> traits, mais le mot *stol* «table» désigne seulement une surface recouverte [*postlannoe*]. (Potebnja, 1862 [1913, p. 83-94])

Ainsi, la forme interne de la langue se réduit à la forme interne d'une des composantes de celle-ci, à savoir le mot. C'est bien ce que souligne G. Ramišvili, en disant : «la réduction de la forme interne de la langue à la forme interne du mot ne correspond pas à l'orientation générale de l'enseignement de Humboldt» (Ramišvili, 1984, p. 19). Pourtant, cette réduction donnait la possibilité de donner un sens concret à cette notion. L'étymologie du mot, qui n'est plus reflétée dans sa structure morphologique, mais est encore ressentie non seulement par les linguistes, mais encore par les simples locuteurs natifs, peut être étudiée par des méthodes linguistiques, alors que l'utilisation directe, non adaptée, des idées humboldtiennes pour l'analyse concrète d'un matériau linguistique rencontrait bien des difficultés.

On peut trouver une influence des idées humboldtiennes également en typologie, bien qu'en Russie au XIXème siècle ce domaine de la linguistique ne fût pas très développé. L'un des continuateurs de Potebnja ici fut Ivan Minaev (1840-1890), professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, indologue et théoricien de la linguistique. Son *Cours de linguistique* parut en 1884, et ne fut édité qu'à un tirage limité, à usage des étudiants. La partie la plus intéressante est la dernière, consacrée à la typologie. A cette époque, la typologie stadiale des frères Schlegel et de Humboldt commençait à perdre de sa popularité, mais Minaev fut un des derniers représentants de la typologie stadiale dans la science mondiale si l'on excepte N. Marr, et sa tentative infructueuse de la faire revivre au XXème siècle.

Minaev, sous l'influence de Humboldt, qu'il cite dans son *Cours*, partait de l'idée que «dans chaque langue se manifeste l'individualité du peuple qui a créé cette langue, et qui à son tour s'est développé sous l'influence de celle-ci» (Minaev, 1884, p. 216). Sa classification typologique tenait compte du développement de ces idées chez H. Steinthal et H. von Gabelentz. Minaev essayait d'englober le plus grand nombre possible de langues, et de mettre en évidence le plus possible de classes stadiales. Mais la multiplication du nombre de classes et de langues prises en compte ne faisait que montrer de plus en plus clairement le caractère *a priori* et l'insuffisance de preuves de l'approche stadiale. Après ce *Cours*, la typologie en Russie ne subit pas de développements jusqu'aux années 1920.

Le nom de Humboldt ne fut jamais oublié en Russie, mais à la fin du XIXème siècle et au début du XXème ses idées linguistiques était rarement utilisées. On peut en trouver plusieurs causes, qui n'étaient pas propres à la Russie. L'une d'elles est évidente : le paradigme dominant en linguistique pendant toute cette période était la grammaire historique et comparée, alors que Humboldt s'intéressait à d'autres problèmes. Une autre raison fut observée plus tard par Rozalija Šor :

> L'orientation empirique de la linguistique du XIXème siècle a fait que ce qui y prit une importance décisive, ce ne sont pas les constructions philophiques essentielles de Humboldt (très tôt soumises, de surcroît, à réinterprétation par Steinthal), mais ses positions plus étroites et plus concrètes, en particulier les principes qu'il pose pour l'étude des langues et leur classification. […] Au fur et à mesure de la montée de l'empirisme comparativiste, l'importance de Humboldt devait décroître. (Šor, 1930, p. 805)

On consultera également Šor, 1938, p. 121. La domination de la linguistique positiviste ne laissait pas de place à l'étude des questions générales posées par Humboldt.

Il y avait pourtant encore une cause qui agissait même sur les linguistes qui se trouvaient sous l'influence du penseur allemand.

> Bien que les idées de Humboldt aient conservé une haute autorité au cours de la plus grande partie du XIXème siècle et du XXème, elles ne trouvaient aucune application dans les descriptions concrètes de l'histoire et de la structure des différentes langues. (Gasparov, 1996, p. 21)

Cf. également cette citation de Whitney rapportée par G. Špet : «Humboldt n'a pas cette stabilité terminologique que nous rencontrons chez des esprits philosophiquement disciplinés» (Špet, 1927, p. 7). Si les idées de Humboldt étaient utilisées dans des descriptions concrètes, ce n'est qu'après une phase d'adaptation, ce qu'on peut voir avec l'exemple de la forme interne du mot.

Plus tard V. Zvegincev pourra écrire :

> Au cours de tout le XIXème siècle, à cette époque où l'on donnait la préférence à l'étude des langues et non du langage, les travaux de Humboldt, si remarquables qu'ils fussent par leur perspicacité, furent mis entre parenthèses de la linguistique proprement dite, pour se confiner dans ce domaine mal déterminé qu'on appelait la philosophie du langage. (Zvegincev, 1996, p. 318)

En fait, cela est vrai non pour la totalité du XIXème siècle, mais pour ses dernières décennies et le début du XXème.

Si l'on revient maintenant à la Russie, on peut dire que l'influence des idées de Humboldt à l'époque pré-révolutionnaire ne fut pas très importante, même là où elle eut lieu au tout début. La typologie n'était guère populaire, et l'école de Kharkov, fondée par Potebnja, et qui s'était développée à la fin du siècle (avec D. Ovsjaniko-Kulikovskij et d'autres), avait commencé son déclin dès avant la Révolution. Quant aux autres écoles dominantes (celles de Kazan, de Moscou et de Saint-Pétersbourg), elles étaient bien éloignées de Humboldt. Il est caractéristique que V. Vološinov, en faisant l'énumération des linguistes humboldtiens («subjectivistes individualistes» dans sa terminologie), n'ait pu trouver en Russie que les représentants de l'école de Kharkov.

Ainsi, par exemple, dans les travaux du fondateur de l'école de Moscou, F. Fortunatov (1848-1914), «on ne trouve pas le nom de W. von

Humboldt» (Rožděstvenskij, 1987, p. 165). A ce propos Ju. Rožděstvenskij remarque à juste titre que Fortunatov ne pouvait pas ne pas connaître Humboldt, mais que les problèmes qui préoccupaient celui-ci lui étaient étrangers (*ib*.). Fortunatov était proche des néo-grammairiens, son domaine principal de recherche était les langues indo-européennes, et s'il lui arrivait par endroits de sortir du paradigme comparativiste, c'était en raison de son intérêt pour la théorie grammaticale et, plus largement, pour ce qu'on appellera plus tard la synchronie. Quant à l'élève de Fortunatov, le factographe positiviste cohérent A. Tomson (1860-1935), L. Jakubinskij écrira plus tard à son sujet : «Il faut sans doute regretter que Humboldt n'ait exercé qu'une influence 'morale' sur ce chercheur extrêmement érudit dans son domaine et fin observateur» (Jakubinskij, 1923 [2012, p. 72).

I. Baudouin de Courtenay (1845-1929), fondateur (à des périodes différentes) des écoles de Kazan et de Saint-Pétersbourg, a accordé plus d'attention à Humboldt. Par exemple, il approuvait les idées de Humboldt sur le fait que la langue soit une vision du monde particulière (Baudouin de Courtenay, 1963, t. 2, p. 71), il écrivait sur l'influence réciproque de la langue et de la vision du monde propre au peuple (*ib*., t. 1, p. 74). Pourtant, chez lui non plus on ne trouvera pas grand chose de humboldtien. Il existe un point de vue réunissant Humboldt, Potebnja et Baudouin de Courtenay en un seul et même courant de pensée en linguistique (Zubkova, 1989, p. 199). Pourtant, il semble bien que ce soit V. Vološinov qui ait raison en rapprochant Baudouin de Courtenay de Saussure et de Fortunatov, et en les opposant en bloc à Humboldt et Potebnja (Vološinov, 1929 [2010, p. 239]). Au début du XXème siècle en Occident (principalement dans l'école de Vossler) l'intérêt pour Humboldt s'est renforcé, mais cette tendance ne s'est pas manifestée en Russie, du moins chez les linguistes jusqu'aux années 1920 (bien qu'on y ait traduit Vossler dès le début du siècle).

La situation se modifia après la Révolution : «Le renouveau d'intérêt pour les problèmes philosophiques de la linguistique dans les années 1910 dirige à nouveau l'attention des chercheurs sur Humboldt, en particulier en URSS» (Šor, 1930, p. 805). Ce regain d'attention était propre à des chercheurs ayant par ailleurs des centres d'intérêts, des domaines de recherche, des convictions philosophiques, scientifiques et politiques différents, et qui n'étaient sans doute réunis que par deux traits en commun : un intérêt pour les problèmes théoriques et une insatisfaction du paradigme positiviste, qui avait dominé la période précédente. On peut citer ici les noms de G. Špet, V. Vološinov, R. Šor, N. Marr, V. Abaev, L. Jakubinskij.

Le grand philosophe Gustav Špet (1879-1937) a consacré un livre spécialement à la notion de forme interne. Il y esquisse également l'histoire du développement des idées de Humboldt dans la science mondiale (Špet, 1927, p. 5-9) et traduit un fragment de son ouvrage principal consacré à la forme interne (*ib.*, p. 10-29). Špet souligne que deux circonstances ont nuit à l'assimilation des idées de Humboldt : une exposition «difficile, confuse, et même contradictoire» de l'auteur, et l'influence de Steinthal et d'autres «popularisateurs», hommes d'une autre époque, ayant en grande partie

déformé ses idées (*ib.*, p. 5). Ce n'est qu'après le début de la nouvelle édition allemande de ses œuvres (1903) que l'on pu observer un renouveau d'intérêt pour Humboldt (*ib.*).

Špet refusait radicalement l'interprétation psychologique des idées de Humboldt, dans l'esprit de H. Steinthal et d'A. Potebnja, soulignant son «indépendance des hypothèses psychologiques» (*ib.*, p. 43). Néanmoins, il suivait la tradition fondée par Potebnja de mettre au premier plan la problématique liée à la forme interne, qu'il appelait «l'une des plus fécondes» chez l'auteur qu'il étudiait (*ib.*, p. 7). On décèle dans ce livre l'influence des philosophes de l'époque propageant les idées anti-psychologistes, en particulier E. Husserl. On peut citer à ce sujet cette phrase de Špet : «La psychologie du langage est bien une psychologie, et non une linguistique ou une philosophie du langage» (*ib.*, p. 107), v. également *ib.* p. 177-178. Mais le livre de Špet accorde beaucoup plus d'attention à la philosophie du langage qu'à la linguistique, et ses contemporains qui s'efforçaient d'appliquer les idées de Humboldt en linguistique (l'école de Vossler) sont peu abordés.

Špet étudie les sources philosophiques de Humboldt (J. Herder, E. Kant) et sa place dans la philosophie allemande de son temps, il souligne tout particulièrement les recoupements avec Hegel, dont on avait l'habitude de différencier Humboldt : «On a parfois l'impression que la philosophie du langage de Humboldt a pour ambition d'accomplir le système philosophique hégélien» (*ib.*, p. 33). Il note aussi des éléments de dialectique chez Humboldt (*ib.*, p. 39). Mais il ne dit quasiment rien sur la place de Humboldt dans la linguistique de son temps : le philosophe Špet ne s'intéressait à lui qu'en tant que philosophe. Il parle à peine des linguistes plus tardifs, ce qui a fait dire à un interprète contemporain de Špet que ce dernier ne mentionne pas une fois Saussure (Portnov, 1999, p. 292-293). Pourtant, ce n'est pas le cas : Špet en parle une fois, en soulignant à juste titre la proximité entre Humboldt et Saussure à propos de la forme et de la substance (ou matière) (*ib.*, p. 42-43).

Tout en ayant son «héros» en haute estime, Špet, comme Potebnja, relève ses défauts, qu'on ne peut réduire à une terminologie inachevée et à un style embrouillé. Ainsi, il note le caractère peu convaincant de nombreuses affirmations de Humboldt, chez qui les langues naissent «des besoins de la libre communication» (*ib.*, p. 41), quand bien même on ne sait rien de leur «naissance» ni de ces «besoins» (*ib.*). Et «la cause première de toutes les incertitudes de l'enseignement de Humboldt sur la forme interne de la langue est le fait qu'il accorde une *place* trop floue à la forme interne dans la structure vivante du mot» (*ib.*, p. 62).

Cette dernière citation permet de voir à quel point Špet, qui s'efforçait de donner de Humboldt l'analyse la plus complète possible, réduisait, tout comme Potebnja, la forme interne essentiellement à la forme interne du mot. Il polémiquait contre B. Delbrück, lequel comprenait la forme interne comme une forme syntaxique (*ib.*, p. 84). Il n'acceptait pas non plus qu'on identifie la forme interne du mot avec sa signification (*id.*,

p. 111), ce contre quoi avait déjà mis en garde A. Marty. Selon Špet, «la forme interne logico-verbale est la loi de la formation même du concept». Ce n'est «ni un schéma ni une formule, mais un procédé, un moyen, une méthode de *formation* des mots-concepts» (*ib*., p. 124). Il propose alors une analogie avec les mathématiques : «L'algorithme mathématique est la forme logique interne de la langue des mathématiques» (*ib*., p. 125).

La majeure partie du livre est consacrée à des considérations philosophiques à propos de la forme interne du mot. Špet essayait de débarrasser les idées humboldtiennes de ses ajouts ultérieurs, pourtant, comme le constatait V. Vološinov, «ce livre est fin et intéressant, […] mais la conception de Špet, très subjective, montre une fois de plus à quel point Humboldt est compliqué et contradictoire ; ces variations sont fort libres» (Vološinov, 1929 [2010, p. 215]). On relève l'influence des idées de Špet sur certains auteurs soviétiques : G. Vinokur, A. Reformatskij, etc. (Šapir, 1990, p. 305-306, 314-316 ; Portnov, 1999). Mais cela ne permet pas de parler d'une influence directe de Humboldt.

Un autre chercheur des années 1920, ayant aussi des intérêts philosophiques, mais plus orienté que Špet vers la linguistique, est Valentin Vološinov (1895-1936), représentant du «cercle de Bakhtine». Dans son célèbre ouvrage *Marxisme et philosophie du langage* (1929), Humboldt est présenté comme «le plus important représentant» de l'un des deux courants principaux dégagés par Vološinov, à savoir le subjectivisme individualiste», et ayant «posé ses fondements» (Vološinov, 1929 [2010, p. 215]). Les «principes fondamentaux» de ce courant sont au nombre de quatre :

> 1) *le langage est une activité, un processus ininterrompu de création (ἐνέργεια), qui se réalise dans des faits de parole individuels ;*
>
> 2) *les lois de la création verbale* [jazykovoe tvorčestvo] *sont des lois psychologiques individuelles ;*
>
> 3) *la création verbale* [tvorčestvo jazyka] *est une création consciente, analogue à la création artistique ;*
>
> 4) *la langue en tant que produit fini* [gotovyj] *(ἔργον*), système stable (vocabulaire, grammaire, phonétique), *est une sorte de dépôt inerte*, une lave figée de la création langagière*, construit abstraitement par la linguistique en vue de son enseignement pratique comme outil prêt à l'emploi.* (Vološinov, 1929 [2010, p. 215]).

Parmi les chercheurs ayant développé ce «noyau de base des idées humboldtiennes», sont cités A. Potebnja et l'«école de Kharkov», H. Steinthal, W. Wundt (dont le lien à Humboldt est très faible) et, finalement, K. Vossler et son école (Vološinov, 1929 [2010, p. 215-217]).

Il est très vraisemblable que, dans la distinction entre ces deux courants, Vološinov ait été influencé par le livre d'Engel'gardt (1924), dans lequel sont opposées pour les études littéraires deux approches de l'œuvre : comme une donnée «extérieure à la conscience», et comme un «processus

dans la conscience» (Engel'gardt, 1924, p. 44). Notons que B. Engel'gardt, tout comme Špet et Vološinov, a pris une position anti-psychologiste (*ib.*, p. 48).

Mais, à la différence d'Engel'gardt, le second courant, l'«objectivisme abstrait», est soumis dans le livre de Vološinov, à partir du matériau saussurien, à une critique destructrice, alors que le premier courant est jugé comme beaucoup plus recevable :

> Le subjectivisme individualiste *a raison* de dire que les énoncés singuliers sont la réalité concrète du langage et qu'ils y ont une signification créative. (Vološinov, 1929 [2010, p. 317]).

Quant au «subjectivisme individualiste», il est critiqué avant tout parce qu'il est individualiste, qu'il ignore l'interaction verbale, le dialogue et le rôle de l'auditeur-interlocuteur.

A la lecture de l'ouvrage de Vološinov, pourtant, on ressent une impression paradoxale. Humboldt est tenu en haute estime, il est dit que «toute la linguistique post-humboldtienne se trouve sous son influence déterminante» (Vološinov, 1929 [2010, p. 215]). Or, dans tout le livre, il n'y a pas une seule citation de Humboldt, ou de renvoi à ses travaux (dans l'article de 1926 à la thématique proche du livre, «Le Mot dans la vie et le Mot dans la poésie» on trouve une vague allusion aux formes de politesse en japonais). Quant aux «positions de base» énumérées ci-dessus, elle ne correspondent que partiellement à celles de Humboldt. Le deuxième point, tout particulièrement, s'en écarte : on lui attribue une thèse sur les «lois psychologiques individuelles», alors que Humboldt n'a rien de psychologiste, ce que notaient à la même époque aussi bien G. Špet que R. Šor dans leurs écrits. Enfin, l'interprétation psychologique de «l'esprit du peuple» n'est apparue qu'à l'époque de la «dégénérescence» [*izmel'čanie*]. Ce qui est premier pour Humboldt, ce n'est pas l'individu, mais le «peuple», l'ensemble des locuteurs d'une langue. Cette orientation (collective) se maintient chez Steinthal, et ce n'est que l'école de Vossler qui est passée d'une psychologie collective à une psychologie individuelle. On ne trouve pas chez Humboldt la thèse de l'élaboration de la langue comme système de règles par les linguistes dans des buts pratiques, et la similitude entre la création langagière et artistique joue un rôle de première importance moins chez Humboldt que chez Vossler (et Potebnja). Partout chez Vološinov le «subjectivisme individualiste» est examiné sur la base des travaux de K. Vossler, L. Spitzer, etc. (comme l'autre courant sur la base du *Cours* de Saussure), sans recours direct à Humboldt, lequel recours n'est nullement nécessaire pour parler du «caractère compliqué et contradictoire» et de la «synthèse et de la profondeur philosophique» du savant. Sur la base de ce texte, il est impossible de dire si Vološinov (ou Bakhtine) avait vraiment lu Humboldt, ou bien s'il en avait donné une appréciation entièrement à partir de sa «réfraction» (le mot préféré de Vološinov) de Vossler, et, dans une certaine mesure, de Špet.

Les idées du livre de Vološinov n'étaient pas en accord avec leur temps et tombèrent dans l'oubli pour longtemps. Ce n'est que dans les années 1970 qu'elles furent redécouvertes, en Occident avant l'URSS. Et cela n'est dû qu'en partie à la situation idéologique : les linguistes professionnels de l'époque portaient un autre regard sur le développement de leur science. Symptomatique à cet égard est le compte-rendu que R. Šor fit du livre de Vološinov. Elle écrivait que les idées saussuriennes pouvaient être utilisées «après une refonte radicale», alors que les conceptions de Vossler «nous sont profondément étrangères» (Šor, 1929, p. 154). En d'autres termes, c'est l'«objectivisme abstrait» qui a raison.

En dehors des philosophes du langage, à cette époque, ce sont les sociologues du langage et les historiens de la linguistique qui s'intéressaient à Humboldt. C'est dans ces deux domaines que travaillait alors Rozalija Šor (1894-1939), sur l'initiative de laquelle parurent en russe les premières éditions des livres de F. de Saussure, E. Sapir, J. Vendryes, ainsi que l'histoire de la linguistique de V. Tomsen (sur ce livre, v. *infra*). On ne peut manquer de relever sa remarquable érudition dans le domaine de la linguistique mondiale.

Dans ses travaux sur la sociologie du langage (Šor, 1926 ; 1931), elle s'appuyait essentiellement sur les idées de Saussure, ainsi que d'A. Meillet, Ch. Bally, A. Séchehaye, E. Sapir, en y ajoutant de plus en plus souvent des évaluations marxistes et des prises de positions marristes. Humboldt, de même que F. Schlegel sont rangés parmi les scientifiques qui comparent les langues «dans leur environnement culturel au sens large» et en utilisant la dialectique. Ils sont mis en opposition aux néo-grammairiens et à d'autres linguites de l'époque suivante, qui ont réduit le champ de la recherche, en ramenant la science du langage à une «arène limitées de toutes sortes de comparaisons phonétiques», «à la domination du son sur le sens, en dehors du sens» (Šor, 1931, p. 13-14).

Mais pour Šor, Humboldt est une figure essentiellement historique, et c'est du point de vue de l'histoire des sciences qu'elle a maintes fois écrit à son sujet. Il convient de mentionner avant tout trois de ses publications : un article encyclopédique (Šor, 1930), la section sur Humboldt dans l'édition russe du livre de V. Thomsen (Šor, 1938) et la section correspondante dans le manuel posthume, préparé pour l'impression sur la base de ses publications et de ses brouillons par N. Čemodanov (Šor & Čemodanov, 1945).

Humboldt, dans cet ensemble de textes, est constamment considéré comme un scientifique idéaliste, associé à la philosophie classique allemande, précieux, en dépit de son idéalisme, par sa façon de poser de vastes problèmes et de lutter contre «la conception, propre au philologisme, de la langue comme un mécanisme mort, fixée une fois pour toutes dans les monuments écrits» (Šor, 1930, p. 804). Caractéristique à cet égard est l'attitude envers lui dans la version russe du livre du linguiste danois V. Thomsen, publié à l'initiative et sous la direction de Šor. Son auteur, dans une description très détaillée de l'évolution de la linguistique indo-

européenne au XIXème siècle, mettait un signe d'égalité entre la linguistique scientifique et la linguistique historico-comparative. Comme l'indiquait Šor dans son introduction au livre (Šor, 1938, p. 6), Thomsen ignorait les problèmes philosophiques du langage. En particulier, il n'a fait presque aucune mention de Humboldt. C'est pour cette raison que fut ajouté à l'ouvrage un bref aperçu d'histoire des théories linguistiques, rédigé par Šor, dans lequel une attention particulière est accordée à Humboldt (Šor, 1938, p. 117-121). Il y est affirmé que ce dernier a jeté les fondements philosophiques de la linguistique historique et comparative. De nombreux éléments reçoivent l'approbation de Šor, notamment la lutte contre le philologisme, et une approche historique cohérente de la langue, mais son idéalisme est déclaré irrecevable. En particulier, Humboldt a raison de dire que le langage est «un instrument d'éducation de la pensée», mais il ne voit pas que le langage et la conscience sont «un reflet de la réalité objective» (Šor, 1938, p. 119). On trouvera des estimations similaires dans l'ouvrage de Šor & Čemodanov, 1945.

Les conceptions de Šor portent la marque du principe communément admis dans ces années-là en Union soviétique, selon lequel toute science non-marxiste reflète le rôle historique de la catégorie qui l'a engendrée, à savoir la bourgeoisie. La phase ascendante du développement de cette dernière correspond aux XVII-XVIIIème siècles, suivie, à partir du début du XIXème siècle, par sa «régression». C'est dans cet ordre d'idées que Humboldt, considéré par Šor comme l'un des sommets de la «linguistique bourgeoise» était classé parmi les savants du XVIIIème siècle, même si (ce que, bien sûr, elle savait), l'ensemble de son travail sur le langage parut au début du siècle suivant. Elle refusait à juste titre l'idée, remontant à H. Steinthal, de Humboldt comme «génie solitaire», dont les idées «ne peuvent être déduites de ce qui a précédé», elle étudiait au contraire (comme G. Špet) la relation entre les idées de Humboldt et celles de ses prédécesseurs. Dans le même temps, elle sous-estimait l'évolution ultérieure de ses idées à l'époque de la «régression», rejetant entièrement, en particulier, les idées de l'école de K. Vossler.

Comme Vološinov, Šor se considérait comme linguiste marxiste. Cependant, les idées de Vološinov allaient à l'encontre de ce que faisaient tous les autres spécialistes, et Šor, qui utilisait les mots les plus durs pour blâmer la «linguistique idéaliste», en réalité y adhérait en grande partie, mais dans la variante de Saussure et Meillet, et non de Humboldt. Les autres linguistes qui voulaient construire une linguistique marxiste tenaient généralement Humboldt en très haute estime. Le groupe du «Jazykofront», qui faisait concurrence au marrisme, y voyait l'équivalent linguistique de Hegel, qui était considéré comme le plus grand des prédécesseurs immédiats du marxisme parmi les philosophes (*Revoljucija i jazyk*, 1931, p. 13-14).

C'est la «Nouvelle théorie du langage» de N. Marr (1864-1934) qui était alors considérée comme l'étalon de la linguistique marxiste. Ce scientifique, qui s'appliquait à déprécier entièrement la «linguistique indo-

européenne», en fait avait une plus haute estime des linguistes de la première moitié du XIXème siècle comme Humboldt. Il est certain que ce dernier était proche de Marr, tant par la formulation des questions les plus larges que par l'absence d'un grand désir de se concentrer sur les détails. Ce qui eut le plus d'influence sur Marr est l'idée de *stadialité*, qui, après quelques modifications, devient un pilier de la «nouvelle théorie», (v. Alpatov, 2003, p. 247-252). Il a déjà été noté par des scientifiques contemporains un trait spécifique de Marr : ses conceptions sont en grande partie fondées sur les idées de penseurs occidentaux de la première moitié du XIXème siècle, alors qu'il rejetait largement toutes les théories postérieures (Sériot, 1999, p. 264).

Parmi les disciples et adeptes de N. Marr dans les années 1920-1930, l'un des plus talentueux et importants fut Vasilij Abaev (1900-2001), qui se libéra vite du cadre du marrisme et en surmonta l'influence. Déçu par les idées de son maître, il n'adhéra pas non plus ni aux dogmes néogrammairiens, ni au structuralisme, essayant de suivre autant que possible, les idées et les approches de Humboldt et des autres «fondateurs», en particulier, F. Bopp et A. Schleicher. Mais, bien sûr, il ne pouvait pas ignorer le matériau factuel accumulé au cours du XXème siècle, ni les moyens techniques mis au point par la science qui avait suivi. Au cours de ses presque quatre-vingts ans d'activité scientifique, Abaev s'est constamment efforcé de poser et, dans la mesure du possible, de résoudre les «questions fondamentales» : la relation du langage et de la pensée, l'image linguistique du monde, etc.

Symptomatique est ce passage d'un des premiers ouvrages d'Abaev :

> La science des fondateurs, c'est la science d'une classe montante avec toutes les qualités inhérentes à une telle science : l'audace de la pensée, l'étendue du champ d'application, une capacité hautement développée de généraliser. Au contraire, toute la linguistique qui a suivi, c'est-à-dire aussi bien la linguistique néogrammairienne que 'sociologique' (A. Meillet, F. de Saussure, Ch. Bally – *V.A.*), est la science d'une classe en déclin, avec le penchant irrésistible pour un mégotage tâtillon et terre-à-terre, qui est propre à cette science. Et lorsqu'il s'agit de l'héritage bourgeois, pour nous W. Humboldt et Fr. Bopp sont certainement supérieurs et plus précieux que Brugmann ou Meillet, de même qu'en philosophie Hegel est au-dessus de Wundt, en littérature Goethe est au-dessus de Maeterlinck, en musique Beethoven est au-dessus de Strauss. Malgré toutes leurs erreurs, les 'anciens' avaient une pensée philosophique suffisamment large et profonde pour percevoir la langue comme une *unité*, une unité de forme et de contenu, dotée de propriétés et de lois spécifiques. Leur erreur était de chercher les racines du contenu et de la forme dans l''esprit' et non dans l'être. Mais cette erreur ne les a pas empêchés de voir clairement le rôle de premier plan et décisif du contenu, la 'forme interne'. Ils étaient au plein sens du terme

> des penseurs, et non des grammairiens de chaire[3]. Ils n'avaient pas peur de poser les questions fondamentales quand ils y étaient amenés au cours de leurs investigations. (Abaev, 1933 [2006, p. 18])

Dans ses plus brillantes publications théoriques (Abaev 1934 [2006]; Abaev 1936 [2006]), il a proposé le concept de «langue comme idéologie», par opposition à la «langue comme technique», équivalente pour lui à la langue au sens saussurien. Par exemple, la sémantique des mots telle qu'elle figure dans le dictionnaire est une «sémantique technique», mais dans l'étymologie, dans le rapport sémantique d'un mot avec d'autres mots, ainsi qu'entre les sens d'un mot se reflète telle ou telle idéologie. On reconnaît ici, de toute évidence, l'influence de ces mêmes idées humboldtiennes sur la «forme interne», ce que reconnaissait Abaev lui-même :

> Lorsque W. Humboldt a introduit le concept de 'forme interne' de la langue, il était bien évidemmemt guidé par une vérité dont il avait confusément conscience, à savoir que derrière les catégories de la langue se cache une certaine *idéologie*. Ce fut une intuition lumineuse et brillante, qui aurait pu donner les résultats les plus fructueux. Mais elle a fait s'égarer Humboldt dans le sombre labyrinthe du *Volksgeist* (l'esprit du peuple – *V.A.*), dont il n'a jamais été en mesure de sortir. (Abaev, 1936 [2006, p. 49])

Ou bien encore, dans un texte plus tardif :

> La théorie de la 'forme interne' est liée au meilleur moment de la linguistique indo-européenne, celui de la jeunesse romantique et de sa quête audacieuse. Sans compréhension claire des racines matérielles de la langue, et considérant celle-ci comme un pur produit de 'l'esprit du peuple', les linguistes idéalistes du siècle dernier recherchaient dans la 'forme interne' non pas une idéologie sociale concrète, historiquement conditionnée à chaque époque donnée, mais l'expression éternelle et immuable de 'l'esprit du peuple'. C'est pourquoi le concept de 'forme interne' était appliqué non seulement à des éléments particuliers de la langue, mais aussi à la langue dans son ensemble, ce qui, à notre avis, est déjà du mysticisme pur. (Abaev, 1948 [2006, p. 59])

Encore une fois, la tradition de Humboldt, malgré sa flatteuse évaluation, est réduite à celle de Potebnja. En parlant de «langue comme idéologie», Abaev en fait étudiait ce que nous appelons aujourd'hui les *images linguistiques du monde*, voir à ce sujet Nikolaeva, 2000.

Un autre inguiste intéressant à avoir utilisé les idées de Humboldt était Lev Jakubinskij (1892-1945). Dans son travail le plus notable, «Sur la parole dialogale» (1923), récemment publié en français (Jakubinskij, 2012, p. 56-158), il soulevait la question des «buts de l'énoncé verbal» (*ib.*,

---

[3] [L'expression «kateder-grammatiki» est une allusion à *Kathedersozialismus*, mouvement socialiste réformiste en Allemagne dans les années 1860-1870, raillé par les socialistes radicaux. (*NdT*)]

p. 60), question qui, dans ces années-là, était le plus souvent ignorée par la science. Jakubinskij y reconnaît Humboldt comme pratiquement le seul linguiste à avoir noté «une certaine diversité fonctionnelle de la parole» (*ib*., p. 60), et, en particulier, mis en évidence la distinction entre la poésie et la prose, ainsi que les variétés de cette dernière : «prose scientifique», «prose de l'éloquence», etc. (*ib*., p. 60-64).

Mais le nombre de linguistes faisant allusion à Humboldt en Union soviétique dans les années 30 et surtout les années 40 s'est fortement restreint. Néanmoins, on pouvait rencontrer des échos de ses idées chez des linguistes qui ne mentionnaient pas son nom. Par exemple, V. Zvegincev a relevé chez L. Ščerba (1880-1944), qui a dirigé après Baudouin de Courtenay l'école de linguistique de Pétersbourg-Leningrad, l'idée humboldtienne de l'immersion dans le monde spirituel, l'étude de la langue en tant qu'activité, etc. (Zvegincev, 1981). Voir, par exemple, la déclaration suivante :

> Il ne fait aucun doute qu'en parlant, nous utilisons souvent des formes de certains mots que nous n'avons jamais entendues auparavant, nous produisons des mots qui ne sont prévus par aucun dictionnaire, et, ce qui est le plus important, et ce dont, à ce qu'il me semble, personne ne doute, nous combinons des mots, certes selon des lois de combinaison déterminées, mais souvent de la façon la plus inattendue, en tout cas, non seulement des combinaisons déjà entendues, déjà utilisées, mais des combinaisons toujours nouvelles. (Ščerba, 1931 [1960, p. 301)

On peut voir ici le reflet des idées humboldtiennes sur la nature créatrice de la langue (Chomsky devait ensuite exprimer des idées similaires). Mais dans l'ensemble, la linguistique soviétique de ces années-là évoquait de plus en plus rarement les conceptions du classique allemand.

Jamais peut-être en Russie ou en Union soviétique Humboldt n'a été aussi mal considéré qu'à la fin des années 40 – début des années 50, aussi bien juste avant l'intervention de Staline en linguistique (juin 1950) qu'immédiatement après. Dès avant cette «intervention», le marriste G. Serdjučenko dénonçait le manuel de R. Šor et N. Čemodanov pour «répétition sans esprit critique» de «la vieille version» des grands mérites de Humboldt et d'autres linguistes allemands, tout en ignorant le «véritable fondateur» de la linguistique scientifique M. Lomonosov (*Literaturnaja Gazeta*, 17.12.1947). En octobre 1948 I. Meščaninov (1883-1967), le leader de la linguistique soviétique, auparavant très loyal envers Humboldt, déclarait qu'il était «raciste» et le comparait à G. Mendel, ce qui à l'époque était une très grave accusation (Meščaninov, 1948, p. 473). Pour l'essentiel, le principal défaut de Humboldt était la fatale circonstance qu'il n'était pas un savant russe. Dans ces années-là on avait coutume d'estimer hautement son disciple russe A. Potebnja.

L'article sur W. Humboldt paru dans la deuxième édition de la *Grande Encyclopédie soviétique* (Humboldt, 1952, sans indication d'auteur) à l'époque où régnait sans partage la «théorie stalinienne du langage»» ne contient pas de telles accusations fracassantes, et ne fait que

répéter bon nombre d'appréciations de Šor et d'autres auteurs des années 1920-30. Mais on sent bien le changement d'orientation : «Idéaliste par ses vues philosophiques, H. ne fut pas en mesure de donner une analyse correcte du vaste matériau concret qu'il avait recueilli dans ses nombreux ouvrages» ; le système de Humboldt est «contradictoire et idéaliste» ; en conformité avec le nouvel esprit du temps, l'idée d'évolution par stades est déclarée «réactionnaire». Pourtant, dans cet article encyclopédique de 1952, les aspects positifs du travail de Humboldt ne se limitent pas à la collecte d'un «vaste matériau concret» : on y range aussi bien l'idée de la langue comme un processus de création que l'élaboration d'une classification morphologique des langues (en excluant sa composante stadiale), et, comme auparavant, la lutte contre l'idée que la langue est un ensemble de règles. Bilan : il faut «se débarrasser de la coquille idéaliste», et sauvegarder le «noyau rationnel» de l'enseignement de Humboldt.

Mais, bien qu'à l'époque soviétique on considérât le côté positif de l'héritage du penseur allemand comme la lutte contre la conception de la langue en tant que «mécanisme mort», comme un «ensemble de règles», le développement global de la linguistique soviétique, particulièrement net après le rejet du marrisme, allait exactement dans le sens de cette conception rejetée par Humboldt, vers ce que V. Vološinov appelait l'«objectivisme abstrait». Le linguiste japonais K. Tanaka, a consacré un travail à ce sujet (Tanaka, 2000, p. 131-132). Cette approche est particulièrement manifeste dans la linguistique structurale, dont le développement fut important en URSS depuis les années 50, et qui reconnaissait d'autres autorités.

Symptomatiques à cet égard sont deux ouvrages, de la plume d'auteurs de générations différentes, liés au paradigme saussurien. Le premier est un manuel universitaire bien connu en Russie, celui de A. Reformatskij (1900-1978).

Au début de sa carrière, Reformatskij a été influencé par G. Špet (ce qui s'est probablement manifesté dans la mention positive de la conception husserlienne du signe (Reformatskij, 1967, p. 22-23)). Dans l'ensemble, cependant, la tradition de Humboldt eut peu d'effet sur lui. Son manuel abonde en références à un grand nombre de linguistes de différentes époques, mais Humboldt est mentionné, sur les 528 pages de l'ouvrage, sept fois seulement (beaucoup moins que, par exemple, F. de Saussure, I. Baudouin de Courtenay ou F. Fortunatov). Ses œuvres (même les extraits déjà disponibles en 1967 dans l'anthologie de Zvegincev) ne sont mentionnées dans aucune des bibliographies (notons que Reformatskij et déjà Jakubinskij sont parmi les rares linguistes à utiliser la traduction de Biljarskij).

Des sept mentions de Humboldt dans le manuel, deux sont superficielles : il s'agit de son étude du basque (Reformatskij, 1967, p. 389) et de l'accent mis sur le rôle de la position verticale pour le développement du langage (*ib*., p. 470). Dans la première partie, théorique, du livre, Humboldt n'est mentionné que deux fois, pour sa thèse sur le rôle social de la

langue (*ib*., p. 32) et pour la différenciation du langage et de la parole (*ib*., p. 33). Dans les deux cas, il apparaît comme le découvreur de vérités qui reçurent plus tard une «formulation plus précise» chez d'autres personnages : dans le premier cas il s'agit de Karl Marx, dans le second, de Ferdinand de Saussure. Par la suite, Humboldt est cité à propos de la notion de synonymie, parce que «il y a plus d'un siècle» il a exprimé un point de vue partagé par Reformatskij : la synonymie est fondée sur un communauté nominative, et non sémasiologique (*ib*., p. 91). Il n'est guère facile, sur la base de ces références fragmentaires, de se faire une idée précise des conceptions du penseur allemand.

Et ce n'est que dans la section sur la classification typologique des langues que Humboldt se trouve au centre de l'attention, ce qui était typique du structuralisme en général, cf. le jugement qu'en fait V. Mathesius : Humboldt est précieux par le fait qu'il «comparait les différentes langues d'un point de vue analytique, quel que soit leur lien de parenté génétique» (Mathesius, 1947 [1960, p. 89]), mais ses positions en matière de théorie générale sont classées comme «système mystique». Et c'est ici, en décrivant la classification humboldtienne, que Reformatskij donne un bref aperçu de ses idées principales : langue et pensée, forme et matière, forme interne, etc. (Reformatskij, 1967, p. 453-454). C'est alors, dans l'avant-dernier chapitre de l'ouvrage, qu'est donnée, enfin, une évaluation globale de Humboldt, en accord avec le standard courant de l'époque en URSS :

> Humboldt était un idéaliste romantique, il était en philologie ce qu'était en philosophie son contemporain Hegel. C'est pourquoi bon nombre de thèses de Humboldt ne peuvent pas être acceptées par la linguistique soviétique. Mais son esprit pénétrant et son exceptionnelle érudition dans les langues nous forcent à évaluer très attentivement ce grand philosophe et linguiste du XIXème siècle. (*ib*., p. 453)

Enfin, dernière mention dans le livre, et critique acerbe : «Erronées et irréalistes sont les conceptions des romantiques (les frères Schlegel, Grimm, Humboldt) sur un passé grandiose, ayant atteint le sommet de la beauté, qui se serait effondré en raison de la perte de l'«esprit du peuple» (*ib*., p. 464). Or Humboldt n'avait jamais écrit cela, qui, mis à part l'«esprit du peuple», constituait plutôt le point de vue d'A. Schleicher. De façon générale, Humboldt était pour Reformatskij une figure de la science passée.

Mais voyons l'esquisse historique du développement de la linguistique structurale, écrite par un éminent linguiste, né trente ans plus tard, et qui est toujours actuellement en activité (Apresjan, 1966). Dans ce livre, c'est Saussure qui est proclamé fondateur de la linguistique moderne, ses prédécesseurs, sont, à des degrés divers, I. Baudouin de Courtenay, F. Fortunatov, F. Boas, F. Brunot, O. Jespersen, A. Peškovskij et d'autres, H. Paul est mentionné une seule fois, et Humboldt jamais. Le nom d'A. Potebnja n'apparaît pas non plus. Ju. Apresjan, pas plus que les autres structuralistes soviétiques, ne pouvait, dans ces années-là, trouver chez eux quoi que ce soit en accord avec ses positions, comme autrefois F. Fortunatov.

Dans les années 1960, c'est chez certains linguistes de la vieille génération, y compris encore une fois V. Abaev, qu'on peut trouver une haute appréciation de Humboldt, par opposition au «mégotage tâtillon» des chercheurs de l'époque suivante :

> Que la langue forme un système, et non pas une somme mécanique d'éléments disparates, était évident déjà pour Humboldt. Il voyait clairement les 'relations de dépendance mutuelle' dans la langue. Il s'insurgeait contre le fait de 'briser la langue en morceaux, et de faire des descriptions à partir de ces fragments'- (Abaev, 1965 [2006, p. 114-115)

Selon lui, entre Humboldt et Saussure il ne peut exister «aucun lien. Saussure est le continuateur non pas de Humboldt, mais de l'orientation formaliste antihumboldtienne qui s'est donné libre cours dans l'école néogrammairienne» (*ib.,* p. 115). Bien sûr, c'était une prise de position extrémiste (qu'on pense à l'aphorisme de Saussure, remontant à Humboldt : «La langue est une forme, et non une substance»), tout comme le fait de considérer même la «linguistique transformationnelle», c'est-à-dire Chomsky, comme appartenant à la «mouvance formaliste» (*ib.,* p. 117). Rappelons toutefois qu'à l'époque en URSS on rapportait constamment le génération-visme au structuralisme. Répétant les formules de son ancien article en changeant quelques noms, Abaev écrivait : «Il n'y a aucune raison objective de placer la philosophie de Heidegger au-dessus de celle de Hegel, la conception historique de Spengler et Toynbee au-dessus de la théorie historique de Marx, les idées linguistiques de Saussure au-dessus des idées linguistiques de Humboldt» (*ib.,* p. 112]. Il considérait le «formalisme» en linguistique universitaire comme une manifestation de la «déshumanisation» de la culture occidentale moderne, faisant ainsi écho à Vološinov.

Si, dans les années 1930, les déclarations d'Abaev n'avaient suscité ni intérêt particulier ni condamnation ouverte, en 1965 en revanche, semblable prise de position provoqua l'indignation de nombreux linguistes (cet article fut même considéré par certains comme une mesure conservatrice officielle, bien que l'auteur n'ait certainement fait qu'exprimer son point de vue personnel). L'article fut suivi d'une discussion dans la revue *Voprosy jazykoznanija*, au cours de laquelle aucun des participants n'apporta son appui complet aux idées qui y étaient défendues. L'éminent linguiste de la même génération qu'Abaev, Petr (Piotr) Kuznecov (1899-1968) publia un article particulièrement sévère en défense du structuralisme (Kuznecov, 1966). On dit que Kuznecov l'avait à l'origine intitulé «L'obscurantisme sous un masque humaniste», mais que la rédaction en avait corrigé le titre pour une version plus neutre. Le travail d'Abaev en 1965 apparaît comme autant en désaccord avec son temps que celui de Vološinov en 1929 : la ligne principale de l'évolution scientifique allait en sens contraire de celle de Humboldt, même si certaines de ses idées se prolongeaient dans l'interprétation de Saussure (forme et substance) ou d'E. Sapir (en typologie).

On trouvait toutefois, dans le camp structuraliste lui-même certains chercheurs isolés qui montraient un grand intérêt pour l'enseignement de

Humboldt. Il s'agit avant tout du fondateur du département de linguistique théorique et appliquée de l'Université de Moscou Vladimir Zvegincev (1910-1988), qui a toujours manifesté de l'intérêt pour les problèmes philosophiques du langage. Dans toutes les éditions de sa célèbre anthologie sont inclus des extraits représentatifs de l'ouvrage principal de Humboldt, dans une traduction nouvelle effectuée par son auteur (Zvegincev, 1964, p. 85-104), et dans la troisième édition y est ajouté son article «Sur l'étude comparative des langues en fonction des différentes périodes de leur développement», traduit par une collègue de son département, Z. Murygina (*ib*., p. 73-84).

Aussi bien dans sa présentation de l'anthologie (*ib*., p. 69-72) que dans ses cours à l'Université de Moscou, Zvegincev portait une très haute appréciation de Humboldt. Pour avoir suivi son cours pendant l'année universitaire 1966-1967, je me souviens qu'il parlait de Humboldt comme d'un sommet solitaire dans la science du langage, dont Saussure n'avait pu s'approcher que dans une très modeste mesure, sans parler des autres linguistes. Cf., en particulier, cette citation : Saussure est «le seul scientifique capable de se mesurer avec W. Humboldt» (Zvegincev, 1978, p. 176). Zvegincev disait que l'idée la plus précieuse de Humboldt était la nécessité d'étudier la langue en même temps que celui qui la parle, et il insistait sur le fait que Humboldt était extrêmement contemporain, et que ce n'était que maintenant que la science parvenait à comprendre nombre de ses positions.

Dans son texte de l'anthologie, écrit dans les années 1950, il évoque l'idéalisme de Humboldt, ce qui était alors considéré comme un défaut, mais cet idéalisme est dit être compensé par une «vive intelligence» et «une profonde pénétration dans l'essence des processus d'évolution et de fonctionnement de la langue» (Zvegincev, 1964, p. 70). Il met surtout en évidence la façon d'envisager la langue comme outil de la pensée, comme activité, le fait de souligner l'importance de la fonction communicative de la langue, la thèse que le langage se situe entre l'homme et le monde extérieur (*ib*., p. 71). Dans la déclaration de Humboldt : «La langue comme la somme de ses produits se distingue des actes individuels de l'activité de parole», il trouve la distinction de la langue et de la parole, mise en pratique longtemps avant Saussure (*ib*.). Il tient en très haute estime le texte «Sur l'étude comparée des langues…», dans lequel «Humboldt insiste fortement sur l'importance et la nécessité de la sécabilité (ou, en termes modernes, du caractère discret) pour le fonctionnement de la langue, laquelle sécabilité doit se réaliser aussi bien au plan du contenu (le monde des idées) qu'à celui de l'expression (dénomination linguistique)» (*ib*., p. 70). Il est évident que l'auteur ne cherche pas seulement à rendre compte des principales idées de son «héros», mais à affirmer l'importance de ses idées pour l'époque du structuralisme, époque qui se prolongeait alors en Union soviétique. Il faisait pour cela recours à une modernisation de la terminologie : langue et parole, plan du contenu et plan de l'expression, caractère discret. Et de conclure :

> En dépit des fondements idéalistes de son enseignement, W. von Humboldt a énoncé de nombreuses idées intéressantes et utiles, que ne peut ignorer aucun linguiste, même si son mode d'exposition brumeux et complexe n'en facilite pas la compréhension. (*ib*., p. 72).

En quelque sorte, Zvegincev invite le lecteur à ne pas prêter trop d'attention aux difficultés de compréhension des textes humboldtiens, et à se porter directement à l'essence même de ses idées.

Dans les années 1970-80, Zvegincev fit à plusieurs reprises référence à l'héritage du classique allemand dans des articles de nature théorique, réunis dans un recueil posthume (Zvegincev, 1996). Voir aussi l'article paru dans le volume de traductions en russe de Humboldt (Zvegincev, 1984), ainsi que son compte-rendu d'un volume précédent (Zvegincev, 1978).

A cette époque, il avait déjà cessé de mentionner l'«idéalisme» de Humboldt, appelant à ne pas faire une interprétation littérale de son lexique :

> Pour je ne sais quelle raison, nous oublions le fait élémentaire que W. Humboldt appartenait à un certain temps, et parlait la langue de son temps. Si on focalise l'étude de son héritage scientifique uniquement sur les termes qu'il emploie, et si, par exemple, on tire des conclusions sur sa conception d'ensemble simplement à partir du terme complexe «esprit du peuple», alors on peut le faire avec autant de succès à propos de l'expression «la vie spirituelle du peuple», qui n'a rien de répréhensible. (Zvegincev, 1978, p. 175)

Il s'opposait également à l'idée d'associer Humboldt à la philosophie kantienne.

Zvegincev distinguait deux aspects de la linguistique : l'étude du langage et l'étude des langues, qui nécessitent des théories et des méthodes différentes. Parlant de l'histoire de la linguistique, il écrivait :

> Les exemples les plus marquants de chercheurs occupant des positions différentes et engagés dans des objets complètement différents, sont sans doute F. Bopp et W. von Humboldt. Le premier étudiait les langues, et le second le langage. L'orientation différente de leur recherche est si frappante qu'on a l'impression que ces deux chercheurs appartiennent à des sciences différentes. (Zvegincev, 1996, p. 318).

C'est ainsi qu'il explique que la génération suivante des linguistes, engagés seulement dans l'étude des langues, le renvoyaient dans «le domaine incertain de la philosophie du langage.» Cependant, ces deux domaines, selon Zvegincev, ne sont pas égaux :

> Si Humboldt, qui étudiait le langage, s'appuyait sur les langues particulières non seulement de façon pertinente, mais également pour y trouver des arguments venant corroborer ses observations profondes sur la nature du langage,

> on ne peut en dire de même en ce qui concerne [le traitement du langage chez] Bopp. (*ib*., p. 318-319)

Dans ses cours tout autant que dans l'anthologie, Zvegincev soulignait l'anticipation par Humboldt de nombreuses idées modernes :

> V. Humboldt occupe dans l'histoire de la linguistique une place très particulière. Son nom est lié à la formulation des questions les plus difficiles, qui n'ont pas reçu de solution univoque à l'heure actuelle. Sous sa bannière théorique on trouve réunis des chercheurs d'orientations tout à fait opposées. Il est arrivé bien des fois qu'apparaisse une nouvelle théorie exceptionnelle et originale, et qu'ensuite, après un examen attentif, il se soit avéré que tout cela avait 'déjà été fait', et justement par Humboldt, seulement de façon beaucoup plus intéressante et perspicace. (Zvegincev, 1978, p. 175)

(l'épithète *perspicace* était souvent appliquée à Humboldt par Reformatskij et Zvegincev). Dans ses articles des années 1970-80, il relevait que Humboldt avait anticipé les idées de Saussure sur la langue et la parole (Zvegincev, 1996, p. 123), celle d'E. Benveniste sur l'orientation téléologique du langage (*ib*., p. 89-90) et, enfin, de Chomsky.

En parlant de la linguistique du langage par opposition à la linguistique des langues, il écrit :

> De façon naturelle, toutes les principales qualités du langage, considéré sous cet angle, se révèlent avant tout dans son activité (quelle que soit la façon dont on comprend ce mot), c'est ce qui explique que les théories linguistiques de cet ordre sont essentiellement des théories de l''activité' et de ses capacités 'opératoires'. Telle est la nature de toutes les théories linguistiques de cet ordre, depuis Humboldt jusqu'à Chomsky. (*ib*., p. 70-71)

Et encore :

> En vertu du fait que les travaux de Chomsky à ce stade de l'évolution de la linguistique constituaient la dernière étape du développement d'une théorie du langage, restant fidèle à ses principes généraux, ils étaient peut-être la façon la plus complète d'en dévoiler les principales caractéristiques. (*ib*., p. 71)

Dans la conception exposée par Chomsky dans ses livres des années 1960 *Aspects de la théorie syntaxique* et *Langue et pensée* (publiés en russe sous sa direction), Zvegincev met avant tout en évidence la volonté de construire une théorie explicative, d'étudier les caractéristiques universelles du langage humain, qui reflètent les caractéristiques universelles de la pensée humaine (*ib*., p. 72).

Beaucoup d'interprètes de Humboldt ont mis au premier plan dans sa problématique la notion de forme interne, mais c'est à l'idée de langue comme activité que Zvegincev a accordé une attention toute particulière. Dans toute une série de publications il a élaboré le concept de *psychosphère*, c'est-à-dire le milieu environnant de l'homne, avec la *biosphère*, et

recevant son expression la plus complète dans la langue. Selon lui, «c'est sans doute Humboldt qui a formulé le premier, et de la façon la plus complète la notion de langue comme psychosphère» (*ib*., p. 160). C'est dans cette perspective qu'il étudiait les idées du penseur allemand (*ib*., p. 160-161, 195-196).

Si dans les années 60 et au début des années 70 Zvegincev était solitaire dans sa passion pour Humboldt (il ne pouvait pas considérer Abaev comme un allié), à la fin des années 70, la situation a évolué. En effet, à ce moment-là, la science soviétique a commencé à abandonner son opposition frontale entre «traditionalisme» et structuralisme, et à montrer de l'intérêt non seulement pour les problèmes d'organisation de la langue, mais aussi pour ceux du fonctionnement du langage. Il pourrait y avoir ici un effet indirect de la «révolution chomskienne», bien qu'il n'y ait eu en URSS pratiquement aucun disciple direct du générativisme américain. Et c'est à ce moment-là que, dans différentes parties de ce qui était alors un État unifié paraissent presque simultanément deux livres qui étudient et développent la conception de Humboldt. A Moscou, c'est celui de V. Postovalova (1982), et à Tbilissi en géorgien celui de G. Ramišvili (1978) (dont les idées de base furent reflétées dans une publication en russe (Ramišvili, 1984)). Notons que G. Ramišvili s'était occupé de Humboldt déjà auparavant, mais il est curieux que ses principales publications sur ce sujet aient paru dans les années 60 en RDA en allemand.

V. Postovalova expliquait que ce qui l'intéressait était «... le projet de reconstituer la conception de Humboldt dans son ensemble, et non pas d'élaborer une théorie linguistique sur ses bases» (Postovalova, 1982, p. 12). Elle partait du principe que «Humboldt est à la fois un philosophe du langage et un linguiste (qui étudie le langage)» (*ib*., p. 181). C'est pourquoi elle a essayé de combiner une analyse philosophique et linguistique de sa conception, en s'appuyant à la fois sur ses interprètes-linguistes (les néohumboldtiens, G. Ramišvili) et sur les philosophes. De plus, parallèlement aux idées des philosophes travaillant directement dans la ligne de Humboldt (G. Špet, etc.), elle prenait fortement appui sur les idées de philosophes soviétiques contemporains de la sortie du livre, qui, indépendamment de Humboldt, proposaient une approche de la langue comme activité (G. Ščedrovickij, E. Judin, V. Švyrev, etc.) À son avis, Humboldt jusqu'à présent était le seul penseur à avoir utilisé le concept d'activité en dehors de la philosophie, en l'appliquant à un objet concret, la langue (*ib*., p. 14).

V. Postovalova justifiait la nécessité de se tourner vers Humboldt par les processus qui se faisaient jour à cette époque, non seulement en linguistique, mais dans la science en général :

> Il y a deux catégories de base qui caractérisent l'appréhension scientifique moderne du monde : 'système' et 'activité', venant se substituer à la vision des objets comme 'structures' et 'choses'. (*ib*., p. 3)

Cette idée peut facilement être projetée sur la linguistique. Un peu plus loin elle déclare sans ambages :

> Le structuralisme, encore très populaire jusqu'à il y a peu, a, en un sens, épuisé ses capacités. On a vu apparaître les impasses récurrentes de l'approche immanente de l'étude de la langue avec son principe de 'la langue en soi et pour soi'. La tentative de surmonter le formalisme sémiotique, largement répandu à l'époque de la vision structuraliste du monde, et qui avait conduit (si on le comprenait d'une certaine façon), à oublier la véritable nature du langage comme phénomène humaniste, provoque une vague inverse d'intérêt pour une vision anthropologique du langage […] et contribue à dépasser les limites étroites de la vision du monde immanente. (*ib*., p. 4)

Et ce problème est même appelé la «déshumanisation de la linguistique» (*ib*., p. 5), ce qui est clairement inspiré par V. Abaev.

Le livre examine la conception humboldtienne dans son intégralité. Ses principales caractéristiques sont : «l'investigation de l'objet d'étude dans le contexte le plus large», «l'approche dynamique et active», «l'approche dialectique», l'anthropomorphisme, l'approche holistique et systémique, l'étude de son objet comme quelque chose en constante renaissance, le panchronisme, le typologisme, le déductivisme, le continuisme, le synthétisme, la façon «figurative et métaphorique de voir l'objet» (*ib*., p. 36-37). Tous ces aspects font l'objet d'un examen attentif chez V. Postovalova. Notons également que, contrairement à V. Zvegincev et G. Ramišvili, elle soulignait que «le concept d'esprit [...] appartient aux fondements de la théorie scientifique de Humboldt» (ib., p. 185). Et cela, tout en mettant les idées de Humboldt en rapport avec celles de Karl Marx.

G. Ramišvili, lui, cherchait non seulement à interpréter les idées de Humboldt, mais également à proposer sa propre conception linguistique, construite sur leurs fondements. Il appelait sa théorie «énergétique», en s'appuyant sur la formule bien connue de Humboldt sur le langage comme activité ; c'est précisément cette composante qu'il mettait en avant dans la conception de Humboldt, comme le faisait Zvegincev (Ramišvili, 1984, p. 24 etc.). A partir des idées de Humboldt, le scientifique géorgien essayait de comprendre ce qu'est l'homme en tant qu'être de langage et «ce que l'on peut atteindre au moyen du langage» (Ramišvili, p. 122). Il mettait tout particulièrement l'accent sur l'approche systémique de Humboldt, qui avait anticipé les idées de F. de Saussure. Selon G. Ramišvili, Humboldt était le fondateur de la linguistique synthétique, et Saussure, de la linguistique analytique, deux approches non pas exclusives, mais complémentaires. Son interprétation des idées de Humboldt tenait compte de celles de Hjelmslev et d'autres. Selon V. Postovalova, on peut décrire la conception de Ramišvili comme une «linguistique anthropologique d'orientation humboldtienne», où «l'accent est mis sur l'étude de l'activité de transposition, ou transformation des objets du monde en objets de conscience» (Postovalova, 1982, p. 201).

Le pic du regain d'intérêt pour le penseur allemand à la fin de l'ère soviétique a été la préparation de la première, et jusqu'à présent unique, édition russe des œuvres de Humboldt. Jusque-là, il n'existait que les anciennes traductions de Biljarskij et Jarockij, vieillies, et devenus des raretés bibliographiques, et des fragments de traductions dans le livre de Špet et l'anthologie de Zvegincev ; une partie importante de l'œuvre de Humboldt n'a pas été traduite du tout. Maintenant, on possède en russe deux volumes (Humboldt, 1984 ; Humboldt, 1985), qui ensemble couvrent la partie essentielle de son héritage (20 textes). Tous les spécialistes de Humboldt à l'époque en Union soviétique ont participé à la préparation des publications : G. Ramišvili (rédacteur principal), V. Zvegincev, V. Postovalova. Le second volume, qui comprenait, en plus des œuvres linguistiques également des travaux philosophiques, a été réalisé, avec G. Ramišvili, par le célèbre philosophe Arsenij Gulyga. Parmi les traducteurs il y avait des chercheurs de renom : S. Starostin, V. Bibixin, le spécialiste de littérature germanique A. Mixajlov, V. Ivanov a participé à la rédaction des commentaires. On a utilisé aussi les traductions déjà existantes de V. Zvegincev et de Z. Murygina. C'est probablement la meilleure édition de ces travaux de Humboldt en dehors de l'Allemagne. L'ouvrage comprend également des articles (Ramišvili, 1984; Zvegincev, 1984; Gulyga, 1984, Ramišvili, 1985 ; Gulyga, 1985), dans lesquels les idées de Humboldt étaient interprétées et commentées sur un fond historique et dans leur contexte historique.

G. Ramišvili donnait une évaluation globale des idées de Humboldt sur la langue et le langage, en précisant qu'on ne peut le considérer ni comme uniquement un linguiste, ni comme uniquement un philosophe :

> Sa façon de voir la langue dans le contexte large des questions connexes satisfait aussi bien aux exigences de la philosophie qu'à celles de la linguistique. Nous nous trouvons devant un essai d'intégration, qui surmonte l'étroitesse et l'unilatéralisme de l'une comme de l'autre. (Ramišvili, 1984, p. 30).

Il soulignait également que «seul Humboldt put rétablir le juste équilibre entre la langue et la pensée» (*ib*., p. 7). A la suite de G. Špet Ramišvili déclarait son scepticisme quant à la possibilité de faire remonter la pensée humboldtienne à celle de Kant, mais il mettait Humboldt sur un pied d'égalité avec les grands penseurs allemands de son temps (*ib*., p. 25, 28). Il partage avec Špet la négation du psychologisme de Humboldt et se solidarise avec V. Zvegincev sur le fait qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à l'expression «esprit du peuple» et qu'il existe un autre concept, beaucoup plus important, la «conscience linguistique du peuple» (*ib*., p. 10-11].

En étudiant le développement des idées de Humboldt dans la science mondiale, Ramišvili rejetait comme inadéquates ses interprétations logiques et psychologiques (*ib*., p. 21). Il pensait que ses idées avaient été insuffisamment utilisées par Saussure, lequel a, lui aussi, rejeté l'idée de la langue comme nomenclature, mais a été incapable de la dépasser complè-

tement (*ib*., p. 13). Pour la première fois dans la science soviétique il s'est intéressé spécialement aux interprétations contemporaines des idées humboldtiennes, y compris chez ceux qui investiguent les images linguistiques du monde. Selon lui, la fameuse hypothèse de la relativité linguistique, en se référant à Humboldt, a mal interprété son point de vue.

> La langue naturelle n'est pas une sphère close de significations, excluant toute autre 'vision', et fermant ainsi l'horizon de la compréhension, elle est un système ouvert, qui est inclus dans un processus dynamique d'échanges culturels avec d'autres langues. (*ib*., p. 15)

Ainsi, la conception humboldtienne ne suppose ni le déterminisme linguistique ni le relativisme linguistique auquel est parvenu B. Whorf (*ib*., p. 16).

Dans un article de 1985, le savant géorgien a examiné les aspects linguistiques des idées de Humboldt concernant la constitution d'une anthropologie comparative, science qui pourrait étudier et comparer les caractères individuels des êtres humains. Il y montre comment, de la dichotomie initiale «individu – humanité» le penseur en est venu à une opposition à trois membres : «individu – peuple – humanité», dans laquelle c'est le peuple qui occupe une place centrale, ayant une coloration linguistique fortement marquée.

V. Zvegincev s'est aussi penché sur le sort des idées de Humboldt dans le développement ultérieur de la science, en insistant sur «les nombreux malentendus, interprétations contradictoires et simplement sur l'incompréhension» qui leur sont associés, et sur le fait qu'à partir du nom de ce penseur s'est «formée toute une mythologie très particulière» (Zvegincev, 1984, p. 356). Le rétrécissement et la simplification de ces idées, Zvegincev les trouve non seulement chez A. Potebnja, mais aussi chez les néohumboldtiens, qui «ont ramené la conception de Humboldt en fait à deux problèmes : le lien entre la langue et le peuple, et la langue comme 'monde intermédiaire'» (*ib*., p. 362).

Deux articles d'A. Gulyga traitent spécifiquement des vues philosophiques de Humboldt et de sa place dans la philosophie classique allemande, en soulignant particulièrement leur ressemblance avec celles de Hegel, ce qui avait déjà été noté par Špet. Le second de ces articles est consacré entièrement à l'anthropologie philosophique de Humboldt.

Les années 1980 sont marquées par un intérêt accru envers Humboldt. Un an avant la publication du premier volume de ses œuvres fut organisé à la Faculté de philologie de l'Université de Moscou (MGU), conjointement avec l'Université Humboldt de Berlin (alors en Allemagne de l'Est) un colloque consacré aux deux plus grands linguistes de la première moitié du XIXème siècle : W. von Humboldt et J. Grimm. Les matériaux du colloque furent publiés plus tard (*Trudy*, 1987). Notons que la plupart des exposés furent présentés par des collègues allemands, à l'ex-

ception d'un seul (Rožděstvenskij, 1987), de caractère essentiellement historiographique.

On trouve des références détaillées aux travaux de Humboldt en URSS dans les années 1980 en relation avec l'histoire de la linguistique et avec certains problèmes théoriques. On peut signaler le livre de Zubkova (1989), où un chapitre complet lui est consacré (Zubkova, 1989, p. 22-81). L'auteur y indiquait que c'était grâce à Humboldt que la linguistique était devenue une science systématique (*ib*., p. 23-24). Elle relevait la relation de Humboldt avec la philosophie classique allemande et le caractère dialectique de sa méthode, la combinaison de son intérêt romantique envers la notion de personne avec la reconnaissance de la nature sociale de l'homme, et le fait de présenter la langue non pas comme un moyen de communication, mais comme l'outil de la pensée et des sentiments du peuple. Humboldt est comparé à son prédécesseur, J. Herder et à son continuateur A. Potebnja ainsi qu'à Baudouin de Courtenay.

Parmi les travaux théoriques il faut mentionner le livre de Demjankov (1989), version publiée de sa thèse de doctorat soutenue en 1986. Il est consacré aux problèmes d'interprétation et de compréhension, devenus d'une grande actualité à cette époque. En associant ces problèmes avec la notion de forme interne introduite par Humboldt, il consacre une étude particulière à la conception de ce dernier, ainsi qu'aux idées d'A. Potebnja et A. Marty sur la forme interne (Demjankov, 1989, p. 91-101). Voici l'interprétation qu'il fait de Humboldt :

> Pour que l'unité de la langue pénètre (dans chaque acte de parole) le discours lui-même et la conscience (en particulier, dans le contexte de la proposition), il faut que certains composants du mécanisme du langage travaillent davantage, 'en faisant passer le concept dans certaines catégories de la pensée ou de la parole' [citation de Humboldt — *V.A.*]. En conséquence, 'la pleine signification du mot' ... est déterminée simultanément par l'expression conceptuelle ... et le contexte du discours dans son immédiateté. (Demjankov, 1989, p. 92)

A la même époque V. Danilenko, professeur à Irkoutsk, proposait une conception reposant sur une double approche de la langue : sémasiologique (historique) et onomasiologique (philosophique) (Danilenko, 1990, p. 4) (on trouve une opposition similaire de la science des langues et de la science du langage chez V. Zvegincev). À son avis, «l'âge d'or» de la seconde approche était le XIIIème siècle (les grammaires modistes), puis le XVIIIème siècle. Au XIXème siècle, moment où se met en place la domination de la première approche, le principal représentant de la seconde a été W. Humboldt (*ib*., p. 216). L'auteur y relève certains traits caractéristiques de la conception humboldtienne, comme l'aspiration à trouver dans tout objet de recherche à la fois le général et l'individuel, la prise en compte des phénomènes linguistiques du point de vue du locuteur, la recherche d'une vision du monde particulière dans chaque langue (*ib*., p. 217-218).

Dans les années 1970-90 Humboldt occupe une place importante dans une série de travaux d'un linguiste original, qui se place en dehors des

écoles et des courants, Gennadij Mel'nikov. Par exemple, dans son dernier ouvrage, il considérait que la caractéristique principale de la conception humboldtienne était «la reconnaissance de l'aspect psychique, social, communicatif et universel du langage» (Mel'nikov, 2000, p. 17). Il prenait en compte également l'idée humboldtienne de la nature créative de la langue et sa typologie, sur laquelle s'appuyait G. Mel'nikov dans ses propres recherches.

Pourtant, après ce regain d'attention envers Humboldt à la fin de la période soviétique, la retombée est indéniable, qui commence au début des années 90 et se prolonge jusqu'à ce jour. Pendant tout ce temps (ce que confirment les données bibliographiques, pour lesquelles je remercie S. Krylov, et l'analyse de l'Internet) il n'a pas été publié en Russie une seule monographie consacrée spécifiquement à Humboldt en tant que linguiste, à l'exception d'un petit nombre d'articles (plus dans des éditions de province qu'à Moscou ou Saint-Pétersbourg) et de sections de livres. Il est symptomatique que ces dernières années on a republié de nombreux ouvrages de l'époque soviétique ou pré-révolutionnaire des classiques de la linguistique, mais les deux volumes de Humboldt n'ont pas été réédités. Il faut noter, cependant, la récente publication en russe de la correspondance de Humboldt avec F. Bopp (*Perepiska*, 2009). Parmi les linguistes plus ou moins bien connus dans les années 1990 et 2000, ceux qui ont écrit quelque chose à propos de Humboldt sont le plus souvent ceux-là mêmes qui s'étaient intéressés à lui dans le passé : V. Postovalova, V. Danilenko, le défunt G. Mel'nikov. Bien sûr, il y a des circonstances où l'on ne peut pas ne rien dire sur Humboldt : ce sont les encyclopédies et les manuels d'histoire de la linguistique. Les manuels scolaires de ces dernières années présentent sa contribution à la science (Boronnikova & Levickij, 2005, p. 115-124; Susov, 2006, p. 168-173; Alpatov, 2005, p. 60-75). On peut y trouver des propos sur la pertinence de certaines idées du savant, mais le genre même de ce type de publications renvoie Humboldt dans un passé lointain.

Tout cela ne signifie pas qu'on ait commencé à oublier Humboldt. Il n'est pas rare qu'une ou deux citations de ses œuvres soient utilisées à titre de décoration. Mais, plus important encore, pour la première fois depuis plus d'un siècle en Russie a commencé à changer l'idée générale qu'on se fait de la personne de Humboldt. Depuis l'époque de P. Biljarskij jusqu'à la fin de l'ère soviétique, il était considéré, en premier lieu, comme linguiste et philosophe du langage, en second lieu, comme homme d'État prussien, et seulement en troisième lieu comme penseur dans d'autres domaines (philosophie de l'histoire, politique, éducation). La nouvelle ère a rendu pertinent son héritage dans deux autres domaines encore. Tout d'abord, dans son texte *Essai de définition des limites de l'activité de l'État* (inclus dans le volume (Humboldt, 1985)), il fut l'un des premiers à formuler les idées du libéralisme, de la supériorité des intérêts de la personne sur ceux de l'État, dominantes aujourd'hui en Occident et devenues officielles en Russie depuis 1991. Deuxièmement, c'est lui qui a formulé le concept

d'une éducation classique, qui paraissait naguère archaïque, mais qui revient au centre de l'attention aujourd'hui, en lien avec le retour aux valeurs pré-révolutionnaires, populaires aujourd'hui en Russie. C'est dans ces deux domaines qu'on recommence à évoquer Humboldt, tandis que ses idées linguistiques s'enfoncent dans l'ombre. Ainsi, dans les années 2000 dans des revues scientifiques russes ont paru deux articles spécifiquement consacrés à Humboldt (Česnokov, 2006; Andreev 2004). Le premier article contient une biographie et une analyse de son point de vue sur l'Etat, sur sept pages deux paragraphes sont aloués à la linguistique. Détail significatif : c'est la traduction de Biljarskij qui est mentionnée, alors que celle de 1984 est ignorée. Le second article parle uniquement de l'application de ses idées à la réorganisation des universités russes, pas un mot n'est dit de son travail sur la langue.

Quelle est la cause de cette baisse d'intérêt pour Humboldt-linguiste dans la Russie contemporaine ? On ne peut pas l'expliquer par le changement de priorités thématiques. Au contraire, c'est bien maintenant que se développent, y compris en Russie, les problèmes posés par Humboldt (souvent pour la première fois) : les images nationales du monde, le fonctionnement du langage, le langage et l'homme, langue et culture, etc. Tout cela avait déjà été souligné par V. Zvegincev il y a un quart de siècle. Peut-être que la linguistique moderne a fini par «digérer» ses idées pour poursuivre plus loin (A. Kibrik, déclaration orale) ? Ou bien nous nous sommes trop éloignés de la tradition culturelle, y compris philosophique, créée par Humboldt ?

On voit ainsi combien en Russie (y compris l'Union soviétique) se sont succédé des périodes d'intérêt pour Humboldt et d'oubli de ses idées. Les périodes d'intérêt ont été les années 1850-60, 1920-30 et 1970-80. Dans les intervalles, il est rare qu'on ait évoqué Humboldt de façon sérieuse. Maintenant, nous sommes encore une fois en période de récession humboldtienne. Sera-t-elle suivie d'une nouvelle renaissance, ou bien ces changements sont-ils irréversibles ? Le temps nous le dira.

© Vladimir Alpatov

*(traduit du russe par Patrick Sériot)*

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES


— ABAEV Vasilij, 1933 : «O ‘fonetičeskom zakone’» [‘Sur les lois phonétiques’], *Jazyk i myšlenie*, vol. I, Leningrad, p. 1-14. Rééd. dans Abaev, 2006, p. 16-26.

——1934 : «Jazyk kak ideologija i jazyk kak texnika» [‘La langue comme idéologie et la langue comme technique’], *Jazyk i myšlenie*, vol. II, Leningrad, p. 33-54. Rééd. dans Abaev, 2006 , p.27-44.

——, 1936 : «Ešče o jazyke kak ideologii i kak texnike» [‘Encore une fois sur la langue comme idéologie et comme technique’], *Jazyk i myšlenie*, vol. VI-VII, Leningrad. Rééd. dans Abaev, 2006, p. 45-56.

——, 1948 : «Ponjatie ideosemantiki» [‘La notion d’idéosémantique’], *Jazyk i myšlenie*, vol. XI., Leningrad, p. 13-28. Rééd. dans Abaev, 2006, p. 57-70.

——, 1965 : «Lingvističeskij modernizm kak degumanizacija nauki o jazyke» [‘Le modernisme linguistique comme déshumanisation de la science du langage’], *Voprosy jazykoznanija*, n° 3, p. 22-43. Rééd. dans Abaev, 2006, p. 108-131.

——, 2006 : *Stat’ji po teorii i istorii jazykoznanija* [‘Travaux de théorie et d’histoire de la linguistique’], Moskva.

— ALPATOV Vladimir, 2003 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm* [‘Histoire d’un mythe : Marr et le marrisme’], 2ème éd., Moskva : URSS.

——, 2005 : *Istorija lingvističeskix učenij* [‘Histoire des théories linguistiques’], 4ème éd., Moskva : Jazyki russkoj kul’tury.

— ANDREEV A., 2004 : «Gumbol’dt v Rossii : Ministerstvo narodnogo prosveščenija i nemeckie universitety v pervoj polovine XIX v.» [‘Humboldt en Russie : le Ministère de l’instruction publique et les universités allemandes dans la première moitié du XIXème siècle’], *Otečestennaja istorija*, n° 2, p. 37-55.

— APRESJAN Jurij, 1966 : *Idei i metody sovremennoj strukturnoj lingvistiki* [‘Idées et méthodes de la linguistique structurale contemporaine’], Moskva : Prosveščenie. Trad. fr. : *Eléments sur les idées et les méthodes de la linguistique structurale contemporaine*, Paris : Dunod, 1973.

— BAUDOUIN DE COURTENAY Jan, 1963 : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* [‘Œuvres choisies de linguistique générale’]. Vol. 1-2. Moska : Izd. AN SSSR.

— BORONNIKOVA N. & LEVICKIJ Ju, 2005 : *Istorija lingvističeskix učenij* [‘Histoire des théories linguistiques’], Moskva : Vysšaja Škola.

— ČESNOKOV V., 2006 : «Vil'gel'm Gumbol'dt : žizn' i tvorčestvo» ['W. Humboldt : la vie et l'œuvre'], *Vestnik RAN*, n° 12, p. 1125-1131.
— DANILENKO Valerij, 1990 : *Onomasiologičeskoe napravlenie v grammatike* ['L'orientation onomasiologique en grammaire'], Irkutsk : Irkutskij Universitet.
— DEM'JANKOV V., 1989 : *Interpretacija, ponimanie i lingvističeskie aspekty ix modelirovanija* ['Interprétation, compréhension et les aspects linguistiques de leur modélisation'], Moskva : MGU.
— ENGEL'GARDT B., 1924 : *Aleksandr Nikolaevič Veselovskij*, Petrograd : Kolos.
— GASPAROV Boris, 1996 : *Jazyk, pamjat', obraz. Lingvistika jazykovogo suščestvovanija* ['Langue, mémoire, image. La linguistique de l'existence langagière'], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
— GULYGA A., 1984 : «Vil'gel'm fon Gumbol'dt i nemeckaja filosofskaja klassika» ['W von Humboldt et la philosophie classique allemande'], in Gumbol'dt, 1984, p. 350-355.
——, 1985 : «Filosofskaja antropologija Vil'gel'ma fon Gumbol'dta» ['L'anthropologie philosophique de W von Humboldt'] in Gumbol'dt, 1985, p. 7-24.
— GUMBOL'DT Vil'gel'm fon [Humboldt W. von], 1859 : *Vvedenie vo vseobščee jazykoznanie. Učebnoe posobie po teorii jazyka v voenno-učebnyx zavedenijax* ['Introduction à la linguistique générale. Manuel de théorie du langage pour les écoles militaires'], trad. par P. Biljarskij, Sankt-Peterburg.
——, 1952 : «Gumbol'dt» ['Humboldt'], in *Bol'šaja sovetskaja ènciklopedija*, 2ème éd., vol. 13. Moskva.
——, 1984 : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju* ['Œuvres choisies de linguistique'], Moskva : Progress,
——, 1985 : *Jazyk i filosofija kul'tury* ['Le langage et la philosophie de la culture'], Moskva : Progress.
— JAKUBINSKIJ Lev, 1923 : «O dialogičeskoj reči» ['Sur la parole dialogale'], *Russkaja reč'*, vol. I. Petrograd, p. 96-194. Rééd. dans *id*., 1986.
——, 1986 : *Izbrannye raboty : jazyk i ego funcionirovanie* ['Travaux choisis : le langage et son fonctionnement'], Moskva : Nauka.
——, 2012 : *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole (URSS, années 1920-1930)*. Textes édités et présentés par Irina Ivanova, traductions d'Irina Ivanova et Patrick Sériot, Limoges : Lambert-Lucas.
— KUZNECOV Petr (Piotr), 1966 : «Ešče o gumanizme i degumanizacii» ['Encore une fois sur l'humanisme et la déshumanisation'], *Voprosy jazykoznanija*, n° 4, p. 62-74.
— *LG* : *Literaturnaja gazeta* ['La gazette littéraire'], Moskva.
— MATEZIUS Vil'gel'm [Mathesius Vilhelm] 1947 : «Kuda my prišli v jazykoznanii» ['Où en sommes-nous arrivés en linguistique ?'], in Zvegincev, 1960, 2ème éd., t. 2, p. 86-91.
— MEL'NIKOV G., 2000 : *Sistemnaja tipologija jazykov. Sintez morfologičeskoj klassifikacii jazykov so stadial'noj* ['Typologie systématique

des langues. Synthèse de la classification morphologique et de la classification stadiale'], Moskva (1ère éd. 1990) : UDN.
— MEŠČANINOV Ivan, 1948 : «O položenii v lingvističeskoj nauke» ['Sur la situation dans la science linguistique'], *Izvestija AN SSSR. Serija literatury i jazyka*, n° 6, p. 473-485.
— MINAEV Ivan, 1884 : *Obščee jazykoznanie. Lekcii, čitannye prof. Minaevym studentam Peterburgskogo universiteta v 1883/84 godu* ['Linguistique générale. Cours du prof. Minaev aux étudiants de l'université de Saint-Pétersbourg, année académique 1883-84']. Sankt-Peterburg.
— NIKOLAEVA Tat'jana, 2000 : «Neskol'ko slov o lingvističeskoj teorii 30-x : fantazii i prozrenija» ['Quelques mots sur la théorie linguistique des années 1930 : fantaisies et illuminations'], in *Slovo v tekste i slovare. K semidesjatiletiju akademika Ju.D. Apresjana*, Moskva.
— *Perepiska*, 2009 : *Perepiska V. fon Gumbol'dta i F. Boppa* ['Correspondance entre W. von Humboldt et F. Bopp'], Moskva : MGU.
— PORTNOV A. 1999 : «Filosofija jazyka G.G. Špeta» ['La philosophie du langage de G. Špet'], in Špet Gustav : *Vnutrennjaja forma slova (ètjudy i variacii na temy Gumbol'dta)* ['La forme interne du mot (études et variations sur un thème humboldtien)'], reprint, Ivanovo : Ivanovo University.
— POSTOVALOVA Valentina, 1982 : *Jazyk kak dejatel'nost'. Opyt interpretacii koncepcii V. Gumbol'dta* ['Le langage comme activité. Essai d'inter-prétation de la conception de W. Humboldt'], Moskva : Nauka.
— POTEBNJA Aleksandr, 1862 : *Mysl' i jazyk* ['La pensée et la langue'], Xar'kov, 3ème éd. Xar'kov, 1913.
— RAMIŠVILI Guram, 1978 : *Voprosy ènergetičeskoj teorii jazyka* ['La théorie énergétique du langage'] (en géorgien), Tbilisi : Ganatleba.
——, 1984 : «Vil'gel'm fon Gumbol'dt – osnovopoložnik teoretičeskogo jazykoznanija» ['W. von Humboldt, fondateur de la linguistique théorique'», in Gumbol'dt, 1984, p. 5-36.
——, 1985 : «Ot sravnitel'noj antropologii k sravnitel'noj lingvistike» ['De l'anthropologie comparée à la linguistique comparée'], in Gumbol'dt, 1985, p. 309-317.
— REFORMATSKIJ Aleksandr, 1967 : *Vvedenie v jazykovedenie* ['Introduction à la linguistique'], Moskva : Prosveščenie.
— *Revoljucija i jazyk* ['La Révolution et la langue'], 1931 : revue publiée à Moscou (un seul numéro est paru).
— ROŽDESTVENSKIJ Jurij, 1987 : «V. Gumbol'dt i Ja. Grimm v russkoj literature po filologii XIX veka» [W. Humboldt et J. Grimm dans les écrits de philologie en Russie au XIXème siècle», in *Trudy*, 1987, p. 162-186.
— SÉRIOT Patrick, 1999 : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : PUF. 2ème éd. : Limoges : Lambert-Lucas, 2012.
— SUSOV Ivan, 2006 : *Vvedenie v jazykoznanie* ['Introduction à la linguistique'], Moskva : Vostok – Zapad.

— ŠAPIR Maksim, 1990 : «Kommentarii» ['Commentaires'], in Vinokur, 1990, p. 256-365.
— ŠČERBA Lev, 1931 : «O trojakom aspekte jazykovyx javlenij i ob èksperimente v jazykoznanii» ['Sur l'aspect triple des phénomènes langagiers et sur l'expérimentation en linguistique'], *Izvestija AN SSSR. Serija obščestvennyx nauk,* p. 113-129. Rééd. dans : Zvegincev, 1960, t. 2, p. 301-312.
— ŠOR Rozalija, 1926 : *Jazyk i obščestvo* ['Langage et société'], Moskva : Rabotnik prosveščenija.
——, 1929 : [Compte-rendu de : Vološinov, 1929], *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, n° 3, p. 149-154.
——, 1930 : «Gumbol'dt Vil'gel'm fon (kak lingvist) ['Humboldt W. (comme linguiste)'], in *Bol'šaja sovetskaja èniklopedija*, 1ère éd., t. 19. Moskva.
——, 1931 : *Na putjax k marksistskoj lingvistike* ['Sur la voie de la linguistique marxiste'], Moskva-Leningrad.
——, 1938 : «Kratkij očerk lingvističeskix učenij s èpoxi Vozroždenija do konca XIX v.» ['Courte esquisse des théories linguistiques depuis l'époque de la Renaissance jusqu'à la fin du XIXème siècle'], in Tomsen, 1938, p. 109-153.
— ŠOR Rozalija & ČEMODANOV Nikolaj, 1945 : *Vvedenie v jazykovedenie* ['Introduction à la linguistique'], Moskva : Učpedgiz.
— ŠPET Gustav, 1927 : *Vnutrennjaja forma slova (ètjudy i variacii na temy Gumbol'dta)* ['La forme interne du mot (études et variations sur un thème humboldtien)'], Moskva : GAXN.
— TOMSEN V., 1938 : *Istorija jazykovedenija do konca XIX v.* ['Histoire de la linguistique jusqu'à la fin du XIXème siècle'], Moskva : Učpedgiz.
— Trudy…, 1987 : *V. Gumbol'dt i brat'ja Grimm – trudy i preemstvennost' idej* ['W. Humboldt et les frères Grimm, travaux et continuité des idées'], Moskva : MGU.
— TANAKA Katsuhiko, 2000 : *"Sutaarin-gengogaku"- seidoku* ['Une lecture attentive de la 'linguistique stalinienne'], Tokyo : Iwanami-shoten.
— VINOKUR Grigorij, 1990 : *Filologičeskie issledovanija* ['Recherches philologiques'], Moskva : Nauka.
— VOLOŠINOV Valentin, 1929 : *Marksizm i filosofija jazyka* ['Marxisme et philosophie du langage']. Leningrad : Priboj. Rééd. in : *id.* : *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk* [Philosophie et sociologie des sciences humaines'], Sankt-Peterburg . Acta-Press. Trad. fr. : *id.* : *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, trad. par P. Sériot & I. Tylkowski, Limoges : Lambert-Lucas, 2010.
— ZUBKOVA L., 1989 : *Lingvističeskie učenija konca XVIII – načala XIX v. : razvitie obščej teorii jazyka v sistemnyx koncepcijax* ['Les théories linguistiques de la fin du XVIIème-début du XXème siècles : évolution

de la théorie générale du langage dans les conceptions systémiques'], Moskva : UDN.

— ZVEGINCEV Vladimir, 1960 : *Istorija jazykoznanija XIX i XX veka v očerkax i izvlečenijax* ['Histoire de la linguistique du XIXème et du XXème siècles en esquisses et extraits']. 2ème éd., vol. 1-2. Moskva : Prosveščenie.

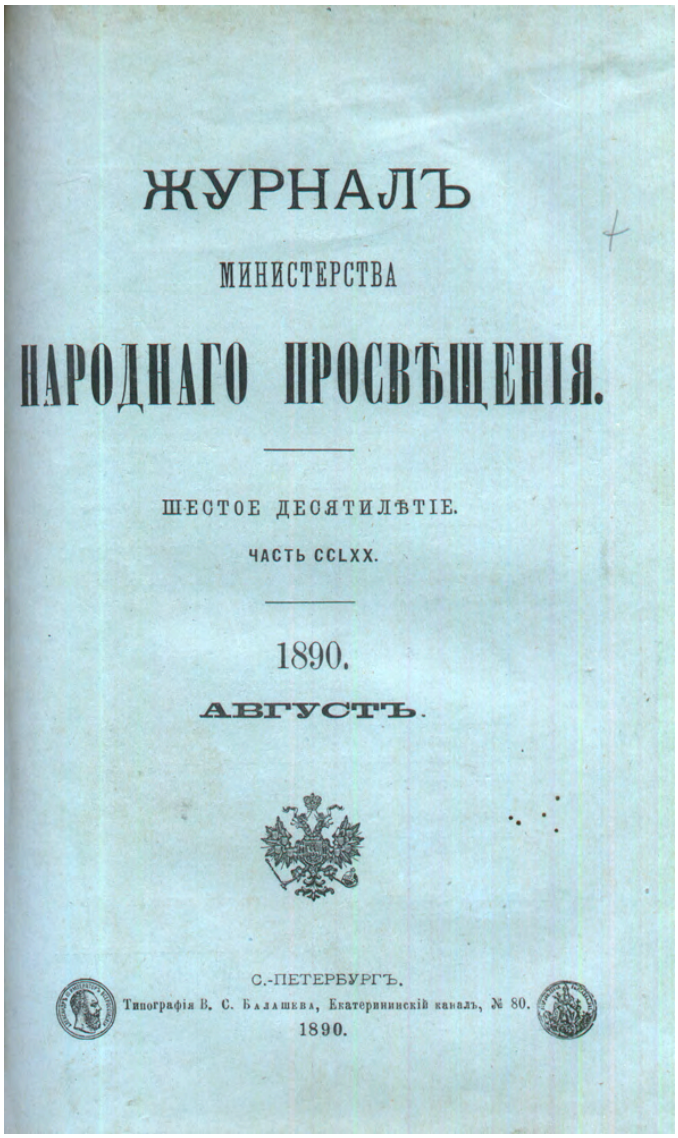
——, 1964 : *Istorija jazykoznanija XIX i XX veka v očerkax i izvlečenijax* ['Histoire de la linguistique du XIXème et du XXème siècles en esquisses et extraits']. 3ème éd., vol. 1-2. Moskva : Prosveščenie.

——, 1978 : [compte-rendu de] : Ramišvili G. : *Voprosy ènergetičeskoj teorii jazyka* ['Questions de théorie énergétique du langage'], Tbilisi, *Voprosy filosofii*, n° 11, p. 174-177.

——, 1981 : «L.V. Ščerba i V. Gumbol'dt» ['L.V. Ščerba et Humboldt'], in *Teorija jazyka, metody ego issledovanija i prepodavanie*, Leningrad : Nauka, 1981, p. 97-101.

——, 1984 : «O naučnom nasledii Vil'gel'ma fon Gumbol'dta» ['Sur l'héritage scientifique de W. von Humboldt'], in Gumbol'dt, 1984, p. 356-362.

——, 1996 : *Mysli o lingvistike* ['Pensées sur la linguistique'], Moskva : MGU.


ЖУРНАЛЪ

МИНИСТЕРСТВА

НАРОДНАГО ПРОСВѢЩЕНІЯ.

ШЕСТОЕ ДЕСЯТИЛѢТІЕ.

ЧАСТЬ CCLXX.

1890.

АВГУСТЪ.

С.-ПЕТЕРБУРГЪ.
Типографія В. С. Балашева, Екатерининскій каналъ, № 80.
1890.

La *Revue du Ministère de l'instruction publique*, dans laquelle est parue la traduction de *Über das vergleichende Sprachstudium…*, dans le n° 3 de 1847.

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 163-192

# F. I. Buslaev (1818-1897) : un linguiste russe disciple de J. Grimm et W. von Humboldt

Roger COMTET
*Université de Toulouse*

***Résumé*** *:* La carrière de Buslaev, linguiste et ethnographe, traverse tout le XIX[e] siècle russe à compter des années 1840 ; après avoir retracé les grandes étapes de la vie et de l'œuvre de ce grand universitaire, on montrera la familiarité de Buslaev avec les écrits de ses deux maîtres allemands, Jacob Grimm et Wilhelm von Humboldt, et on décryptera tout ce qu'il doit à leur réflexion dans ses écrits linguistiques. La conclusion semble être que Buslaev s'est plutôt inspiré de Grimm pour l'histoire de la langue, sans parler de tout son travail sur la littérature orale, alors que Humboldt lui a fourni des modèles d'analyse et de réflexion pour tout ce qui concerne la «synchronie» de la langue, en conférant du coup à ses écrits une dimension anthropologique. On vérifie ainsi que Humboldt n'a cessé d'être présent dans le paysage intellectuel russe de sa mort en 1835 jusqu'à la parution de l'ouvrage de Potebnja *La pensée et la langue* en 1862, contrairement à l'éclipse qu'il a connue en Europe occidentale.

***Mots clés*** *:* Buslaev, Humboldt, Jacob Grimm, linguistique russe de la seconde moitié du XIX[e] siècle, Romantisme, transferts culturels germano-russes.

> Die Klassiker der russischen Philologie eigneten sich ständig die Ergebnisse der deutschen Wissenschaft an, vor allem die von W. v. Humboldt und J. Grimm, indem sie diese Ergebnisse auf die Analyse und den Aufbau der gesellschafltlichen Sprachpraxis in Rußland anwendeten.
> (Ju.W. Roshdestwenski, 1984, p. 478)

Wilhelm von Humboldt s'éteint le 8 avril 1835 et c'est son frère Alexander qui assure en 1836 la parution de son œuvre posthume, dont on considère l'introduction comme la quintessence de sa philosophie du langage, *A propos du kavi sur l'île de Java, accompagné d'une introduction sur la différence de construction du langage des humains et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel du genre humain* (Humboldt 1836). Les idées de Humboldt semblent par la suite subir une relative éclipse, au moins en Europe occidentale, comme si son œuvre était venue à contretemps, «puisque le courant humboldtien s'oppose dans ses traits essentiels à la tendance dominante de la linguistique du XIX[e] siècle, au comparatisme historique des langues indo-européennes» (Trabant, 1999, 316)[1] ; et, effectivement, on a pu écrire que «aussitôt après son apparition, elle a été délaissée à cause de l'enthousiasme suscité par la grammaire comparée indo-européenne, inaugurée par son ami Bopp[2] » (Mattoso-Câmara, 1967, p. 327) ; de fait, encore ancré dans le XVIII[e] siècle, Humboldt était fasciné par la diversité des langues dans l'espace, diversité qu'il envisageait selon une démarche empirique, alors que les comparatistes visaient à rétablir l'unité linguistique sur l'axe du temps dans une approche déductiviste ; il a fallu attendre le dernier quart du XIX[e] siècle pour que Humboldt fasse son retour dans le débat philosophique et linguistique à mesure que le désenchantement vis-à-vis des courants dominants positivistes ne cessait de se renforcer ; on sait que Pott, Steinthal, von der Gabelenz ont beaucoup fait alors pour le tirer de l'oubli, cependant que Vossler, Croce, représentant l'école dite esthétique, se réclamaient de sa pensée ainsi que, plus tard, l'école allemande de Leo Weisgerber ; et, en Russie, c'est à cette même période qu'appartiennent l'essai de A. Potebnja intitulé *La pensée et la langue* (Potebnja, 1862), auquel succède l'œuvre de son disciple D. Ovsjaniko-Kulikovskij (voir Orlova, 2001), aussi bien que le systémisme et la prise en compte de l'anthropologie et de la psychologie chez Baudouin de Courtenay[3] ; suivront les œuvres de G. Špet, A. Losev, P. Florenskij, ce-

---

[1] On retrouvera encore les mêmes réticences vis-à-vis de cette philosophie du langage chez le positiviste Fortunatov, fondateur de l'École de Moscou à la fin du siècle, puisque «l'on cherchera en vain le nom de W. v. Humboldt dans ses écrits» (Roshdestwenski 1984, p. 480). Par contre, il fait la part belle à Bopp et Jacob Grimm dans son *Cours de linguistique comparée* (Fortunatov, 1956, p. 46-47).

[2] On sait que Humboldt était intervenu pour que Bopp se voie confier la chaire de sanskrit et grammaire comparée à l'Université de Berlin en 1821.

[3] Déjà, dans *Quelques remarques générales sur le langage* de 1871 (Boduèn de Kurtenè, 1871), il est recommandé d'étudier les rapports entre la langue et les locuteurs, l'influence de la vision du monde d'un peuple sur le développement spécifique d'une langue et inversement : «Pour beaucoup de linguistes ces questions relèvent de l'anthropologie et de la

pendant que l'influence de Humboldt se perpétuera chez des linguistes de l'École de Prague comme Jakobson ou Bogatyrev, chez Marr et ses disciples, avant de connaître la consécration que l'on connaît en Russie soviétique et post-soviétique (voir à ce sujet Velmezova 2000).

Reste à se demander si Humboldt a connu en Russie, entre sa disparition et l'essai de Potebnja de 1862, cette même traversée du désert que l'on observe dans les autres pays européens. Nous avons choisi d'interroger de ce point de vue l'œuvre de Fedor Buslaev (1818-1897), considéré comme l'un des grands représentants de l'école historico-comparative russe aux côtés d'Aleksandr Vostokov et Izmail Sreznevskij ; il se trouve que l'œuvre de Buslaev a pris forme précisément au cours de la période envisagée et elle nous a paru particulièrement pertinente pour éclairer le rôle joué par Humboldt dans la problématique des transferts culturels entre Allemagne et Russie, même si l'on cite plus volontiers Jacob Grimm, Franz Bopp et Theodor Benfey parmi les références allemandes de Buslaev. Pour mener à bien cette enquête, il nous a paru utile dans un premier temps de rappeler les principales étapes de la vie et de l'œuvre de ce grand linguiste et philologue russe.

## 1. LES GRANDES ETAPES DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE BUSLAEV

Buslaev est né dans un milieu très modeste, a perdu son père fonctionnaire de très bonne heure et a grandi à partir de là à Penza ; au lycée de cette ville, un bon professeur d'allemand l'initie à la langue de Goethe ; mais surtout, son professeur de langue et littérature russe en 1829 est Belinskij (1811-1848)[4], dont l'enseignement de la grammaire, basé sur la logique et systématisé par la suite dans ses *Fondements de la grammaire russe pour l'enseignement élémentaire* (Belinskij, 1837), le marque durablement, avec sa distinction entre grammaire générale et grammaire particulière, grammaire synthétique (syntaxe) et grammaire analytique (les mots envisagés en particulier). La syntaxe que Buslaev développera dans sa *Grammaire historique* (Buslaev, 1858a) sera elle aussi basée sur la logique (voir aussi Buslaev, 1992, p. 76, 151). Ajoutons que Belinskij n'avait que sept ans de plus que Buslaev, ce qui a pu favoriser une certaine complicité entre le maître et l'élève, et ils se retrouveront ensuite à Moscou.

---

psychologie ; il me semble pourtant que, du fait qu'elles se rapportent au langage, elles doivent être prises en compte aussi par les linguistes […]. » (Boduèn de Kurtenè, 1963, p. 74 ; voir aussi Bartschat, 2006, p. 16-17, et Radčenko 2004, p. 81-82).
On connaît aussi un texte tardif de Baudouin intitulé «Einfluß der Sprache auf Weltanschauung und Stimmung» (Odbitka z *Prac filologicznych*, XIV, Warszawa, 1929) qui va dans le même sens.

4 Faute de moyens matériels, Belinskij n'avait pu entrer à l'université de Moscou à sa sortie du lycée de Penza.

Buslaev réussit ensuite à entrer à l'université de Moscou en 1834, dans la section de lettres de la faculté de philosophie (*slovesnoe otdelenie filosofskogo fakul'teta*) où il étudie l'histoire et la linguistique; ses maîtres sont Ivan Davydov, qui s'en tient à la tradition de la grammaire générale logique tout en se référant à Grimm et Humboldt (voir Davydov 1849), Mixail Pogodin et Stepan Ševyrëv ; Buslaev nous rappelle qu'alors «il n'était question dans les cours de l'université de Moscou, et surtout dans ceux de littérature russe, que de Bopp, W. Humboldt et Grimm» (cité d'après Buslaev, 2003, p. 311) C'est Davydov qui fait découvrir à Buslaev l'œuvre sur le kavi (Humboldt, 1836). Buslaev écrit à ce propos :

> C'est sur ses indications et ses conseils que je pris connaissance d'un ouvrage philologique qui devait par la suite exercer une influence décisive sur toutes mes recherches. Il s'agissait de l'étude de Wilhelm Humboldt sur la parenté et les différences des langues indo-germaniques (c'est-à-dire indo-euro-péennes). (Buslaev 2003, p. 132)

Et Buslaev de qualifier cet ouvrage d'«étude capitale» (Buslaev, 2003, p. 282). On peut se demander cependant ici si ce n'est pas plutôt à Bopp ou Grimm que se réfère Buslaev car on voit mal de quel ouvrage de Humboldt il pourrait s'agir[5] ; on pense à *Du système de la conjugaison de la langue sanscrite, comparé à celui des langues grecque, latine, perse et germanique* de Bopp 1816 (Bopp, 1816) où celui-ci utilise encore le terme d'«indo-germanique» qu'il abandonnera définitivement au profit d'«indo-européen» à partir de 1835 ; à moins qu'il ne s'agisse du premier tome de la *Grammaire allemande* de Grimm, paru en 1822, où est formulée la célèbre loi de mutation des consonnes dans les langues germaniques (Grimm 1819-1837). La confusion pourrait s'expliquer par le grand âge de Buslaev au moment de la rédaction de ses mémoires et le fait qu'ayant définitivement perdu la vue, il dictait son texte à un secrétaire, ce qui compliquait le travail de relecture.[6] Quant à Ševyrëv, il éveille son intérêt pour l'hébreu et le sanskrit auquel Buslaev va s'initier auprès de son camarade d'université K. Kossovič, et il l'incite à lire Humboldt dont il se montre l'un des plus fervents disciples (voir Radčenko 2004, p. 79-80) ainsi que les frères Grimm et Bopp. Pogodin lui recommande pour sa part la *Grammaire allemande* de Jacob Grimm (1785-1863) qui était alors en cours de parution (Grimm, 1819-1837) ; Buslaev se rappellera dans ses souvenirs qu'il «l'a littéralement dévorée» (Buslaev, 2003, p. 282) et il ajoute : «[…] C'est de la bouche de Pogodin que j'ai entendu pour la première fois le nom du grand philologue germanique dont les recherches aussi nombreuses que variées devaient par la suite exercer sur moi une influence si envoû-

[5] Tel est l'avis des spécialistes que nous avons pu consulter, d'Anne-Marie Chabrolles-Cerretini en particulier.

[6] L'édition de 2003, réalisée par T.F. Prokopov et Lev Anisov, se garde bien de toute précision sur ce point. (Buslaev, 2003)

tante, m'enthousiasmer à un point tel que je devins l'un de ses disciples les plus zélés et les plus dévoués» (Buslaev, 2003, 137). Ševyrëv lui demande de rassembler un corpus des grammaires de Smotrickij, Lomonosov, de l'Académie russe de 1802, de Greč, Vostokov et Dobrovský (pour le vieux slave), ce qui ne peut qu'affiner sa culture linguistique (Smirnov, 1971, p. 118) ; on sait aussi qu'il recopie pour Šafařík un *Tolkovyj psaltyr'* (psautier commenté) du XI$^{e}$ siècle, ce qui l'in-troduit du coup chez les illustres slavisants d'Europe centrale.

Buslaev termine ses études en 1838 avec une thèse de kandidat dont le sujet lui a été suggéré par son professeur Davydov ; il s'agit d'une traduction des *Principes de grammaire générale, mis à la portée des enfants, et propres à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues* de l'orientaliste français Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838) (Sacy, 1799), ouvrage fort prisé des milieux universitaires russes et que Belinskij appréciait au point d'avoir voulu lui aussi le traduire[7] ; Buslaev a travaillé d'après l'adaptation allemande qu'en avait faite en 1804 J.S. Vater[8] (Sacy, 1804), ce qui prouve qu'il maîtrisait parfaitement l'allemand, à l'égal de la plupart des intellectuels russes de l'époque ; précisons que Buslaev avait «slavisé» sa traduction en l'enrichissant d'exemples empruntés au vieux slave et au russe et, que son texte, pourtant destiné à être publié, demeura inédit.

Buslaev va ensuite accompagner pendant deux années en qualité de précepteur la famille du comte S. Stroganov, curateur de l'université de Moscou et mécène connu, en Allemagne, où l'on suppose qu'il a pu assister au cours inaugural de Jacob Grimm à l'université de Berlin en 1841[9] (Pankow, 2002, p. 35-36), en France et surtout en Italie où il passe deux années, à Naples et Rome ; Buslaev se passionne pour les primitifs italiens,

---

[7] «Voyez donc comment on écrit à l'étranger les manuels et qui les écrit ? d'illustres professeurs, de grand savants ! Lisez, par exemple, les 'Principes de Grammaire Générale, mis à la portée des enfants', par Silvestre de Sacy : quelles pensées profondes y sont exprimées dans la langue la plus simple, la mieux adaptée qui soit ! » (compte rendu de la *Grammaire de la langue russe* de Kalajdovič, in Belinskij 1953, p. 116) Une note afférente de Belinskij de 1834 laisse à penser qu'il voulait lui aussi traduire de Sacy : «La plus grande partie de cette œuvre remarquable de l'illustre orientaliste a déjà été traduite par mes soins et tout cela, je l'espère, sera bientôt publié.» (Belinskij, 1953, p. 117, n.) ; voir aussi une lettre de P. Petrov à Belinskij du 12 juillet 1834 qui effleure le sujet en rapportant la grammaire générale au cas particulier du chinois). On pense que Belinskij n'a pu terminer ce travail (Rutkowska, 1993, p. 133). Et la question du rapport entre les traductions de Belinskij et de Buslaev demeure ouverte, compliquée par le fait que la plupart des archives de Belinskij ont disparu après son décès. On relèvera que le titre même de la grammaire de Belinskij, *Principes de la grammaire russe pour l'enseignement initial* [Osnovanija russkoj grammatiki dlja pervonačal'nogo obučenija] fait écho à celui de l'ouvrage de de Sacy.

[8] Belinskij tenait en grande estime ce linguiste qu'il plaçait au même rang que Vostokov et Pavskij.

[9] Il n'a assurément pas passé toute l'année 1839 à l'université de Leipzig, contrairement à ce qui est parfois affirmé (voir par exemple Wes, 1992, p. 243).

les monuments de l'Antiquité, la langue et la littérature du pays[10] ; il continue au cours de cette période de lire assidûment Humboldt et Grimm. Revenu à Moscou en 1841, il doit enseigner au lycée (le lycée N° 3) et dispenser des cours particuliers où, disposant de plus de liberté, il s'efforce de mettre en pratique une pédagogie novatrice qu'il expose en 1844 dans *À propos de l'enseignement de la langue nationale* (Buslaev, 1844) ; l'ouvrage comprend une première partie consacrée à la pédagogie qui est truffée de références allemandes, tandis que la seconde aborde une série de questions philologiques et linguistiques à partir de la langue russe ; Buslaev avance que l'enseignement de la langue ne saurait se limiter à la grammaire mais qu'il doit aussi tenir compte de l'histoire et du passé culturel, ce qui est développé en particulier à partir des étymologies, dans l'esprit de Humboldt et de Grimm auquel Buslaev fait d'ailleurs de fréquents renvois ; la *Mythologie allemande* de Jacob Grimm venait de paraître en 1835 (Grimm, 1835), et Buslaev s'en inspire dans l'utilisation du matériau linguistique et folklorique.[11]

C'est au début des années 1840 que Buslaev est introduit par Pogodin et Ševyrëv dans le cercle des slavophiles de Moscou où il se lie entre autres avec Xomjakov, Konstantin Aksakov et Ivan Kireevskij ; il publie alors dans le *Moskvitjanin* une série de comptes rendus dont les plus importants, à l'en croire (Buslaev, 2003, p. 297), étaient ceux consacrés à l'édition du *Dit d'Igor* réalisée par D. Dubenskij (Buslaev, 1845a) et au chapitre des pronoms de la *Grammaire russe* que préparait alors son maître I. Davydov (Davydov 1849) (Buslaev, 1845b). C'est à partir de la méthode de Grimm qu'il critique les interprétations de Dubenskij : «En m'appuyant sur la méthode philologique rigoureuse des frères Grimm, je m'en prenais assez vivement aux interprétations de l'auteur et avançais les miennes, qui conféraient au texte un sens nouveau, plus fondamental et plus en rapport avec la vie, en accord avec le mode de vie, les légendes et la poésie populaire des temps passés» (Buslaev, 2003, p. 297) Mais il collabore aussi à cette époque à la revue occidentaliste *Otečestvennye zapiski*[12], car la polé-

[10] C'est son maître Ševyrëv qui lui a inculqué une véritable passion pour Dante et la *Divine comédie* dont les tomes l'ont toujours accompagné (voir Buslaev, 2003, p. 299) ; Buslaev a entrepris d'apprendre l'italien et préfigure ici le futur illustre italianisant russe que sera Aleksandr Veselovskij, son élève de 1854 à 1858 ; ses derniers voyages à l'étranger le conduisent encore sur les traces de Dante en Italie (1863-1864, 1870, 1874). Buslaev, en plus de l'allemand, du français et de l'italien, connaissait l'espagnol, appris en lisant le *Don Quijote* (Buslaev, 2003, p. 299), le grec et le latin (non enseignés au lycée et appris à 15 ans, avant d'entrer à l'université), la plupart des langues slaves (il apprend en 1843 le serbe et le bulgare en vue de passer le magistère, à une époque où les langues slaves n'étaient pas encore enseignées à l'université).

[11] L'ouvrage figurait dès cette époque dans la bibliothèque de Buslaev (Buslaev, 2003, p. 299).

[12] Buslaev a rédigé tous ses comptes rendus de 1845 à 1857, d'abord dans le *Moskvitjanin* (8), puis, à partir de 1846 dans les *Otečestvennye zapiski*, où il analyse les ouvrages linguistiques de Sreznevskij, Pavskij, Xomjakov, Aksakov (voir bibliographie de Buslaev in Balandin, 1988, p. 189-220, plus complète que dans Buslaev, 1959, p. 610-619).

mique l'intéresse peu, il dira d'ailleurs plus tard des slavophiles, que tout en appréciant leurs qualités humaines et intellectuelles, il «était indifférent à leurs idées et convictions» (Buslaev, 2003, p. 293). Il n'empêche que l'on peut retrouver sous sa plume des idées typiquement slavophiles, comme par exemple l'idée que toute imitation est négative, idée que l'on retrouve dans le compte rendu sur l'étude des verbes russes par Aksakov ; la tonalité est la même dans sa critique de la grammaire de Greč (Buslaev, 1856), qui ne peut décrire l'authentique langue russe dans la mesure où elle suit les schémas de la grammaire générale et «s'inspire directement des Français et des Allemands» (Buslaev, 1856). Par contre, il prend ses distances vis-à-vis de la linguistique slavophile :

> Je n'aimais pas moins que Konstantin Aksakov la langue russe mais je l'étudiais non pas à partir de spéculations fumeuses mais en appliquant la méthode d'analyse minutieuse de la grammaire comparée et historique. (Buslaev 2003, p. 300)

Sa critique de l'ouvrage d'Aksakov sur les verbes russes est d'ailleurs sans concession (Buslaev, 1855a) et il se montre doucement ironique vis-à-vis des utopies slavophiles :

> […] Enthousiasmés par le panslavisme, ils rêvaient de chasser les Allemands d'Autriche afin de réunir les Tchèques, les Lusaciens, les Slovaques, les Serbes, les Polonais et autres frères de race dans un grand Etat panslave, mais en même temps, la tête farcie de la mythologie de Grimm, ils imaginaient le tableau touchant d'une réconciliation des Germains avec les Slaves dans une apothéose des Dieux *aesir* et *vanir* dont s'est formée l'assemblée amicale et familiale de l'Olympe scandinave. (Buslaev, 2003, p. 301)

En retour, N. Nekrasov le critiquera dans *À propos du sens des formes du verbe russe* (Nekrasov 1865), mais sur un ton amical (l'ouvrage est d'ailleurs dédié à Buslaev).

Buslaev doit alors enseigner le russe et sa littérature au lycée N° 3 de Moscou de 1842 à 1848, pour subvenir à ses besoins tout en donnant des leçons particulières ; il met à profit cette pratique pédagogique et les réflexions qu'elle lui inspire pour publier en 1844 *À propos de l'enseignement de la langue* (Buslaev 1844). Il finit par entrer à l'université de Moscou en 1847 comme assistant des professeurs I. Davydov et S. Ševyrëv et assure des cours de langue et littérature russes ; il est ainsi le premier à y enseigner la grammaire comparée des langues indo-européennes et la grammaire historique du russe, mais c'est d'un point de vue particulier :

> Dans mes cours de grammaire comparée où je suivais Bopp et Wilhelm Humboldt, je me limitais aux principes généraux et aux résultats les plus importants nécessaires pour déterminer les traits distinctifs du groupe des langues slaves et indiquer la place qui leur revenait parmi les langues indo-européennes. (Buslaev, 2003, p. 308)

Il continue à étudier à cette époque Bopp et le dictionnaire des racines indo-européennes d'August Pott (Pott, 1833-1836), les éditions des textes de l'ancienne Germanie et de la littérature orale réalisées par les frères Grimm, il s'initie au vieil islandais dans les *Eddas*, se plonge dans la Bible gotique de Wulfila éditée par von Gabelenz et Lobe (Buslaev, 2003, p. 289), sans oublier toujours Humboldt[13]. Il s'intéresse aussi à l'Évangile d'Ostromir que Vostokov venait de publier en 1843[14]. Le prolongement de ces études préparatoires et de son cours de grammaire comparée est sa thèse de magistère intitulée *Sur l'influence du christianisme sur la langue slave. Essai d'histoire de la langue d'après l'Évangile d'Ostromir* (Buslaev 1848). Bien que l'inspiration du travail soit plus ou moins slavophile, Katkov, qui participe au jury, en critique le caractère éclectique, la thèse mêlant linguistique et histoire, alors que c'est ce qui en constitue justement l'originalité ; effectivement, Buslaev, à partir d'une analyse linguistique menée selon les principes de l'école historico-comparative reconstitue aussi bien la culture, l'archéologie que l'histoire des anciens Slaves et met, ce qui est une première, aussi à contribution la traduction gotique des Saintes Écritures ainsi que leurs différentes versions en allemand ancien. La thèse est que la langue slave aurait subi l'influence du christianisme bien avant Cyrille et Méthode, et que la traduction de ceux-ci reflétait une époque où, chez les Slaves, dominait encore un modèle familial de la société alors que les sociétés germaniques étaient déjà marquées par le concept d'Etat. La méthode, elle aussi, s'écarte d'un comparativisme étroit, comme l'expliquera Buslaev après coup :

> À cette époque m'intéressait avant tout la question des formes de la langue originelles dans toute leur fraîcheur, pas encore modifiées et transformées par les finasseries artificielles des traducteurs. Pour cela, ce n'est pas des terminaisons desséchées et privées de contenu des déclinaisons et des conjugaisons dont j'avais besoin, mais des mots eux-mêmes, comme exprimant les impressions, les conceptions et toute la vision du monde du peuple en liaison étroite avec sa religion et les conditions de son mode de vie dans la famille et la cité. (Buslaev, 2003, p. 308)

C'est pourquoi, comme dans ses cours de l'époque, il distinguait dans l'histoire de la langue la période païenne avec sa mythologie et la période chrétienne.

Simultanément, Buslaev fait paraître une série de comptes rendus sur des ouvrages linguistiques dont les plus importants sont les suivants : les *Pensées sur l'histoire de la langue russe* de I. Sreznevskij (Buslaev,

---

[13] Son journal intime nous indique qu'il lisait en 1849 la correspondance de Goethe et Humboldt, en qui il voyait le modèle du grand homme et du grand savant (d'après Smirnov, 2001, p. 123).

[14] On considère que c'est la première édition scientifique du texte, avec un commentaire linguistique et le texte grec en regard.

1850), les *Observations philologiques* de G. Pavskij[15] (Buslaev, 1852a), le traité sur les verbes russes de K. Aksakov (Buslaev, 1855a), la *Comparaison des mots slaves et sanscrits* de A. Xomjakov (Buslaev, 1855b).

En 1858 paraît son *Essai de grammaire historique du russe* (Buslaev, 1858a). Il s'agit d'un ouvrage de synthèse qui illustre la méthode historico-comparative à la manière de Grimm puisque le russe contemporain est replacé dans son évolution historique. L'ouvrage s'appuyait sur un très riche matériel documentaire, inégalé à cette époque, qui faisait intervenir aussi bien le vieux russe que les dialectes russes, avec souvent des textes encore quasi inconnus. L'idée qui dominait alors dans les études philologiques en Russie était effectivement que, pour étudier la langue, il fallait non seulement connaître son état présent mais aussi ses monuments anciens, les autres langues apparentées (slaves en l'occurrence), les parlers populaires, la littérature orale. Si la première partie morphologique (baptisée «étymologie» ou «formation des mots») s'inspire beaucoup de la *Grammaire allemande* de Jacob Grimm, la syntaxe qui suit (ou «combinaison des mots», Buslaev, 1959, p. 37) reprend par contre un modèle logique, mais tempéré par une forte dose de sémantisme.

Buslaev peut dès lors, en 1861, être nommé professeur adjoint (ordinaire) à l'université de Moscou où il fera une carrière sereine à la tête de la chaire de littérature russe (*russkaja slovesnost'*), enseignant à la fois la grammaire comparée, l'histoire du vieux slave et la théorie de la littérature jusqu'à son départ à la retraite en 1881. La nécessité aussi bien que son penchant naturel le conduisent à renoncer au comparativisme stricto sensu :

> Mais j'eus vite fait de réaliser que les autres savants, qui étaient de vrais spécialistes, m'avaient distancé de loin aussi bien en sanskrit que dans l'*Avesta* et les études slaves, que ce soit à Moscou ou dans les autres villes universitaires, et c'est pourquoi je concentrai tous mes efforts sur la littérature orale et la littérature de la Russie ancienne. (Buslaev 2003, p. 365)

Tout cela ne fait que confirmer la vision large qu'avait Buslaev de la langue, profondément humaine et anthropologique, et sa proximité avec Grimm et Humboldt. Il enchaîne dès lors les publications, à commencer en 1861 par sa *Chrestomathie historique du slave ecclésiastique et du vieux russe* (Buslaev 1861a). Il s'agissait de 135 textes, du X^e^ au XVIII^e^ siècle, inédits pour plus de la moitié, assortis de commentaires historiques et linguistiques.[16]

Buslaev fera encore des séjours d'études à l'étranger, de 1863 à 1880[17], sera coopté par l'Académie des sciences en 1860, et on lui confiera

---

[15] D'après la seconde édition (Pavskij, 1850).

[16] Cela correspondait aussi à une commande du général Rostovcev, tout comme *L'enseignement de la langue nationale* et la *Grammaire historique.*

[17] Le voyage de 1870 où Buslaev se proposait d'aller étudier le manuscrit latin *Hortus Deliciarum* conservé à Strasbourg est contrarié par le déclenchement de la guerre franco-prussienne, Buslaev ne pouvant pousser plus loin que Francfort sur le Main ; le manuscrit

un temps le soin d'enseigner la littérature russe au tsarévitch Nicolas Alexandrovitch[18], ce qui l'obligera à résider à Saint-Pétersbourg de 1859 à 1861. Par la suite, il s'intéressera de plus en plus à la littérature du Moyen âge russe, aux manuscrits slavons de cette époque conservés à la Bibliothèque synodale de Moscou et à la littérature orale (les fameuses bylines si prisées à l'époque) ; son recueil intitulé *Essais historiques sur la littérature orale et l'art populaire en Russie* (Buslaev, 1861b) lui vaut alors le titre de docteur en littérature russe accordé hors soutenance.

Par la suite, il se passionne pour l'art religieux de l'ancienne Russie, publiant des *Principes généraux de la peinture d'icônes russe* (Buslaev 1866), ouvrage de théorie qui n'a en rien perdu de sa pertinence. Il revient à l'inspiration de sa grammaire historique et à ses préoccupations pédagogiques avec son *Manuel de grammaire russe, mise en rapport avec la grammaire du slave ecclésiastique* (Buslaev, 1869)[19]. En 1884, c'est *L'Apocalypse russe dans les miniatures* (Buslaev, 1884) qui présente 400 reproductions de l'art de la Russie ancienne replacées dans leur contexte historique, la littérature de la Russie ancienne, le folklore, les monuments de l'art de Byzance et de l'Europe occidentale. En 1887 il publie *La poésie populaire. Essais d'histoire* (Buslaev, 1887) qui complète ses *Essais d'histoire sur l'art et la littérature populaires russes* parus en 1861 (Buslaev 1861b)

Ces recherches lui vaudront un second titre de docteur en «théorie et histoire des arts». Sur le tard, il écrit aussi sur la littérature russe, mettant à profit son expérience d'enseignant ; témoignant d'une étonnante fraîcheur d'esprit, il traite même de la littérature contemporaine : *Du rôle du roman contemporain et de ses tâches*[20] (Buslaev, 1877). Il aura eu enfin le mérite d'avoir formé des savants de l'envergure d'Aleksandr Veselovskij, A. Afanas'ev, V. Ključevskij, F. Korš, A. Kotljarevskij, V. Miller (le folkloriste spécialiste des langues et des traditions orales du Caucase), A. Sobolevskij, N. Tixonravov, parmi tant d'autres.

Ses recherches auront donc été scandées par la succession de quatre thématiques différentes, mais qui sont toujours demeurées présentes à un degré ou l'autre dans son œuvre ; c'est à l'image d'une œuvre souvent présentée comme exemple de «syncrétisme», d'«éclectisme» (Vinogradov, 1978, p. 70), où Buslaev apparaît comme l'un des derniers «savants dotés d'un savoir universel» (Babičev, 2006, p. 110), dans la lignée des grands

tant convoité sera réduit en cendres dans l'incendie de la Bibliothèque municipale au cours du siège de la ville… (voir Buslaev, 2003, p. 366-368).

18 Né en 1843, le tsarévitch mourra de consomption en 1865 à Nice, faisant ainsi de son frère Alexandre l'héritier du trône. Le cours de littérature composé en l'occasion par Buslaev sera publié *post mortem* (Buslaev, 1904-1905).

19 L'ouvrage connaîtra 10 rééditions jusqu'en 1907.

20 Exposé fait en 1877 dans le cadre de la Société des amateurs des Belles Lettres russes (*Obščestvo ljubitelej russkoj slovesnosti*).

esprits du siècle précédent[21] ; par exemple, ce sont ses études sur la graphie des anciens manuscrits russes et le style dit «ornemental» qui l'amènent à étudier l'art des icônes à la fin de sa vie et à créer en ce domaine une méthode d'analyse qui a fait ses preuves. Et c'est dans sa phase «linguistique» qu'il écrit sur la poésie du XVII$^{e}$ siècle russe (Buslaev 1852b). Pour résumer, Buslaev est surtout linguiste dans les années 1850 jusqu'en 1860, date à partir de laquelle il se consacre à la littérature ancienne et orale avant de passer à l'iconographie vers 1880 et de s'intéresser pour finir à la littérature moderne et contemporaine. Toute son œuvre se distingue par son érudition ainsi que par un constant souci pédagogique.

## 2. HUMBOLDT ET GRIMM : DES INFLUENCES CROISEES

### 2.1. CHRONOLOGIE

Les années de formation de Buslaev coïncident avec tout un bouillonnement dans la pensée linguistique ; c'est alors que prend sa forme définitive la méthode historico-comparative à travers l'œuvre de Franz Bopp, de Rasmus Rask et, en Russie, d'Aleksandr Vostokov. Mais, au même moment une autre vision de la linguistique se trouvait développée chez Jacob Grimm, héritier sur ce point de Herder, et, surtout, chez Wilhelm Humboldt, l'un et l'autre illustrant une vision anthropologique et dynamique de la langue ; pour eux, celle-ci exprimait la vie spirituelle du peuple et de plus, chez Humboldt, elle s'identifiait à la pensée humaine en s'inscrivant dans un processus vivant de création continue.

Or, il se trouve que les années d'étude de Buslaev à l'université de Moscou, de 1834 à 1838, coïncident en gros avec des dates importantes dans la diffusion des idées de Grimm et Humboldt qui focalisaient alors l'attention en Russie. Effectivement, en 1835 paraît la *Mythologie allemande* de Jacob Grimm, cependant que la *Grammaire allemande* finit d'être publiée en 1837 (Grimm, 1819-1837), l'ouvrage étant adopté d'emblée par les universités russes ; et c'est en 1836 que paraît l'œuvre sur le kavi de Humboldt (Humboldt, 1836). Il faut relever aussi que le contexte est particulièrement favorable aux échanges germano-russes puisque la Prusse et la Russie vivent encore la lune de miel consécutive à la victoire remportée en commun contre Napoléon ; le fructueux voyage d'exploration mené en 1829 à l'initiative du gouvernement russe par Alexander Hum-

[21] Buslaev en était parfaitement conscient, écrivant que «par la diversité des thèmes auxquels il avait consacré tous ses efforts, il appartenait à la génération de ses maîtres à l'université à l'activité encyclopédique» (Buslaev, 2003, p. 364); rappelons que son professeur de littérature russe Davydov s'adonnait aussi aux mathématiques, à la physique et à la médecine, que Ševyrëv faisait des cours d'histoire de la littérature générale et de la littérature russe, publiait dans le *Moskvitjanin*, écrivait des poésies…

boldt et qui le mène jusqu'à la frontière chinoise recueille un gros succès médiatique en Russie et la gloire qu'en retire Alexander ne peut que profiter à son frère Wilhelm.

L'importance de l'influence croisée de Grimm et Humboldt sur Buslaev se laisse lire d'abord dans les références que l'on trouve disséminées dans ses différents ouvrages. Le premier grand ouvrage de Buslaev, *À propos de l'enseignement de la langue nationale* (Buslaev, 1844), témoigne déjà d'une culture linguistique confondante ; même si l'on ne tient pas compte des nombreuses références pédagogiques, surtout allemandes, qui sont aujourd'hui bien oubliées, les publications en allemand l'emportent très largement, et c'est Jakob Grimm qui vient largement en tête (47 renvois), suivi par Humboldt (17 références) ; les linguistes tchèques sont également présents avec 43 références au total (Dobrovský, Jungmann, Šafařík, Palacký, le folkloriste Erben). Quant aux Russes, il s'agit essentiellement de Pavskij (11 mentions) dont venaient de paraître les *Observations philologiques* (Pavskij, 1841-1842), fort bien accueillies par la communauté scientifique russe ; sont présents aussi, mais à un degré moindre Vostokov et, tout à fait épisodiquement, Keppen (Köppen), Bodjanskij et Kalajdovič et le Polonais Linde, l'auteur du fameux dictionnaire. On a là, en somme, une sorte d'instantané de la linguistique vue de Russie à cette époque, et c'est en gros ce que l'on retrouve dans l*'Essai de grammaire historique* (Buslaev, 1858a)[22] qui va suivre ; dans la bibliographie jointe à ce dernier ouvrage «pour ceux qui souhaitent faire plus ample connaissance avec la littérature consacrée à la grammaire historico-comparative » (Buslaev, 1959, 581), l'œuvre sur le kavi de Humboldt figure en premier dans la section réservée à l'étude générale des langues indo-européennes, suivie de *Sur la parenté des adverbes de lieu et des pronoms dans quelques langues* et de *À propos du duel* du même auteur et Buslaev de préciser que la liste est loin d'être close. Suivent deux ouvrages de Bopp (la *Grammaire comparée* et le *Glossarium sanskritum*) et trois de Grimm (la *Grammaire allemande*, l'*Histoire de la langue allemande* et le *Dictionnaire allemand* des frères Grimm).

Dans tous les cas, il semble bien que Buslaev ait autant apprécié Humboldt que Grimm ; s'il rend hommage à «la pensée brillante» du premier d'entre eux (Buslaev, 1959, p. 72), il évoque aussi le «grand savant allemand» que fut le second (Buslaev, 2003, p. 137), le classant parmi les «meilleurs linguistes de notre époque» (Buslaev, 1959, p. 520).

---

[22] Destiné en fait à l'enseignement dans les écoles militaires puisqu'il s'agissait d'une commande du général Jakov Rostovcev. L'ouvrage a connu jusqu'en 1881 4 rééditions sous le titre de *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka.* [Grammaire historique de la langue russe].

## 2.2. LE «GRIMM RUSSE»

Dans l'introduction à son ouvrage *À propos de l'enseignement de la langue nationale* de 1844 (Buslaev, 1844), Buslaev déclare d'emblée :

> Parmi tous les savants contemporains, c'est avant tout Jacob Grimm qui me sert d'exemple, car je considère les principes qu'il a posés comme les plus fondés et les plus féconds qui soient aussi bien pour la science que dans la vie. (Buslaev, 1992, p. 26).

Et de rappeler que le projet de grammaire académique du russe alors en gestation préconisait de se fixer pour modèle la grammaire de Grimm (*ib.*, p. 26-27). Buslaev enchaîne alors avec un long extrait de la *Grammaire allemande* traduit par ses soins qui lui permet d'opposer deux approches antagonistes de la langue : l'approche philologique destinée surtout à interpréter correctement les textes anciens, et l'approche linguistique, comparative, qui vise à expliciter les phénomènes linguistiques en les replaçant dans l'histoire des formes. On ne peut que penser ici à Grimm et à sa loi des mutations consonantiques dans les langues germaniques de 1822. Effectivement, «tout se ramène à donner le pas à la loi sur l'irrégularité et à la règle sur l'exception» (*ib.*, p. 29). Buslaev propose donc, tout à fait dans la tradition de Grimm, le compromis suivant entre ce qu'il appelle les «réalistes» et les «humanistes» : «La langue de la nation doit essentiellement et nécessairement être étudiée de manière philologique et linguistique.» (*ib.*, p. 29) Jusqu'à la fin de sa vie Buslaev restera fidèle au «plus parfait des linguistes» (*ib.*, p. 29) et, se retournant vers le passé, il affirmera encore :

> Je me sentais tout à fait à l'unisson de ce grand savant allemand. Furent pour moi une véritable révélation dans ses œuvres ses idées confuses, peu claires, ses recherches menées à tâtons et ses attentes mystérieuses. (Buslaev, 1897, p. 626)

Effectivement, Buslaev fit sienne la quête de la culture ancienne, de ses spécificités idéalisées qui caractérisait le romantisme des frères Grimm en l'appliquant au domaine russe, et pas seulement dans le domaine linguistique (surtout lexical), mais aussi dans la littérature, la création orale et l'art populaire. Se trouvait ainsi esquissée une sorte d'anthropologie linguistique qui renvoyait d'ailleurs tout aussi bien à Humboldt. Dans le domaine proprement linguistique, plusieurs concordances sont évidentes.

Il y a ainsi l'idée que la langue, les formes grammaticales et les mots, au départ, sont motivés, ont une signification concrète et qu'ensuite, atteints par une sorte d'usure, ils deviennent de purs signes abstraits ; Buslaev a clairement indiqué la paternité de cette idée en écrivant : «La grammaire comparée de Bopp et les recherches de Grimm m'ont convaincu que tout mot était porteur à l'origine d'une impression concrète et figurative et que c'est ultérieurement qu'il en est venu à exprimer le signe abstrait d'un concept conventionnel, de même qu'une pièce de monnaie, à

force de circuler longtemps en passant de main en main, perd le relief qui y était imprimé pour ne conserver que sa valeur nominale» (Buslaev, 2003, p. 283). Initialement populaire, figurative, créative, la langue, sous la pression de sa fonction communicative, en vient à se soumettre aux lois de la logique, communes à toutes les langues, ce qui fait que dans l'état actuel du russe coexistent une couche ancienne et une couche nouvelle, marquée de logicisme ; l'ancienne créativité continue cependant de se manifester avec des innovations telles que, en russe, l'apparition de l'impératif, des mots interrogatifs, des pronoms de 1e et 2e personne appliqués à des verbes qui ne peuvent concerner les humains, le sous-genre des animés… Ainsi, ce sont deux principes, deux strates, qui coexistent dans la langue contemporaine, avec la possibilité de ce fait de reconstruire une sorte d'archéologie de la langue qui sera aussi celle de la mentalité nationale, à la manière des frères Grimm en quête d'archétypes primitifs (ce qu'illustre leur école de folkloristique dite mythologique).

Autre principe commun à Grimm et Buslaev, la langue exprime le peuple dans son essence :

> La langue exprime non seulement la faculté d'entendement (*myslitel'nost'*) du peuple mais aussi l'ensemble de son mode de vie, de ses mœurs et de ses croyances, son pays et son histoire. (Buslaev 1992, p. 340).

En somme, comme la plupart de ses contemporains russes, Buslaev était en quête du fameux «esprit national» (*narodnost'*) et privilégiait pour cela l'étude de la langue et de la tradition orale, non sans une certaine dose d'idéalisation. C'est en ce sens que Buslaev a toujours valorisé la création populaire ; encore étudiant, il nourrissait l'ambition d'étudier l'épopée russe en parallèle avec les grands classiques grecs du genre et il nous a laissé une quantité d'ouvrages orientés en ce sens.

Enfin, toujours comme chez Grimm, Buslaev étudie la langue dans son fonctionnement actuel mais en l'expliquant aussi par référence au passé et à l'évolution ; de ce point de vue la *Grammaire historique de la langue russe* reproduit le modèle théorique de la *Grammaire allemande* de Grimm, et tout le travail que Buslaev accomplit sur les textes russes anciens s'inscrit dans la tradition philologique.

Černyševskij reprochera à Buslaev ce mimétisme dans ses *Beautés polémiques* [Polemičeskie krasoty] parues dans le N° 6 du *Sovremennik* en 1861 :

> Nous serions ainsi dans l'incapacité de juger des besoins et des sentiments du commun des mortels en Russie si nous n'avions étudié les anciens manuscrits et bûché la grammaire allemande de Grimm ainsi que l'*Edda* islandaise et un dictionnaire du sanskrit. (Černyševskij, 1950, p. 744).

Mais Buslaev a montré qu'il pouvait aussi s'affranchir du modèle grimmien. Il devient ainsi migrationniste à la fin de sa vie, quand il en vient à étudier l'art des icônes, alors qu'il avait d'abord souscrit aux thèses

de l'école mythologique, dite de Grimm, pour étudier la création orale et la littérature de la Russie ancienne (voir Balandin, 1988). Il semble ainsi, sur le tard, se rapprocher d'une vision plus synchronique des phénomènes culturels, dans l'esprit du comparatisme qui privilégie les formes alors que la perspective historique s'attache plutôt au sens. La même évolution se retrouverait chez Aleksandr Veselovskij, l'un de ses élèves. Et nous allons voir que Humboldt n'est pas moins présent que Grimm dans l'œuvre de Buslaev, d'une manière moins apparente mais peut-être plus essentielle.

## 2.3. HUMBOLDT

Buslaev reconnaît en premier à Humboldt le mérite d'avoir esquissé une linguistique générale, d'avoir indiqué la voie «pour développer les concepts généraux sur la langue» (Buslaev, 1959, p. 572). Par exemple, c'est à lui qu'il attribue le mérite d'idées générales comme celle du caractère articulé de la langue : «Le mot se distingue fondamentalement des sons musicaux et du cri de l'animal par son caractère articulé» (Buslaev, 1992, p. 199). Il y a aussi chez Buslaev une série d'autres idées qu'on retrouve chez Humboldt, tout en caractérisant aussi le romantisme allemand dans son ensemble.

C'est ainsi que Buslaev distingue deux périodes dans l'histoire de la langue, la première correspondant à celle du développement des formes, de leur construction, la seconde à leur désagrégation progressive. C'est ce qui est suggéré par la *Grammaire historique du russe* :

> La langue russe, liée au slave ecclésiastique, est, dès les premiers monuments écrits, non seulement aussi riche et variée dans ses formes grammaticales que la langue actuelle mais même, par beaucoup de ses aspects, plus riche et plus parfaite. (Buslaev, 1959, 30)

Par contre, s'il y a un appauvrissement de la morphologie, l'évolution de la syntaxe va dans le sens de la créativité et de l'enrichissement, et Buslaev rejoint là Humboldt qui, bien éloigné du pessimisme de Bopp et des romantiques en général, voyait dans l'évolution un perpétuel rajeunissement du système. Buslaev affirme ainsi : «Les formes étymologiques se désagrègent et, sur leurs décombres, se créent de nouvelles formes qui sont désormais surtout syntaxiques» (Buslaev 1855a, p. 32)[23]. C'est d'ailleurs dans le domaine de la syntaxe que Buslaev se montre le plus novateur, ayant par exemple le premier mis en évidence la différence en russe entre la syntaxe d'accord (*soglasovanie*) et la parataxe (*primykanie*) ou la non-concordance possible entre le sujet logique et le sujet grammatical.

---

[23] À la même époque, Sreznevskij réagit lui aussi, dans ses *Pensées sur l'histoire de langue russe* contre cette vision romantique ; selon lui, si la langue se désagrège, c'est pour le plus grand bien du développement de la pensée (Sreznevskij, 1849)

En fait, ce schéma d'évolution répond dans l'esprit de Buslaev à une vision anthropologique tout à fait digne de la philosophie linguistique de Humboldt, où la succession des deux stades de l'histoire de la langue calque celle de l'évolution de l'esprit humain, comme le notait Viktor Vinogradov :

> Buslaev distingue deux stades dans l'histoire de la langue : celui où domine une pensée concrète imagée en même temps qu'une multiplicité vivante des formes étymologiques, avec un fonctionnement pleinement sémantique, et le stade où la pensée abstraite prend son essor, ce qui fait que les formes syntaxiques l'emportent sur l'étymologie. (Vinogradov, 1978, p. 306)

Chez lui aussi, donc, le développement de la syntaxe calque le développement de la pensée. Le plan de la *Grammaire historique* ne doit donc rien au hasard : la partie morphologique ne pouvait que réserver une large place à la formation des mots et de leurs flexions, alors que la syntaxe se devait d'être fondée sur la logique. Cet apparent manque d'unité à quoi s'ajoutait un apparent retour à la grammaire générale n'a pu que susciter l'incompréhension, depuis les critiques formulées par Konstantin Aksakov (Aksakov, 1859) et N. Nekrasov (Nekrasov, 1865) jusqu'à celles de Potebnja (Potebnja, 1888 ; voir aussi Sériot, 2002, p. 43), même si ce dernier s'inspire souvent de Buslaev, aussi bien dans ses travaux linguistiques que dans ses études sur la poésie populaire. Mais Buslaev ne fait encore là que suivre Humboldt pour qui le développement de la langue était parallèle à celui de la pensée humaine. En même temps, le dosage entre la logique (syntaxe) et l'étude particulière des formes («étymologie») reprend l'idée de Humboldt sur la coexistence dans toute langue d'une grammaire générale et d'une grammaire particulière.

Plus important est encore le fait que Buslaev, à l'instar de Humboldt, soutient que chaque peuple possède sa propre vision du monde qui se reflète dans le miroir qu'est sa propre langue ; Buslaev renvoie ici explicitement à l'essai sur le kavi (Humboldt, 1836) :

> Chaque peuple considère les choses à sa manière, de son propre point de vue. On peut affirmer catégoriquement que les mots qui expriment la même idée dans les différentes langues ne revêtent pas pour autant la même signification car chacun d'eux exprime une impression particulière, un regard particulier sur la nature, cependant que chaque objet peut être considéré à partir d'une quantité de points de vue. (Buslaev, 1992, p. 125)

On relève aussi l'influence de Humboldt, de sa «forme interne de la langue», sur ce qui devient de fait la forme interne du mot ; comme nous l'avons déjà rappelé, chez Buslaev, les mots, primitivement porteurs d'images concrètes, en viennent ensuite à se démotiver pour n'être plus que des signes abstraits ; la méthode historico-comparative vient à l'appui de cette thèse, Buslaev utilisant par exemple l'étymologie de mots tels que *reč'*, *zakon, mir*, *vremja*, *duša* et autres pour mieux cerner la vision du

monde (*mirovozzrenie*) des russophones (*ib.*, p. 272-282). Anticipant sur la «forme interne du mot» qui sera plus tard conceptualisée par Potebnja, Buslaev appuie ses dires en montrant que la sémantique de chaque mot renvoie en fait à une image primitive qui diffère selon les langues ; à un même mot russe *žito* («céréales, grains») associé à la racine de *žit'* «vivre» correspondent dans les autres langues des mots qui ont été primitivement motivés de manière différente : l'allemand *Getreide* est lié à ce qui est extrait de la terre (*getragen*), le latin *frumentum* est associé à l'idée de fruit (*fruges*, *fructus*) et l'idée d'en tirer profit, d'en jouir (*fruor*), le slave a utilisé *sbožie* ou *obilie* qui renvoient à l'idée de richesse (*ib.*, p. 125). Chaque mot est donc porteur d'une image originelle différente, ce qui entraîne, selon Buslaev, l'impossibilité de toute traduction rigoureusement exacte : «[…] Aucune traduction ne saurait remplacer l'original car toute langue exprime les impressions selon sa manière propre» (*ib.*, p. 125). On retrouve ici la problématique de la traduction «qui est au centre du travail de Humboldt» (Thouard, 2000, p. 23), puisque l'on sait que c'est en traduisant l'*Agamemnon* d'Eschyle que celui-ci en est venu à s'interroger sur la diversité des langues :

> […] si l'on fait abstraction des objets purement corporels, aucun mot d'une langue n'équivaut parfaitement à un mot d'une autre langue. (préface de la traduction d'*Agamemnon* citée d'après Thouard, 2000, p. 33)

Et c'est un peu en slavophile que Buslaev affirme la supériorité pédagogique de la paraphrase sur la traduction :

> Les traductions confèrent au style une couleur paneuropéenne, composite, alors que les paraphrases le maintiennent sur le terrain national. (Buslaev, 1992, p. 126)

Autre point de convergence avec Humboldt, c'est le verbe posé comme centre de la proposition (verbo-centrisme), conception que l'on retrouverait aussi chez Grimm et K. Becker, et qui était aussi partagée par I. Davydov, l'ancien maître de Buslaev. Buslaev soutient que le verbe est historiquement antérieur aux autres catégories du langage. Dans la *Grammaire historique du russe*, c'est le verbe qui se trouve effectivement à la première place dans les différents chapitres, que ce soit dans la formation des mots, leur variation ou leur utilisation dans la syntaxe. Cette prééminence du verbe est affirmée à maintes reprises :

> Les racines fondamentales dans la formation des parties du discours autonomes sont verbales, et c'est d'elles que proviennent aussi bien les verbes que les substantifs et les adjectifs. (Buslaev, 1959, p. 100)

Affirmation pas moins humboldtienne : ce qui est historiquement premier est l'énoncé, dont les éléments constitutifs ne vont se distinguer que peu à peu :

> […] l'histoire de toute langue nous convainc que la forme initiale par laquelle s'est exprimée la faculté de langage est déjà la *proposition* dans son ensemble, ce qui correspond parfaitement à la vocation essentielle de cette faculté qui est de transmettre la pensée sous une forme articulée. (Buslaev, 1959, p. 21)

Buslaev retrouve cette prééminence chez les locuteurs actuels et en tire des conclusions pédagogiques et ontologiques :

> […] l'enfant parle en utilisant des propositions et non des mots, il lui est plus facile de comprendre une proposition qu'un mot ; et on commence d'habitude par ce qui est connu pour en extraire ce qui est inconnu. (Buslaev, 1992, p. 31)

Buslaev conçoit également la langue comme un organisme d'ensemble, qui se développe constamment et qui est créatif, vivant, à quelque niveau qu'on l'envisage ; on sait que l'idée était dans l'air du temps, que Humboldt s'était sur ce point inspiré de Kant (Thouard, 2000, p. 69, n. 1); Buslaev abonde en ce sens :

> C'est ainsi que les sons articulés qui composent les mots aussi bien que chaque mot en particulier ne sont pas autre chose que les membres vivants d'un ensemble vivant que l'on appelle la proposition. (Buslaev 1959, p. 21)

Et de préciser que cette relation réciproque entre les parties et le tout s'appelle *organisme*[24] *de la langue* (*ib.*, p. 22). Car dans la langue, «comme dans un organisme vivant, il n'est point d'irrégularités ou d'exceptions qui, comprises fondamentalement, ne se laissent rapporter à un principe général» (*ib.*, p. 573). On rappellera ici que Buslaev considérait *L'organisme de la langue* de Becker (dont il cite la seconde édition, voir Becker, 1841) comme «la meilleure grammaire philosophique» de l'époque (Buslaev, 1992, p. 193), mais il n'en demeure pas moins que Becker sur ce point ne fait que reprendre l'œuvre sur le kavi de Humboldt de 1836 (Buslaev, 1959, p. 572 ; Buslaev, 1992, p. 193). Buslaev ne se fait pas faute d'ailleurs de critiquer le logicisme de Becker qui néglige l'étude des formes particulières au profit exclusif d'une syntaxe générale qui se condamne de ce fait à l'abstraction en reprenant «le modèle erroné des anciennes grammaires dites *générales*» (Buslaev, 1959, p. 572)[25]. La langue est ainsi une totalité, organisme vivant «dont toutes les parties sont indissolublement liées en un ensemble unique» (*ib.*, p. 22). Et Buslaev d'insister sur le fait que la langue a été construite par les locuteurs, qu'elle est indissociable de la construction de la pensée, que «la proposition s'est construite à travers les échanges entre les différents individus» (*ib.*, p. 21). De la même façon, ce sont les locuteurs qui font évoluer en permanence la langue

---

[24] Que Buslaev transcrit en russe par *organism* et non *organizm* (forme actuelle), conformément à la graphie allemande de l'époque.

[25] Buslaev anticipe la critique de Becker à laquelle se livrera Potebnja dans le deuxième chapitre de *La pensée et la langue* intitulé «Becker et Schleicher» (Potebnja, 1862).

qui est loin d'être un système figé une fois pour toutes puisque c'est l'usage (*upotreblenie*), une «force particulière» qui régit la langue, en même temps que les lois, à la fois dans un sens positif (*blagodetel'no*) quand elles tendent à conserver l'état primitif, et dans un sens négatif, «destructeur» (*razrušitel'no*), quand elles portent atteinte aux régularités du système primitif (*ib.*, p. 27). Buslaev privilégie donc l'approche «linguistique», comparatiste, par rapport à celle des anciens philologues, tels Philipp Carl Buttmann ou Georg Friedrich Grotefend qui, dans leur culte de l'antiquité, tendaient à sacraliser et figer l'état ancien de la langue (Buslaev, 1992, p. 29).

On relèvera que l'idée que la langue reflète la vie spirituelle du peuple était partagée aussi bien par Grimm que par Humboldt; Buslaev trouve dans la polysémie que présente dans les langues slaves le vocable *jazyk*, désignant à la fois la langue et le peuple qui l'utilise, une confirmation de cette thèse, ce qu'il rappelle dans l'introduction à sa *Grammaire historique* :

> Dans les livres écrits en slave ecclésiastique, le terme *jazyk* ne désigne pas seulement la faculté langagière mais aussi le peuple lui-même, conformément à cette vérité qui veut que la langue n'est pas créée par des individus isolés, mais par le peuple dans son entier, en en constituant ainsi l'attribut essentiel. (Buslaev 1959, p. 21).

Ailleurs, on voit Buslaev réaffirmer :

> Le but recherché par le linguiste est fondé lorsque, sans se limiter à l'étude des préfixes, des terminaisons, il tend, par l'étude de la langue, à étudier la vie spirituelle du peuple en personne. (Buslaev, 1855b, p. 37).

Cependant, l'étude de la langue ne révèle pas seulement la mentalité populaire d'aujourd'hui car la linguistique historique

> n'envisage pas seulement le mot comme moyen d'intercompréhension mais aussi comme un monument vivant de l'univers spirituel des peuples, au surplus un monument des plus anciens dont l'histoire peut être reconstituée en mettant au premier plan l'histoire du développement moral de l'humanité. (Buslaev 1959, p. 573)

Buslaev privilégie ici l'étude historique des mots, de leur sémantique, de leur signification dans une sorte d'archéologie à la Grimm visant à retrouver les formes anciennes de culture et de pensée.

Buslaev ne souligne pas moins cependant l'importance de la langue d'aujourd'hui, de la «synchronie», si l'on peut oser cet anachronisme. C'est en ce sens que l'on peut interpréter la revendication formulée par Buslaev de la dignité de la langue parlée, qui ne mérite pas moins d'être étudiée que la langue littéraire : «Les manuels pratiques, qui, jusqu'ici, se sont concentrés sur la langue littéraire, n'ont pas donné droit de cité à la langue mater-

nelle, parlée […]» (*ib.*, p. 573). On constate aussi que dans la *Grammaire historique*, et quel que soit le goût de Buslaev pour l'histoire de la langue, c'est la description de la langue actuelle qui occupe de loin la place la plus importante, et il s'écarte sur ce point significativement de Grimm comme on l'a souligné :

> Alors que Grimm recherche la signification originelle des formes grammaticales et oriente dans cet esprit sa grammaire, Buslaev cherche à mettre le sens des mots et des propositions en accord avec des principes logiques dans le but de mettre en évidence la dépendance et la régularité des formes grammaticales. (Pankow, 2002, p. 175-176)

Sur ce point encore son logicisme rappelle Humboldt. On peut ajouter que Buslaev privilégie l'étude des mots et de leur sens sur celle des unités de rang inférieur ; ce parti pris sémantique a été relevé par Meščaninov par la suite, qui devait avoir à l'esprit la théorie de Marr quand il écrivait :

> Il convient de noter que, à la différence des linguistes étrangers de l'époque, F.I. Buslaev réserve une attention privilégiée dans ses recherches au côté signifiant de la parole, à son contenu, soit à la sémantique. (Meščaninov, 1949, p. 15-16).

On relèvera encore qu'il critique la grammaire normative, ramenée à de simples «règles» (*pravila*) au contraire des «lois» profondes qui règlent le système linguistique (Buslaev, 1959).

Il arrive cependant que Buslaev s'éloigne de Humboldt ; c'est ainsi que, en lecteur assidu de Bopp, il s'en tient à la méthode historico-comparative pour le classement génétique des langues ; sa présentation des langues «indo-européennes» dans l'introduction à la *Grammaire historique* (Buslaev, 1959, p. 22-24) correspond fidèlement au savoir comparatiste de l'époque. Mais on retrouve pourtant aussi ailleurs chez lui un écho direct de la classification typologique des langues avancée par August Wilhelm von Schlegel en 1818 (Schlegel, 1971, p. 14 et sq.) et développée par Humboldt dans l'œuvre sur le kavi. Il s'agit de l'idée d'une sorte de hiérarchisation des langues selon leur modèle d'organisation, le type flexionnel étant supérieur aux autres ; c'est ce que Buslaev reprend avec une inflexion slavophile en affirmant dans son compte rendu de l'étude d'Aksakov consacrée aux verbes russes (Buslaev, 1855a) la supériorité des langues slaves, riches en morphologie, sur les langues romanes «sans étymologie» (c'est-à-dire dotées d'une flexion pauvre) ; Buslaev établit d'ailleurs une homologie entre le type de la langue et la pensée grammaticale qui en est issue : pauvre chez les Anglais et les Français, gâtée par le penchant à philosopher

chez les Allemands malgré la richesse des formes «étymologiques» de leur langue.[26]

## CONCLUSIONS

La rétrospective que nous venons de retracer suggère que Buslaev a puisé d'une manière éclectique dans la science germanique du langage de son époque. On peut résumer cela approximativement en disant que, dans l'œuvre de Buslaev, ce qui touche à l'histoire de la langue est plutôt hérité de Grimm, alors que tout ce qui concerne le fonctionnement actuel de la langue comme «organisme» vient de Humboldt. À vrai dire, au-delà de ces grandes figures, il y a le fonds commun du romantisme allemand, toute une nébuleuse d'idées qui dominait l'air du temps et la pensée linguistique russe au moment où Buslaev se formait à l'université. C'est ainsi que Grimm n'a pas moins influencé Afanas'ev, Keppen [Köppen], Gi'lferding [Hilferding] et Sreznevskij (Pankow 2002, p. 50-51). Chez Buslaev, cette filiation germanique se vérifiera toute sa vie durant ; c'est ainsi que, dans son œuvre ethnographique, comme nous l'avons déjà signalé, après avoir adopté le point de vue de l'école mythologique de Grimm avec sa fascination pour les formes de pensée archaïque, il en vient sur le tard, après avoir découvert Theodor Benfey, à partager une vision migrationniste privilégiant les emprunts dont témoignent les *Récits en migration* rédigés en 1874 (Buslaev, 1886, 2, p. 259-406) qui retracent le cheminement de thèmes venus du *Pañcatantra* jusque dans les épopées européennes ; on suggère ainsi que les folklores européens prennent leurs racines en Orient et que tout peut s'emprunter, démarche qu'annonçaient déjà des travaux transversaux antérieurs (sur l'*Edda* et la légende de Murom, Buslaev 1858b, sur Cervantes et la légende russe de Sodome, Buslaev 1861c, sur le cycle ibérique du Cid, Buslaev, 1864).

Dans tous les cas, la Russie n'a cessé d'apprécier Humboldt, sans solution de continuité, marquant ainsi une fois de plus sa spécificité par rapport à l'Occident. Pour preuve, la traduction de *Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage*[27] parue en 1847 (Gumbol'dt, 1847) ; Vladimir Zvegincev rappelait à juste titre que ce fut la première œuvre de Humboldt traduite en langue étrangère, compte non tenu des textes que celui-ci avait rédigés directement en français (Zvegincev, 1984, p. 356-357)[28] ; suivra en 1858-

[26] Voir l'introduction de Patrick Sériot à la version électronique du compte rendu de Buslaev sur l'étude des verbes russes par Aksakov (Buslaev, 1855a).

[27] Il s'agit de la première œuvre proprement linguistique de Humboldt, qui correspond à une conférence délivrée à l'Université de Berlin en 1820 (*Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*).

[28] S. Uvarov, ministre de l'Instruction publique de 1833 à 1849, homme d'une grande culture, a certainement favorisé cette publication dans une revue créée à son initiative dès

1859 la traduction de l'ouvrage capital de Humboldt *De la différence des organismes de la langue humaine* par Biljarskij (Gumbol'dt, 1858-1859[29]), dans la même *Revue du Ministère de l'instruction publique* où paraîtra trois ans plus tard *La pensée et la langue* de Potebnja dont le chapitre 3 est consacré à Humboldt (Potebnja, 1862) ; ces publications révèlent un intérêt constant et soutenu ; certes, Biljarskij se plaindra du peu de succès de son travail auprès du public (voir Grunskij, 1917, 142), et Špet jugera plus tard que cette publication était «prématurée» (*nesvoevremennoe*) et «réalisée sous une forme inappropriée», puisque l'édition séparée se présentait comme un manuel de théorie linguistique et littéraire destiné aux établissements d'enseignement militaires (Špet, 1927, p. 8)[30] ; mais la connaissance de l'allemand était alors si bien partagée en Russie qu'on peut penser que le lecteur russe n'avait guère besoin d'une médiation russe pour se plonger dans le monde des idées de Humboldt.

© Roger Comtet

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AKSAKOV Konstantin 1859 : *Kritičeskij analiz* Opyta russkoj grammatiki *Buslaeva*, Moskva. ['Analyse critique de *l'Essai de grammaire russe* de Buslaev']
— AUROUX Sylvain, 2000 : *Histoire des idées linguistiques. Tome 3. L'hégémonie du comparatisme*, Sprimont : Mardaga.
— BABIČEV Mixail et alii, 2006 : *Russkie filologi XIX veka. Biobibliografičeskij slovar'-spravočnik*, Moskva : Sovpadenie. ['Les philologues russes du XIXème siècle. Dictionnaire de référence bibliographique']
— BALANDIN A., 1988 : *Mifologičeskaja škola v russkoj fol'kloristike. F.I. Buslaev*, Moskva : Nauka. ['L'école mythologique dans la folkloristique russe. F. Buslaev']
— BARTSCHAT Brigitte, 2006 : «La réception de Humboldt dans la pensée linguistique russe, de Potebnja à Vygotskij», *Revue germanique internationale*, *L'Allemagne des linguistes russes* , 3, p. 13-23.
— BECKER Karl Ferdinand, 1827 : *Organism der Sprache, als Einleitung zur deutschen Grammatik – Deutsche Sprachlehre*, Frankfurt am Main : Reinherz.

1834 ; on sait que, à la faveur de son séjour aux ambassades de Vienne puis Paris de 1807 à 1810, il s'était lié d'amitié avec les frères Humboldt.

29 Parue dans une suite de numéros du *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, la traduction a ensuite fait l'objet d'une édition séparée (Gumbol'dt, 1859).

30 On pourra objecter que les deux principaux ouvrages linguistiques de Buslaev ont été édités eux aussi de la même manière, ce qui n'a pas entravé leur diffusion.

——, 1841: *Organism der Sprache, als Einleitung zur deutschen Grammatik – Deutsche Sprachlehre*, 2e éd. remaniée, Frankfurt am Main : Kettembeil.

— BELINSKIJ Vissarion, 1837 : *Osnovanija russkoj grammatiki dlja pervonačal'nogo obučenija. Čast' pervaja. Grammatika analitičeskaja (ètimologija)*, Moskva : Tipografija Nikolaja Stepanova. ['Fondements de la grammaire russe pour l'enseignement élémentaire. Première partie. Grammaire analytique (étymologie)']

——, 1953 : *Polnoe sobranie sočinenij. I. Stat'i i recenzii. Xudožestvennye proizvedenija. 1829-1835*, Moskva : Akademija nauk SSSR. ['Œuvres complètes. I. Articles et comptes rendus. Œuvres littéraires. 1829-1835']

— BODUÈN DE KURTENÈ Ivan, 1871 : «Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke », *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, čast' 153, otd. 2, p. 297-316. ['Quelques remarques générales sur la linguistique et la langue']

——, 1963 : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, 1, Moskva : Akademija nauk SSSR. ['Œuvres choisies de linguistique générale']

— BOPP Franz, 1816 : *Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persichen und germanischen Sprache : nebst Episoden des Ramajan und Mahabharat und einigen Abschnitten aus den Vedas*, Frankfurt am Main : Dr. K. J. Windischmann.

— BUSLAEV Fedor, 1843 : «Zametki o knige Pavskogo 'Filologičeskie nabljudenija nad sostavom russkogo jazyka'», *Moskvitjanin*, 2, p. 203-205 ; 3, p. 195-200 ; 5, p. 178-195. ['Remarques à propos du livre de Pavskij *Observations philologiques sur la constitution de la langue russe*']

——, 1844 : *O prepodavanii otečestvennogo jazyka*, 1-2, Moskva : Universitetskaja tipografija. ['A propos de l'enseignement de la langue nationale']

——, 1845a : compte rendu du *'Slovo o polku Igoreve', ob"jasnennoe po drevnim pis'mennym pamjatnikam magistrom D. Dubenskim*, *Moskva, 1845*, *Moskvitjanin*, I, 1, 29-40. ['Le *Dit d'Igor*, expliqué d'après les anciens témoignages écrits par le magistre D. Dubenskij']

——, 1845b : compte rendu de *Materialy dlja russkoj grammatiki. O mestoimenijax voobšče i o russkix v osobennosti* […], *Moskvitjanin*, I, 2, p. 45-49. ['Matériaux pour la grammaire russe. Sur les pronoms en général et les russes en particulier (…)']

——, 1848 : *O vlijanii xristianstva na slavjanskij jazyk. Opyt istorii jazyka po Ostromirovu evangeliju, napisannyj na stepen' magistra kandidatom F. Buslaevym*, Moskva : Universitetskaja tipografija. ['De l'influence du christianisme sur la langue slave. Essai d'histoire de la langue d'après l'Évangile d'Ostromir, rédigé pour l'obtention du grade de magistre par le candidat F. Buslaev']

——, 1850 : compte rendu de I. Sreznevskij, *Mysli ob istorii russkogo jazyka*, Sankt-Peterburg, 1850, in *Otečestvennye zapiski*, LXXII, N° 10, otd. V, p. 31-58. [‘I. Sreznevskij, *Pensées sur l'histoire de la langue russe’*]

——, 1852a : compte rendu de Pavskij, G.P., *Filologičeskie nabljudenija nad sostavom russkogo jazyka protoiereja G. Pavskogo. Rassuždenija 1-3,* Sankt-Peterburg, 1841-1842, *Otečestvennye zapiski*, LXXXI, n° 4, otd. V, p. 49-76 ; LXXXII, mai, p. 21-48. [‘Pavskij, Observations philologiques sur la constitution de la langue russe’]

——, 1852b : *Russkaja poèzija XVII veka*, Moskva : Universitetskaja tipografija. [‘La poésie russe du XVII$^{e}$ siècle’]

——, 1855a : compte rendu de Konstantin Aksakov, *O russkix glagolax*, Moskva, 1855, in *Otečestvennye zapiski*, CI, N° 8, otd. III, p. 23-46. [‘Konstantin Aksakov, *Sur les verbes russes*’]
Version électronique avec introduction de Patrick SÉRIOT :
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/BUSLAEV-1855/1.html

——, 1855b : compte rendu de A.S. Xomjakov, *Sravnenie russkix slov s sanskritskimi*, in *Otečestvennye zapiski*, CII, N° 9, otd. III, p. 36-57. [‘Xomjakov, *Comparaison des mots russes avec ceux du sanskrit*’]

——, 1856 : compte rendu de N.I. Greč, *Praktičeskaja grammatika russkogo jazyka*, in *Otečestvennye zapiski*, CIX, N° 12, otd. I, p. 338-339. [Greč, ‘Grammaire pratique du russe’]

——, 1858a : *Opyt istoričeskoj grammatiki russkogo jazyka. Učebnoe posobie dlja prepodavatelej*, 1-2, Moskva : Učebnye rukovodstva dlja voenno-učebnyx zavedenij. [‘Essai de grammaire historique de la langue russe. Manuel pour les enseignants’]

——, 1858b : «Pesni ‘drevnej Èddy’ o Zigurde i Muromskaja legenda», *Atenej*, IV, 30, p. 191-229. [‘Les chants de l'*Edda* sur Sigurd et la légende de Murom’]

——, 1861a : *Istoričeskaja xrestomatija cerkovnoslavjanskogo i drevnerusskogo jazykov*, Moskva : Sinodal'naja Tipografija. [‘Chrestomathie historique du slave ecclésiastique et du vieux russe’]

——, 1861b : *Istoričeskie očerki russkoj narodnoj slovesnosti i iskusstva*, 1-2, Sankt-Peterburg : D.E. Kožančikov. [‘Essais d'histoire sur l'art et la littérature populaires en Russie’]
(t. 1 : *Russkaja narodnaja poèzija* [‘La poésie populaire russe’]; t. 2 : *Drevnerusskaja narodnaja literatura i iskusstvo* [‘La langue et la littérature populaires dans l'ancienne Russie’])

——, 1861c : «Zamečatel'noe sxodstvo Pskovskogo predanija o gore Sodome s odnim èpizodom Servandesova ‘Don Kixota’», in Buslaev 1861 b, 1, p. 464-469. [‘Une similitude curieuse entre la légende de Pskov sur les malheurs de Sodome et un épisode du *Don Quichote* de Cervantes’]

——, 1864 : *Ispanskij narodnyj èpos o Side*, Sankt-Peterburg : Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk. [‘Le cycle épique populaire espagnol du Cid’]

——, 1866 : *Obščie ponjatija o russkoj ikonopisi*, in *Sbornik za 1866 god, izdannyj Obščestvom drevnerusskogo iskusstva pri Moskovskom publičnom muzee*, Moskva, 1, p. 1-106. [‘Principes généraux de la peinture d’icônes russe’].

——1869 : *Učebnik russkoj grammatiki, sbližennoj c cerkovnoslavjanskoju, s priloženiem obrazcov grammatičeskogo razbora. Dlja srednix učebnyx zavedenij*, Moskva : Tipografija È. Lissnera i Ju. Romana. [‘Manuel de grammaire russe, mise en rapport avec la grammaire du slave ecclésiastique, avec des exemples d’analyse grammaticale. Pour les établissements d’enseignement secondaire’]

——, 1877 : «O značenii sovremennogo romana i ego zadačax », in *Gazeta A. Gatcuka,* 4/02, 5, p. 93-95 ; 13/02, 6, p. 109-114 ; 20/02, 7, p. 124-126 ; 26/02, 8, p. 140-141. [‘Du rôle du roman contemporain et de ses tâches’]

——, 1884 : *Russkij Licevoj apokalipsis. Svod izobraženij iz licevyx apokalipsisov po russkim rukopisjam s XVI veka po XIX*, Mos-kva : Stasjulevič [‘L’apocalypse russe dans les miniatures. Recueil de figurations des apocalypses dans les miniatures du XVI$^{e}$ siècle au XIXème siècle’

——, 1886 : *Moi dosugi*, Moskva. [‘Mes loisirs’]

——, 1887 : *Narodnaja poèzija. Istoričeskie očerki*, Sankt-Peterburg [Recueil de l’ORJAS , XLII/2]. [‘La poésie populaire. Essais d’histoire’]

——, 1897 : *Moi vospominanija*, Moskva : Fon-Bool’. [‘Souvenirs’]

——, 1904-1905 : «Istorija russkoj literatury», *Starina i novizna*, Moskva, 1904, 1, p. 97-375 ; 1905, 10, p. 1-267 ; 12, p. 10-306. [‘Histoire de la littérature russe’]

——, 1959 [1858] : *Istoričeskaja grammatika*, 6$^{e}$ éd., Moskva ; Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel’stvo Ministerstva prosveščenija RSFSR. [‘Grammaire historique’]

——, 1992 [1844] : *Prepodavanie otečestvennogo jazyka*, Moskva : Prosveščenie. [‘L’enseignement de la langue nationale’]

——, 2003 : *Moi dosugi. Vospominaija. Stat’i. Razmyšlenija*, Moskva : Russkaja kniga. [‘Mes loisirs. Souvenirs. Articles. Réflexions’]

— ČERNYŠEVSKIJ Nikolaj, 1950, *Polnoe sobranie sočinenij*, 7, Moskva : Gosudarstvennoe izdatel’stvo xudožestvennoj literatury. [‘Œuvres complètes’].

— DAVYDOV, Ivan, 1849 : *Grammatika russkogo jazyka,* Sankt-Peterburg : Tipografija Akademii nauk. [‘Grammaire de la langue russe’]

— FORTUNATOV, Filipp, 1956 : *Izbrannye trudy*, 1, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel’stvo Ministerstva prosveščenija RSFSR. [Œuvres choisies]

— GRIMM, Jakob, 1819, 1826, 1831, 1837 : *Deutsche Grammatik*, 1-4, Göttingen : Dieterich’sche Buchandlung.

——, 1835 : *Deutsche Mythologie*, Göttingen : Dieterisch’sche Buchandlung. [2$^{e}$ éd. 1844]

— GRUNSKIJ, Nikolaj, 1917 : *Očerki po istorii razrabotki sintaksisa slavjanskix jazykov*, 1, Sankt-Peterburg : Senatskaja tipografija. ['Esquisses d'histoire de la genèse de la syntaxe des langues slaves']
— GUMBOL'DT fon Vil'gel'm, 1847 : «O sravnitel'nom izučenii jazykov v raznye èpoxi ix razvitija», in *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, 3/53, p. 107-235 (trad. par V. Jarockij). ['Sur l'étude comparée des langues dans son rapport avec différentes époques du développement du langage']
——, 1859 : *O različii organizmov čelovečeskogo jazyka i o vlijanii ètogo različija na umstvennoe razvitie čelovečeskogo roda. Posmertnoe sočinenie Vil'gel'lma fon Gumbol'dta. Vvedenie vo vseobščee jazykoznanie. Učebnoe posobie po teorii jazyka i slovesnosti v voenno-učebnyx zavedenijax*, Sankt-Peterburg : Imperatorskaja Akademija nauk (trad. par Petr Biljarskij). ['Sur la différence de structure des langues humaines et son influence sur le développement intellectuel de l'humanité. Edition posthume de Wilhelm von Humboldt. Introduction à la linguistique générale. Manuel de théorie de la langue et de la littérature pour les écoles militaires']
— HUMBOLDT von, Wilhelm, 1820 : *Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwickelung*, Berlin : Königliche Akademie der Wissenschaften.
——, 1836 : *Über die Kawi-Sprache der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechts*, Berlin : Königliche Akademie des Wissenschaften.
— JELITTE, Herbert & HORKAVTSCHUK, Maria (éds.), 2001 : *Deutsch-russischer Dialog in der Philologie*, Frankfurt am Main […] : Peter Lang.
— MATTOSO-CÂMARA Júnior, Joaquim, 1967 : «Wilhelm von Humboldt et Edward Sapir», *Actes du X^e^ Congrès international des linguistes*, Bucarest : Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, p. 327-332.
— MEŠČANINOV Ivan, 1949 : *K istorii otečestvennogo jazykoznanija*, Moskva : Učpedgiz ['Pages d'histoire de la linguistique nationale']
Version électronique :
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Mescaninov49.html
— NEKRASOV Nikolaj, 1865 : *O značenii form russkogo glagola*, Sankt-Peterburg : I. Paulson. ['À propos du sens des formes du verbe russe']
— ORLOVA Nina, 2001 : «Filosofskie idei V. Gumbol'dta v rabotax D.N. Ovsjaniko-Kulikovskogo», in JELITTE 2001, p. 322-331. ['Les idées philosophiques de W. Humboldt dans les œuvres de D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij']
— PANKOW Christiane, 2002 : *Die Wirkung der Deutschen Grammatik von Jacob Grimm auf die grammatischen Ansichten russicher Sprachforscher im 19. Jahrhundert*, Tübingen : Gunter Narr.

— PAVSKIJ German, 1841-1842 : *Filologičeskie nabljudenija nad sostavom russkogo jazyka*, 1-3, Sankt-Peterburg : Tipografija Akademii nauk. [‘Observations philologiques sur la constitution de la langue russe’]
——, 1850 : *Filologičeskie nabljudenija nad sostavom russkogo jazyka*, 2e éd., 1-4, Sankt-Peterburg : Tipografija Akademii nauk. [‘Observations philologiques sur la constitution de la langue russe’]
— POTEBNJA Aleksandr, 1862 : *Mysl’ i jazyk*, in *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, č. 113-114, 1-5. [‘La pensée et la langue’]
——, 1888 : *Iz zapisok po russkoj grammatike*, Xar'kov. [‘Notes sur la grammaire russe’]
— POTT August Friedrich, 1833-1836 : *Wurzel-Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 1-2, Detmold : Mayer’sche Hofbuchhandlung.
— RADČENKO Oleg, 2e éd., 2004: *Jazyk kak mirosozdanie. Lingvofilosofskaja koncepcija neogumbol’dtianstva*, Moskva : URSS. [‘La langue comme création du monde. La conception linguistique et philosophique du néo-humboldtisme’]
— RAMIŠVILI Guram (éd.), 1984 : *Vil’gel’m fon Humboldt. Izbrannye trudy po jazykoznaniju*, Moskva : Progress. [‘Wilhelm von Humboldt. Œuvres linguistiques choisies’]
— ROSHDESTWENSKI Juri, 1984 : «Wilhelm von Humboldt und Jacob Grimm in der russischen philologischen Literatur des 19. Jahrhunderts», trad. du russe, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafswissenschaftliche Reihe*, XXXIII/5, p. 478-488.
— ROUSSEAU André (éd.), 2002 : *Histoire de la syntaxe, 1870-1940. Modèles linguistiques,* t. XXIII-1, vol. 45.
— RUTKOWSKA Maria, 1993 : *Gramatika Wissariona Bielinskiego i jej miejsce w rozwoju badań nad językiem rosyjskim*, Warszawa : Wydanictwa Uniwersytetu Warszawskiego. [‘La grammaire de Vissarion Belinskij et sa place dans le développement des recherches sur la langue russe’]
— SACY de, Antoine-Isaac Silvestre, 1799 : *Principes de grammaire générale, mis à la portée des enfants, et propres à servir d’introduction à l’étude de toutes les langues*, Paris : Fuchs.
——, 1804 : *Grundsätze der allgemeinen Sprachlehre in einem faßlichen Vortrage, als Grundlage alles Sprachunterrichts und mit besonderer Rücksicht auf die französische Sprache bearbeitet. Nach der zweiten Ausgabe übersetzt u. mit Anm. und Zusätzen besonders in Ruecksicht auf die deutsche Sprache hrsg. v. J. S. Vater*, Halle-Leipzig: Ruff.
— SCHLEGEL von, August Wilhelm, 1971 [1818], *Observations sur la langue et la littérature provençales*, Tübingen : TBL [Nachdrück der ersten Aufgabe Paris 1818 mit einem Vorwort von Gunter Narr].
— SÉRIOT Patrick, 2002 : «Une syntaxe évolutive : l’opposition verbo-nominale et le progrès de la pensée chez A. Potebnja», in ROUSSEAU, 2002, p. 41-54.

— SMIRNOV Savvatij, 1971 : *F.I. Buslaev i russkoe jazykozanie pervoj poloviny XIX veka*, Tartu : Tartuskij gosudarstvennyj universitet [Učenye zapiski tartuskogo gosudarstvennogo universiteta. Trudy po russkoj i slavjanskoj filologii. XX. Serija lingvističeskaja. Iz istorii russkogo jazykoznanija, p. 1-203]. ['F.I. Buslaev et la linguistique russe de la première moitié du XIX$^{e}$ siècle']
——, 1978 : *Fedor Ivanovič Buslaev*, Moskva : Moskovskij universitet ['Zamečatel'nye učenye Moskovskogo universiteta, 47]. [Fedor Ivanovič Buslaev']
——, 2001 : *Otečestvennye filologi-slavisty serediny XVIII-načala XX vv.*, Moskva : Flinta / Nauka. ['Les philologues slavistes nationaux de la moitié du XVIIIème siècle au début du XXème siècle']
— ŠPET, Gustav, 1927 : *Vnutrennjaja forma slova (Ètjudy i variacii na temy Gumbol'dta)*, Moskva : Gosudarstvennaja Akademija Xudožestvennyx Nauk [Istorija i teorija iskusstv, 8). ['La forme interne du mot (Études et variation sur des thèmes de Humboldt)']
— SREZNEVSKIJ Izmail, 1849 : *Mysli ob istorii russkogo jazyka*, in *Biblioteka dlja čtenija*, XCVIII, p. 1-55, 117-138. ['Pensées sur l'histoire de la langue russe']
— THOUARD Denis (éd.), 2000 : *Wilhelm von Humboldt. Sur le caractère national des langues*, Paris : Seuil [Points Essais 425].
— TRABANT Jürgen, 2000 : «Le courant humboldtien», in AUROUX 2000, p. 311-322.
— VELMEZOVA Ekaterina, 2000 : «Du côté de von Humboldt (Une page d'histoire des recherches ethnolinguistiques en Russie)», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 53, p. 123-132.
— VINOGRADOV Viktor, 1978 : *Istorija russkix lingvističeskix učenij*, Moskva : Vyssšaja škola. ['Histoire des théories linguistiques russes']
— WES, Marius Anthony, 1992: *Classic in Russia 1700-1855 : between two Bronze Horsemen*, Leiden—New York—Cologne: E. J. Brill.
— ZVEGINCEV, Vladimir, 1984 : «O naučnom nasledii Vil'gel'ma fon Gumbol'dta», in RAMIŠVILI 1984, p. 356-362. ['À propos de l'héritage scientifique de Wilhem von Humboldt']

Fedor Buslaev (1818-1897)

Filipp Fortunatov (1848-1914)

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 193-208

# W. von Humboldt en périphérie d'Empire : de la tragédie à la farce

Nodar LADARIA
*Université Ilya, Tbilissi*

***Résumé*** : Quel sens doit-on donner au terme de «réception» lorsqu'il s'agit d'un phénomène aussi complexe et si profondément travaillé que la conception humboldtienne du langage ? Cet article envisage deux possibilités. D'une part, la traduction des œuvres et leur interprétation académique par le linguiste G. Ramišvili, de l'autre l'introduction de Humboldt comme autorité dans la conscience des masses dans le travail de propagande politique de Zviad Gamsakhurdia, leader du mouvement de libération nationale puis premier président de la Géorgie indépendante.

L'exemple de Ramišvili représente la tragédie du chercheur obligé de mener sa carrière scientifique dans une langue étrangère. C'est l'idée humboldtienne de langue comme activité et comme vision du monde qui lui fait considérer le bilinguisme comme «nuisible» pour le développement de la conscience humaine.

Si Zviad Gamsakhurdia ne peut être considéré comme un spécialiste de Humboldt, c'est bien à la suite de sa propagande qu'au début des années 1990 le nom de Humboldt se trouvait sur les lèvres d'une masse de Géorgiens socialement et politiquement actifs.

L'article oppose la farce et la tragédie.

***Mots-clés*** : bilinguisme ; Géorgie ; Humboldt ; libération nationale ; intellectuels ; langue et pensée.

Quel sens doit-on donner au terme de «réception» lorsqu'il s'agit d'un phénomène aussi complexe et si profondément travaillé que la conception humboldtienne du langage ? Peut-on considérer comme une «réception», par exemple, la présence d'un ou de quelques cours de spécialisation dans un programme universitaire ? Ou doit-on examiner les thèmes et la quantité des thèses soutenues, des articles et des livres publiés ?

Ou peut-être, à la suite d'Antonio Gramsci, doit-on chercher les traces de Humboldt dans des endroits tout autres, à savoir «dans la langue elle-même, qui n'est pas un ensemble de mots grammaticalement vides de contenu, mais de notions et de concepts déterminés ; dans la religion populaire et, ainsi, dans tout le système de croyances, de superstitions, d'opinions, de façons de voir et de faire, bref, dans tout ce qu'on appelle généralement le 'folklore' ?» (Gramsci, 1975, v. 2, p. 1375)[1]

Notons que dans ce passage des *Carnets de prison* on peut aussi déceler une trace certaine de la dite réception. Cela n'a rien d'étonnant, tant est grand l'apport du penseur allemand dans notre conception du langage. Or, de façon paradoxale, c'est bien la grandeur de cet apport qui rend complexe la question posée, dans la mesure où une partie de l'influence exercée sur la pensée scientifique et philosophique est devenue par la suite un ensemble de lieux communs de la philosophie et de la science et, par conséquent, de la conscience quotidienne.

C'est pourquoi on peut trouver quelque intérêt dans ce qui n'est qu'une très mince couche de réflexions, ne se distinguant du reste que par sa signification/importance objective, son originalité, ou son action sur des sphères tout autres de la vie sociale. Ce ne sera pas une révélation que d'affirmer qu'à la différence de la Russie, on ne trouvera sur le terrain géorgien ni la glèbe fertile du structuralisme, ni même cet arbre poussant solitaire qu'est la «philosophie de l'âge d'argent». On peut néanmoins dégager/mettre en évidence deux exemples relativement originaux. Dans un cas W. von Humboldt a servi de refuge ou de consolation pour un intellectuel souffrant, dans l'autre, de prétexte à l'appel à l'action des masses populaires, c'est-à-dire à la démagogie à l'état pur.

## 1. LA TRAGEDIE

Un exemple d'appropriation scientifique de l'héritage humboldtien est donné par le linguiste géorgien Guram Ramišvili, même si on doit souligner que les conséquences en dépassent sensiblement la sphère académique.

---

[1] …nel linguaggio stesso, che è un insieme di nozioni e di concetti determinati e non già e solo di parole grammaticalmente vuote di contenuto ; nel senso comune e buon senso ; nella religione popolare e anche quindi in tutto il sistema di credenze, superstizioni, opinioni, modi di vedere e di operare che si affaciano in quello che generalmente si chiama 'folclore'.

Guram Ramišvili est né en 1932 à Tbilissi. La seconde date marquant sa biographe, que célèbrent d'une seule voix ses disciples, fut l'attribution à la fin des années 1960 d'une bourse Humboldt. Il fut le premier scientifique géorgien à bénéficier de cette possibilité encore rarissime à l'époque, et il passa un temps assez long à l'université de Bonn à s'occuper de problèmes de linguistique.

Essayons de proposer des éléments de réponse à la question de savoir : pourquoi précisément Humboldt ?

Une première réponse possible se trouve dans le fameux «trinitarisme» du marxisme-léninisme, qui s'insérait dans le contexte historique de la pensée humaine par le biais de trois sources et de trois parties constituantes. Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait bien de trois «sources», et non de «fondements» ou de «prémisses», bien de «parties constituantes» et non, disons, de «composants». Cette approche quasi-religieuse du choix des mots révèle encore un aspect du «trinitarisme» : une pieuse liturgie dans l'expression, un dogmatisme sec dans l'interprétation, une sévère *akribija* (intransigeance) dans le choix des objets. Voilà pourquoi il était permis et sans danger de citer Adam Smith mais pas Ludwig von Mises, Henri Saint-Simon mais pas Herbert Marcuse, Emmanuel Kant mais pas Martin Heidegger.

W. von Humboldt eut la chance de recevoir de l'idéologie soviétique le qualificatif de «progressiste», qui lui garantissait un libre passage à travers le rideau de fer. Il ne faut cependant pas imaginer que le choix de Guram Ramišvili ait été guidé par un pur conformisme politique. Comme on le verra par la suite, il n'y avait là nul conformisme. Remarquons pour commencer que dans ses textes on ne rencontre que très rarement les citations de Marx-Engels-Lénine habituelles pour l'époque.

Le deuxième facteur sur lequel reposait la proximité spirituelle entre le chercheur et son objet d'étude est ce qu'on peut appeler du terme allemand de *Geist*. Rien n'était plus en résonance avec les attentes cachées des intellectuels géorgiens que l'esprit du romantisme allemand. C'est bien ce *Geist* qui les attirait depuis le plus jeune âge, quand, en prenant des cours particuliers chez une Tante Erna ou une Frau Therese qu'on trouvait encore à l'époque dans les vieux quartiers de Tbilissi, ils feuilletaient un album d'étonnantes et touchantes gravures représentant des scènes de *Faust*. Il s'avéra plus tard que ce n'était pas tant le *Geist* que le *Volksgeist*, c'est-à-dire le rêve secret et toujours imprononçable de l'indépendance nationale.

Il serait cependant difficile d'attribuer l'exemple de Ramišvili à un simple concours de circonstances. On peut y voir plutôt la confirmation de l'idée hégélienne que les grandes actions ne peuvent s'accomplir sans passion. Et la passion, Ramišvili en avait son saôul, ce qui lui valut de la part de ses collègues allemands lors de son stage le surnom de *Ramboldt*.

Une nature énergique et une énorme réserve de charme personnel ne pouvaient se satisfaire d'une simple activité académique, c'est pourquoi Ramišvili s'employa à mettre en pratique le savoir qu'il avait puisé dans l'œuvre du linguiste allemand. Quoi de plus convenable à cette tâche que

l'éducation de la nouvelle génération ? En 1981 il fonda à Tbilissi un établissement d'expérimentation pédagogique, avec un enseignement renforcé de l'allemand.

Il était initialement prévu de dispenser en allemand tous les cours, mais ce projet rencontra très vite des obstacles objectifs, et la liste des matières «étrangères» se limita aux travaux manuels et au chant. Il convient de mentionner que les élèves de «l'Ecole Ramišvili», dénommée plus tard le Gymnase allemand, et actuellement l'Ecole publique n° 6, n'ont jamais porté le foulard des pionniers ou l'uniforme scolaire, que ce soit à l'époque de la «stagnation» brejnévienne ou du «dressage» andropovien. Et cela, même si la Géorgie, en dépit des mythes qui circulaient parmi les intellectuels moscovites ou léningradois, venant à Tbilissi pour célébrer un mariage ou un baptême dans les églises locales, n'avait rien d'une oasis anti-soviétique ou d'un paradis libertaire pour une «économie de l'ombre».

L'idée de base du fondateur était de faire renaître le coloris particulier de Tbilissi, centre culturel cosmopolite, qui pendant des décennies avait été formé de plusieurs composantes : géorgienne, arménienne, orientale, russe, allemande. La présence allemande à Tbilissi était due à l'immigrations des Souabes dans le premier quart du XIXème siècle, qui s'était accomplie en deux vagues : en 1814 puis en 1818-1820.

Le résultat de cette immigration fut la formation en Géorgie de plusieurs colonies allemandes, et à Tbilissi même d'un assez grand quartier allemand, avec une puissante communauté luthérienne, active jusqu'à nos jours.

Après la soviétisation de la Géorgie en 1921, la configuration nationale de la ville subit des modifications radicales. En 1926 sa diversité ethnique se vit sensiblement diminuer à cause de l'importation d'une main d'œuvre bon marché en provenance des villages de Géorgie occidentale, et plus tard en raison des déportations de l'époque stalinienne.

A n'en pas douter, c'est bien l'apport du pouvoir soviétique à la transformation de la composition ethnique qui fut la raison d'un fatal malentendu. En effet, Ramišvili, tout empli d'esprit romantique, tout comme bien d'autres, n'avait pas vu que l'aspect de la ville qui avait disparu avec l'arrivée du pouvoir soviétique ne témoignait ni de l'indépendance nationale ni de la «tolérance innée» des Géorgiens, mais bien de leur appartenance à un immense Empire, où l'église luthérienne qui se dressait paisiblement sur la rive gauche de la rivière Kura ne jouait pas d'autre rôle que le tapis géorgien sous le derrière de Čičikov, le héros des *Âmes mortes*, quittant la ville de *N*. Evidemment, entrer deux fois dans la même rivière s'avérant impossible, l'idylle tbilissienne resta confinée au passé, mais on réussit à former toute une cohorte d'intellectuels, une véritable *Davidsbündler*[2], qui furent aux premiers rangs du mouvement de libération natio-

[2] Il s'agit d'une société imaginaire de jeunes patriotes allemands, créée par le compositeur Robert Schumann (1810-1856) pour son cycle de piano *Karnaval* (1834). L'expression, devenue nom commun, en est venue à désigner tout cercle d'enthousiastes idéalistes, [*NdT*.]

nale au début des années 1990. Nombre d'entre eux occupent encore aujourd'hui une place de choix dans la vie publique géorgienne, mais ne se remémorent plus qu'avec peine la date de la mort du maître bien aimé.

Nous n'évoquerons pas plus cette date, d'autant plus que ce n'est pas là que réside la tragédie de Guram Ramišvili, pas plus que le fait qu'aucun de ses deux ouvrages originaux de linguistique ne se trouve dans la plus grande bibliothèque du pays, celle du Parlement. La tragédie du professeur, qui est en même temps celle de la réception de Humboldt en Géorgie, est d'une nature plus subtile.

Nous aurons recours à la postface que Ramišvili écrivit pour le recueil de travaux choisis de W. von Humboldt (Ramišvili, 1985), sous le titre de «De l'anthropologie comparée à la linguistique comparée». Voici comment il explicite le sens du mot «comparée» chez Humboldt :

> Pour étudier les différences, ne pas partir des conditions et circonstances extérieures, mais de la 'forme interne du caractère' (que l'individu soit n'est pas capable de modifier, soit ne peut le faire qu'à un degré insignifiant).
> C'est en cela que Humboldt voyait la cause véritable de différence des caractères, et il appelait pour la découvrir à des 'observations plus profondes'. Ses propres observations sur le caractère grec et aussi français étaient toujours en concordance avec cette haute exigence. (Ramišvili, 1985, p. 309-310)

Il n'est pas difficile de déceler tout ce qu'a de pathétique semblable déclaration, et même si notre interprétation pèche par son caractère superficiel, cela ne l'empêchera pas d'être vraie. Il suffit de se souvenir de la fameuse «question fondamentale de la philosophie» sur le rapport entre l'existence et la conscience pour que surgisse la protestation cachée dans cette citation : au caractère concret des conditions sociales soumises au changement et conditionnant la conscience est opposé quelque chose d'intérieur, une donnée de départ, que l'individu lui-même «soit n'est pas capable de modifier, soit ne peut le faire qu'à un degré insignifiant». Certes, en 1985, le degré de courage nécessaire pour une telle interprétation n'est en rien comparable à celui qu'on pouvait payer de sa vie quelques décennies plus tôt, mais on ne peut passer sous silence la criante contradiction avec un des mantras les plus célèbres du marxisme, affirmant que le monde n'était plus à expliquer mais à changer.

Mais la réalité n'est jamais unilatérale, et le traitement médical évite rarement les effets secondaires. Cette opposition au marxisme non violente et sanctifiée par la présence de W. von Humboldt suscita chez Ramišvili une surinterpration de la notion de «caractère national». Hors de la sphère académique on l'entendit fréquemment faire des déclarations dont l'esprit était que nous, les Géorgiens, avons toujours été plus proches des Allemands, à cause de notre adhésion générale au platonisme, alors que les Arméniens, par exemple, avec leur sévère aristotélisme, étaient plutôt parents des Anglo-Saxons. Des jugements de ce type, il les proférait souvent lors de longues conversations à table avec ses élèves. Dans cette habitude il

y avait bien quelque chose d'allemand, qui rappelait les célèbres *Tisch-sprachen* de Martin Luther.

Il ne faut pas, néanmoins, sous-estimer la force d'un semblable dédoublement : ce qui dans un article académique passe pour une remarque sans conséquence, dans un canal plus informel mais plus efficient, transformait W. von Humboldt en un procédé de légitimation du primordialisme dans les départements et laboratoires d'ethnologie.

C'est justement à cette perception simpliste du romantisme allemand qu'est dû en Géorgie le succès, même s'il fut de courte durée, d'une discipline scientifique douteuse, l'*ethnopsychologie*. Seule l'approche pragmatique régnant dans le milieu étudiant, en d'autres termes l'attrait pour les disciplines financièrement rentables, a pu sauver nos universités de l'emprise de cette fausse science.

Revenons alors au texte considéré. Ramišvili mentionne les obstacles qui s'opposent à ce qu'il appelle la Renaissance humboldtienne, sans toutefois clairement expliciter la nature et le caractère de cette renaissance. Ces obstacles sont de deux sortes : 1) une mauvaise compréhension du signe linguistique, et 2) une croyance naïve dans le «postulat de l'immédiateté.»

Examinons ces obstacles dans leur spécificité.

1) Que doit-on entendre par «mauvaise compréhension du signe linguistique»? Ramišvili explique :

> En considérant le mot comme un signe, la logique naïve n'en envisage que l'aspect sonore. S'il en est ainsi, le mot n'est qu'un 'signe matériel' pour un concept donné d'avance, et la 'signification du mot' est identifiée à un sens existeant en dehors de la langue. Cela donne l'impression que le contact avec le monde et le processus de formation de concept se produisent avant la langue et à l'extérieur de celle-ci, et que le résultat de cet acte est incarné dans le mot 'audible'.

Voici également un commentaire en bas de page, qui proclame :

> Même des expressions courantes telles que 'le mot a une signification' ou 'le mot change de signification' contribuent à cela. En ce sens, la 'signification' comme quelque chose d'instable et sujet à changement appartient au mot comme signe matériel. Mais en réalité, elle est le noyau du mot, qui est le pivot principal autour duquel se forment les concepts.

Le sens de ce qui vient d'être dit se résume à ceci: une mauvaise compréhension du signe linguistique consiste en ce que, si elle ne reconnaît pas totalement l'indépendance réciproque de la forme et du contenu, au moins admet-elle qu'on puisse les examiner séparément.

Pour définir la *signification*, nous sommes à nouveau confrontés à l'affirmation de quelque chose d'immuable, de non soumis au changement. La possibilité qu'un mot comme signe matériel *s'applique à* des valeurs

différentes dans différentes conditions historiques, sociales ou situationnelle n'est pas pris en considération.

Deux métaphores sont particulièrement intéressantes dans cet exemple : le «noyau» et le «pivot». Mais que signifient-elles au juste? Ou mieux encore: qu'expliquent-elles? C'est une combinaison curieuse qui apparaît : le tissu du texte humboldtien, romantique par la forme, est confronté à un mode d'interprétation d'essence médiévale. J'appelle «médiévale» cette méthode par laquelle l'interprète ne remarque pas la distance entre lui-même et son objet, et tente de toutes ses forces sinon de s'identifier, du moins de fusionner avec lui. Mais nous n'arriverons jamais à expliquer scientifiquement, par exemple, les textes patristiques, si nous prenons pour de véritables définitions des lieux communs comme celui-ci : «La prière est l'arme spirituelle du chrétien.»

Plus caractéristique encore, en ce sens, est le passage suivant:

> ... la faiblesse de la théorie générale de la signification s'énonce dans le fait que la fonction du langage est considérée par cette théorie dans la désignation des propriétés substantielles ou purement ontologiques de choses existant en elles-mêmes...

Jusqu'à présent, tout est en ordre: une telle théorie de la signification serait effectivement à sens unique. Mais la critique qui suit immédiatement ce passage est très symptomatique :

> ... elle ignore le fait que si cela était prescrit une fois pour toutes par la nature des choses, la classification de l'expérience dans toutes les langues serait uniforme et homogène.

Mais la diversité des «classification de l'expérience» n'est une condition ni nécessaire ni suffisante pour affirmer qu'elle ne repose que sur la diversité des langues, qui, à leur tour, seraient le seul facteur déterminant la «vision» du monde. Ici on ne tient simplement pas compte du fait que dans la classification de l'expérience ce n'est pas seulement la «composition objectale» de la réalité qui joue un rôle déterminant, mais aussi la place du sujet dans cette réalité, c'est-à-dire la distance, pour ainsi dire, le «rapprochement de travail». Après tout, si une langue désigne du même mot le singe et le perroquet, cela n'a rien à voir avec une absence de «noyaux» et de «pivots» , mais avec le fait que, de par la place qu'occupe le sujet dans un monde donné ayant des besoins donnés, les différences entre des petits animaux qui vivent dans les arbres ne sont pas essentielles, mais que seule compte le fait que la méthode pour les chasser soit la même. En d'autres termes, du point de vue du pompier, la différence significative entre le violon et le piano en sera toujours la durée de combustion.

Par conséquent, en décrivant le premier obstacle, nous rencontrons une négligence envers la distance entre l'observateur (l'interprète) et l'objet (le texte de Humboldt). Mais il serait imprudent de voir là une particularité stable des considérations de Ramišvili. Au contraire, en expliquant

l'essence du second obstacle, il met clairement en évidence la nécessité de tenir compte de cette distance.

2) Donnons la parole à notre auteur : «là où, selon la logique naïve, l'homme a un accès direct au monde des objets, on doit découvrir l'action médiate de la langue» (p. 316). Il est ainsi entendu que la réalité ne nous est pas donnée directement : lors de la perception, le médiateur entre le sujet et l'objet est l'appareil perceptif, et lors de la compréhension [*osmyslenie*], c'est la langue, considérée comme principe producteur et non comme produit, comme *energeia* et non comme *ergon*.

Curieusement, cette idée fait écho à l'une des thèses principales du célèbre ouvrage de Merab Mamardašvili *L'idéal classique et non classique de rationalité* : «L'illusion principale, c'est bien sûr celle d'un espace vide entre notre regard soi-disant désincarné et son objet visible.» La base scientifique de cette idée est la théorie quantique.

Et qu'est-ce qui se dissimule chez Guram Ramišvili sous le terme brumeux et peu approprié de «logique naïve», selon laquelle l'homme serait supposé avoir un accès direct au monde des objets? L'expression la plus adéquate de cette «logique naïve», nous l'avons trouvée dans la citation suivante :

> Pour tout scientifique naturaliste qui n'est pas égaré par la philosophie professorale, comme pour tout matérialiste, la sensation est véritablement un lien direct de la conscience avec le monde extérieur, c'est la transformation de l'énergie de l'excitation externe en un fait de conscience. Cette transformation, chacun d'entre nous a pu l'observer des millions de fois et continue de l'observer effectivement à chaque pas. Le sophisme de la philosophie idéaliste consiste en ce que la sensation y est prise non pas comme un lien entre la conscience et le monde extérieur, mais comme une cloison, un mur, qui sépare la conscience du monde extérieur, non pas comme une image correspondant à la sensation de phénomènes extérieurs, mais pour 'la seule donnée existante'.

Comme on le voit, l'idée exprimée dans cette citation est totalement à l'opposé de ce qu'affirme Ramišvili, qui s'appuie sur Humboldt et tente d'expliquer pourquoi ce dernier rencontre une réception si difficile dans notre réalité. Mais d'où vient cette citation? Afin d'en faciliter la reconnaissance, il convient de citer encore un extrait du même texte. Ce passage en est venu à exercer une fonction presque sacramentelle dans tous les manuels de matérialisme dialectique :

> La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations.

Maintenant, le doute n'est plus permis : presque n'importe quel citoyen soviétique qui est passé par l'enseignement supérieur reconnaît la source sans équivoque : il s'agit de *Matérialisme et empiriocriticisme* de Lénine.

Maintenant, la nature de la contradiction évoquée devient claire, de cette contradiction qui apparaît dans l'explication des deux obstacles à la réception de Humboldt autour de la relation mutuelle entre sujet et objet. Dans le premier cas, la conclusion est liée à la protestation contre le primat de l'existence sur la conscience, dans le second cas, avec le rejet de la théorie léniniste du reflet. Consciemment ou non, la position idéologique, fût-elle exprimée de façon floue, voire voilée, était plus importante que la cohérence interne de l'exposé.

Nous sommes là au plus près de la tragédie du chercheur : l'intrusive et omniprésente idéologie marxiste-léniniste, alliée à la satisfaction interne qu'apporte la résistance à cette même idéologie, tout cela faisait barrage au développement de la pensée.

Dans le cas de Guram Ramišvili, c'est précisément cette résistance, colorée, qui plus est, d'une nuance politique de la conscience de l'asservissement politique de son propre peuple, qui a donné comme résultat une série de tentatives infructueuses pour prouver, sur la base de la conception humboldtienne du langage, que le bilinguisme précoce freine le développement normal de l'intelligence.

Pour mettre en lumière cette impasse de façon plus détaillée, il serait intéressant d'examiner une brillante application de l'interprétation que Ramišvili fait de Humboldt sur l'exemple de l'essai «L'homme chantant — Homo cantor», dans le livre éponyme écrit par Nodar Andguladze, célèbre chanteur d'opéra géorgien et pédagogue. Ce recueil a été publié en géorgien au milieu des années 1990, puis ma traduction du livre en russe a été publiée à Moscou.

L'épigraphe est tirée des œuvres de Wilhelm von Humboldt :

> Les mots s'écoulent librement, sans contrainte, et non intentionnellement de la poitrine de l'homme, et probablement dans nul désert on eût pu rencontrer une horde nomade qui n'ait pas eu ses chants. En vérité, l'homme, comme tout le genre des êtres vivants, est une créature chantante, à ceci près qu'il combine la pensée avec les sons du chant.

L'article prétend être une synthèse scientifique de la linguistique et de l'art vocal. Cependant, la seule méthode qui permet à l'auteur de mener à bien sa tâche, dont l'audace n'a d'égale que son inutilité, consiste à remplacer un concept par un autre. Les prédicats linguistiques sont directement attribués au chant, et la seule justification de cette opération est la conviction émotionnelle inhérente au romantisme. Cela est clairement mis en évidence par le passage suivant :

> Sur le chant, en ce sens, on peut dire la même chose que Humboldt dit au sujet de la langue 'dans son passé, elle provient aussi d'un mystérieux trésor, où on ne peut jeter un regard que jusqu'à une certaine limite, après quoi il se referme hermétiquement, en ne laissant derrière soi que la sensation d'être inconnaissable. Cet infini, sans commencement ni fin, éclairé seulement par le passé récent, la langue le partage avec l'existence de toute la race humaine en général.

> Et pourtant, grâce à elle, nous pouvons sentir plus clairement et plus distinctement comment même le lointain passé est encore présent dans le présent, car la langue est saturée des expériences des générations précédentes et elle en garde le souffle vivant'. (Gumbol'dt, 1984, p. 82)

De même, le chant se voit attribuer une fonction cognitive. Dans ce cas, ce n'est pas un mot qui est remplacé par un autre, mais des valeurs différentes d'un même mot : le «son» comme élément acoustique de la parole cède la place au «son» comme phénomène musical :

> W. von Humboldt considérait que 'tout son individuel se trouve entre l'homme et la nature... l'homme s'entoure d'un monde de sons pour absorber et réinterpréter le monde matériel'. (Gumbol'dt, 1984, p. 80)

A côté de la substitution de sens, la deuxième caractéristique de cette lecture est un refus de reconnaître le caractère complémentaire, auxiliaire des métonymies et de divers artifices rhétoriques dans le discours philosophique. Cela signifie que les métaphores et les allégories sont prises pour une exposition directe et immédiate du contenu. Il en résulte que les textes de Humboldt ou de Hegel sont lus, pour ainsi dire, *more geometrico*, c'est-à-dire que des notions par essence métonymiques comme «vision», «souffle», «naissance», etc., sont prises dans un sens littéral, comme les concepts de «bissectrice», «perpendiculaire» ou «asymptote». Qu'il s'agisse bien d'un refus, et non d'une simple négligence ou absence de prise de conscience, on peut le voir clairement dans le passage suivant :

> En son temps, Wilhelm von Humboldt a mis en évidence avec une clarté impressionnante la relation entre ces phénomènes. Selon lui, l'action constante et uniforme de l'esprit élève le son articulé jusqu'à l'expression de la pensée. Le son, pour Humboldt, est la matière véritable de la langue. Mais pas seulement la matière. Le son et l'ensemble des impressions sensorielles et des mouvements involontaires de l'esprit créent la langue. On connaît bien les thèses fondamentales de Humboldt : 'La langue est un organe qui génère la pensée ... La pensée est toujours associée aux sons de la langue ... Dans le son articulé se manifeste l'essence de la pensée, et dans le son inarticulé, l'essence du sentiment'... Mais moins d'attention est accordée aux paroles suivantes de Humboldt, qui, à notre avis, ne constituent pas une simple métaphore, 'le son *naît en nous* comme un gémissement frémissant, et coule de notre poitrine, comme *le souffle même de la vie* ... Il combine en soi l'humain et l'univers'.
>
> Et plus loin:
>
> En ce sens, la déclaration suivante de Hegel devrait attirer notre attention. Pas plus que le texte de Humboldt précédemment cité, *elle n'a un caractère de métaphore* : 'en musique, le chant est la joie et le plaisir de s'écouter, comme l'est le libre chant de l'alouette. Le fait de crier sa joie ou sa tristesse n'est pas encore de la musique ; même dans la souffrance, le ton doux de la plainte doit pénétrer et éclairer le chagrin, et nous devons avoir l'impression qu'il convient de souffrir ainsi pour exprimer la douleur dans cette complainte. Telle est la douce mélodie que l'on entend dans tous les arts'. (Gegel', 1968, t. 1, p. 168)

Mais le plus intéressant pour notre propos est l'endroit où le maestro Andguladze remercie «Nodar Ladaria, sous la plume duquel mes *Essais* ont gagné en clarté de formulation et, de l'avis de l'auteur lui-même, se perçoivent plus clairement que dans l'original géorgien». Pourquoi l'auteur a-t-il formé semblable opinion ? Est-il possible qu'ici, sans aucune condition, fonctionne la thèse que «les différentes langues ne sont aucunement différentes nominations de la même chose, mais des façons différentes de la voir» ? Pourtant, il n'est pas impossible d'identifier certaines conditions externes. Par exemple, bien des explications peuvent se trouver dans la nature et l'étendue de la reconnaissance du texte quand il est publié dans sa langue originale et en traduction. Mais voici un argument encore plus fort : si le vocabulaire et les tournures de phrases de la philosophie allemande de l'époque romantique se sont si parfaitement intégrés dans le tissu du discours scientifique, philosophique et journalistique russe, que la preuve que la fameuse *Conversation* du starets Serafim Sarovskij avec Motovilov était un faux fut apportée par leur présence dans le texte, (ce qui signifie que le véritable auteur n'était pas en mesure de les éviter), il est alors facile de comprendre pourquoi les lacunes de l'aspect sémantique, trop visibles dans l'original, se sont si facilement lissées dans la traduction en russe.

Tout ce qui précède suscite dans mon esprit l'image d'un scientifique moscovite, que j'ai rencontré à Rome au milieu des années 1990. Il parlait avec une émotion non dissimulée de B. Uspenskij, qui, selon lui, «avait échangé sa haute stature de professeur de l'Université de Moscou contre Dieu sait quoi.» Par ce «Dieu sait quoi» il sous-entendait le travail de recherche passablement fructueux que B. Uspenskij menait à l'époque à l'Institut d'études orientales à Naples. A ma question concernant ses activités personnelles, l'hôte moscovite répondit qu'il était en contact avec la Société biblique internationale, ce qui signifiait des bourses confortables et des voyages réguliers à l'étranger. Tout cela, apparemment, laissait loin derrière l'idée de «haute stature».

Quelle que soit l'opinion de l'interprète géorgien de Humboldt sur le bilinguisme, l'exemple du voyageur moscovite est une bonne base empirique pour affirmer qu'une double norme stable n'a nul besoin de deux langues, que l'adultère comme mode de vie est enraciné dans la sémantique plutôt que dans la morphologie et la syntaxe. Si j'ai évoqué ce travailleur ordinaire du front intellectuel, c'est aussi à cause du cadeau que j'ai reçu de lui : le livre de Mildred Larson *Meaning-based Translation* a été pour moi une impulsion décisive pour réfléchir aux pratiques que j'avais jusqu'alors suivies sans m'en rendre compte. Tout s'avéra très simple: si on se représente les différentes langues comme seulement des options pour exprimer la diversité des significations et des nuances de sens, alors la nécessité d'opérer avec des concepts tels que «incompréhensible», ou «inhérent», etc. tombe d'elle-même. Il suffit de briser la malédiction bien enracinée, qui relie en un tout inséparable la forme et le contenu, et les fantômes du romantisme gagneront un repos mérité dans le cimetière des contextes historiques.

## 2. LA FARCE

Il est temps maintenant d'en venir à la farce. Comme il a été dit plus haut, il s'agira de l'introduction du nom de Humboldt dans l'esprit des masses, liée à l'activité du premier président de la Géorgie indépendante, Zviad Gamsakhourdia. La nature de cette introduction, en soi, n'est pas scientifique, parce que nous ne pouvons pas critiquer les textes produits par le président.

Il est significatif que cette phase de «réception» n'est pas liée à la publication d'un texte, mais, disons, avec son exécution. Il s'agit d'une conférence donnée par Zviad Gamsakhourdia dans la salle de concert de la *Philharmonic* de Tbilissi devant un grand groupe de personnes le 2 mai 1990. Par la suite, la transcription de cette conférence acquit un caractère programmatique pour le mouvement politique appelé *zviadisme*, et a été plusieurs fois republiée sous le titre de «La mission spirituelle de la nation géorgienne.»

Si pour Ramišvili Wilhelm von Humboldt n'était qu'un soutien indirect dans sa protestation contre la russification, dans le cas de Zviad Gamsakhourdia, il devient déjà un véritable pilier de l'identité géorgienne:

> Humboldt est une manifestation de notre fierté. A l'époque où les membres du clergé appelaient la langue géorgienne un 'dialecte de chiens', où, dans les plus anciennes églises géorgiennes il était considéré comme un péché de dire la messe dans la langue maternelle, le grand linguiste Wilhelm von Humboldt parlait déjà de la signification historique de la langue géorgienne.

Toutefois, ce n'est pas le seul pilier : particulièrement intéressante dans ce même contexte est une rapide allusion à Johann Friedrich Blumenbach[3]. Gamsakhourdia ne fait que mentionner son nom. Mais l'anthropologue allemand, contemporain de Humboldt, aurait pu devenir un fondement beaucoup plus marquant pour la fierté nationale. Mais l'idée de la perfection raciale des Géorgiens, dont sont issues toutes les autres races dans un processus de dégénérescence générale était trop clairement nazie pour Gamsakhourdia, qui fait appel à des valeurs démocratiques libérales et promouvait un développement démocratique du pays. Pourtant, la question raciale ne pouvait pas rester totalement inaperçue. Dans l'ex-trait suivant de la conférence de Gamsakhourdia, nous voyons comment le contenu de la théorie de Blumenbach est implicitement mais fermement attribué à Humboldt :

---

[3] J.H. Blumenbach (1752-1840), anthropologue et biologiste allemand. Il était le tenant de la théorie dite «dégénérationniste», selon laquelle tous les hommes proviennent d'une souche unique, et ne sont différents qu'en vertu de modifications climatiques progressives et réversibles. C'est ce qu'il appellait le phénomène de la *dégénération* (Abartung). Cette théorie donna lieu à de multiples contresens, faisant de Blumenbach le promoteur d'un racisme fixiste avant l'heure. [*NdT*.]

> Il faut dire que les recherches dans le domaine du basque et sur l'origine de l'ancienne population de la péninsule ibérique ont conduit Humboldt à la conclusion que les populations autochtones primitives de l'Europe du Sud (Pyrénées, Italie et les îles de la Méditerranée) étaient une population ibérique. Cette population est appelée proto-ibère, c'est d'elle que sont issues les populations ultérieures de l'Europe. Dans la science, on a également adopté le terme de 'race méditerranéenne', ou d'«espèce méditerranéenne' pour désigner cette lignée, qui est identique à l'expression 'race caucasienne' ... C'est l'aire de distribution de l'espèce proto-ibère, qui, selon les travaux de Wilhelm von Humboldt, eut de nombreuses ramifications.

Il est beaucoup moins dangereux d'appuyer son argumentation sur la langue que sur la race. Seulement il y avait un problème: on ne peut pas dire que la supériorité de la langue géorgienne apparaisse clairement dans les affirmations de la science occidentale. C'est alors que vient en aide la théorie du complot, ancienne et fidèle alliée de tous les démagogues :

> On nous cache les travaux des grands savants occidentaux dans le domaine de l'ethnogenèse des Ibères, tels que Wilhelm von Humboldt et d'autres. Mes amis, cela n'a qu'un but : insuffler à la nation géorgienne un complexe d'infériorité.

Il s'agit bien sûr du texte de Humboldt *Vérification des recherches sur les habitants autochtones de l'Espagne au moyen de la langue basque* (Humboldt, 1820-21). Seuls de petits fragments de ce travail avaient été publiés dans le recueil de 1985 «Le langage et la philosophie de la culture». Ce qui restait inédit demandait une interprétation immédiate. Et cette interprétation suit avec une remarquable aisance :

> Ce travail n'a pas, jusqu'ici, été traduit en géorgien, et, en fait, il est victime d'un boycott. Pour certaines raisons, tout cela a toujours été caché. Notre tâche consiste à traduire ce texte en géorgien et à le répandre en Géorgie, pour que les Géorgiens apprennent leur véritable origine. Comme vous le savez, la science occidentale ne connaît pas de plus haute autorité que Humboldt. Bien que, selon une étude récente de chercheurs contemporains sur les langues kartvéliennes[4] (Jan Brown[5] et d'autres), on puisse affirmer que le basque est la quatrième langue kartvélienne.

Prêtons attention aux mots-clés : «boycott», «répandre», «autorité», ces trois mots sont les méthodes préférées de la lutte politique menée par Gamsakhourdia et ses partisans. C'est ce genre d'inventaire conceptuel qui a accompagné l'introduction du nom de Humboldt dans la conscience de masse, et le résultat en fut le même que pour les luttes politiques des «zvia-

---

[4] Les langues kartvéliennes regroupent plusieurs langues apparentées du Caucase méridional, dont le géorgien, le laze, le svane, le mengrélien. [*NdT.*]

[5] Jan Brown, professeur à l'universté de Varsovie, spécialiste des langues kartvéliennes, toujours cité de façon louangeuse par Z. Gamsakhurdia. [*NdT.*]

distes». Les partisans du Président ont vu dans Wilhelm von Humboldt une sorte de Jesus Navin[6], qui se tenait les bras largement écartés sur le champ de bataille pour l'indépendance nationale, et commandait au soleil de la science d'éclairer continûment la lutte pour la justice. Les adversaires du Président, quant à eux, reniaient Humboldt, arguant que se référer à lui était irrévocablement devenu une chose du passé. Et comment toute personne sinon éduquée, du moins simplement douée de bon sens, aurait-elle pu prendre au sérieux, par exemple, ce passage qui ne pouvait que discréditer aussi bien l'auteur que celui qu'il citait :

> Mes amis, les liens entre les Irlandais et les Ibères géorgiens sont extrêmement profonds. C'est précisément ce dont il est question dans le travail de Humboldt : en Irlande, dans le nord de l'Europe, a eu lieu une migration des Ibères. Humboldt les distingue nettement des Ibères du sud, où ils formaient la population indigène, mais en Irlande, en Grande-Bretagne et dans d'autres endroits s'est déroulée leur migration, et des colonies ont été fondées. La population la plus ancienne de l'Irlande, les Pictes, étaient aussi des descendants des Ibères.

Cette façon d'introduire Humboldt dans l'horizon intellectuel de la population a semblé être extrêmement efficace, mais resta de très courte durée. Ses effets ont eu un impact négatif sur la réception intellectuelle de l'héritage humboldtien. Pour la nouvelle génération, qui ne connaît pas le russe et qui considère la philosophie allemande de façon encore plus sévère que Nozick[7] juge les intellectuels, Wilhelm von Humboldt reste un penseur qui a fait une contribution certes importante, mais pas décisive au développement des idées libérales, et un fonctionnaire, qui a eu la sagesse de choisir, entre Fichte et Schleiermacher, de donner la préférence à ce dernier.

© Nodar Ladaria

*(traduit du russe par Patrick Sériot)*

---

6 Jesus Navin, ou Josué est le successeur de Moïse dans la conduite du peuple juif vers la Terre promise. Il mène la conquête du pays de Canaan puis installe les tribus d'Israël. [*NdT.*]

7 Robert Nozick (1938-2002) était un penseur «libertarien», c'est-à-dire partisan d'un Etat ultra-minimal et du droit naturel de l'individu. [*NdT.*]

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES


— ANDGULADZE Nodar, 2003 : *Homo cantor*, Moskva : Agraf.
— GEGEL' G.V.F. [HEGEL], 1968 : *Estetika* [Esthétique], Moskva : Mysl'.
— GRAMSCI Antonio, 1975 : *Quaderni del carcere*, Torino : Einaudi.
— GUMBOL'DT [HUMBOLDT| Vil'gel'm fon, 1984 : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju* [Travaux choisis de linguistique], Moskva : Progress.
— GUMBOL'DT [HUMBOLDT| Vil'gel'm fon, 1985 : *Jazyk i filosofija kul'tury* [Le langage et la philosophie de la culture], Moskva : Progress.
— HUMBOLDT Wilhelm von, 1820-21 : *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache*. Traduction russe (partielle, par S. Starostin) : «Proverka issledovanij o korennyx obitateljax Ispanii posredstvom baskskogo jazyka», in Gumbol'dt, 1985, p. 350-359.
— LARSON Milderd L., 1998 : *Meaning-based Translation : A Guide to Cross-Language Equivalence*, 2nd edition, University Press of America, 586 p.
— MAMARDAŠVILI Merab, 1984 : *Klassičeskij i neklassičeskij ideal racional'nosti* [L'idéal classique et non classique de rationalité], Tbilissi : Metsniereba.
— RAMIŠVILI Guram, 1985 : «Ot sravnitel'noj antropologii k sravnitel'noj lingvistike» [De l'anthropologie comparée à la linguistique comparée], in Gumbol'dt, 1985, p. 309-317.

Zviad Gamsakhurdia (1939-1993)

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 209-220

# Un nom perdu derrière des théories : W. von Humboldt chez N. Marr

Ekaterina VELMEZOVA
*(Université de Lausanne)*

***Résumé :***
W. von Humboldt fut l'un des rares linguistes «occidentaux» dont les théories étaient beaucoup appréciées par N.Ja. Marr. Plusieurs thèses-clés de la «nouvelle théorie du langage» de ce dernier (comme, entre autres, l'idée de l'évolution du langage humain par stades, les déclarations sur la nécessité, pour les linguistes, d'étudier les langues dans leurs liens avec la pensée, ainsi que de dépasser dans leurs recherches les limites de la famille linguistique indo-européenne) permettent de distinguer un certain nombre de points communs entre les doctrines marristes et les théories humboldtiennes. Malgré cela, Humboldt n'est mentionné par Marr que très rarement, et sans aucune référence précise à ses travaux particuliers. Dans cet article, nous analyserons plusieurs des références de Marr à Humboldt, en proposant en même temps une hypothèse sur les raisons du décalage frappant entre le «humboldtianisme implicite» et le «humboldtianisme explicite» dans la «nouvelle théorie du langage».

***Mots-clés :*** W. von Humboldt ; N.Ja. Marr ; langue *vs* langage ; évolution du langage par stades ; langage, langue et pensée ; langues dites «exotiques» et la «diversité linguistique» ; réception des idées humboldtiennes en Russie.

W. von Humboldt (1767-1835) fut l'un des rares linguistes «occidentaux» dont les théories étaient beaucoup appréciées par N.Ja. Marr (1865-1934) (cf. par exemple Marr, 1933-1937, vol. II, p. 179). Dans cet article, nous essayerons de distinguer plusieurs thèses-clés de la «nouvelle théorie du langage» de ce dernier, qui permettent de constater certains points communs entre les doctrines marristes et les thèses humboldtiennes. En analysant, par la suite, les fragments des travaux de Marr où le nom de Humboldt est mentionné, nous nous donnerons pour but d'expliquer le décalage manifeste entre l'«humboldtianisme implicite» et l'«humboldtianisme explicite» chez Marr.

## 1. UN «HUMBOLDT IMPLICITE» CHEZ N. MARR

Plusieurs thèses majeures de la «nouvelle théorie du langage» semblent renvoyer à l'héritage intellectuel humboldtien. Ce sont :

– l'idée de l'évolution du langage humain par stades ;

– les déclarations sur la nécessité d'étudier les langues dans leurs liens avec la pensée ;

– les affirmations sur la nécessité, pour les linguistes, de dépasser dans leurs recherches les limites de la famille linguistique indo-européenne.

### 1.1. LANGAGE, LANGUES ET STADES

La conception de l'évolution du langage humain par stades constitue un aspect important de la «nouvelle théorie du langage». À différentes périodes de ses recherches, Marr distinguait entre trois[1] et quatre étapes dans le processus glottogonique[2] de l'évolution langagière. En particulier, dans son schéma de 1928 sont mentionnées :

1) les langues du premier stade (le chinois, certaines langues africaines) ;

2) les langues du deuxième stade (le turc, le mongol, les langues finno-ougriennes) ;

3) les langues du troisième stade – les langues dites japhétiques (certaines langues caucasiennes et sémitiques, ainsi que les langues dont l'origine restait encore inconnue à l'époque de Marr, comme par exemple le basque) ;

4) les langues du quatrième stade – les langues indo-européennes qui, à la différence des langues appartenant aux trois groupes précédents,

---

[1] Cf. en particulier Marr, 1933-1937, vol. I, pp. 89, 98, 101, 130 et 175 ; vol. III, p. 10. En même temps, Marr disait que le nombre de stades n'avait pas encore été établi définitivement dans sa théorie (*ibid*., vol. III, p. 71). Sur l'évolution des conceptions marristes liée au problème du développement du langage par stades, cf. Thomas, 1957, chapitre VI.

[2] Qui pose une loi générale et unique dans l'évolution de toutes les langues.

continuaient toujours à se développer (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 405 ; cf. aussi Čikobava, 1985, p. 16).

L'influence des théories de Humboldt sur la conception de l'évolution du langage humain par stades chez Marr a déjà été constatée dans plusieurs recherches consacrées à l'héritage intellectuel marriste : entre autres, cela a permis à V.M. Alpatov de considérer les travaux de Marr comme un «écho» des ouvrages des linguistes allemands du XIXème siècle – de W. von Humboldt et des frères A. et F. Schlegel (1767-1845 et 1772-1829, respectivement), avant tout (Alpatov, 1991, p. 121 ; Alpatov, 1998, pp. 113-115). Effectivement, chez Humboldt, on trouve aussi l'idée de l'évolution du langage par «gradations successives» :

> La question se pose de savoir si la mise en œuvre du langage (lorsqu'on ne se restreint pas à un même groupe de langues, mais qu'on vise le langage dans toute son extension) ne présente pas des gradations successives vers une perspective toujours croissante. Appliquée à la genèse réelle des langues, cette question signifierait que les diverses époques de l'espèce humaine seraient scandées par la simple succession de formations de langues dont les différences ne seraient que de degré, et dont les différents niveaux se présupposeraient et se conditionneraient mutuellement. Le Chinois[3] serait, dans ces conditions, la langue la plus ancienne et le Sanskrit la plus récente. Le temps pourrait en effet nous avoir conservé des formes provenant de différentes époques. (Humboldt, 1836-1839 [1974, p. 414])

Néanmoins, à en croire, par exemple, les tables analytiques des *Œuvres choisies* [*Izbrannye raboty*] de Marr (Marr, 1933-1937), Marr ne se réfère jamais au nom de Humboldt en parlant des stades dans l'évolution langagière. C'est la raison pour laquelle certains chercheurs font remonter cette partie de la doctrine marriste non pas à Humboldt, mais à d'autres linguistes, comme, par exemple, à A. Schleicher (1821-1868) qui voyait aussi dans les trois types «morphologiques» des langues (isolant – agglutinant – flexionnel) les stades de l'évolution langagière (Skorik, 1952, p. 136 ; Vinogradov, 1990, p. 491) : c'est l'absence de références précises chez Marr qui permettait plusieurs hypothèses quant à la source exacte de cette partie de sa doctrine.

## 1.2. LANGAGE, LANGUES ET PENSÉE

Chaque stade dans l'évolution du langage était déterminé, selon Marr, par l'évolution sociale et économique de la société en question, et cela par l'intermédiaire de la pensée : «L'appartenance des différents systèmes morphologiques aux différentes périodes de la création langagière [*jazykotvorčestvo*] ne dépend pas directement d'un type particulier de technique, de structure économique et sociale, c'est la pensée qui sert d'intermédiaire» (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 70 ; cf. aussi vol. I, p. 131). C'est pourquoi,

[3] «Chinois» et «Sanskrit» : ici et plus loin, *sic* dans l'original. – *E.V.*

c'est autour du développement de la pensée que sont construits, chez Marr, les schémas de l'évolution langagière par plusieurs (trois ou quatre, cf. plus haut) stades[4]. Voici par exemple un schéma présenté dans un article de 1929 :

> Les changements de la pensée sont [représentés par] les trois systèmes de la parole sonore qui en général dépendent des différents systèmes de la vie économique et des structures sociales correspondantes : 1) le communisme primitif, avec la structure synthétique de la parole, avec le polysémantisme des mots […] ; 2) une structure sociale qui est fondée sur la distinction de plusieurs types d'économie, avec la division sociale du travail […], ce qui est lié à l'organisation de la parole dans laquelle les parties du discours sont présentées, ainsi que les différentes propositions dans la phrase [*vo fraze – različnye predloženija*] […] ; 3) la société de castes [*soslovnoe*] ou de classes, avec la distinction technique du travail et la morphologie flexionnelle. (*ibid*., p. 71)

En général, «le problème de la pensée» était pour Marr «l'un des plus grands, même peut-être le plus grand problème théorique», car il concernait «la transformation révolutionnaire d'une troupe d'animaux en société humaine» (*ibid*., p. 104).

Or, en discutant du problème des liens entre les langues et la pensée, Marr ne se réfère pas à Humboldt non plus – et cela malgré le fait que Humboldt était l'un des linguistes les mieux connus du XIX$^{ème}$ siècle qui réfléchissait sur les langues en leur rapport à la pensée humaine, sur «[l]a différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine» (Humboldt, 1836-1839 [1974, p. 133]).

Les linguistes considèrent souvent que c'est dans la sémantique que les liens entre les langues (correspondantes) et la pensée se manifestent de façon la plus évidente. Et comme les recherches sémantiques étaient au centre des intérêts linguistiques de Marr, au moins dans la dernière décennie de sa vie, il serait possible d'y discerner encore une manifestation de l'héritage intellectuel humboldtien. Néanmoins, le nom de Humboldt n'est jamais mentionné par Marr quand il discute de la priorité des recherches sémantiques sur toutes les autres. Par contre, c'est dans les conceptions sémantiques de V.I. Abaev (1900-2001), collègue et élève de Marr, que le nom de Humboldt trouve sous ce rapport sa place d'honneur (Abaev, 1948 ; Abaev, 1965, etc.), ce qui mériterait une recherche à part entière[5].

Si, d'après Marr, la langue suit, par l'intermédiaire de la pensée, l'évolution de la société, ces liens seraient réciproques : le caractère de la

---

[4] En rapport avec sa distinction de quatre stades dans l'évolution langagière, cf. la thèse de Marr sur l'existence de quatre stades dans l'évolution de la pensée (*ibid*., vol. III, p. 120). De plus, dans plusieurs travaux, Marr allait jusqu'à mettre un signe d'égalité entre la langue et la pensée (*ibid*., p. 3).

[5] Cf. Velmezova, 2007a, pp. 278-286 sur les références positives d'Abaev à Humboldt, ainsi que sur les différences entre les approches linguistiques de Humboldt et d'Abaev.

vie sociale détermine la nature de la langue correspondante, mais le contraire aussi serait vrai. Cela a permis à Marr d'affirmer que, par exemple, comme le chinois s'est arrêté dans son évolution et comme, par conséquence, il appartenait au stade le plus bas de l'évolution langagière (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 243)[6], le peuple chinois «reste très en arrière dans l'évolution mondiale générale» (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 135)[7]. Or, Humboldt avait une opinion tout à fait opposée sur le chinois. Même si, comme nous l'avons vu, il aurait été tenté de qualifier le chinois de «langue la plus ancienne» (Humboldt, 1836-1839 [1974, p. 414]), pour lui les rapports entre les structures des langues et l'esprit des peuples correspondants n'étaient pas aussi simplistes que pour Marr et pour les marristes :

> On serait tenté, au premier abord, de tenir la langue chinoise pour celle qui s'écarte le plus nettement des exigences matérielles du langage, et pour la moins accomplie de toutes les langues. Mais une telle hypothèse ne résiste pas à un examen un peu rigoureux. Bien au contraire, nous sommes en présence d'une langue qui possède à un haut degré des vertus éminentes et qui exerce une influence puissante, quoique unilatérale, sur les facultés spirituelles. Situation dont on pourrait sans doute chercher une raison dans l'accueil que le Chinois s'est trouvé offrir très tôt à la science et à la littérature, domaine où il a si abondamment moissonné. (*ibid*., p. 411)

Ainsi, malgré une ressemblance entre les théories de Marr et de Humboldt, sur certains points ces deux théoriciens n'auraient certainement pas été d'accord l'un avec l'autre.

## 1.3. VERS L'ÉTUDE DE LA DIVERSITÉ LINGUISTIQUE

Pour Humboldt, les problèmes de l'étude des stades dans l'évolution langagière, ainsi que des langues en rapport avec la pensée étaient inséparables de l'analyse des langues dans toute leur diversité (potentielle), y compris les idiomes non indo-européens :

> Parvenir en ce point où la diversité linguistique, jointe à la dispersion des peuples, se relie étroitement à l'activité productrice de la dynamique spirituelle de l'humanité, entendue comme le principe d'un développement procédant à des changements graduels et à de nouvelles configurations, et montrer que ces deux phénomènes sont susceptibles de s'éclairer mutuellement, telle est la tâche que je me suis proposée dans cet ouvrage [*Introduction à l'œuvre sur le kavi. – E.V.*]. (Humboldt, 1836-1839 [1974, p. 144])

---

6 Sur la notion d'«évolution arrêtée» chez Marr, cf. Velmezova, 2007b.

7 Cf. aussi l'opinion suivante de l'espérantiste marriste A.P. Andreev (1864- ?), d'après qui le chinois «s'est arrêté dans son évolution dès avant notre ère déjà, car la vie sociale en Chine était organisée selon les principes de Confucius» (Andreev, 1930, p. 36).

Par contre, la ligne magistrale dans le développement de la linguistique européenne au XIXème siècle, le comparatisme, supposait un rétrécissement, en quelque sorte un oubli volontaire de cette diversité et la concentration des linguistes sur l'étude de familles linguistiques particulières – avant tout, sur la famille indo-européenne. Or, à la fin du XIXème et au début du XXème siècle, cette fermeture est devenue l'un des facteurs aboutissant à une situation de *crise* en linguistique : si les langues de la famille indo-européenne avaient été bien étudiées, les autres familles de langues restaient encore hors de l'intérêt principal des chercheurs (Kacnel'son, 1941, pp. 45-46 ; Alpatov, 1991, p. 45 ; Velmezova, 2007a, pp. 68-70, etc.[8]).

Sous ce rapport, le grand intérêt de Marr pour les langues non indo-européennes était comme un «retour» vers Humboldt – dont le nom n'est pourtant toujours pas mentionné dans les théories marristes en rapport avec cette tendance. Quoi qu'il en soit, c'est précisément l'étude des langues en dehors de la famille indo-européenne qui était à la base de la «nouvelle théorie du langage» de Marr – ce à quoi nous reviendrons dans la partie suivante de l'article.

## 2. UN «HUMBOLDT EXPLICITE» DANS LES TRAVAUX DE MARR

Puisque les thèses mentionnées plus haut sur le caractère «stadial» du développement du langage, sur la nécessité d'étudier les langues «exotiques», ainsi que le problème des rapports entre les langues et la pensée constituent les fragments importants des théories marristes, on pourrait s'attendre à ce que le nom de Humboldt trouve une «place d'honneur» bien méritée dans les travaux de Marr. Or, comme nous l'avons vu, ce n'est pas le cas. En utilisant comme corpus représentatif les cinq volumes des *Œuvres choisies* de Marr (Marr, 1933-1937), on constate que le nom de W. von Humboldt n'est mentionné dans leurs tables analytiques que… deux fois.

### 2.1. HUMBOLDT VU PAR… D.-J.-A. LUCHAIRE ET LES LANGUES DITES JAPHÉTIQUES

Premièrement, Marr mentionne W. von Humboldt dans l'article «Sur la théorie japhétique» [*Ob jafetičeskoj teorii*] (1924). Mais ici Humboldt n'est pas cité en tant que tel. Marr se réfère à l'historien médiéviste et philologue français D.-J.-A. Luchaire (1846-1908) – lequel, à son tour, mentionne la linguistique humboldtienne :

---

[8] Cf. aussi la phrase de Marr qui est devenue le slogan de l'époque : «En avant, vers l'étude du matériau vierge !» (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 249).

> Les recherches […] consacrées à des noms propres et, surtout, à des toponymes de l'Aquitaine […] permettent de confirmer le fait que Humboldt a mentionné plutôt que prouvé : il s'agit de l'existence, dans l'Aquitaine [à l'époque] de César, d'une langue qui n'était pas celte, mais qui était apparentée à la langue ibérique de l'Espagne, ainsi qu'au […] basque moderne. (Luchaire, 1877, p. 18, cité d'après Marr, 1933-1937, vol. III, p. 27)

Cette affirmation de Luchaire n'était pas négligeable pour Marr, qui avait constaté que les langues romanes avaient des «bases japhétiques» (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 27). En général, l'article de Marr datant de 1924 semble particulièrement important pour l'évolution de ses théories, car il marque le passage de la «théorie japhétique» de Marr vers sa «nouvelle théorie du langage» : la distinction de ces deux étapes dans l'activité scientifique de Marr permet une meilleure compréhension de son héritage intellectuel en général (cf. Velmezova, 2007a, p. 49-53)[9].

Le début de l'étape de la «théorie japhétique» remonte à l'époque des études de Marr à l'Université de Saint-Pétersbourg et à sa thèse sur la parenté du géorgien avec les langues sémitiques : la première publication de Marr sur ce sujet date de 1888[10] (cf. *ibid*., p. 14-15). La théorie japhétique supposait la distinction d'une famille particulière de langues – la famille japhétique, à laquelle, avec le temps, Marr ajouta de plus en plus d'idiomes. Par contre, l'un des traits caractéristiques de l'étape de sa «nouvelle théorie du langage» est le renoncement à la notion même de *famille de langues* et son remplacement par celle de *stade* dans l'évolution du langage. En ce qui concerne les dates de la transformation de la «théorie japhétique» en «nouvelle théorie du langage», les opinions des linguistes et des historiens de la linguistique divergent. Par exemple, dans ses mémoires, le linguiste soviétique P.S. Kuznecov (1899-1968) mentionne l'année 1928 comme celle de la «première grande attaque du marrisme contre la linguistique» (Kuznecov, 1967 [2003, p. 186]). A.A. Leont'ev (1936-2004) date la «rupture définitive» de Marr avec la linguistique traditionnelle (le comparatisme) de 1926 (Leont'ev, 1990, p. 335), tandis que I.G. Frank-Kameneckij (1880-1937) – de 1925 (Frank-Kameneckij, 1937, p. 180). Il apparaît néanmoins que l'analyse des travaux de Marr – y compris l'article que nous venons de citer, celui de 1924 – permet de dater ce «grand tournant» dans la linguistique soviétique de 1923-1924[11], ce que

---

[9] Même si cette distinction a une commodité et une valeur avant tout pour les historiens des idées linguistiques : Marr lui-même n'opposait pas toujours ces deux «périodes» de son activité intellectuelle et il pouvait parfois parler des «succès principaux de la théorie japhétique», tout en discutant des thèses typiques de sa «nouvelle théorie du langage» (*ibid*., p. 51).

[10] Mais encore avant, dès ses années d'école, Marr avait essayé de comparer le géorgien avec le turc (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 9).

[11] Cf. aussi Marr, 1933-1937, vol. I, pp. 185-186. Selon les affirmations de Marr lui-même, c'est entre 1924 et 1926 que la théorie japhétique s'est divisée en «théorie générale du langage», d'un côté, et en «étude des langues japhétiques», de l'autre (*ibid*., vol. III, p. 219). D'autre part, Marr soulignait l'importance de son exposé fait en novembre 1923 à l'Aca-

confirment d'autres historiens de la linguistique[12]. Comme à la base de la «nouvelle théorie du langage» il y avait des faits de langues «exotiques», c'est-à-dire, des idiomes non indo-européens, même la référence non directe à des travaux de Humboldt dans l'article de 1924 permet de constater un lien entre les théories de Marr et de Humboldt.

## 2.2. HUMBOLDT EN TANT QUE REPRÉSENTANT DU «CÔTÉ SOCIO-BIOLOGIQUE DE LA SCIENCE DU LANGAGE»

La deuxième fois que le nom de Humboldt est mentionné dans les *Œuvres choisies* de Marr, non seulement il n'y a pas non plus de références à des travaux particuliers du linguiste allemand, mais encore il s'agit d'une thèse beaucoup moins précise. Cette fois, Marr mentionne le nom de Humboldt dans l'article «Sur l'origine du langage» [*O proisxoždenii jazyka*] (1926). Il y oppose ses propres théories à la «linguistique indo-européenne» qu'il critique et qui ne serait pas pour lui «la science du langage, de son apparition, de sa formation et de ses évolutions», mais «l'histoire des formes déjà constituées des groupes linguistiques particuliers» (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 179) – c'est-à-dire, des familles linguistiques. À son tour, cette dernière linguistique, «technique» et «scolastique» (les deux adjectifs ayant des connotations très négatives chez Marr), s'oppose à des théories de Humboldt (vues, au contraire, de façon très positive) qui représenteraient «le côté socio-biologique de la science du langage [*social'no-biologičeskaja storona nauki o jazyke*]». Dans cette opposition ternaire (Humboldt *vs* la linguistique «indo-européenne» *vs* la «nouvelle théorie du langage»), il est facile de discerner la thèse implicite sur le déplacement du centre d'intérêt, dans les recherches linguistiques des différentes époques, du *langage* (Humboldt) vers les *langues* (la linguistique «indo-européenne») et, encore une fois, vers le *langage* (le marrisme)[13].

démie des sciences pour la transformation de la théorie japhétique en une théorie linguistique plus générale : c'est là que Marr déclarait que les langues indo-européennes représentaient plutôt un *stade* particulier dans l'évolution langagière qu'une *famille* de langues (*ibid*., vol. I, p. 211).

12 Cf. Bašindžagjan, 1936, p. VI ; Thomas, 1957, p. 119 ; L'Hermitte, 1987, p. 15 ; Zycar', 1987, p. 22 ; Alpatov, 1991, p. 31 : «La rupture définitive [des marristes avec l'héritage linguistique du passé. – *E.V.*] date de 1923. […] La théorie japhétique dans sa forme ancienne n'existait plus, la "nouvelle théorie du langage" avait pris sa place».

13 Cf. l'une des thèses-clés de l'ouvrage de D. Baggioni (1986) sur l'alternance de *langue* et *langage* comme principaux centres d'intérêt «dans la linguistique européenne» entre 1876 et 1933.

## 3. SUR LES RAISONS DU (PRESQUE) NON-DIT : UN NOM CACHE DERRIERE DES THEORIES

Ainsi, dans ses *Œuvres choisies*, Marr ne mentionne Humboldt que très rarement – malgré plusieurs points communs dans leurs théories et malgré une opinion très positive de Marr sur Humboldt. Distinguons maintenant au moins deux raisons possibles de ce «non-dit».

Premièrement, en général, Marr n'indiquait pas souvent avec précision ses sources théoriques, et les travaux de Humboldt ne faisaient pas exception à la règle : parfois, dans les livres et dans les articles de Marr on peut trouver des citations entières, assez célèbres, empruntées à d'autres linguistes, et ces citations se trouvent chez lui non seulement sans guillemets et sans références, mais aussi sans aucune mention des noms de leurs auteurs.

Deuxièmement, à l'époque de Marr, la nécessité d'étudier d'autres idiomes que les langues indo-européennes, l'intérêt d'analyser les langues en rapport à la pensée, ainsi que l'idée même de l'évolution du langage par stades n'étaient plus uniquement associés au nom de Humboldt. Dans un certain sens, le nom de Humboldt avait déjà été perdu derrière ses propres théories, tandis que la tendance de parler de Humboldt sans se référer à ses travaux particuliers était typique de nombreuses recherches linguistiques en Russie, y compris après la mort de Marr. D'ailleurs, ce dernier lui-même a partagé, en quelque sorte, ce destin de Humboldt : peu de gens lisent les travaux de Marr, mais, comme L.-J. Calvet l'a constaté en 1977, tout le monde en parle par ouï-dire (Calvet, 1977, p. 10). Or, les théories de Humboldt ont été reçues en Russie de façon beaucoup plus positive que le marrisme – surtout le marrisme après 1950, l'année de l'intervention stalinienne en linguistique, quand le dictateur soviétique a mis fin à la domination «officielle» de la «nouvelle théorie du langage» dans la linguistique russe.

© Ekaterina Velmezova

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ABAEV Vasilij (Vaso) Ivanovič, 1948 : «Ponjatie ideosemantiki» ['La notion de sémantique idéologique'], *Jazyk i myšlenie*, vol. XI, pp. 13-28.

——, 1965 : «Lingvističeskij modernizm kak degumanizacija nauki o jazyke» ['Le modernisme linguistique en tant que 'déshumanisation' de la science du langage'], *Voprosy jazykoznanija*, № 3, pp. 6-17. Traduction française sous le titre «Modernisme et déshumanisation de la linguistique» par René L'Hermitte, dans *Langages*, 1969, № 15, p. 85-98.

— ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1991 : *Istorija odnogo mifa, Marr i marrizm* ['L'histoire d'un mythe. Marr et le marrisme'], Moskva : Nauka (2ème éd., 2004).

——, 1998 : «Dissidenty indoevropeizma» ['Les dissidents de l'indo-européanisme'], in Alpatov V.M., *Istorija lingvističeskix učenij*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, pp. 108-115.

— ANDREEV Andrej Petrovič, 1930 : *Jazyk i myšlenie. Opyt issledovanija na baze materialističeskoj jafetičeskoj teorii* ['Langage et pensée. Étude fondée sur la théorie japhétique matérialiste'], Moskva : CK SÈSR, «Internacional'naja» 39-ja tipografija «Mospoligraf».

— BAGGIONI Daniel, 1986 : *Langue et langage dans la linguistique européenne (1876-1933)*, thèse pour le Doctorat ès Lettres présentée à l'Université de Provence, vol. I-III, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Lille.

— BAŠINDŽAGJAN Levon Gevorkovič, 1936 : «Predislovie ko vtoromu tomu» ['Préface au deuxième volume'], in Marr, 1933-1937, vol. II, pp. V-XVIII.

— CALVET Louis-Jean, 1977 : «Sous les pavés de Marx, la plage de Freud», in *Marxisme et linguistique : Marx, Engels, Lafargue, Staline* (présentation de L.-J. Calvet), Paris : Payot, pp. 7-40.

— ČIKOBAVA Arnol'd Stepanovič, 1985 : «Kogda i kak èto bylo ?» ['Quand et comment cela s'est-il passé ?'], *Ežegodnik iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija*, vol. XII, pp. 9-23.

— FRANK-KAMENECKIJ Izrail' Grigor'evič, 1937 : «N. Ja. Marr i izučenie semitičeskix jazykov» ['N.Ja. Marr et l'étude des langues sémitiques'], *Jazyk i myšlenie*, vol. VIII, pp. 171-181.

— HUMBOLDT Wilhelm von, 1836-1839 [1974] : «Introduction à l'œuvre sur le kawi», in Humboldt W. von, *Introduction à l'œuvre sur le kawi et autres essais*, traduction française par Pierre Caussat, Paris : Éditions du Seuil, 1974, pp. 133-420.

— JARCEVA Viktorija Nikolaevna (éd.), 1990 : *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'* ['Dictionnaire linguistique encyclopédique'], Moskva : Sovetskaja ènciklopedija.

— KACNEL'SON Solomon Davidovič, 1941 : *Kratkij očerk jazykoznanija* ['Cours abrégé de linguistique'], Leningrad : Izdatel'stvo Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta.
— KUZNECOV Petr Savvič, 1967 [2003] : «Avtobiografija» ['Autobiographie'], *Moskovskij lingvističeskij žurnal*, vol. 7, № 1, pp. 154-234.
— LEONT'EV Aleksej Alekseevič, 1990 : «"Novoe učenie o jazyke"» [La 'nouvelle théorie du langage'], in Jarceva, 1990, p. 335.
— L'HERMITTE René, 1987 : *Marr, Marrisme, Marristes. Une page d'histoire de la linguistique soviétique*, Paris : Institut d'études slaves.
— LUCHAIRE Denis Jean Achille, 1877 : *Les origines linguistiques de l'Aquitaine*, Paris [cité d'après Marr, 1933-1937, vol. III, p. 362].
— MARR Nikolaj Jakovlevič, 1933-1937 : *Izbrannye raboty* ['Œuvres choisies'], vol. I-V, Moskva – Leningrad : Izdatel'stvo gosudarstvennoj akademii istorii material'noj kul'tury (vol. I) – Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo (vol. II-V).
— SKORIK Petr Jakovlevič, 1952 : «Teorija stadial'nosti i inkorporacija v paleoaziatskix jazykax» ['La théorie de l'évolution par stades et l'incorporation dans les langues paléo-asiatiques'], in Vinogradov V.V., Serebrennikov B.A. (éds), *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii,* vol. I-II, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1951-1952. Vol. II, pp. 136-156.
— THOMAS Lawrence Lesly, 1957 : *The linguistic theories of N.Ja. Marr*, Berkeley – Los Angeles : University of California Press.
— VELMEZOVA Ekaterina, 2007a : *Les lois du sens: la sémantique marriste*, Bern [etc.] : Peter Lang.
——, 2007b : «The "arrested evolution" : Notion, theories, myth ?», in Guimarães E., Luz Pessoa de Barros D. (éds), *History of linguistics 2002: selected papers from the Ninth International Conference on the History of the Language Sciences, 27-30 August 2002, Sao-Paulo – Campinas*, Philadelphia – Amsterdam, J. Benjamins Pub. Co., pp. 93-100.
— VINOGRADOV Viktor Alekseevič, 1990 : «Stadial'nosti teorija» ['La théorie de l'évolution par stades'], in Jarceva, 1990, p. 491.
— ZYCAR' Jurij Vladimirovič, 1987 : «N.Ja. Marr i sovremennaja baskologija» ['N.Ja. Marr et l'étude contemporaine du basque'], in Marr N.Ja., *Basksko-kavkazskie leksičeskie paralleli*, Tbilisi : Mecniereba, pp. 17-31.

N. Ja. Marr (1864-1934)

# IV. Humboldt tel qu'en lui-même

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 223-238

# Wilhelm von Humboldt en français

Andrée TABOURET-KELLER
*Université de Strasbourg*

***Résumé*** : Il est fait peu de cas en linguistique en France de l'œuvre de W. von Humboldt : mon étude vise à faire le point de cette situation. L'introduction situe les places inégales faites à Wilhelm et à son frère Alexander, voyageur et naturaliste, elle donne des informations sur le mode de vie et la carrière d'homme d'État de Wilhelm et sur ses publications. La première partie présente un état des lieux de l'accès en français à Humboldt linguiste, la seconde précise les difficultés de la traduction de l'allemand de Humboldt au français d'aujourd'hui, tout particulièrement des notions et des concepts. En annexe figurent des éléments de la biographie de Wilhelm ainsi qu'un extrait en version bilingue du texte sur *Le caractère national des langues* avec l'accent mis sur les deux concepts de *Geist* (esprit) et de *Sprache* (langue).

***Mots-clés*** : linguistique, carrière politique, publications, traductions, *Geist* (esprit), *Sprache* (langue).

## AVANT-PROPOS

Je dois mon intérêt pour Wilhelm von Humboldt au germaniste Jean Fourquet (1902-2004) qui fut mon parrain – c'était le terme officiel – quand je suis entrée au Centre National de la recherche scientifique en 1958. Il m'avait recommandé deux auteurs allemands, Hugo Schuchardt (1842-1927) et Wilhelm von Humboldt (1767-1835)[1]. J'avais et j'ai toujours plus d'accointance avec Humboldt, homme sociable plein d'allant, qu'avec Schuchardt homme plein de curiosité et d'ardeur mais socialement réservé. Les deux furent de grands linguistes, l'un avec brio et facilité, non sans envolées romantiques, l'autre avec brio et vivacité, non sans sévérité et sarcasme (Caussat, 1992) [2]. Je profite de la rencontre organisée par Patrick Sériot que je remercie vivement de son invitation, pour parler de Wilhelm von Humboldt, du peu de cas qui en est fait dans les sciences humaines en France, en particulier en linguistique et ceci jusque vers la fin du XXème siècle. Le manque de traduction en français des grands textes du XIXème siècle allemand ne touche pas que ceux de Humboldt ou de H. Schuchardt mais parmi bien d'autres ceux de H. Steinthal (1823-1899), promoteur de la psychologie des peuples, ou de A. Schleicher (1821-1868) pour qui les langues sont l'objet des sciences naturelles, pour rester du côté de grands noms en matière d'études du langage.

## INTRODUCTION

Alors que le plus jeune frère de Wilhelm, Alexander von Humboldt (1769-1869), naturaliste et voyageur, est généralement cité en détail dans toutes les Encyclopédies des XIXème et XXème siècles[3], Wilhelm ne l'est pas toujours. Il ne figure pas dans *Gran Enciclopedia de España* (1996), ni dans *Encyclopaedia Universalis* (2008) où seul figure Alexander, Wilhelm étant cité en deux lignes comme philologue, homme d'État et poète dans le *Thesaurus* (2008, p. 614). Alors que *Encyclopaedia Britannica* consacre trois colonnes à Alexander, elle en consacre une seule à Wilhelm (1966, tome 11, p. 831-833). Une remarquable présentation de Humboldt et de ses principaux écrits par Jean Quillien figure dans le dictionnaire *Les œuvres philosophiques* (1992, tome 1, p. 1852-1860) de l'*Encyclopédie philosophique universelle*. Il y aurait une petite histoire à écrire sur la mention de

---

[1] Dans ce qui suit, je mentionne Wilhelm von Humboldt par son seul nom de famille.

[2] Le détail des références des ouvrages mentionnés figure en fin de texte.

[3] Un des textes le mieux documenté est celui paru en 1883 dans le *Dictionnaire général de biographie et d'histoire de mythologie, de géographie ancienne et moderne comparée, des antiquités et des institutions grecques, romaines et étrangères.*

Wilhelm et de ce qui est retenu de lui dans nos encyclopédies et dictionnaires. Alexander a donné son nom à un courant maritime, à un fleuve, à une chaîne de montagnes, à une province, Wilhelm tardivement en 1949 à la plus ancienne des quatre universités de Berlin (*Humboldt-Universität zu Berlin)* qu'il avait pourtant fondée dès 1809. Ce n'est qu'en 1994, dans *Le Petit Robert des Noms propres,* que Humboldt est qualifié «d'érudit, philologue, philosophe du langage et diplomate allemand» (1994, p. 990), alors que précédemment il fut avant tout qualifié d'homme d'État, et en second lieu d'érudit ou de savant. L'intérêt profond de Humboldt pour les langues est aujourd'hui reconnu mais sous le couvert d'une philosophie du langage considérée comme une spécificité allemande.

On trouvera un survol des déplacements de Humboldt (annexe 1), liés aux prestigieuses fonctions qu'il occupa et à sa curiosité, il avait une profonde culture juridique, alliée à une expérience exceptionnelle et de longue durée d'homme d'État, il avait également une solide formation philosophique et littéraire. A sa table, se moque Chateaubriand[4], on s'entretient aussi bien en grec ancien que moderne, voire en sanskrit. Il a fréquenté et était en relation épistolaire avec les hommes les plus éminents de son époque, Schiller (1759-1805) en particulier, mais aussi Goethe (1749-1832), il entretint une correspondance abondante, tant scientifique – par exemple, les lettres à A. Rémusat (1788-1832) sur la langue chinoise – que familiale et amicale. Son lecteur d'aujourd'hui reste médusé devant l'étendue de son travail d'écriture et l'ampleur de son savoir. Humboldt vivait dans l'aisance et n'eut jamais besoin de «gagner sa vie» comme nous le disons si bien, peut-être est-ce là une des raisons de son peu de souci même avec l'âge de terminer pour de bon et de voir publier ses études ; la gestion avisée des biens, les siens et ceux qu'il partageait avec son frère, ne le laissait cependant pas indifférent. Relativement peu des écrits de Humboldt ont été publiés de son vivant, par comparaison à l'étendue de son œuvre qui est considérable. La publication en 3 volumes de son étude sur le kavi a paru de manière posthume entre 1836-1839, un premier recueil de ses œuvres en 7 volumes entre 1841-1852, un second en 17 volumes entre 1903 et 1936 (édition reproduite par W. de Gruyter en 1967-1968).

Le cas français est symptomatique. En 1922, dans la *Revue des langues romanes*, le romaniste Maurice Grammont (1866-1946) prétend que «Les personnes qui ont subi trop fortement l'influence des livres allemands confondent volontiers la grammaire comparée avec la linguistique générale (ou linguistique tout court car il n'y a pas de linguistique particulière[5]) ; les travaux allemands les renseignent fort mal sur la linguistique, car s'il y a des linguistes en France, en Suisse, au Danemark, il n'y en a pas en Allemagne» (vol. 60, p. 439). On comprend que Schuchardt ait réagi

---

4 Cité par Trabant, 1999, p. 29-30, d'après Chateaubrinad, 1848/1951, *Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 41 et suiv.

5 Selon Bergounioux, Grammont a été en 1892 le premier en France à donner le titre de *linguistique* à ses cours à l'université de Dijon, 1994, p. 264.

vivement en nommant un certain nombre de ses collègues qui méritent, dit-il, le nom de linguiste, en premier Humboldt mais aussi H. Paul (1846-1921, médiéviste, lexicographe, une des figures centrales du mouvement néo-grammairien auquel Schuchardt est hostile, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître la qualité de linguiste de collègues qui comme Paul adhèrent à ce mouvement, A. Pott (1802-1887, fondateur de la phonétique scientifique des langues indo-germaniques), H. Steinthal (1823-1899, linguiste et philosophe), H. G. von der Gabelentz (1849-1893, spécialiste des langues de l'Asie de l'Est), A. Finck (1833-1916, philologue) ainsi que W. Wundt (1832-1920, psychologue, physiologiste et philosophe). Du temps de Grammont, la linguistique en France se voulait résolument scientifique, dans le cadre d'un positivisme qui ne se reconnaissait pas comme une philosophie du langage alors qu'en Allemagne positivisme et idéalisme étaient explicitement nommés et par ailleurs opposés dans le cadre d'une philosophie générale du langage (K. Vossler, 1904), largement reconnue et donnant lieu à de vifs débats (O. Dittrich , 1913). Aujourd'hui, Humboldt reste rangé sous la bannière de l'idéalisme : c'est dans le cadre d'une collection intitulée *Deutscher Idealismus. Philosophie und Wirkungsgeschichte in Quellen und Studien* dont elle constitue le premier tome, que paraît l'étude allemande la plus approfondie sur le concept de langage humain dans la philosophie du langage de Humboldt, parue en 1981 sous la plume de Tilman Borshe.

## 1. L'ACCES EN FRANÇAIS A HUMBOLDT LINGUISTE

Mon propos n'est pas de reprendre la bibliographie de Humboldt : nous disposons en français d'une excellente bibliographie générale de l'œuvre de Humboldt et des écrits sur Humboldt, solidement documentée et présentée avec le plus grand soin par Jean Quillien (1991, pp. 615-640). Tout comme les savants érudits de son temps, Humboldt était polyglotte, il a écrit six textes en français dont cinq ont été publiés de son vivant, le plus connu restant aujourd'hui la *Lettre à Monsieur Abel Rémusat sur la nature de formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue Chinoise en particulier* (1826). Nous disposons de traductions en nombre limité : cinq entre 1808 et 1886, plus récemment la traduction et les introductions par Pierre Caussat en 1974 de *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, (1836-1839) et les présentations, traductions et commentaires de quatre écrits de Humboldt par Denis Thouard en 2000 *Wilhelm von Humboldt. Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Le fait que certains textes de Humboldt aient donné lieu à plusieurs traductions – sans compter celles du 19ème siècle que je ne mentionne pas ici – indique à lui seul la difficulté de rendre une pensée qui semble se former dans le cours même de son écriture, comme le laissent supposer les reprises à peu d'intervalles de maints arguments que Humboldt développe plus avant. On relève une quinzaine de textes traduits en français, parus tous

sauf un après 1969, dont 5 parus en 2000 ou après. La liste récente la plus complète est donnée par Anne-Marie Chabrolle-Cerretini (2007, p. 137-138). Ont été traduits deux fois :

- «La tâche de l'historien» (1821), traduit par P. Caussat, 1974 ; «La tâche de l'historien», traduit par A. Disselkamp et A. Laks, 1985

- «La recherche linguistique comparative dans son rapport aux différentes phases du développement du langage» (1820), traduit par P. Caussat, 1974 ; «Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage», traduit par D. Thouard, 2000

- «Sur le caractère national des langues», traduit par P. Caussat, 1996 ; «Sur le caractère national des langues – Fragments» (1822), traduit par Thouard, 2000 ;

Outre les présentations fouillées introduisant la plupart des textes traduits, nous disposons de la thèse de Jean Quillien (1987), de son maître-ouvrage déjà cité (1991), de l'étude de Pierre Caussat (1974, 1ère éd.), déjà citée, de la traduction en français de deux ouvrages sur Humboldt, de Jürgen Trabant (né en 1942), grand connaisseur de Humbold (1992, 1999) lectures indispensables, auxquels il convient d'ajouter une édition bilingue allemand-français de quatre écrits de Humboldt sur le langage, présentés et commentés par Denis Thouard (2000) ; en 2007 paraît l'ouvrage de Chabrolle-Cerretini *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique* dans lequel elle prend le parti de traduire *Weltanschauung* par vision du monde et d'en faire un concept linguistique. Comparés à la pléthore des publications sur Humboldt en allemand, les articles ou chapitres d'ouvrages en français restent en nombre limité, une bonne vingtaine. Humboldt est bien entendu présent, cité voire plus longuement commenté comme dans la présentation générale par Sylvain Auroux de l'*Histoire des idées linguistiques* (Auroux, 2000), ou très récemment dans l'indispensable étude historiquement centrée de Carita Klippi, *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916* (2010). Si nous pouvons repérer ce qui est publié de Humboldt et autour de lui, il est certes difficile d'avoir des informations sur ce qui en est connu, même dans un milieu restreint comme celui des étudiants en linguistique ou en histoire. Aujourd'hui un certain nombre de nos plus jeunes collègues connaît le nom de Humboldt par Noam Chomsky qui y voit un ancêtre pour son ouvrage *Cartesian Linguistics* (H. Meschonnic, 1978, J. Quillien 1978).

L'importante présentation par Denis Thouard (2000, p. 7-31) dans son ouvrage déjà cité sur Humboldt, est intitulée «L'embarras des langues» et comprend trois parties «De la philosophie au langage», «Du langage aux langues» et «Traduire Humboldt». Mon propos la rejoint en partie. J'écarte d'emblée une étude d'épistémologie critique et comparative qui échappe au cadre restreint de cet article.

## 2. DE L'ALLEMAND DE HUMBOLDT AU FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

Ayant la chance de lire couramment l'allemand, je peux lire Humboldt dans le texte et n'ai jamais essayé de le traduire. Il s'agit simplement d'énoncer quelques précautions à respecter pour le traduire et le citer aujourd'hui, près de deux siècles après ses travaux. Mon propos est double: préciser les difficultés de traduction sur deux plans : le passage de l'allemand écrit de Humboldt de la fin du 18ème siècle et du premier tiers du 19ème siècle au français écrit d'aujourd'hui, l'appréhension, dans le cadre de nos questionnements actuels, d'une abondance de notions parfois conceptualisées, en tenant compte de leurs différents contextes. «L'usage de la langue – précise Thouard – ne renvoie pas chez lui à une terminologie fixe, mais tend à préserver les potentialités d'une sémantique ouverte. Ce n'est ni l'usage courant et ses imprécisions, ni l'usage technique et ses fixités» (Thouard, 2000, p. 18).

Les éditeurs de Humboldt, ses traducteurs, ses commentateurs ont souligné la difficulté de son écriture liée à la complexité de sa pensée et à la disparité de ses entreprises. Dans son édition en français *Traditions de Humboldt* (1999), Trabant précise : «J'ai parfaitement conscience de la tâche difficile que représente la traduction de Humboldt : il m'est arrivé suffisamment de fois d'essayer de rendre dans d'autres langues des passages de Humboldt pour apprécier la performance …» (il s'agit de la traduction de Humboldt par un auteur américain que Trabant critique vertement, 1999, p. 228). Un autre aspect de ces difficultés se manifeste par la longueur des citations nécessaires pour illustrer les partis pris de Humboldt, comme l'exemplifie Pierre Caussat dans son importante «Introduction du traducteur» à l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, ou encore à son choix de relever les disparités de l'œuvre en proposant «les conditions d'une convergence chronologique dans la biographie : en se donnant le grand texte de 1835 […] en recherchant à quelles poussées et à quelle persévérance répondait ce texte fameux» (Caussat , 1974, p. 15).

Selon Thouard (2000, p. 16), «La réputation d'obscurité de Humboldt est exagérée ; pour autant elle n'est pas entièrement inventée. […]. Heidegger, habitué quant à lui aux textes sibyllins, le reconnaît à propos de l'*Introduction au kavi* : «[…] cet essai étonnant, difficile à pénétrer, cet essai obscur et vacillant dans ses concepts fondamentaux, et pourtant partout stimulant» (Heidegger, 1976, p. 232)[6]. «Cette difficulté reconnue traduit surtout la spécificité de l'effort humboldtien d'une pensée qui se forme en cherchant sa juste expression. Humboldt ne nous laisse pas d'œuvre au sens fort du terme, mais une pensée en activité dans une langue

[6] Trabant estime que Heidegger a exagéré, lui qui reconnaît par ailleurs que depuis sa parution en 1836, l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi* a déterminé «dans le pour et le contre, explicitement ou implicitement, toute la linguistique et toute la philosophie du langage jusqu'à aujourd'hui» (Trabant, 1959, p. 246).

en travail. Le contexte que constituent les phrases et les périodes se donne ses propres règles de lecture qui changent à mesure que le discours avance et le transforme. La traduction doit en tenir compte» (Thouard, *loc.cit.).* Ces remarques sont à prendre comme des avertissements tant au traducteur qu'au chercheur qui veut s'appuyer sur Humboldt : avec lui toute citation décontextualisée revient à un écart, voire à une petite trahison. Avertissement d'autant plus précieux dans le cas des deux formules bien souvent citées pour résumer la pensée de Humboldt, l'une qui dit que *«le langage est à la fois œuvre de l'homme et expression du monde»* (lettre à Schiller, sept. 1800) et l'autre qui définit la langue comme activité (*energeia)* et non pas comme œuvre (*ergon*), jamais donnée ni achevée : «elle n'est donc pas essentiellement un système de signes mais une production de sens» (Quillien, 1991, p. 185). Formules, en réalité expression, voire fondement de toute une philosophie du langage.

## DES NOTIONS ET CONCEPTS TOUJOURS QUESTIONNANTS

De même que traducteurs et commentateurs de Humboldt ont insisté sur les difficultés de traduction, voire de compréhension de l'expression écrite de sa pensée, de même ont-ils insisté sur les questions posées par les concepts majeurs dans ses écrits, par leur nombre et par leur fréquence. Caussat dans l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi*, en liste près de trente, Thouard en relève onze que je cite ci-dessous, il en donne les références et discute à la fois l'interprétation qu'en donne Humboldt et les traductions en français qui ont pu en être proposées.

*Notions et concepts relevés par Thouard* (Thouard, op. cit., «Glossaire», p. 167-182).

*** *Bau* : structure (**Humboldt emploie volontiers le terme en français)

*** *Bild, Bildung* : image, culture -** (voir aussi : *Ausbildung, Nachbildung, gebildete Sprache, Abbild)*

*** *Charakter* : Caractère**

*** *Energeia / Ergon***

*** *Geist, Gemüth* : esprit**

*** *Rede* : discours**

*** *Sprache* : langue / langage**

*** *Sprachstudium* : étude des langues** (voir aussi Sprachkunde, Sprachforschung, Sprachwissenschaft)

*** *Verschiedenheit* : diversité**

*** *Vergleichen* : comparer**

*** *Weltansicht* : vision du monde**

Chacun de ces termes exigerait d'importants développements hors de portée ici. J'ai recherché leurs emplois dans un extrait du texte «Sur le caractère national des langues» (1822-1824) (voir ci-dessous l'annexe 2). Une des raisons du choix de ce texte est ma difficulté à rendre en français le terme *Volksgeist* abondant dans toute la littérature du nationalisme en gestation tout au cours du 19ème siècle. Je l'ai rencontré plus particulièrement dans les textes auxquels je me suis confrontée et que j'ai voulu traduire concernant la promotion de l'allemand comme lien entre les Allemands d'Allemagne et les Allemands émigrés (*Auslandsdeutschen*) en dehors des frontières de l'État allemand fondé après la victoire de la Prusse sur la France en 1871. Dans de tels textes, la promotion de l'allemand comme langue nationale et langue scolaire allait de pair avec la dénonciation de toute forme de bilinguisme scolaire (Tabouret-Keller, 2011). J'ai également été orientée pour mon choix par l'information donnée par Patrick Sériot dans sa présentation du colloque selon laquelle «l'Académie des Sciences de Russie encourage par des subsides de recherche des travaux sur la «mentalité spécifique des Russes», «le caractère national russe dans la langue russe». Ce texte est un fragment, c'est-à-dire qu'il n'est pas terminé, ce n'est de loin pas le seul texte de Humboldt ait commencé et non terminé, il est très probablement daté de 1821 (Thouard, 2000, p. 119), Humboldt a alors 54 ans, et déjà derrière lui l'œuvre d'un très grand homme d'État et d'un grand linguiste. Dans l'ensemble de ce fragment assez long (15 pages d'une écriture dense dans le volume IV des *Gesammelte Schriften*), je retiens un long paragraphe du dernier passage qui commence par «De tout ce qui vient d'être dit, il ressort clairement que l'on perçoit d'abord la diversité de caractère des langues à l'état de l'esprit, au mode de la pensée et à la sensibilité» et se termine par «En revanche, il ne semble pas que la connaissance véritablement objective puisse gagner à la diversité des langues, une fois que la pensée a atteint dans une langue donnée l'acuité et la clarté nécessaires à saisir la vérité» (ici le texte s'interrompt).

Le terme *Geist* (esprit) est le plus fréquent comme substantif, comme adjectif ou bien dans un mot composé (en traduction) : les activités de l'esprit, telle ou telle opération de l'esprit, les plus grandes forces de l'esprit, l'esprit rassemblé en lui-même, l'état de l'esprit, l'esprit (embarrassé ou non de la nature d'une matière donnée), l'objet dont l'esprit puisse s'emparer, la profondeur solitaire de l'esprit. Dans le contexte de quasiment chacun de ces usages se trouve le terme *Sprache* au singulier ou au pluriel (en traduction) : la structure de la langue qui se manifeste jusque dans les activités de l'esprit, la manière dont l'esprit opère dans la langue, la diversité des langues se perçoit à l'état de l'esprit, la langue dans sa formation, la diversité de caractères des langues, l'originalité de chaque langue, l'individualité de la langue qui apparaît avec le plus de beauté dans le dialogue philosophique, le centre de la langue, la langue excelle, l'influence de la subjectivité déterminée par la langue sur les objets de l'esprit, la disposition d'esprit, l'aptitude de la langue. Sont mobilisés également

dans ce bref extrait les termes suivants figurant dans le Glossaire de Thouard, dont l'ouvrage reste d'une lecture indispensable : *Charakter, Bau, Bildung, Verschiedenheit,* et celui de *Volk* que Thouard n'a pas relevé dans son glossaire, employé dans «la vie vivante du peuple».

## QUELQUES REMARQUES POUR CONCLURE

Une lecture attentive de ce texte montre que ce qui intrigue Humboldt et qu'il souhaite éclaircir est la diversité des langues qui n'a cessé de l'interroger. L'emploi du terme *Geist/*esprit dans une surabondance de contextes correspond par endroit à l'acception générale de «principe pensant», reste qu'il «est spécifique et sa traduction délicate. On retiendra qu'il n'y a rien chez lui d'un dualisme opposant l'esprit et la matière» (Thouard, 2000, p. 172). Si par ailleurs Humboldt est préoccupé par «le caractère national des langues», son souci n'est à coup sûr pas celui d'un nationalisme, deux citations en témoignent :

> La spécificité des nations et des époques se mêle si intimement aux langues que l'on aurait tort d'accorder à ces dernières ce qui revient entièrement ou en grande parties aux facteurs que j'ai nommés[7], et à l'égard desquels les langues ne sont que passives […] chaque langue particulière de la nation, à laquelle nous l'attribuons, est déjà marquée d'une certaine physionomie, avec certaines formes et certains assemblages ; pour cette raison, elle a exercé une action sur cette nation, qui n'est pas simplement une réaction à une [action] reçue d'elle, mais était pour cette nation le caractère originaire de la langue elle-même […] en outre en pensant ensemble la nation et la langue, on reconnaît l'étroite imbrication du caractère originaire de la langue et du caractère reçu de la nation. (Thouard, 2000, p. 137-139)
>
> … ce n'est qu'en prenant en considération en même temps le caractère des nations pris dans toutes ses expressions extralinguistiques, celles indépendantes de l'individualité subjective, des différentes voies de la pensée et de la création et celles que possèdent et peuvent recevoir les langues, que l'on peut s'approcher de la variété et de l'unité où se rassemble la totalité infinie et inépuisable de l'aspiration de l'esprit. (Thouard, 2000, p. 141).

La pensée de Humboldt appartient à son temps : notre régime d'historicité est si éloigné du sien que le traduire revient à une interprétation qui, restant dans son temps, rend notre compréhension difficile ou bien, quand elle se situe dans notre temps, lui fait dire plus ou moins, ou bien autre chose, que ce qu'il avait voulu dire. Comme le dit Thouard,

---

[7] Dans le texte de Humboldt, il s'agit de trois sortes de questions que je rappelle sans les développer : 1. «Comment chaque langue s'acquitte-t-elle des diverses tâches appelées par les besoins du discours ? 2. Comment et en quoi les langues que nous pouvons suivre sur un assez long laps de temps ont-elles subi des alterations internes ? 3. Quelles divergences dans la structure lexicale et la syntaxe, les degrés de parenté plus ou moins proches dans les langues d'origine commune admettent-ils ?» (Thouard, 2000, p. 135-137).

traduire Humboldt est néanmoins à notre portée – ses traductions en témoignent – ce n'est pas la traduction en tant que telle qui pose le plus problème, c'est l'esprit même de Humboldt tant sa conviction est profonde qu'il n'y a pas de conclusion définitive. Reste que l'on peut trouver chez lui tant d'éclats de lumière que nous nous plaisons à reconnaître presque 200 ans après comme des semences d'idées devenues neuves, (voir, par exemple Oswald Ducrot, sur l'arbitraire linguistique, 1974). Pour reprendre des termes que Thouard a relevés dans son Glossaire, on citera avec la traduction donnée par Thouard, *Bau* (structure)*, Bildung* (culture), *Rede* (discours), *Sprache* (langue, langage), *Sprachstudium, Sprachkunde, Sprachforschung, Sprachwissenschaft* (étude des langues), *vergleichen* (comparer), *Verschiedenheit* (diversité).

© Andrée Tabouret-Keller

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AARSLEFF Hans, 1977 : «Guillaume de Humboldt et la pensée linguistique des Idéologues», *in La grammaire générale. Des modistes aux Idéologues*, Villeneuve-d'Ascq : PUL, p. 217-241.
— BERGOUNIOUX Gabriel, 1994 : *Aux origines de la linguistique française*, Paris : Pocket.
— BORSCHE Tilman, 1981 : *Sprachansichten. Der Begriff der menschlichen Rede in der Sprachphilosophie W. von Humboldt's*, Stuttgart, Klett-Cotta.
— CHABROLLE-CERRETINI Anne-Marie, 2007 : *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon : ENS éditions.
— CAUSSAT Pierre, 1974 : «Introduction du traducteur», *in Wilhelm von Humboldt. Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Paris : Seuil, p. 7-31.
— DITTRICH Ottmar, 1913 : *Die Probleme der Sprachphilosophie und ihre gegenwärtigen Lösungsmöglichkeiten*, Leipzig : Quelle u. Meyer.
— DUCROT Oswald, 1974 : «Humboldt et l'arbitraire du signe», *Cahiers internationaux du symbolisme*, 26, p. 15-26.
— HEIDEGGER Martin, 1976 : *Acheminement vers la parole*, tr. F. Fédier, Paris : Gallimard.
— MESCHONNIC Henri, 1978 : «Théorie du langage, théorie politique, une seule stratégie (Humboldt, Saussure selon Chomsky)», *in* Henri Meschonnic, *Poésie sans réponse*, Paris : Gallimard, p. 317-395.
— *Meyers Grosses Konversations Lexikon,* 1902-1908, 6ème éd., 20 vol. Leipzig u. Wien : Bibliographisches Institut.

— QUILLIEN Jean, 1978 : «Réflexions sur la signification du recours à la notion de modèle en linguistique. Chomsky et Whorf, 'héritiers' de Humboldt», *Modèles et interprétations,* N. Mouloud (éd.), Lille : PUL, p. 179-242.
— QUILLIEN Jean, 1991 : *L'anthropologie philosophique de G. de Humboldt*, Villeneuve-d'Ascq : PUL.
— TABOURET-KELLER Andrée, 2011 : *Le bilinguisme en procès. Cent ans d'errance : 1840-1940*, Limoges : Lambert-Lucas.
— THOUARD Denis, 2000 : *Présentation, traduction et commentaires de Wilhelm von Humboldt. Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, édition bilingue allemand/français, Paris : Seuil.
— TRABANT Jürgen, 1992 : *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : Mardaga.
— TRABANT Jürgen, 1999 : *Traditions de Humboldt*, Paris : Éditions de la MSH.
— VOSSLER Karl, 1926 : *Philosophie der Sprache*, München : Max Muller.

***ANNEXE 1. Éléments de biographie***

Le parcours de ces éléments révèle combien la France, et plus particulièrement sa capitale Paris, sont au temps de Humboldt un foyer de vie intellectuelle à l'échelle européenne, le français étant une langue courante dans ces milieux. Il convient de souligner la grande mobilité géographique de Humboldt à une époque où les déplacements ne profitent pas encore de nos facilités, l'éminence des fonctions remplies – au Congrès de Vienne et dans la négociation du Traité de Paris après la défaite de Napoléon –, et ses positions extrêmement avancées pour son temps. Dans le domaine administratif et juridique, il milite pour que le royaume de Prusse soit doté d'une Constitution ; il a une intense activité diplomatique liée à la chute de Napoléon, culturelle aussi comme promoteur de la fondation de l'Université de Berlin (1809) et grand animateur de la vie culturelle de sa cité ; dans le domaine éducatif encore avec la proposition d'une réforme fondamentale du système éducatif (Humboldt, 1809). Dans une grande Encyclopédie largement diffusée *Meyers Grosses Konversations Lexicon* (j'en ai trouvé un exemplaire dans la bibliothèque d'une école primaire en Alsace), Humboldt est nommé comme un des savants les plus spirituels et des hommes d'État les plus significatifs de l'Allemagne *: „einer der geistreichsten Gelehrten und bedeutensten Staatsmänner Deutschlands"* (1904, vol. 9, p. 630) .

**1787-1788** : études à **Francfort sur le Main**, puis **Göttingen** de droit et de sciences politiques, et à titre personnel lecture de Kant ;

**1789** : **Paris - Versailles**, assiste à certaines séances de l'Assemblée nationale ;

**fin 1789 et hiver 1790** : **Weimar** où il fait la connaissance de Karoline von Dachröden, sa future épouse, ainsi que de celle de Schiller ;

**été 1790** : **Berlin** où il est nommé conseiller de légation et assesseur à la Cour suprême, fonctions dont il démissionne au printemps 1791 ;

Les années suivantes : séjourne sur ses terres en **Thuringe**, à **Erfurt** où il se préoccupe d'archéologie et publie en 1792 ses *Idées sur les constitutions d'État motivées par la révolution française*, il rédige aussi des *Idées pour un essai de définition des limites de l'efficacité d'un État*, un texte qui va être censuré et ne paraîtra que par fragment et en totalité seulement en 1851 ; H. considère, contrairement à la doctrine du despotisme éclairé, que le devoir de l'État est de garantir la liberté personnelle ;

**à partir de 1794** : vit à **Jena** en étroite relation avec Schiller, de même qu'avec Goethe ;

**1797-1799** : séjourne avec sa famille à **Paris**, fait différents séjours en **Espagne** où il s'occupe de l'étude du basque et récolte d'abondants documents scientifiques ;

**1801-1808** : vit à **Rome** où il occupe jusqu'en 1805 le poste de ministre résident que lui a proposé le gouvernement de la Prusse, puis à partir de 1806 de ministre plénipotentiaire. Ses relations avec le monde de l'art et de l'érudition lui permettent d'étendre ses études scientifiques aux domaines de la philosophie, de la philologie et de l'archéologie ;

**1809** : se voit confier le ministère du culte et de l'enseignement public de la Prusse, il crée l'université de **Berlin** avec le souci d'un cadre d'enseignants de haut niveau, jouissant d'une grande liberté, d'un recrutement également très ouvert ;

**1810** : ministre d'État particulier (geheim ?) ;

**1813-1814**: accompagne le quartier général royal dans ses déplacements ;

**1813** : plénipotentiaire de la Prusse, il conduit à **Prague** les pourparlers qui aboutissent à l'annexion de l'Autriche par les Alliés ;

**3 février au 4 mars 1814** : participe au congrès fructueux de la paix de **Châtillon** et est actif à **Paris** aux pourparlers de la première paix de Paris ;

**1814-1815** : en coopération avec le chancelier d'État Hardenberg qui lui laisse la main entièrement libre, il se charge au congrès de **Vienne** principalement de la question allemande, malgré tous ses efforts pour une constitution unitaire et des institutions libres pour l'Allemagne, il échoue devant l'opposition autrichienne **;**

**1815** : après la seconde défaite de Napoléon, il échoue encore aux pourparlers de paix à **Paris** à obtenir la cession de l'Alsace à la Prusse. En tant que membre de la Commission territoriale, il quitte Paris le 25 novembre pour **Francfort sur le Main** pour y conduire jusqu'au bout les négociations territoriales allemandes ;

**1816** : fin novembre, il est présent à l'ouverture solennelle du *Bundestag* comme délégué du représentant prussien et réussit à régler les problèmes d'ordre du jour ;

**1817** : dès le printemps il se rend à **Berlin** où il est reçu comme membre du Conseil d'État nouvellement formé où il se fera remarquer par

son ouverture d'esprit ; appelé à participer au rejet de la constitution passée et au projet de la nouvelle constitution, il préside la commission nommée (Commission Bülow) pour la rédaction du projet de loi de l'institution de l'impôt. La même année encore, il est nommé ambassadeur extraordinaire à **Londres.** En récompense de ses services, il reçoit dès 1817 le comté de Ottmachau situé en Silésie ;

**1818** : séjour à **Aix-la-Chapelle** ;

**1819**, après la réorganisation du ministère de l'Intérieur, il prend la direction de la branche permanente des affaires communales avec un siège et une voix au ministère d'État. Son insistance à voir enfin adopté son travail sur la Constitution, sa prise de position contre les conclusions de Karlsbad qu'il qualifie de «honteuses, a-nationales, inexistantes pour un peuple qui réfléchit», son opposition à Hardenberg, lui attirent la défaveur du roi avec pour conséquence son retrait dans la vie privée. Ce n'est qu'en 1830 qu'il sera à nouveau convié aux sessions du Conseil d'État ;

**1820-1835**, après sa retraire H. séjourne la plupart du temps au château familial de Tegel, alors dans la grande banlieue de **Berlin**, où il possède une collection importante de chefs d'œuvre de sculpture, il fait des séjours à **Gastein**, **Paris** et **Londres**. Il exerce une influence déterminante sur le développement de la vie artistique en Prusse, en particulier par l'organisation du musée de Berlin.

***ANNEXE 2.*** Dernière partie du texte selon la publication de Thouard (2000, p. 160-164 pour la version allemande, p. 161-165 pour la française)

| | |
|---|---|
| Je nachdem nur eine *Sprache* anders geformt ist, erhält sie auch eine andere Tauglichkeit zu dieser oder jener **geistigen** Wirksamkeit. [...] Denn alle diese Aeusserungen der hauptsächlichsten **Geisteskräfte** unterstützen und tragen einander gemeinschaftlich, und gleichen aus Einem Brennpunkt schiessenden Strahlen. [...] Wie gesammelt in sich der **Geist**, frei von Einseitigkeit in (p. 162) der *Sprache* waltet, wie nah er dem Grunde aller Erkenntniss und Empfindung zu treten sucht, wirkt auf jeder Stufe, die er erreicht, auf jede seiner Richtungen auf analoge Weise zurück. | Selon le tour pris par sa formation, une *langue* reçoit une certaine aptitude à accomplir telle ou telle opération de l'esprit. […] Car toutes ces expressions des plus grandes forces de **l'esprit** se soutiennent et se portent mutuellement ; elles sont comme les rayons partant d'un unique foyer. […] La manière dont **l'esprit,** rassemblé en lui-même, opère dans la *langue* sans unilatéralité (p.163) et cherche à se rapprocher du fondement de toute connaissance et de toute sensation, tout cela rejaillit de façon analogue sur chaque étape qu'il atteint, sur chacune de ses orientations. |
| Aus allem bisher gesagten erhellt, dass dasjenige, worin die *Charak-* | De tout ce qui vient d'être dit, il ressort clairement que l'on perçoit |

| | |
|---|---|
| *terVerschiedenheit der Sprachen* zunächst sichtbar wird, die Stimmung des **Geistes**, die Art des Denkens, und des Empfindens ist. Der Einfluss derselben auf die Subjectivität ist unbestreitbar. Daher leuchtet auch die Eingenthümlichkeit jeder *Sprache* am meisten in ihrer Dichtungen hervor, wo die Beschaffenheit eines gegebnen Stoffes dem **Geist** wenig, oder keine Fesseln anlegt. Noch natürlicher äussert sie sich in dem lebendigen Leben des Volks, und den Gattungen der Literatur, auf welche dies Einfluss hat. Am schönsten aber und seelenvollsten tritt die Indivudualitaet der *Sprache* in dem philosophischen Gespräch auf, wo sie die Entdeckung objectiver Wahrheit aus der harmonischen Einregung der edelsten Subjctivitaet hervorgehen lässt. Die Empfindung nimmt die Ruhe und Milde des Gedankens, der Gedanke die Wärme une die Farbe der Empfindung an, das Ernstste und Grösseste, was der **Geist** zu ergreifen mag, ist der Vorwurf und Zweck, und die Beschäftigung damit scheint ein leichtes, nur durch die freiwillige Freude daran fortgesetztes Spiel. [...] Das lebendig in einander eingreifende, Ideen und Empfindungen wahrhaft umtauschende Wechselgespräch ist schon an sich gleichsam der Mittelpunkt der *Sprache*, deren Wesen immer nur zugleich als Hall und Gegenhall, Anrede und Erwiderung gedacht werden kann, die in ihren Ursprüngen, wie Umwandlungen, nie Einem, sondern immer Allen angehört, in der einsamen Tiefe des **Geistes** eines jeden liegt, und doch nur in der Geselligkeit hervor- | d'abord la diversité de *caractère* des langues à l'état de **l'esprit**, au mode de la pensée et de la sensibilité. Leur influence sur la subjectivité est indéniable. Aussi est-ce pour cela que l'originalité de chaque *langue* transparaît le mieux dans ses œuvres de fiction, là où la nature d'une matière donnée embarrasse peu ou pas **l'esprit**. Elle s'exprime de façon plus naturelle encore dans la vie si pleine de vitalité du peuple, et dans les genres littéraires qui en sont influencés. Mais c'est dans le dialogue philosophique que l'individualité de la *langue* apparaît avec le plus de beauté ; elle y fait surgir la découverte de la vérité objective à partir d'une tension harmonique de la plus noble subjectivité. La sensation y reçoit le calme et la douceur de la pensée, la pensée la chaleur et la couleur de la sensation ; l'objet le plus sérieux et le plus grandiose dont **l'esprit** puisse s'emparer est le projet et le but, et s'en occuper paraît un jeu aisé poursuivi pour la seule joie qu'on y prend en toute liberté […]. Le dialogue où les idées et les sentiments s'échangent vraiment avec vivacité, où les parties ont prise l'une sur l'autre, est à lui seul comme le centre de la *langue*, son essence ne peut être pensée que comme écho et retour d'écho, adresse et réplique, qui, dans leurs origines comme dans leurs métamorphoses, n'appartiennent jamais à Un seul, mais toujours à Tous, il gît dans la profondeur solitaire de **l'esprit** de chacun tout en ne se manifestant qu'en société. […] L'aptitude des langues à ce genre de (p.165) dialogue est pour cette raison la meil- |

| | |
|---|---|
| tritt.[…] Die Tauglichkeit der *Sprachen* zu dieser Gattung des Gesprächs ist daher der beste Prüfstein ihres Werthes, und die natürlichste Vorzüge, die (p.164) leichtesten und reichsten Anlagen zu dem mannigfaltisgsten Gebrauch wird immer diejenige besitzen, die darin hervorstechend ist. | leure pierre de touche de leur valeur ; et pour l'attrait le plus naturel, les dispositions les plus faciles et les plus riches pour un usage varié, c'est toujours la *langue* qui y excelle le plus qui les possèdera. |
| Der Einfluss der durch die *Sprache* bestimmten und bedingten Sujectivitaet auf die Objecte des **Geistes**, den Gedanken und die Empfindung, die Erkenntniss und die Gesinnung ist insofern leicht zu ermessen, als mit stärker und vielseitiger angeregter Kraft nothwendig auch mehr errungen werden muss» (le texte s'interrompt quelques lignes plus bas). | L'influence de la subjectivité déterminée et conditionnée par la *langue* sur les objets de **l'esprit**, sur la pensée et sur la sensation, la connaissance et la disposition d'**esprit**, est d'autant plus facile à mesurer, qu'avec une force plus grande et diversement stimulée, on devrait nécessairement obtenir plus» (le texte s'interrompt quelques lignes plus bas). |

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 239-256

# «Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension»

# Le cœur herméneutique de la pensée linguistique de Wilhelm von Humboldt[1]

Jürgen TRABANT
*Berlin/Brême*

***Résumé***
L'article essaie de saisir le noyau herméneutique de la théorie du langage de Wilhelm von Humboldt : le langage est la création de la pensée. Elle se forme dans une série de synthèses de dualités : le monde et le moi, la sensibilité et l'intellect, le son et le concept, la voix et l'écoute de soi-même, ma voix et l'écoute de l'autre et l'activité du comprendre qui est de nouveau génération de la pensée jusqu'à la production du son-concept dans la «bouche d'autrui». Ce «travail de l'esprit» (*Arbeit des Geistes*) est donc toujours aussi travail de l'esprit de l'autre. La pensée est «co-pensée» (*Mitdenken*). Mais dans cette activité commune il y a un moment de «non-compréhension», qui est justement le moment de la liberté de l'individu contre le pouvoir de la langue. Cette activité langagière individuelle, centre de la théorie du langage de Humboldt, donne à la langue son ultime forme, son «caractère». Ce n'est donc pas la langue qui détermine la pensée (elle lui donne seulement une certaine «couleur»), mais c'est le discours – et donc l'activité cognitive – qui forme la langue.

***Mots-clés***
Humboldt ; langue/pensée ; activité langagière ; compréhension / non-compréhension

[1] Cet article est l'élaboration d'une conférence faite à Lausanne le 9 octobre 2007 dans le contexte d'une série de conférences sur l'herméneutique, organisée par Alexander Schwarz. Cette invitation (dont je garde un souvenir plein de gratitude) me donna l'occasion de repenser la philosophie du langage de Humboldt sous la perspective de l'herméneutique. Dorette Fasoletti avait fait une excellente transcription de l'enregistrement de ma conférence. Sans son travail mon présent travail aurait été impossible. Tout en étant une réécriture complète, le texte garde son caractère de discours. Je remercie Patrick Sériot de publier ces réflexions en mouvement dans leur présent état.

«Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension» est une phrase très connue dans le monde germanophone, et on la cite souvent hors contexte, en supposant qu'elle constaterait le côté négatif de l'acte de comprendre ou qu'elle affirmerait la tragédie de l'herméneutique qui, bien sûr, aspire à la compréhension parfaite et totale. Or Humboldt ne déplore rien, il constate un fait au cœur de l'activité linguistique : il est évident que la compréhension n'est jamais parfaite, car parler et comprendre constituent une interaction entre individus, dont les particularités linguistiques ne sont pas communicables comme telles. En principe, la compréhension linguistique fonctionne bien. Mais la non-compréhension, c'est-à-dire la divergence entre les locuteurs et la déviance de la langue, est l'effet de la liberté des individus qui parlent et la raison pour laquelle les langues se modifient en permanence. Et ce changement n'est rien de négatif, il est au contraire l'ultime élaboration formelle de la langue. Il s'agit donc d'une herméneutique optimiste, du succès de l'activité individuelle, dans laquelle la non-compréhension représente le côté de la liberté et le moteur du changement et de l'accomplissement de la production de la langue.

Voici le passage où apparaît la célèbre phrase:

> Ce n'est que dans l'individu que la langue reçoit son ultime détermination. Face à un même mot, personne ne pense exactement et précisément la même chose qu'un autre, et cette diversité, si petite soit-elle, vibre, comme un cercle dans l'eau, à travers toute la langue. *Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension*, toute concordance en pensées et sentiments est en même temps divergence. Dans la manière dans laquelle la langue se modifie dans chaque individu, se manifeste, face à son pouvoir […], une violence de l'homme sur elle. […] Dans l'influence qu'exerce la langue sur lui se trouve la loi interne de la langue et de ses formes, dans la réaction provenant de l'homme se trouve un principe de liberté.

> Erst im Individuum erhält die Sprache ihre letzte Bestimmtheit. Keiner denkt bei dem Wort gerade und genau das, was der andre, und die noch so kleine Verschiedenheit zittert, wie ein Kreis im Wasser, durch die ganze Sprache fort. *Alles Verstehen ist daher immer zugleich ein Nicht-Verstehen*, alle Übereinstimmung in Gedanken und Gefühlen zugleich ein Auseinandergehen. In der Art, wie sich die Sprache in jedem Individuum modifiziert, offenbart sich, ihrer […] Macht gegenüber, eine Gewalt des Menschen über sie. [… ] In dem auf ihn ausgeübten Einfluß liegt die Gesetzmäßigkeit der Sprache und ihrer Formen, in der aus ihm kommenden Rückwirkung ein Princip der Freiheit. (VII, p. 64/65)[2]

Humboldt ne décrit pas la tragédie du non-comprendre, mais une dialectique entre la Langue, présentée comme Pouvoir (*Macht*) et Loi (*Gesetzmäßigkeit*), et l'activité langagière de l'individu. L'individu, en parlant, accomplit la formation de la langue, le discours étant le lieu où la langue

[2] Les indications renvoient aux volumes et pages de l'édition classique des œuvres de Humboldt: *Gesammelte Schriften* (Humboldt, 1903-36).

reçoit son «ultime détermination». Mais faisant cela, l'individu doit lutter contre la langue (la loi) et exercer de la violence (*Gewalt*) contre son pouvoir. Il le fait justement parce qu'il est libre, la liberté étant le principe de toute individualité. L'individu, dans son activité langagière, lutte contre la force de ce qui pèse sur lui, la langue. Son succès semble minimal, mais la déviation individuelle – la non-compréhension – «vibre, comme un cercle dans l'eau, à travers toute la langue». J'essaierai dans ce qui suit de dessiner le chemin de cette productivité linguistique au centre de laquelle la non-compréhension est justement ce qui fait avancer la langue, ce qui la transforme et l'enrichit, ce qui lui confère son «caractère».

## 1. MITDENKEN

*Mitdenken* est un terme difficilement traduisible en français. J'ai proposé «co-penser» ou «co-pensée» (Trabant, 2005). En tant que francophone étranger, je n'ai pas le droit d'inventer des mots français (mais de quoi dépend ce droit, du passeport, d'une mère francophone ?), mais je le fais tout de même, m'arrogeant la liberté individuelle qu'a tout sujet parlant une langue. C'est de cette liberté que je parlerai dans cet article. Et je fais de ce nouveau mot un mot-clé pour comprendre Humboldt : co-penser.

Le jeune Humboldt avait écrit un petit texte intitulé «Über Denken und Sprechen» («Sur penser et parler») en 1795. Ce sont seulement deux à trois pages, selon l'imprimerie. «Über Denken und Sprechen» est très probablement une réaction à un article de Fichte sur l'origine du langage. Les textes sur l'origine du langage sont toujours des textes sur la nature ou sur le sens du langage. Quand on parle de l'origine, on a toujours déjà une conception de ce que veut dire «le langage» : Humboldt commence comme Herder, dans le *Traité de l'origine du langage* (1770),[3] par l'activité intellectuelle qui crée une pensée. Le langage est essentiellement lié à la pensée :

> Le langage commence donc immédiatement et simultanément avec le premier acte de réflexion.
>
> Die Sprache beginnt daher unmittelbar und sogleich mit dem ersten Act der Reflexion. (VII, p. 582)
>
> Langage et pensée sont unis dans une même activité.
>
> L'homme à la recherche du langage cherche des signes sous lesquels il peut rassembler – selon les sections qu'il fait dans sa pensée – des touts comme des unités.

[3] Cf. Herder, 1992.

> Der Sprache suchende Mensch sucht Zeichen, unter denen er, vermöge der Abschnitte, die er in seinem Denken macht, Ganze als Einheiten zusammenfassen kann. (VII, p. 582)
>
> L'homme rassemble des unités de la pensée sous un élément matériel. Et les choses matérielles les mieux adaptées à cette tâche sont des sons, des phénomènes temporels:
>
> Pour former de tels signes, les phénomènes dans le temps sont plus appropriés que des phénomènes dans l'espace. […] Les signes linguistiques sont donc nécessairement des sons.
>
> Zu solchen Zeichen sind die unter der Zeit begriffenen bequemer, als die unter dem Raume. Die Sprachzeichen sind daher nothwendig Töne. (VII, p. 582)

Le langage, ce sont donc des sons pour lesquels Humboldt utilise le terme de «signes linguistiques» (*Sprachzeichen*), terme qui semble saussurien, mais c'est Aristote qui, dans *De interpretatione*, avait déjà appelé ces sons des «signes» (*semeia*). Chez Aristote, les signes linguistiques sont des sons qui servent à *communiquer* la pensée. Chez Humboldt ces signes naissent en même temps que les «portions» de la *pensée* que crée la réflexion.

Et Humboldt ajoute une observation anthropologique importante : ces sons sont tout à fait spécifiques dans le monde. Nulle part dans la nature, il n'y a des sons comme ceux-ci qui servent à inviter celui qui comprend à penser, ou plutôt à «penser avec», à «co-penser»:

> De tels sons n'existent nulle part ailleurs dans toute la nature parce qu'aucune créature excepté l'homme n'invite ses co-créatures à la compréhension par co-pensée, mais seulement à l'action par com-passion.
>
> Solche Töne giebt es sonst in der ganzen übrigen Natur nicht, weil niemand, ausser dem Menschen, seine Mitgeschöpfe zum Verstehen durch *Mitdenken*, sondern höchstens zum Handeln durch Mitempfinden einladet. (VII, p. 583)

La spécificité de ces sons consiste donc à inviter l'autre, le *Mit-Geschöpf*, la «co-créature», à la compréhension par co-pensée. La fonction cognitive de ces sons est tout à fait unique. En tant qu'homme, j'invite l'autre à *penser* avec moi : *Mit-Denken*. Je ne l'invite pas, comme le font les autres animaux, à *agir* (*Handeln*) par un sentiment commun : «compassion», *Mit-fühlen*. Il y a une opposition entre pensée-compréhension d'un côté et passion-action de l'autre, entre cognition ou activité théorique d'un côté et action pratique et émotive de l'autre. En termes bühleriens, Humboldt distingue la fonction représentative – propre à l'homme – des fonctions expressive et appellative[4] qu'ont toutes les communications entre

[4] Cf. Bühler, 2009.

êtres vivants. Cette opposition marque l'opposition entre les humains et les autres animaux.[5]

Humboldt se place là dans une vieille discussion qui est toujours en cours. A quoi sert le langage ? Est-ce qu'il sert originairement à exprimer des sentiments et à inciter des sentiments et des actions ou est-ce qu'il sert à transporter des pensées ? Humboldt se place carrément du côté du cognitif. Le langage sert à *Denken* (à la pensée) et à la com-préhension (*Verstehen*) et il ne sert pas ou pas de prime abord à l'action (*Handeln*) et à la com-passion. Avec cette position il s'oppose à la position praxéologique de Fichte et prend le parti de la position cognitive de Herder. Mais ce qu'il conserve de Fichte, c'est qu'il y a toujours *Mit,* donc la dimension pragmatique, il y a toujours l'autre, même s'il s'agit de cognition (*theoria*) et non pas d'action (*praxis*). Le préfixe *Mit* (avec) désigne l'altérité, *Mitdenken* désigne très clairement la dimension pragmatique de la cognition.

En intégrant le pragmatique dans le cognitif, Humboldt se distancie déjà sensiblement de la vieille théorie linguistique européenne qui est celle d'Aristote, bien qu'avec le terme très aristotélicien de «signe» (*semeion*) il renvoie à cette tradition. Depuis Aristote (ou plutôt depuis Boèce au VIème siècle de notre ère, car c'est la traduction latine de *De interpretatione* que tout écolier en Europe devait étudier pendant des siècles), l'Europe a pensé la chose suivante sur le langage : d'un côté, nous avons la pensée, la cognition, l'homme pense le monde, la *res*, la chose, il forme des concepts (*conceptus*). Quand les hommes veulent communiquer ces pensées aux autres, ils utilisent des sons, *voces* (*phonai*), liés traditionnellement, arbitrairement (*kata syntheken*) aux concepts. Les hommes pensent donc indépendamment du langage, qui ne sert qu'à communiquer leurs concepts. Cognition et communication sont nettement séparées dans le modèle aristotélicien.

Il me semble que la relation étroite entre pensée et son chez le jeune Humboldt dévie déjà légèrement du modèle aristotélicien. De toute façon, avec ce mot *Mitdenken,* Humboldt formule quelque chose de nouveau : la création de la pensée n'est pas quelque chose que l'homme fait tout seul, mais il le fait déjà en vue de l'autre, la pensée elle-même est déjà co-pensée avec, nécessairement, un noyau herméneutique : *Verstehen durch Mitdenken,* «compréhension par co-pensée». Humboldt cependant, en 1795, ne développe pas encore ce qu'il dit avec ce mot-là. Il n'est pas encore très clair que la pensée, le *Denken* de ce *Mit-Denken*, est créée dans une *synthèse* entre *vox* et *conceptus*, que le concept ou la signification et le signifiant vont ensemble, idée que l'on croit saussurienne, mais que nous allons retrouver justement au cœur de la pensée linguistique de Humboldt. Deuxièmement, le *Mit* dans *Mit-Denken*, l'altérité essentielle de la pensée, n'est pas encore développée systématiquement. Et troisièmement, Humboldt n'a pas encore réfléchi sur le fait que cette pensée que crée la co-pensée n'est pas universelle. Aristote dit explicitement que les concepts sont les mêmes

[5] C'est d'ailleurs ce qu'affirment les études primatologiques les plus avancées, cf. Tomasello, 2008.

chez tous les hommes. Les *conceptus*, les «affections de l'âme» (*pathemata tes psyches*), sont universels. Humboldt est justement celui qui, dans toute sa théorie du langage, lutte avec fermeté et passion contre cette conception universaliste et sémiotique du langage. Malgré le terme *Sprachzeichen* qu'il utilise ici, Humboldt est celui qui ne cesse de dire que le langage n'est pas un signe.

## 2. L'ORGANE FORMATEUR DE LA PENSEE

«L'organe formateur de la pensée» est une autre célèbre formule humboldtienne : *das bildende Organ des Gedanken* :

> Le langage est l'organe qui forme la pensée. L'activité intellectuelle, complètement mentale, complètement intérieure, et quasiment passagère, sans laisser des traces, devient, par le son dans le discours, extérieure et perceptible pour les sens. C'est pourquoi elle et le langage forment une unité et sont inséparables l'une de l'autre. Elle ne peut, non plus, se soustraire à la nécessité de former une synthèse avec le son linguistique; faute de quoi la pensée ne peut devenir distincte, ni la représentation devenir concept. L'inséparable synthèse de la pensée, des instruments de la voix et de l'ouïe au langage repose en dernier recours sur l'organisation originaire et irréductible de la nature humaine.
>
> Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken. Die intellectuelle Thätigkeit, durchaus geistig, durchaus innerlich, und gewissermaßen spurlos vorübergehend, wird durch den Laut in der Rede äußerlich und wahrnehmbar für die Sinne. Sie und die Sprache sind daher Eins und unzertrennlich von einander. Sie ist aber auch in sich an die Nothwendigkeit geknüpft, eine Verbindung mit dem Sprachlaute einzugehen; das Denken kann sonst nicht zur Deutlichkeit gelangen, die Vorstellung nicht zum Begriff werden. Die unzertrennliche Verbindung des Gedanken, der Stimmwerkzeuge und des Gehörs zur Sprache liegt unabänderlich in der ursprünglichen, nicht weiter zu erklärenden Einrichtung der menschlichen Natur. (VII, p. 53)

L'idée centrale de ce passage est qu'il y a synthèse entre concept (*conceptus*) et voix (*vox*). L'activité intellectuelle et les instruments de la voix et de l'ouïe vont ensemble et créent la pensée comme synthèse phonético-cognitive, comme «pensée-son» dira Saussure (1975, p. 156). Cela bouleverse complètement le modèle aristotélicien qui sépare pensée et communication sonore. L'activité intellectuelle se forme en même temps que le son, elle doit se manifester dans le son et c'est le son qui lui donne forme.

Petite remarque historique : pourquoi y a-t-il à ce moment-là, autour de 1800, cette unité entre concept et voix dans la pensée linguistique de l'Europe ? Ce n'est pas Humboldt qui l'invente, cette nouvelle conception du langage est une acquisition européenne due à deux expériences linguistiques décisives. L'Europe a pris conscience de son plurilinguisme à partir du XVIème siècle. C'est à partir de ce moment que le latin disparaît peu à

peu comme langue universelle et que les langues nationales prennent la place du latin. L'allemand, le français, l'italien deviennent des langues importantes dans des champs de discours prestigieux, réservés auparavant au latin : les sciences, l'administration, la religion, etc. Les Européens utilisent des langues «populaires» dans des discours supérieurs, et ils se rendent compte du fait qu'ils parlent des langues différentes. Mais ce qui est encore plus important, c'est la rencontre de l'Europe avec l'Amérique, c'est-à-dire avec les langues des peuples en dehors de l'Europe. Là, les Européens doivent découvrir la vérité amère que les langues diffèrent profondément, sémantiquement. Il est difficile, par exemple, de traduire des prières chrétiennes en nahuatl, en otomí ou en quechua. Les sémantiques ne coïncident pas. On se rend donc lentement compte du fait que les *conceptus* ne sont pas du tout des universaux, mais qu'ils sont liés aux langues individuelles, que donc les deux, *vox* et *conceptus*, vont ensemble. Ceci est une nouvelle vue que l'Europe développe ensemble pendant des siècles. La découverte de la particularité des langues commence chez les humanistes de la Renaissance. La joie des poètes se heurte pourtant à la critique des philosophes qui commencent à se plaindre de ce lien étroit entre pensée et langue, de Francis Bacon via Locke à Condillac. A partir de Leibniz cependant, la philosophie allemande, de Herder jusqu'à Humboldt, accueille la diversité des langues comme une richesse. Il y a donc eu un long adieu à la théorie aristotélicienne, à cette vieille théorie européenne.[6]

A la fin de ce chemin, nous trouvons la synthèse entre activité intellectuelle et son que Humboldt décrit dans les termes de la philosophie de Kant :

> L'activité subjective forme un objet dans la pensée. [...] L'activité des sens doit se lier synthétiquement à l'action intérieure de l'esprit, et la représentation s'arrache de cette liaison, elle devient objet face à la force subjective et retourne, perçue de nouveau comme objet, dans la force subjective. Pour cela, cependant, le langage est indispensable. Car, comme dans le langage l'effort spirituel se fraye un chemin par les lèvres, le produit de cet effort retourne à l'oreille. La représentation est alors vraiment transposée en objectivité réelle sans pour autant être soustraite à la subjectivité. [...] Indépendamment de toute communication entre les êtres humains, le langage est donc la condition nécessaire de la pensée de l'individu dans une solitude close.
>
> Subjective Thätigkeit bildet im Denken ein Object. [...] Die Thätigkeit der Sinne muss sich mit der inneren Handlung des Geistes synthetisch verbinden, und aus dieser Verbindung reisst sich die Vorstellung los, wird der sujectiven Kraft gegenüber, zum Object und kehrt, als solches aufs neue wahrgenommen, in jene zurück. Hierzu aber ist die Sprache unentbehrlich. Denn, indem in ihr das geistige Streben sich Bahn durch die Lippen bricht, kehrt das Erzeugniss desselben zum eignen Ohre zurück. Die Vorstellung wird also in wirkliche Objectivität hinüberversetzt, ohne darum der Subjectivät entzogen zu werden. [...] Ohne daher irgend auf die Mittheilung zwischen Menschen und Menschen zu

6 Dans Trabant, 2003, j'essaie d'en tracer l'histoire.

> sehn, ist das Sprechen eine nothwendige Bedingung des Denkens des Einzelnen in abgeschlossener Einsamkeit. (VII, p. 55)

J'essaie de reformuler ce que nous venons de lire. L'être humain se trouve face à un objet. L'objet va être perçu par les sens, et les impressions des sens s'unissent avec l'intelligence. Il y a une espèce de mariage entre sensibilité et intelligence. Je dis bien «mariage», car dans toute la pensée de Humboldt il y a un fond sexuel.[7] L'union entre l'intelligence et la sensibilité est un acte érotique dont naît un enfant, le mot, le mot comme unité entre *vox* et *conceptus*. *Vox-conceptus* est l'enfant de ce mariage entre sensibilité et intelligence. Le son est la manifestation matérielle du concept. Dans un premier mouvement de sa vie objective, il faut que le son retourne aux oreilles.

La production de *vox-conceptus*, jusqu'ici, est faite par un être seul, dans la solitude, «indépendamment de toute communication entre les êtres humains». Mais la production du langage et de la pensée n'est pas encore arrivée à sa fin :

> En réalité cependant, le langage ne se développe que dans la société et l'homme ne se comprend lui-même que quand il a tenté de prouver la compréhensibilité de ses paroles auprès des autres. Car l'objectivité est augmentée quand la parole formée par moi résonne dans la bouche d'un autre.
>
> In der Erscheinung entwickelt sich jedoch die Sprache nur gesellschaftlich, und der Mensch versteht sich selbst nur, indem er die Verstehbarkeit seiner Worte an Andren versuchend geprüft hat. Denn die Objectivität wird gesteigert, wenn das selbstgebildete Wort aus fremdem Munde wiedertönt. (VII, p. 55 *sqq*.)

Le mariage entre sens et intelligence doit donc se refaire, mais dans une autre personne. Ma parole doit arriver à tes oreilles. Mais ceci ne suffit pas non plus. Il faut que, à partir de ma voix, tu crées de ton côté aussi *conceptus* et *vox*, et il faut que ce produit retourne à mon oreille.

Nous avons donc quatre synthèses, quatre mariages pour que la synthèse langagière soit accomplie: 1. Formation du concept, comme *conceptus-vox*. 2. Retour du son-concept à l'oreille. Je dois donc m'entendre moi-même. Je crois que c'est la première fois dans la théorie du langage que cette proprioception auditive est reconnue comme essentielle au langage. Il faut que l'on s'entende soi-même pour pouvoir produire le langage. 3. Ensuite ton oreille doit m'entendre pour que tu puisses recréer ma parole dans ton intérieur et extérioriser la parole de nouveau. 4. C'est seulement quand je t'entends, quand de ta bouche, de la bouche de l'autre, j'entends ma parole, à ce moment-là le langage est arrivé à sa fin : «wenn mein Wort aus fremdem Munde wiedertönt».

---

[7] Cf. Trabant, 1986, chap. 1.2.

## 3. ALTERITE

L'autre est donc toujours là dans la génération de la pensée qu'est le langage. «Penser» c'est «co-penser». Dans le texte que je cite, l'œuvre principale de Humboldt, que l'on appelle aussi l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi* (Humboldt, 1836), le caractère social du langage paraît cependant comme ajouté au caractère cognitif. Le second paragraphe commence par *«en réalité cependant»*. On pourrait donc penser que ce passage et ces synthèses ultérieures ne sont pas essentielles car, c'est déjà dans la solitude du moi que le langage se fait. Mais dans un autre texte, bien antérieur à l'œuvre sur le kavi, *Sur le duel* (1827) Humboldt avait précisé ce que ce «en réalité cependant» veut dire :

> Il y a pourtant dans la nature originelle du langage un dualisme inaltérable, et la possibilité même de parler est conditionnée par l'allocution et la réponse. La seule pensée est donc déjà essentiellement accompagnée par une inclination à la socialité, et pour penser l'homme a déjà besoin [...] d'un toi qui correspond au moi.
>
> Es liegt aber in dem ursprünglichen Wesen der Sprache ein unabänderlicher Dualismus, und die Möglichkeit des Sprechens selbst wird durch Anrede und Erwiederung bedingt. Schon das Denken ist wesentlich von Neigung zu gesellschaftlichem Daseyn begleitet, und der Mensch sehnt sich [...] auch zum Behufe seines blossens Denkens nach einem dem Ich ensprechenden Du. (VI, p. 26)

La dimension de l'autre n'est pas ajoutée, elle est essentielle à la production de la pensée dans le langage. La seule pensée se fait en vue de l'autre, en vue de l'altérité. Pour penser, «zum blossen Denken», pour l'activité cognitive simplement, on a besoin d'un toi : la pensée est toujours co-pensée, *Mit-Denken.*

Que fait ce toi, que fait cet autre face à mon activité langagière ? C'est ici qu'il faut parler de la compréhension :

> Rien ne peut être dans l'âme que par sa propre activité, et comprendre et parler ne sont que des effets différents de la même faculté du langage. Le discours commun n'est jamais comparable à la remise d'une matière. Dans celui qui comprend comme dans celui qui parle la matière doit être développée par la propre force intérieure, et ce que reçoit le premier n'est qu'une stimulation à la concordance harmonieuse. Il est donc aussi naturel à l'être humain de prononcer immédiatement ce qu'il vient de comprendre.
>
> Es kann in der Seele nichts, als durch eigne Thätigkeit, vorhanden sein, und Verstehen und Sprechen sind nur verschiedenartige Wirkungen der nämlichen Sprachkraft. Die gemeinsame Rede ist nie mit dem Übergehen eines Stoffes vergleichbar. In dem Verstehenden, wie in dem Sprechenden, muss derselbe aus der eigenen, inneren Kraft entwickelt werden; und was der erstere empfängt, ist nur die harmonisch stimmende Anregung. Es ist daher dem Men-

> schen auch schon natürlich, das eben Verstandene gleich wieder auszusprechen. (VII, p. 56)

Il est important de souligner que ce processus herméneutique diffère essentiellement des modèles de communication modernes, où un contenu est transféré directement et comme tel dans l'autre, et où le langage est surtout vu comme une activité de transport. Pour Humboldt, parler n'est pas une remise de matière, c'est la stimulation d'une activité mentale. Le locuteur stimule la faculté linguistique de l'autre. et l'autre doit refaire ce qu'a fait le locuteur, c'est-à-dire recréer la parole et l'extérioriser de nouveau. Comprendre est une activité, celui qui comprend n'est pas seulement récepteur mais acteur. Et en tant qu'être humain qui comprend, je dois aussi immédiatement extérioriser ce que j'ai compris. Donc ma compréhension est immédiatement accompagnée par une production langagière, ma réponse.

Mais, nous l'avons vu au début, cette réponse n'est pas la copie de ce que j'ai entendu. Locuteur et interlocuteur ne pensent pas la même chose :

> Face à un même mot, personne ne pense exactement et précisément la même chose qu'un autre. (VII, p. 64)

Moi et toi nous sommes des individus, nos concepts ne coïncident pas totalement. Mais Humboldt se refuse d'y voir une tragédie herméneutique. Il y a des différences individuelles, donc non-compréhension. Mais il y a aussi compréhension, parce qu'il y a une nature humaine commune sur laquelle se base la compréhension. Toute activité de l'homme repose sur la nature essentiellement identique de la nature humaine :

> La compréhension ne pourrait cependant pas […] reposer sur l'activité intérieure spontanée et le discours commun devrait être quelque chose de différent que ce réveil réciproque de la faculté linguistique de l'auditeur, s'il n'y avait pas, dans la diversité des individus, l'unité de la nature humaine qui se scinde en individualités particulières.
>
> Das Verstehen könnte jedoch nicht […] auf innerer Selbsttätigkeit beruhen, und das gemeinschaftliche Sprechen müßte etwas Andres, als bloß gegenseitiges Wecken des Sprachvermögens des Hörenden, sein, wenn nicht in der Verschiedenheit der Einzelnen die, sich nur in abgesonderte Individualitäten spaltende, Einheit der menschlichen Natur läge. (VII, p. 57)

En tant qu'êtres humains, nous avons tous les mêmes prédispositions biologiques et intellectuelles. Cette nature humaine universelle est la base pour la compréhension des individualités.

Mais retenons qu'il y a tout de même ce moment de non-compréhension qui ne disparaît pas, il y a tout de même ce que Humboldt appelle *das Fremde*. Toi tu es un autre. Tu es comme moi, mais tu es un

autre. Entre toi et moi, encore une fois, il y a différence, il y a diversité. Ta bouche est la bouche d'un autre : *fremder Mund*. *Fremd*, qui dans cette phrase veut dire «d'autrui», signifie aussi «étranger» en allemand. Ta bouche est donc aussi une bouche étrangère. Tu m'es étranger. La dimension de l'autre est aussi la dimension de l'étranger, *etwas Fremdes*.

C'est dans cette dimension que se situent les langues. Les communautés ou groupes linguistiques sont des espèces de *toi* élargis transportant les langues. Les langues, pour Humboldt, s'imposent à l'individu comme quelque chose de *fremd*. Avant de regarder ce rôle de la langue dans l'activité linguistique de l'individu nous nous occuperons du troisième moment anti-aristotélicien de la pensée linguistique de Humboldt, des «visions du monde».

## 4. *WELTANSICHTEN* : LES LANGUES

La création de la pensée – les multiples synthèses intellectuelles, phonétiques et acroamatiques – est une activité universelle réalisée par des individus, mais elle se fait à travers les langues. L'humanité ne parle pas le langage en général, mais elle parle des langues différentes. Les langues introduisent une dimension de la diversité dans la production de la pensée :

> La pensée ne dépend pas seulement du langage en général mais aussi, dans une certaine mesure, de chaque langue individuelle déterminée.
>
> Das Denken ist aber nicht bloss abhängig von der Sprache überhaupt, sondern, bis auf einen gewissen Grad, auch von jeder einzelnen bestimmten. (IV, p. 21).

La pensée dépend de chaque langue individuelle déterminée, certes. Mais elle dépend de cette langue «dans une certaine mesure» seulement ! Les langues ne sont pas des prisons cognitives, comme le veut le déterminisme ou le relativisme linguistique. En face du succès douteux de ce que l'on appelle malheureusement le «néo-humboldtianisme» (qui est plutôt un whorfisme), j'insiste sur cette importante restriction d'un déterminisme linguistique chez Humboldt. Il y a plusieurs raisons pour lesquelles la pensée dépend seulement «dans une certaine mesure» d'une langue. D'abord la philosophie humboldtienne se fonde sur beaucoup de présupposés universels. Nous avons déjà vu que la pensée et la compréhension mutuelle reposent sur la nature humaine. Humboldt est convaincu que le monde extérieur est le même pour tous. Nous avons tous les mêmes yeux, nous voyons donc le même monde. Nos dispositions biologiques sont les mêmes. De plus, en tant que kantien, il est convaincu qu'il y a des «formes de la pensée» universelles : les catégories de la pensée sont universelles et sont donc la propriété de chaque être humain. Deuxièmement, comme nous allons le voir dans la section suivante, les langues ne déterminent pas notre pensée, parce que nous, en tant qu'individus parlant, sommes libres face aux langues : les locuteurs exercent de la violence sur le pouvoir de la langue. L'universalité

de l'être humain ainsi que la liberté de l'individu transcendent donc la force des règles collectives. Les langues donnent un certain coloris à la pensée, certes, mais il n'y a pas de détermination totale à la manière du relativisme.

C'est ce coloris de la pensée que Humboldt appelle les langues des «visions du monde», *Weltansichten* :

> Leur diversité [la diversité des langues] n'est pas une diversité de sons et de signes, mais une diversité des visions mêmes du monde. Dans ceci se trouve le principe et la fin ultime de toute recherche linguistique.
>
> Ihre Verschiedenheit ist nicht eine von Schällen und Zeichen, sondern eine Verschiedenheit der Weltansichten selbst. Hierin ist der Grund, und der letzte Zweck aller Sprachuntersuchung enthalten. (IV, p. 27)

Les langues sont des «visions du monde».[8] Toutes les langues regardent la même chose, *res*, mais elles donnent des perspectives différentes du monde que tous les êtres humains du monde ont en commun. La description de cet ensemble de visions du monde est le but de la linguistique. Que sont ces célèbres visions du monde ? Elles sont beaucoup moins spectaculaires que l'on croit en général, moins étendues et moins profondes. Elles ne sont surtout pas des ensembles d'affirmations sur le monde, elles ne sont pas des «idéologies», ce qu'en allemand on appelle aujourd'hui *Weltanschauung*.[9] *Weltanschauung* est un ensemble de convictions, un ensemble de propositions tenues pour vraies, comme par exemple la *Weltanschauung* du marxisme ou du christianisme. *Weltansicht* est quelque chose de bien plus modeste. Que le français distingue entre le passé simple et l'imparfait, que l'on est donc obligé de faire grammaticalement cette distinction entre arrière-plan (imparfait) et action au premier plan, est un élément de la *Weltansicht* du français. En allemand on ne fait pas cette distinction. Que l'anglais distingue entre *mutton* et *sheep*, *beaf* et *ox*, *veal* et *calf*, *pork* et *pig*, distinctions que l'on ne trouve ni en allemand ni en français, serait un moment de la *Weltansicht* de l'anglais. Bref, l'ensemble de la sémantique (y inclus la grammaire) constitue la *Weltansicht* d'une langue.

La *Weltansicht* est quelque chose que l'on laisse derrière soi en parlant. Ma langue me donne le monde d'une certaine manière. Mais j'adapte ce qu'elle me donne à une infinité de situations concrètes, je la transcende en y ajoutant mes propres pensées individuelles, je crée des combinaisons inouïes et nouvelles du matériau qu'elle me donne. Et je ne suis pas obligé de m'enfermer dans sa sémantique, au contraire, penser c'est justement aussi aller au-delà de la langue. La science, par exemple, est une manière

---

[8] Il y a maintenant trois livres sur Humboldt qui portent ce terme-clé dans leurs titres: Chabrolle-Cerretini, 2007, Underhill, 2009 et Trabant, 2012.

[9] Humboldt ne fait pas cette différence terminologique. Il dit *Weltansicht* pour la plupart du temps, mais quelquefois il utilise aussi *Weltanschauung*.

de se libérer de la sémantique particulière de la langue. Ma langue me propose de concevoir la baleine comme un poisson quand je l'appelle *Walfisch*, mais je sais bien que la baleine est un mammifère, et je la pense comme tel bien que je l'appelle un «poisson». Voilà une troisième raison pour laquelle ma pensée dépend seulement «d'une certaine manière» de ma langue.

Ces différentes visions du monde font toute la joie de Humboldt. Les langues en tant que systèmes cognitifs différents sont traditionnellement vues comme une catastrophe, une catastrophe communicative. Le mythe de la tour de Babel nous le dit depuis le début de notre culture. Mais la pluralité des langues n'est pas une catastrophe pour Humboldt. C'est une joie d'avoir des perspectives différentes sur le monde. C'est une joie de la cognition. C'est la richesse cognitive de l'homme. La pluralité cognitive des langues génère le projet de la linguistique comparée de toutes les langues du monde, le projet de décrire toutes les langues du monde, de décrire leurs visions individuelles, leurs visions du monde. C'est une joie qui date de Leibniz, qui justement avait conçu le premier la diversité des langues individuelles comme une richesse de la connaissance et la linguistique comme science de l'esprit humain dans sa «merveilleuse variété» (Leibniz, 1765 [1966, p. 293]).

## 5. POUVOIR ET VIOLENCE

Je retourne au problème de l'altérité laissé en suspens à la fin de la troisième section. Parler-penser est une activité commune : parler, comprendre, répondre. Mais il n'empêche qu'il y a tout de même non-compréhension, toi tu es *fremd*. Ta bouche est *fremder Mund*, «bouche étrangère». Nous parlons tous les deux «notre» langue, mais il y a divergence. Et cette langue que nous parlons, d'où vient-elle ? De ce que Humboldt appelle la «nation», le groupe linguistique. La nation est un autre toi, et en tant que tel, elle est aussi quelque chose de *fremd,* bien que je fasse partie de cette nation. Car quelle est ma relation en tant qu'individu avec la nation et avec la langue ? La langue me vient de la nation, dit Humboldt, du groupe qui est un ensemble d'autruis, «vous». Je suis «moi», l'individu, et vous êtes la nation et vous n'êtes pas moi. Vous, la nation, me donnez votre langue. Et ce que vous me donnez vient du passé. La langue ne vient pas du *nunc* de mon *ego*, mais d'un *tunc*, d'une altérité temporelle. La langue est donc doublement *etwas Fremdes*, quelque chose d'étranger, elle porte une double altérité, sociale et temporelle :

> Cependant, la langue en tant qu'œuvre de la nation et du passé est quelque chose d'étranger pour l'homme.
>
> Die Sprache aber ist, als ein Werk der Nation, und der Vorzeit, für den Menschen etwas Fremdes. (IV, p. 27)

Nous parlons toujours de «langue maternelle», de notre «propre» langue. Le terme grec «idiome» indique que ma langue est mon *idíoma*, ce qui m'est propre. Bien sûr qu'elle m'appartient, bien sûr qu'elle est profondément enracinée dans mon être, puisque je l'ai déjà entendue dans le ventre de ma mère, elle m'est maternelle. Mais elle est aussi quelque chose qui me vient de l'extérieur, *etwas Fremdes*, essentiellement.[10]

Cela est une pensée très profonde, que l'on retrouve d'ailleurs, beaucoup plus tard, dans une version politisée, chez Derrida.[11] Dans le *Monolinguisme de l'autre* Jacques Derrida explique pourquoi sa langue, le français, est aussi une langue qui lui est étrangère. Derrida vit cette aliénation comme un traumatisme, comme une catastrophe. Pour Humboldt, *das Fremde* est quelque chose d'incontournable, un résidu et une résistance rébarbative, mais ce n'est pas une catastrophe. C'est au contraire une condition essentielle de toute activité linguistique, qui en fin de compte est une activité heureuse.

Nous retournons donc à notre point de départ :

> Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension, toute concordance en pensées et sentiments est en même temps divergence. Dans la manière dans laquelle la langue se modifie dans chaque individu, se manifeste, face à son pouvoir […], une violence de l'homme sur elle. […] Dans l'influence qu'exerce la langue sur lui se trouve la force légale de la langue et de ses formes, dans la réaction provenant de l'homme se trouve un principe de liberté. (Humboldt, 1903-36, t. VII, p. 64-65)

Ma langue, cette étrangère, me vient à l'encontre comme une puissance étrangère. Elle m'envahit comme une force d'occupation, comme une armée étrangère. Mais moi, je ne suis pas la victime sans défense de ce pouvoir, je lutte, car je suis libre parce que je suis un individu. J'ai en moi le principe de liberté, *das Prinzip der Freiheit*. J'exerce de la violence sur le pouvoir de langue. Et c'est dans cette lutte que la langue reçoit son «ultime détermination», sa dernière forme. C'est cette forme finale, «le caractère», que la linguistique doit tenter de saisir.[12]

Dans ce qui donne la forme finale à la langue, dans l'activité linguistique individuelle, se situe la non-compréhension, cette divergence entre moi et toi dont nous sommes partis. Elle est, comme nous voyons maintenant, le moteur de l'élaboration du «caractère» de la langue. Autre que tragédie de l'herméneutique, elle est le triomphe de la liberté de l'individu, la trace que l'individu laisse dans la langue. C'est d'ailleurs

---

10 Cf. Trabant, 2008, chap. 3.

11 Cf. Trabant, 2008, chap. 11.

12 C'est pourquoi Denis Thouard a raison d'utiliser ce terme-là comme titre de son anthologie.

aussi la victoire de Derrida dans sa lutte avec le français, cette langue étrangère aimée avec passion : laisser une trace dans cette langue.[13]

Nous nous trouvons dans le cœur de la pensée linguistique de Humboldt. Le langage – *Sprache* – c'est le discours. Le «travail de l'esprit», *Arbeit des Geistes*, autre célèbre métaphore pour l'activité de parler, est *energeia* de l'individu. Les langues sont des techniques collectives dont nous héritons de la nation et du passé, et dont nous nous servons, mais que nous travaillons ultérieurement par notre créativité linguistique qui leur donne leur dernière forme, leur caractère.

> Le langage, pris dans son essence réelle, est quelque chose de passager, continuellement et à tout moment. [...] Il n'est pas une œuvre (ergon), mais une activité (energeia). Car il est *le travail de l'esprit*, éternellement répété, de rendre le son articulé capable d'exprimer la pensée.
>
> Die Sprache, in ihrem wirklichen Wesen aufgefasst, ist etwas ständig und in jedem Augenblick Vorübergehendes. [...] Sie selbst ist kein Werk (*Ergon*), sondern eine Thätigkeit (*Energeia*). Ihre wahre Definition kann daher nur eine genetische seyn. Sie ist nemlich die sich ewig wiederholende Arbeit des Geistes, den articulirten Laut zum Ausdruck des Gedanken fähig zu machen. (VII, p. 45 *sqq.*)

Mais de telles belles phrases posent la question de ce que peut faire la linguistique face à une conception du langage si radicalement dynamisée. La pensée de Humboldt est tellement centrée sur l'activité individuelle que le travail de linguiste devient difficile. Humboldt nous dit que nous, les linguistes, nous devons nous placer de prime abord dans le discours, mais il ne cesse de dire que nous devons aussi décrire les langues, donc écrire des grammaires et des dictionnaires. Mais ces grammaires et ces dictionnaires ne sont pour lui que des «squelettes morts», *tote Gerippe* (VI, p. 147). Elles sont des résultats d'une fragmentation, produits morts de la segmentation scientifique : «ein todtes Machwerk wissenschaftlicher Zergliederung» (VII, p. 46). Il faut donc retourner au langage vivant, entrer dans le discours. Mais comment tient-on compte de l'activité du discours, donc de l'activité des individus qui parlent? Comment saisit-on *das Höchste und Feinste*, ce qu'il y de plus haut et de plus fin dans le langage ?

> Le plus précieux et le plus fin [...] ne peut donc être perçu ou senti que dans le discours lié. C'est le discours qu'il faut penser comme le vrai et le primaire dans toutes les investigations qui tentent de pénétrer dans l'essence vivante du langage. La fragmentation [du discours] en mots et règles n'est que le produit mort de la segmentation scientifique.
>
> Gerade das Höchste und Feinste [...] kann nur [...] in der verbundenen Rede wahrgenommen und geahndet werden. Nur sie muss man sich überhaupt in allen Untersuchungen, welche in die lebendige Wesenheit der Sprache eindringen wollen, immer als das Wahre und Erste denken. Das Zerschlagen in Wörter und

[13] Cf. Trabant 2008, p. 240 *sqq*.

> Regeln ist nur ein todtes Machwerk wissenschaftlicher Zergliederung. (VII, p. 46)

Ce que Humboldt recherche est une linguistique herméneutique, une linguistique qui se situe dans l'activité linguistique même. Cette étude du «caractère» des langues à partir des activités linguistiques est ce qu'il appelle la «clé de voûte» (*Schlussstein,* IV, p. 12) de la recherche linguistique. Cela est, bien sûr, merveilleux comme programme, mais c'est très difficile à réaliser. Humboldt s'est demandé lui-même si ce qu'il désire là est encore une activité scientifique. Pour s'approcher vraiment de ces individus que sont les langues, pour saisir vraiment ce qu'il appelle le «caractère», donc l'individualité des langues, il faut avoir une attitude intuitive vers la langue, il faut «deviner», *erahnen.* Et cela, Humboldt le dit explicitement, n'est peut-être plus de la science :

> Enquêter sur cette individualité, et la déterminer précisément dans un cas donné, est la tâche la plus difficile de la recherche linguistique. Il est indéniable que, jusqu'à un certain degré, celle-ci ne peut être que ressentie et non représentée, et pour cette raison, on peut se demander si toute cette considération ne doit pas demeurer exclue du cercle de l'étude scientifique du langage. (tr. Thouard 2000, p. 133)

> Die Untersuchung dieser Individualitaet, ja sogar ihre genauere Bestimmung in einem gebenen Falle ist das schwierigste Geschäft der Sprachforschung. Es ist unläugbar, dass dieselbe, bis auf einen gewissen Grad, nur empfunden, nicht dargestellt werden kann, und es fragt sich daher, ob nicht alle Betrachtung derselben aus dem Kreise des wissenschaftlichen Sprachstudiums ausgeschlossen bleiben sollte. (IV, p. 421)

Quoiqu'il en soit, parce que cette tentative est la chose la plus belle qu'un linguiste puisse faire, «on ne peut pas résister au désir de l'oser» (IV, p. 423).

## 6. CODA SUR LE PONT DE LA COMPREHENSION

Le discours de 1821 *Sur la tâche de l'historien* est le discours de la méthode de Humboldt. C'est un discours sur la recherche non seulement en histoire, Humboldt l'applique lui-même explicitement à la linguistique. *Sur la tâche de l'historien* concerne les sciences humaines en général. Tout travail scientifique, voire tout «travail de l'esprit», repose sur une relation d'analogie entre l'objet que je dois concevoir (*begreifen*) et moi-même en tant que celui qui forme ce concept (*das Begriffene*). Il faut qu'il y ait quelque chose de commun entre l'objet et moi-même pour que je puisse saisir cette chose qui se trouve devant moi. Dans l'histoire, nous nous trouvons en face d'événements qui sont complètement chaotiques. L'historien est capable d'introduire une forme dans cette masse informe de choses grâce à son humanité et ses expériences préalables, qui rendent possible la

construction d'un «pont de la compréhension», *eine Brücke der Verständigung*, entre l'objet et le sujet.

> Concevoir une chose présuppose toujours, comme condition de sa possibilité, dans celui qui conçoit, un analogon de ce qui sera plus tard effectivement conçu, une concordance originale préalable entre le sujet et l'objet. Concevoir n'est pas seulement un développement à partir du sujet ni seulement un prélèvement de l'objet, mais les deux à la fois. Car concevoir consiste de toute façon dans l'application d'un savoir général déjà préexistant à une nouvelle chose particulière. Là où deux êtres sont séparés l'un de l'autre par un abîme infranchissable, il n'y a pas de pont de la compréhension qui mène de l'un à l'autre, et, pour se comprendre, il faut déjà s'être compris dans un certain sens.
>
> Jedes Begreifen einer Sache setzt, als Bedingung seiner Möglichkeit, in dem Begreifenden schon ein Analogon des nachher wirklich Begriffenen voraus, eine vorhergängige, ursprüngliche Übereinstimmung zwischen dem Subject und dem Object. Das Begreifen ist keineswegs ein bloßes Entwickeln aus dem ersteren, aber auch kein bloßes Entnehmen vom letzteren, sondern beides zugleich. Denn es besteht allemal in der Anwendung eines früher vorhandenen Allgemeinen auf ein neues Besonderes. Wo zwei Wesen durch gänzliche Kluft getrennt sind, führt keine Brücke der Verständigung von einem zum andren, und um sich zu verstehen, muss man sich in einem andren Sinn schon verstanden haben. (IV, p. 47)

Il y a compréhension préalable entre moi et le monde, comme condition de la possibilité de tout travail scientifique – et de toute formation de concepts (*begreifen*). La pensée herméneutique est donc fondamentale chez Humboldt. Elle ne concerne pas seulement le langage ou l'activité langagière, mais aussi l'activité scientifique, qui est compréhension d'un monde considéré comme un toi. Le monde n'est pas une objectivité totalement étrangère, il est un toi, c'est-à-dire il est un autre, et en tant que tel il est aussi *fremd*, mais, en tant que toi, il est aussi comme moi. Cette «concordance originale» est la base du pont de la compréhension.

© Jürgen Trabant

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ARISTOTELES [Aristote], 1994 : *Peri hermeneias* (Hrsg. Hermann Weidemann), Berlin: Akademie-Verlag.
— BÜHLER Karl 2009 [1934] : *Théorie du langage* (éd. Didier Samain et Janette Friedrich), Marseille : Agone.

— CHABROLLE-CERRETINI, Anne-Marie, 2007 : *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon : ENS.
— DERRIDA Jacques, 1996 : *Le monolinguisme de l'autre.* Paris: Galilée.
— HERDER Johann Gottfried, 1992 [1770] : *Traité de l'origine du langage* (tr. fr.: Denise Modigliani), Paris : PUF.
— HUMBOLDT Wilhelm von, 1836-39 : *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*. 3 Bde, Berlin: Druckerei der Königl. Akademie.
——, 1903-36 : *Gesammelte Schriften*. 17 Bde. (Hrsg. Albert Leitzmann u.a.), Berlin : Behr.
——, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (tr. Pierre Caussat), Paris : Seuil.
——, 1994 : *Über die Sprache. Reden vor der Akademie* (Hrsg. Jürgen Trabant)[2], Tübingen / Basel : Francke.
——, 1998 [1836] : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (Hrsg. Donatella Di Cesare), Paderborn : Schöningh.
——, 2000 : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage* (éd. Denis Thouard), Paris : Seuil.
— LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1966 [1765] : *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (éd. Jacques Brunschwig), Paris : Garnier-Flamma-rion 1966.
— Saussure Ferdinand de, 1975 [1916] : *Cours de linguistique générale* (éd. Tullio De Mauro), Paris : Payot.
— THOUARD Denis, 2000 : v. Humboldt, 2000.
— TOMASELLO Michael, 2008 : *Origins of Human Communication*, Cambridge & London : MIT Press.
— TRABANT Jürgen, 1986 : *Apeliotes oder Der Sinn der Sprache. Wilhelm von Humboldts Sprach-Bild*, München : Fink (tr. fr.: *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : Mardaga, 1992).
——, 1990 : *Traditionen Humboldts*, Frankfurt am Main : Suhrkamp (tr. fr.: *Traditions de Humboldt*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme 1999).
——, 2003 : *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens,* München : Beck.
— 2005 : «Co-penser – Mitdenken. Penser le langage avec Wilhelm von Humboldt», *Recherches Germaniques,* n° 34, p. 101-114.
——, 2008 : *Was ist Sprache?* München : Beck.
——, 2012: *Weltansichten. Wilhelm von Humboldts Sprachprojekt*. München: Beck.
—, UNDERHILL James W., 2009 : *Humboldt, Worldview and Language,* Edinburgh : Edinburgh University Press.

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, p. 257-277

# Humboldt et la linguistique aujourd'hui

Morteza MAHMOUDIAN
*Université de Lausanne*

***Résumé :***
Saussure et Humboldt présentent-ils des affinités dans leur conceptions du langage ? La linguistique structurale est-elle fondée sur une mécompréhension des thèses de Saussure ? Les idées de Humboldt sur le langage suscitent-elles de plus en plus d'intérêt de la part des linguistes ? C'est à l'examen de ces questions qu'est consacrée la présente étude.

***Mots-clés :***
Saussure ; Humboldt ; néohumboldtiens ; langage ; pensée

## 1. HUMBOLDT ET LA LINGUISTIQUE

Périodiquement, les idées de Wilhelm von Humboldt reviennent sur la scène du débat linguistique. La publication en cours de ses écrits linguistiques — restés inédits — ont été l'occasion de rappeler la vie et l'œuvre de cet auteur, qui a produit une œuvre monumentale touchant à des domaines aussi variés que ceux qui sont considérés aujourd'hui comme relevant de la linguistique, de la psychologie, de l'anthropologie… A cette occasion, Henri Meschonnic a publié un article (Meschonnic, 2004) où il affirme l'affinité profonde entre Saussure et Humboldt d'une part, et de l'autre, le non-rapport entre Saussure et le structuralisme linguistique. Il prévoit en outre que les idées de Humboldt sont appelées à jouer un rôle important dans la linguistique de demain.

Il faut dire d'emblée que Wilhelm von Humboldt n'est pas un inconnu en linguistique structurale. On sait que, dans les études du langage depuis les antiquités helléniques, on assimilait généralement langue et pensée à un seul ordre de fait ; et quand on les distinguait, c'était pour postuler que l'organisation du langage était soumise à celle de la pensée. C'est chez Humboldt que précurseurs et structuralistes trouvent pour la première fois une remise en question de cette dépendance ou, du moins, de ce parallélisme. Et certains linguistes du XX$^{ème}$ siècle — comme Sapir (1985) ou Whorf (1956) — se réclament de son enseignement.

Cependant, l'influence de Humboldt sur la linguistique structurale ne dépasse pas un domaine très restreint ; elle se ramène pratiquement à un seul principe : «Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken»[1] qu'on peut traduire par «la langue est l'organe formateur de la pensée». Toutefois, l'idée humboldtienne n'a été retenue que dans une acception plus restreinte encore : indépendance de la langue à l'égard de la pensée. Plus précisément : la structure des langues n'est pas formée à l'image d'une pensée censément préexistante et universelle. C'est le principe de l'arbitraire linguistique — plutôt arbitraire du signe linguistique — énoncé par Ferdinand de Saussure ; principe rendu par la formule 'structure *sui generis*', dans la linguistique structurale dès les années 30-50 du siècle dernier, et qui veut qu'une langue ne connaisse que son propre ordre.

Humboldt a émis bien d'autres idées dont voici un exemple :

> Pour que l'homme comprenne véritablement un seul mot, non comme une simple stimulation sensible, mais comme un son articulé désignant un concept, il faut déjà que la langue dans sa structure d'ensemble soit tout entière en lui. Il n'y a rien d'isolé dans la langue, chacun de ses éléments ne s'annonce que comme la partie d'un tout. (Humboldt , 2000, p. 85)

[1] J'y reviendrai ci-après, § 6.

On y reconnaît le principe de l'interdépendance des éléments constitutifs ou du caractère systématique de la langue. Cette proposition[2] aurait pu susciter l'intérêt des linguistes structuralistes ; tel n'a pas été le cas. Est-ce parce qu'elle était noyée dans un océan d'idées dont la cohérence n'apparaît pas toujours à l'évidence ? Il n'en reste pas moins que l'œuvre de Humboldt est riche en thèses ; qu'elle touche à des domaines très variés. Et là est le problème de son utilité en linguistique.

## 2. L'ŒUVRE DE HUMBOLDT

Henri Meschonnic (ci-après HM) estime que les idées de Humboldt n'ont pas été appréciées à leur juste valeur par ses contemporains ; et qu'elles auront dans le développement actuel et futur de la linguistique, un rôle important à jouer.[3]

La première question qu'on est amené à poser est : par quoi se caractérise l'œuvre de Humboldt ? Quelle en est l'originalité ?

On nous dit d'abord que Humboldt est philosophe du langage ; un philosophe incompris de ses contemporains, et qui a été objet d'une longue méconnaissance. Heidegger et même Hegel n'auraient rien compris à Humboldt. C'est qu'il se heurtait à «l'hétérogénéité des catégories de la raison». Or, «Humboldt est un antidote [au] poison» que serait «la séparation des 'sciences régionales' […] : la philosophie, à part, la linguistique, à part, et la suite : la poétique à part, l'esthétique à part, l'éthique à part, la philosophie politique à part» (2004, p. 121).

La seconde question : quelles raisons a-t-on de croire que les idées de Humboldt sont promises à un intérêt croissant? Il y aurait d'abord des indices montrant un regain d'intérêt, depuis les années 70, pour Humboldt ; dont l'impressionnant projet de publication de ses écrits linguistiques : 18 volumes plus 4 volumes de lettres. Ce regain serait dû «peut-être aussi à un autre rapport entre les catégories de la raison, un autre rapport entre les 'sciences du langage' et ce qu'on appelle la 'philosophie', dans ce que Saussure appelle la 'théorie du langage'» (*ibid*.).

Les considérations de HM sur l'étude du langage peuvent être situées à deux niveaux : d'une part, le cadre conceptuel de l'étude du langage qui ressortit à l'épistémologie, et de l'autres, le système des langues qui est de la relève de la théorie linguistique.

---

[2] Malgré le flou de sa formulation, auquel je reviendrai ci-après.

[3] L'intérêt de HM pour Humboldt ne date pas d'hier ; dans un autre écrit au titre programmatique «Continuer Humboldt» [s.d.], il invite à mettre à l'ordre du jour les idées humboldtiennes.

## 3. HUMBOLDT, SA VISION DU LANGAGE

Telle que les voit HM, les idées de Humboldt sur le langage peuvent être résumées ainsi : l'étude du langage doit relever d'une science unique globale comportant philosophie, linguistique, poétique, esthétique, éthique, philosophie politique. Le rapport entre linguistique et philosophie se renouvelant, on serait conduit à «penser le multiple, la diversité, penser l'infini du langage, pour sortir des anthropologies de la totalité, du binarisme un plus un égale tout (la sémiotisation générale de la pensée) […] L'enjeu : penser la poétique comme anthropologie, la théorie du langage comme continu corps-langage, langage-poème-éthique-politique» (*ib*., p. 122). HM semble y voir le second indice qui porte à croire en l'actualité des idées de Humboldt.

A en croire HM, la grande erreur des linguistes est de chercher à se donner un objet et une méthode définis. En cela, les structuralistes cultivent «systématiquement un ensemble de contresens sur Saussure». D'où l'idée que tout oppose Saussure au structuralisme ; et tout rapproche Saussure et Humboldt. Saussure et Humboldt seraient proches, d'abord, par leur destin : les deux sont incompris de leurs contemporains ; et leur méconnaissance dure longtemps. Curieuse coïncidence, au même moment paraissent les inédits de l'un et de l'autre.

Ensuite, Humboldt et Saussure auraient des affinités conceptuelles. HM dresse un tableau en 9 points, censé montrer l'affinité Humboldt / Saussure et l'opposition Saussure / structuralisme que voici (*ib*., p. 123) :

| *Saussure* | *le structuralisme* |
|---|---|
| • Sémiologie | • sémiotisme |
| • Le lien langue-parole. Discours | • l'opposition langue / parole |
| • Synchronie-diachronie = histoire | • l'opposition synchronie (état) / diachronie (histoire) |
| • Associatif/syntagmatique | • paradigmatique/syntagmatique |
| • Système | • structure |
| • Le radicalement arbitraire du signe comme historicité radicale | • l'arbitraire compris comme du conventionnalisme |
| • La théorie du langage postule une poétique | • l'opposition entre le radicalisme du cours / la folie des anagrammes |
| • Une systématicité toute déductive | • du descriptivisme |
| • Le continu | • le discontinu |

Le structuralisme ferait fausse route, selon HM, sur les points fondamentaux de la doctrine ; les distinctions synchronie / diachronie, syntagmatique / paradigmatique, langue / parole seraient contraires à l'esprit de Saussure. Cette affirmation est censée prendre appui sur *Ecrits de linguistique générale*, (ci-après *Ecrits*) ouvrage posthume de Saussure (2002). Celui-ci accorderait la priorité à la parole — «importance première du discours» (Meschonnic, 2004, p. 123). Ainsi, il serait bien proche de Humboldt qui écrit : «Il n'y a de langue que dans le discours lié, grammaire et

dictionnaire peuvent à peine se comparer à son squelette mort.» (*ib*., p. 123) ou «Dans la réalité, le discours n'est pas composé de mots qui le précèdent, mais ce sont les mots au contraire qui procèdent du tout du discours» (*ib*., p. 122).

On nous dit aussi qu'il y a, sur un autre point, une affinité conceptuelle entre les deux : Humboldt écrit : «La langue — le langage — n'est pas un produit mais une activité»[4]. Ce qui serait «En parallèle avec *systématicité* chez Saussure» (*ib*., p. 123). Or, «La systématicité est nécessairement postulée dans le fameux usage infini de moyens finis.»[5]

On lit encore :

> Humboldt parle de *Zusammenhang der Rede*. Et bien sûr, le sens développé est 'ce qui tient ensemble le discours' [ou] 'connexion'. Mais comment ne pas remarquer que *Zusammenhang*, c'est exactement le sémantisme du grec *sustêma*. Et c'est d'avance le mot, et le concept, de Saussure. (*ib*., p. 124)

Un autre rapprochement enfin :

> […] la notion de *point de vue*, dans les *Ecrits* de Saussure, qui, elle aussi, fait un lien avec Humboldt. Car il y a une nécessité du *point de vue*, chez Humboldt comme chez Saussure, quand Humboldt écrit […] 'Quelle que soit la façon dont on s'y prenne, le domaine des phénomènes ne peut être saisi qu'à partir d'un point de vue qui lui soit extérieur […]'» [6]

## 4. LES THESES

Voilà les deux idées directrices sur l'avenir des savoirs philosophiques et scientifiques, d'une part, et de l'autre, sur l'état actuel et l'avenir de la linguistique. Idées que j'essaierai de rendre par deux thèses — formules plus explicites permettant débat et appréciation :

**T1.** *L'évolution des savoirs tend à rapprocher de la philosophe les sciences humaines.*

**T2.** *L'évolution de la linguistique tend à sa fusion avec les autres sciences humaines.*

Une telle formulation ne va pas de soi. L'article contient, sur le langage, un nombre d'idées qui posent des problèmes tant par leur nombre que par leur formulation ; ce qui n'en simplifie pas l'examen. D'abord, la source : il n'est pas possible de repérer les thèses attribuées à Saussure. Il

---

4 HM, *ibid.* : «Sie selbst [die Sprache] ist kein Werk (*Egon*) sondern eine Thätigkeit (*Energeia*)».

5 HM, *ibid.*, p. 124 : «Sie [die Sprache] muss daher von endlichen Mitteln einen unendlichen Gebrauch machen».

6 HM, *ibid.*, p.124 : «Wie man es anfangen möge, so kann das Gebiet der Erscheinungen nur von einem Punkt ausser demselben begriffen werden, […]».

n'y a, dans tout ce texte, pas une référence précise, pas une citation de Saussure; on ne peut donc savoir quel passage des *Ecrits de linguistique générale* permet de penser que Saussure était contre la distinction langue / parole, contre l'opposition synchronie / diachronie, etc.

Les références à Humboldt sont, en revanche, précises. Et leurs formulations claires aussi, du moins dans la mesure où le texte de Humboldt le permet. On pourrait donc mettre en évidence la part de l'interprétation personnelle de Humboldt par Meschonnic, et en proposer éventuellement une autre. On pourrait aussi examiner la cohérence parfaite qui est attribuée aux idées de Humboldt.

La formule *plus d'avenir que de passé*, ensuite, qui n'est pas sans ambiguïté : que peut-on, doit-on entendre par là? Le premier sens qui vient à l'esprit est que les idées humboldtiennes, méconnues et ignorées, sont appelées à jouer un rôle important dans les études du langage. C'est le sens que je retiens. Mais il n'est pas certain que ce soit le seul possible, ni qu'il corresponde à l'intention de HM. On trouve dans l'article des distinctions subtiles : trois passés, trois présents et trois futurs ; ce qui donne des instances comme *passé du passé, présent du passé, futur du passé, présent du présent,…*. Sans m'arrêter sur ces subtilités, je prends la formule *plus d'avenir que de passé* dans le sens ci-devant, que je considère comme son sens premier.

On pourrait faire valoir qu'avec ces choix, l'objet du débat risque d'être peu ou prou éloigné des idées de Meschonnic. Le risque est réel. Mais, les choix opérés permettent de centrer la discussion sur des idées précises. Et c'est ce qui compte, le but n'étant pas l'appréciation globale d'un auteur ni de son œuvre.

Dans la mesure où l'enjeu est les vices et les vertus des positions prises par un auteur qui est présenté comme philosophe du langage, il semble nécessaire de s'arrêter brièvement sur la diversité et l'évolution de la philosophie .

## 5. QU'ENTEND-ON PAR PHILOSOPHIE ?

Dans une acception, la philosophie serait l'ensemble des connaissances humaines qui se rapportent à la raison. Ainsi conçue, elle couvre un domaine très étendu, et englobe toutes les sciences ; plus précisément, toutes les connaissances scientifiques relèvent de sa juridiction. C'est elle qui en détermine l'objet et la méthode. En revanche, il ne serait pas possible de lui attribuer une méthode, étant donné la variété des objets dont elle traite : métaphysique, ontologie, esthétique, philosophie de l'esprit, philosophie du langage, philosophie morale, philosophie politique, philosophie du droit, etc.

Cette conception, qui semble conforme à l'idée que se fait Meschonnic de la philosophie, est classique ; elle correspond de près à la définition qu'en donne d'Alembert : «La philosophie, ou la portion de la

connaissance humaine qu'il faut rapporter à la raison, est très étendue ; il n'est presque aucun objet aperçu par les sens dont la réflexion n'ait fait une science.» [7] On aura remarqué la mention de la *raison* qui s'oppose à la *foi*; opposition qui rappelle l'appartenance de la philosophie à la théologie, et son émancipation de la tutelle de celle-ci.

La définition ne tient pas compte de l'évolution de la philosophie depuis le XVIII$^{ème}$ siècle. C'est que les sciences ont répudié leur tutrice. Les sciences de la nature se sont émancipées les premières. Ont suivi la biologie et les sciences humaines. Le philosophe Henry Duméry estime que «L'effacement des humanités au profit des sciences de l'homme marque évidemment qu'une certaine philosophie est caduque : celle qui voulait être spéculative et positive, celle qui prétendait régir à la fois les principes premiers, les conditions de possibilité et les contenus concrets» (Duméry, 1989, p. 69). C'est à cette discipline spéculative, caduque que réfère — me semble-t-il — HM en parlant de la philosophie ; et c'est pour elle qu'il prévoit un avenir prometteur. Or, cette «philosophie est en perte de vitesse par perte de crédit […] Ce qui lui arrive, et qui explique sa perte de crédit, c'est une perte d'identité» (*ibid*., p. 70-71).

Parmi les raisons auxquelles Duméry attribue cette perte d'identité, figure en bonne place le phénomène d'émancipation des sciences de l'homme : «Devenues adultes, elles ont conquis, non sans peine ni friction, leur autonomie» (*ibid*., p. 70). Ainsi, la philosophie perd la société comme objet d'étude dont se charge désormais la sociologie ; celle-ci a ses propres méthodes, et «ne se résigne pas à disserter globalement sur la société globale. Elle souhaite appréhender plus fermement les réalités sociales mieux circonscrites» (*ibid*., p. 70). Il en va de même pour d'autres sciences telles que la logique, la psychologie, la linguistique. C'est bien là, la perte d'identité.

Pour autant, la philosophie n'est pas vouée à la disparition ; elle subit une évolution, et s'oriente vers l'étude des méthodes scientifiques et de l'histoire des sciences. Ce qui lui permet de se rapprocher des sciences, mais dans une relation nouvelle : le philosophe des sciences a désormais une double formation philosophique et à la fois scientifique. On peut penser à Gilles Gaston Granger : la discussion qu'il entreprend sur les problèmes théoriques de la linguistique est fondée sur une connaissance approfondie de cette science (Granger, 1979). Il convient de remarquer l'arrivée, dans le domaine philosophique, de nouveaux partenaires : les scientifiques qui se penchent sur les problèmes épistémologiques de leur discipline. Deux remarques encore pour compléter cette esquisse sommaire du paysage de la philosophie : 1° l'évolution de la philosophie — comme de n'importe quelle discipline — n'est pas une mutation instantanée : il y a des philosophes qui adhèrent au courant nouveau, et d'autres qui y résistent ; 2° il y a des philosophes qui font autre chose que la philosophie *stricto sensu*.

---

[7] D'ALEMBERT, Cf. *Littré,* sous philosophie.

## 6. AUTONOMIE DE LA LINGUISTIQUE

C'est l'autonomie des sciences de l'homme que semble regretter HM, quand il raille les «sciences régionales». Or, «Nul ne doit regretter que les sciences de l'homme se soient affranchies, puisque l'abandon du souci spéculatif était le seul moyen pour elles d'accéder au stade positif» (Dumé-ry, 1989, p. 71).

Cette autonomie est salutaire autant pour la science que pour la philosophie. Ainsi, la logique, émancipée, «s'est révélée extrêmement féconde [et] a insinué le soupçon dans la sphère du raisonnement philosophique : trop d'à peu près dans les termes, trop d'implicites dans les propositions» (*ibid*.). Critique qui a contribué à plus de cohérence dans les travaux philosophiques. De même, l'autonomie de la linguistique a rendu possible une avancée non négligeable dans la connaissance des langues et de leur structure ; avancée qui, à son tour, a ouvert la voie à une critique constructive du discours philosophique sur le langage.

Soit la fameuse idée de Humboldt «langue, organe formateur de la pensée». Les acquis de la linguistique permettent de déceler les imprécisions et approximations qu'elle renferme. La formule 'la langue détermine la pensée' ne peut avoir de sens que si l'on conçoit et la langue et la pensée comme des objets simples. Or, une langue est un système complexe, composé de sous-systèmes multiples comme phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique. D'où un ensemble de questions dont :

1° La détermination de la pensée par la langue signifierait-elle que le contour du système phonologique d'une langue influe sur la pensée de ses usagers ? C'est une implication potentielle de la formule de Humboldt, prise à la lettre. Cependant, il est peu probable que cette interprétation reflète l'intention de Humboldt. Vraisemblablement, pour Humboldt et ses adeptes, la pensée est conditionnée par la structure sémantique du lexique et — éventuellement — de la syntaxe ;

2° Strictement parlant, la formule implique que la pensée dans sa totalité est conditionnée par la langue. Il n'y a donc de pensée à proprement parler que dans et par la langue ; ce qui soulève plus d'un problème. Comment procède l'enfant qui s'approprie la structure complexe d'une langue s'il ne possède pas une pensée, s'il n'a aucune capacité à des opérations mentales préalables à l'acquisition de la langue et indépendamment de celle-ci?[8] L'acquisition d'une langue reste un mystère si l'on n'admet pas l'existence préalable d'une pensée, sauf à souscrire à la thèse spiritualiste de l'innéité du langage ;

3° Reconnaître l'existence d'une pensée prélangagière revient à admettre la multiplicité des formes de la pensée. Ce qui conduit à reconnaître la pensée aussi comme un objet complexe. On se trouve dès lors, face à une nouvelle série de questions : quelles sont les formes de la pensée qui sont

[8] Je ne reprendrai pas le commentaire de toutes les implications de l'idée humboldtienne «le langage crée la pensée». Cf. Mahmoudian, 2011.

déterminées par la langue ? Et quelles, indépendantes de la langue ? La langue ne subit-elle pas aussi l'influence de certaines formes de pensée ?

La linguistique — comme d'ailleurs la psychologie — d'aujourd'hui soutient que le langage et la pensée sont complexes, et qu'ils entretiennent des rapports variables de détermination réciproque. En ce sens que certaines catégories de pensée supposent la langue, et en sont tributaires : pourrait-on envisager de saisir le calcul infinitésimal sans médiation langagière ? De même que certaines formes de pensées préexistent au langage, et sont susceptibles d'influer sur la structure linguistique : l'enfant qui acquiert la phonologie de sa langue, a recours à des opérations mentales qui préexistent au langage.

En cela, la linguistique (saussurienne, par ex.) et la psychologie (cf. l'épistémologie génétique de Piaget) se rapprochent.

## 7. SAUSSURE, NOUVEAU PROFIL ?

On sait ce que dit Saussure dans son *Cours de linguistique générale* (ci-après *Cours*). HM estime que les *Ecrits de linguistique générale (*ci-après *Ecrits*) font découvrir une pensée linguistique très différente de celle que les structuralistes attribuent à Saussure. HM va jusqu'à dire qu'«à [s]es yeux, le structuralisme (Prague mis à part) est systématiquement un ensemble de *contresens* sur Saussure.» (Meschonnic, 2004, p. 123).

Il est tentant d'examiner l'interprétation de HM, en la confrontant au texte des *Ecrits*.

Je dois encore signaler une difficulté de la confrontation. Les *Ecrits* ne sont pas à proprement parler des textes rédigés, mais bien des notes éparses, des résumés de cours, de conférences… Ils comportent fréquemment des passages allusifs, ou au contraire, répétitifs ; et aussi des lacunes. De ce fait, ils reflètent la pensée de Saussure dans sa genèse, en train de se constituer. Souvent, l'intention de l'auteur se clarifie grâce au contexte élargi. Des pages entières de citation seraient nécessaires pour expliciter l'intention de Saussure ; ce qui n'est malheureusement pas possible ici. Les références précises permettent au lecteur de se faire une idée sur les passages cités, et de juger de la justesse de l'argumentation.

Autre remarque : la terminologie des *Ecrits* ne correspondant pas toujours à celle à laquelle nous a habitué le *Cours*, des commentaires sont nécessaires pour les cas où un même concept est évoqué par des termes différents.

Cela dit, je procèderai à la confrontation du texte des *Ecrits* avec l'interprétation de HM sur trois points : synchronie / diachronie, langue / parole et syntagmatique / paradigmatique.

## 8. SYNCHRONIE/DIACHRONIE

Les termes *synchronie* et *diachronie* n'apparaissent qu'une fois ; encore que les adjectifs *synchronique* et *diachronique* apparaissent ça et là (par ex., *diachronique* p 21, 228). Cependant, les positions sont clairement exposées. Ainsi, le chapitre IV a pour titre : «Linguistique statique et linguistique historique. Dualité de la linguistique».

La distinction est présente en permanence sous une terminologie ou une autre : linguistique statique, état de langue, instantané par opposition à linguistique historique, évolution.

Dans un passage (Saussure, 2002, p. 21), on trouve exposés les points de vue qu'on peut adopter pour étudier le langage. J'en cite les deux premiers qui concernent directement cette discussion :

> I. Point de vue de l'état de langue en *lui-même*.
> - non différent du point de vue *instantané*
> - non différent du point de vue *sémiologique* (ou du signe-idée[9])
> - non différent du point de vue *volonté antihistorique*
> […]
> (Les *identités* dans ce domaine sont fixées par le rapport de la signification et du signe, ou par le rapport des signes entre eux, ce qui est non différent.)
>
> II. Point de vue des *identités transversales,*
> - non différent du point de vue *diachronique*,
> […]
> (Les identités de ce domaine sont *données* d'abord nécessairement par celles du précédent ; mais après cela deviennent *le deuxième ordre d'identités* linguistiques, irréductible avec le premier.)

Il apparaît clairement que, dans les *Ecrits*, la distinction est maintenue entre deux objets d'étude : l'état de langue, d'une part, et l'évolution de la langue de l'autre. Que le terme *synchronie* ne soit pas mentionné n'y change rien. Il est également clair que Saussure reconnaît la priorité de l'étude synchronique relativement à la diachronie.

Saussure regrette «la confusion lamentable de ces différents points de vue, jusque dans les ouvrages élevant les plus hautes prétentions scientifiques. Il y a là certainement, très souvent, une véritable absence de réflexion de la part des auteurs.» (*ibid.,* p. 22).

Qu'est-ce qui permet à HM de penser que les structuralistes vont à l'encontre de Saussure quand ils maintiennent «l'opposition synchronie

---

[9] Par rapport au *Cours*, la terminologie des *Ecrits* présente certaines différences : ici, *signe* indique l'expression (équivaut donc au *signifiant* dans le *Cours*) et *idée* renvoie au *contenu* (équivaut donc au *signifié* dans le *Cours*). Dès lors*,* signe-idée désigne l'union du signifiant et du signifié, appelée *signe* dans le *Cours*.

(état) / diachronie (histoire)» et que Saussure serait pour «synchronie-diachronie = histoire» ?

Difficile à dire.

On peut remarquer que la notion de «synchronie-diachronie = histoire» proposée par HM reste confuse, et que la formule «historicité radicale» (Meschonnic, 2004, p. 123) ne la clarifie guère.

## 9. DEBAT VICIE

Le débat proposé par HM sur l'évolution de la pensée saussurienne est, presque dans son ensemble, entaché de flous et de malentendus. Ainsi, la distinction entre synchronie et diachronie est présentée comme postulat d'un *no man's land* qui sépare les deux ordres de faits. La pensée de Saussure est autrement nuancée. La matière brute — *langage*, dans la terminologie de Saussure — peut être étudiée de divers aspects ; entre autres,s dans son fonctionnement en tant qu'instrument de communication. En optant pour ce point de vue, le linguiste se donne un *objet*, qui ne se confond pas avec le tout-venant. C'est précisément le point de vue qui permet de faire le tri, et d'extraire de la matière brute l'*objet de la science* proprement dit.

La même matière brute constitue un autre *objet* quand on change de point de vue. C'est ce qu'entend Saussure — me semble-t-il — quand il dit dans son *Cours* que «c'est le point de vue qui crée l'objet» (Saussure, 1979, p. 23), et qui correspond aux thèses contenues dans ses *Ecrits* :

> Notre but est de montrer que chaque fait de langage existe à la fois dans la sphère du présent et celle du passé, mais de deux existences distinctes, […] l'une aussi impossible à supprimer que l'autre mais aboutissant à faire de la même chose deux choses ; cela sans aucun jeu de mots. (Saussure, 2002, p. 45)[10]

Il y a donc deux objets distincts : la langue vue dans son fonctionnement (synchronique) d'une part, et de l'autre, la langue considérée dans son évolution (diachronique). La distinction saussurienne n'est pas un déni du lien entre les deux objets (au sens défini), mais vise à doter chaque étude de méthodes adéquates à son objet.

Peut-on rapprocher, confronter les deux objets ? Certes, et Saussure en montre le cheminement : pour se doter d'un objet, l'étude diachronique doit partir de l'identité synchronique. Si l'on cherche à comprendre comment a évolué le matériel phonique depuis le latin jusqu'en français, il faut connaître au préalable quels sont les phonèmes et du latin et du français. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut retracer le cours de l'évolution ; par exemple comment le /u/ du latin a évolué pour aboutir au /ü/ du français.

---

[10] Noter que *chose* dans la première occurrence renvoie à ce que je viens d'appeler *matière brute* et dans la seconde, *objet de la science*.

Cela tombe sous le sens, et ce n'est pas une singularité de la science du langage. Si l'on veut saisir l'évolution des moteurs à explosions, il faut commencer — comme dit Georges Mounin — par l'étude de ses parties constitutives et de son fonctionnement.

## 10. LANGUE/PAROLE

Il serait utile de confronter certaines interprétations de HM au texte de Saussure. Langue / parole serait un des points sur lesquels les structuralistes contrediraient Saussure : alors que Saussure serait pour «le lien langue-parole, discours», les structuralistes soutiendrait «l'opposition langue / parole».

Abstraction faite des différences terminologiques, globalement la linguistique structurale distingue entre langue (système) et parole (réalisation) ; distinction qui se trouve confirmée maintes fois dans les *Ecrits*. Ainsi :

> Définition : Quand on défalque du langage tout ce qui n'est que *parole*, le reste peut s'appeler proprement la Langue et se trouve ne comprendre que des termes psychiques, le nœud psychique entre idée et signe, ce qui ne serait pas vrai de la parole. […] pour qu'il y ait langue, il faut une masse parlante se servant de la Langue. La langue réside dans l'âme collective, et ce second fait entre dans la définition même. De nouveau pas Parole. (Saussure, 2004, p. 334)

La linguistique structurale considère la distinction langue / parole comme une nécessité épistémologique. L'histoire des sciences montre que pour constituer une discipline scientifique, il est indispensable de ne retenir de l'objet que ses propriétés fondamentales. On peut penser à Galilée qui rompt avec la physique de son époque en réduisant le problème de la chute des corps à la relation entre temps de chute, accélération et vitesse. Par ce choix, il fait abstraction de bon nombre des qualités sensibles de la matière. Ce détour «qui concentre l'attention sur un petit nombre de paramètres [permet d'éviter] la rencontre directe avec la matière, mais c'est pour mieux en pénétrer les mystères.» Grand détour combinant mesures, expériences et équations au terme duquel la matière «se révèle telle qu'elle est vraiment» (Klein, 2008, p. 10-11).[11]

L'effort de Saussure s'inscrit dans la même mouvance: il est évident que la parole comporte des sons, mais c'est en s'abstrayant de bons nombre des propriétés des sons, qu'il cherche à saisir l'identité des éléments linguistiques. «Une forme est, dit-il, une figure vocale qui est pour la conscience du sujet parlant *déterminée*, c'est-à-dire à la fois existante et délimitée.» (Saussure, 2004, p. 37). Or, «La figure vocale par elle-même ne signifie rien. […] L'idée en elle-même ne signifie rien» (*ibid*.). L'unité linguis-

[11] On trouve la même idée dans Granger, 1987, p. 13.

tique se définit par la relation entre une figure vocale (=signifiant) et une idée (=signifié), d'une part, et de l'autre, par la relation de cette unité avec les autres unités ; ces relations ayant leur siège dans «l'âme collective».

Le son — figure vocale — pris en lui-même est un conglomérat de faits physiques, susceptibles de variations infinies, et qui échappent dans sa quasi totalité à la conscience du sujet parlant. De cette masse — relevant de la parole —, il faut extraire une infime partie qui caractérise les éléments de la langue.

En quoi l'Ecole de Prague serait une exception sous cet aspect? Et pourquoi elle trouve grâce aux yeux de HM ? L'opposition entre langue et parole est le principe fondateur de la phonologie praguoise. En la matière, les positions prises par Troubetzkoy sont sans ambiguïté :

> Il convient d'instituer non pas une seule, mais deux 'sciences des sons du langage', l'une devant avoir pour objet l'acte de parole et l'autre la langue. […] Nous donnerons à la science des sons de la parole le nom de *phonétique* et à la science des sons de la langue le nom de *phonologie*. (Troubetzkoy, 1964, p. 3)

C'est d'ailleurs l'Ecole de Prague qui a proposé une méthode pour dégager les unités qui forment le système phonique de la langue; méthode baptisée plus tard *commutation*.

On pourrait citer de nombreux autres passages des *Ecrits* montrant que les dichotomies synchronie / diachronie et langue / parole sont maintenues. Que l'on prétende, après la lecture de ses *Ecrits*, que Saussure les a abandonnées est proprement incompréhensible.

## 11. SYNTAGMATIQUE / PARADIGMATIQUE

Prenons le lien langue / discours. Qu'entend HM quand il dit que Saussure est pour le lien langue / discours ? Qu'il y ait un lien entre les deux ne fait aucun doute. Le problème est de circonscrire la nature exacte de ce lien. Dans la conception structurale, paradigme et syntagme sont définis de manière à expliciter ces liens.

Saussure le conçoit ainsi :

> le discours consiste […] à affirmer un lien entre deux des concepts qui se présentent revêtus de la forme linguistique, pendant que la langue ne fait que réaliser des concepts isolés qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée. (Saussure, 2004, p. 277)

Cette proposition est extraite d'une note sommaire (1 page) sur le discours, qui ne reflète pas toute la complexité du phénomène ; mais elle a l'avantage d'être claire. Saussure y soutient que 1° considérée en elle-même, une idée n'est pas un élément linguistique ; elle ne le devient qu'en épousant une forme phonique (ou figure vocale) ; 2° la langue consiste en

un système comportant des entités virtuelles, 3° le discours n'est qu'une exécution des potentialités de la langue («signification de pensée», c'est-à-dire 'communication') ; 4° la construction du discours est fonction de l'expérience que le locuteur veut transmettre («signification de pensée.»), et 5° dans le fonctionnement synchronique, le discours présuppose la langue.

Et c'est bien ce que les structuralistes entendent par la distinction entre paradigmatique (axe des relations *in absentia*) et syntagmatique (axe des relations *in praesentia*). Or, cette dichotomie semble échapper à HM. C'est sans doute en raison de cette confusion qu'il considère comme équivalents le *système* de Saussure et la *connexion (du discours)* [12] de Humboldt.

Somme toute, rien dans les *Ecrits* ne permet d'affirmer que Saussure reconnaissait l'«importance première du discours» comme dit HM.

## 12. VISION HUMBOLDTIENNE DU LANGAGE

On pourrait soumettre à un examen circonstancié les autres «non-rapports» que voit HM entre Saussure et le structuralisme. Mais, serait-ce utile ? Je ne le crois pas. Car une critique rationnelle suppose des concepts au sens strict du terme, c'est-à-dire caractérisés par deux propriétés : explicitation et cohérence (Granger, 1967, p. 180) ; deux qualités qui — comme nous allons voir — manquent aux propos de HM comme à ceux de Humboldt.

En affirmant que la langue est une activité, veut-on donner à entendre qu'elle se construit dans le processus du discours, qu'elle prend forme ou qu'elle se renouvelle à mesure qu'avance le discours ? Cela semble probable quand on se rappelle d'autres propos de Humboldt :

> Il n'y a de langue que dans le discours lié, grammaire et dictionnaire peuvent à peine se comparer à son squelette mort. (Meschonnic, 2004, p. 123)

Pris au pied de la lettre, ces propos impliquent que : 1° la langue n'a d'existence que dans et par le discours ; 2° la grammaire et le lexique ne reflètent guère aucune caractéristique de la langue. En clair, cela revient à nier l'existence tant des unités lexicales que des règles grammaticales en tant qu'éléments indépendants du discours. Autrement dit, à affirmer qu'il n'y a pas de système linguistique.

Or, dans un autre passage déjà cité, Humboldt écrit :

> Pour que l'homme comprenne véritablement un seul mot […], il faut déjà que la langue dans sa structure d'ensemble soit tout entière en lui. Il n'y a rien d'isolé dans la langue, chacun de ses éléments ne s'annonce que comme la partie d'un tout. (Humboldt , 2000, p. 85)

---

[12] En allemand : *Zusammenhang der Rede.* Cf. Meschonnic, 2004, p. 124.

Ici, Humboldt affirme l'existence d'un système (structure d'ensemble) pour la langue. Laquelle de ces affirmations correspond à l'intention de Humboldt ?

Revenons maintenant au postulat «langue-activité». Ce postulat rencontre deux difficultés de taille. Le premier concerne l'usage des langues. Si le discours construit ses unités et ses règles au gré de chaque usage et de chaque usager, il n'y a aucune raison pour que la langue jouisse d'une quelconque stabilité ou permanence dans le temps ni dans l'espace. Or, des textes produits il y a plusieurs siècles sont encore compréhensibles aujourd'hui ; et des locuteurs à des milliers de kilomètres de distance parviennent à s'entendre par recours aux langues.

## 13. CONCEPTS ET IDEES

Le second problème est celui de la cohérence des thèses de Humboldt.

Rappelons un passage déjà cité : «Dans la réalité, le discours n'est pas composé de mots qui le précèdent, mais ce sont les mots au contraire qui procèdent du tout du discours.» On lit aussi que la langue fait «un usage infini de moyens finis» (Meschonic, 2004, p. 124). Quels sont ces moyens ? Et à quoi aboutit l'usage de ces moyens ? Au demeurant, ces moyens ne peuvent être autre chose que les mots du lexique et les règles de la grammaire. Et l'usage de ces moyens produit le discours. Si l'on accepte ces réponses, la contradiction des propos de Humboldt apparaît à l'évidence. Car, l'idée de Humboldt peut être exprimée dans les deux propositions suivantes :

1° Le discours est produit par l'usage des mots.

2° Les mots sont produits dans et par le discours; ils n'ont pas d'existence en dehors du discours.

Où est la cohérence des propos de Humboldt ?

On pourrait nous objecter qu'il s'agit là de métaphores qu'il convient de ne pas prendre dans leur sens littéral. Dans ce cas, il y aurait une confusion de genres. Comme Paul Valéry l'avait bien exprimé, on ne peut pas mélanger poésie et philosophie pas plus qu'on ne peut jouer aux dames avec les règles du jeu d'échec.

A la suite de Jean Cavaillès, on oppose la *philosophie du concept* à la *philosophie de la conscience*. «La 'conscience', écrit Granger, croyons-nous, épistémologiquement parlant, c'est l'acte opératoire isolé, fondé en lui-même, ayant pour corrélat une *essence* et pour qualité l'évidence. […] La conscience désigne un mode d'expérience centré sur l'*Ego*» (Granger, 1967, p. 180). L'œuvre de Humboldt relève bel et bien de la philosophie de conscience. Elle abonde en failles, flous et contradictions.

Soit la fameuse proposition «langue-organe formateur de la pensée». Cette affirmation ne résiste pas à une analyse tant soit peu poussée. Toute proposition sur le lien langue / pensée ne peut être féconde que si elle délimite les objets concernés. Mais sait-on où commence le langage et

où finit la pensée ? Quand A demande à B : *Voulez-vous me passer le sel ?*, sait-il ce qu'il désire ? Vraisemblablement oui. Il paraît hautement improbable que A ne prenne conscience de son désir de sel qu'après avoir proféré son énoncé. Cela revient à reconnaître qu'il y a là une pensée qui précède la langue. Le problème est de savoir quand la pensée prélinguistique devient une signification linguistique.[13]

Cet exemple permet de soulever un autre problème. Ne faut-il pas distinguer entre pensée comme catégorie et pensée comme occurrence ? Soit la notion 'sel'. Il y a *a/* un ensemble d'objets — différents de forme, de couleur, …— qui constitue la catégorie 'sel' (du moins pour les francophones), et *b/* un objet *hic et nunc* que A attribue à la catégorie 'sel'. Quand on dit que la langue précède la pensée, de quoi parle-t-on précisément? De catégorie virtuelle (*a/*) ou d'occurrence actuelle (*b/*) ? Il n'est pas exclu que la relation langue/pensée dans *a/* soit différente de celle qu'on trouve dans *b/*.

La proposition humboldtienne souffre de son manque de clarté : elle ne fournit aucun critère, ne montre aucune voie pour délimiter les termes dont elle conçoit la relation. Et la dissertation de HM sur la pensée (Meschonnic, 2004, p. 122), loin de clarifier l'enjeu, épaissit le brouillard.

## 14. SAUSSURE, SA METHODE

Tout autre est la démarche de Saussure. D'abord en ce que Saussure se donne pour tâche de définir l'objet de la linguistique. Dans sa réflexion sur l'objet, il cherche les multiples voies possibles, et en examine les avantages et les inconvénients. Quand il arrête son choix, il le fonde sur des arguments explicites.

Humboldt aussi pose le problème du point de vue dans une citation déjà donnée : «Quelle que soit la façon dont on s'y prenne, le domaine des phénomènes ne peut être saisi qu'à partir d'un point de vue qui soit extérieur […]» (Meschonnic, 2004, p. 124). (La suite de la phrase concerne l'histoire mondiale et le gouvernement mondial.) Dans ce passage, le problème de point de vue n'est traité — on le voit — que superficiellement.

Or, dans sa réflexion, Saussure tient compte des différents aspects du problème. Conscient de l'importance du choix du point de vue dans la conception de l'objet, il fait remarquer que les points de vue sont «presque innombrables», et regrette que le choix opéré soit toujours sous-entendu et arbitraire. Il invite à procéder «à la classification raisonnée qui fixera la valeur respective de chacun» (Saussure, 2002, p. 76-77). Dans un autre passage, Saussure estime que ce choix doit être adéquat à l'objet, à ses manières d'exister ; et que la langue «1° n'a pas une certaine existence unique, 2° n'a pas non plus un nombre illimité de manières d'exister au gré de chacun.» (*ibid.*, p. 263).

---

[13] *Cf.* le concept de «projet anticipateur» de l'énoncé, *infra,* § 16.

Il est curieux que HM y trouve «une étonnante communauté de pensée» (Meschonnic, 2004, p. 125) entre Saussure et Humboldt.

La sphère où évolue Saussure est celle des sciences constituées de son époque, loin de la philosophie spéculative. Ainsi dans la délimitation de l'objet, il relève les problèmes qui se posent en linguistique, et les compare à ceux d'autres sciences. Comme dans les sciences physiques, il cherche à ramener l'objet à des relations. Il insiste à maintes reprises sur le fait que le son (figure vocale) et le sens (idée) n'ont en eux-mêmes aucune identité linguistique. Ce qui fait leur identité, c'est un réseau de relations : relation entre un son et une idée, relations des sons entre eux, relations des idées entre elles. Et enfin, la relation des entités ainsi constituées avec l'*âme collective*, autrement dit avec le psychisme de la masse parlante. C'est ce réseau de relations qui constitue le système de la langue — tel qu'il est exposé dans les *Ecrits*.

Les concepts qu'élabore Saussure sont reliés entre eux, et révèlent la cohérence de sa théorie. Prenons la dichotomie synchronie / diachronie. Saussure ne laisse pas de remarquer que la langue évolue dans le temps ; et que la synchronie ne signifie pas l'arrêt de cette évolution. La synchronie conçue comme épaisseur temporelle zéro ne peut être qu'une fiction, étant donné que le temps s'écoule pendant l'émission d'un simple énoncé. S'il maintient la perspective synchronique, c'est qu'elle correspond à une nécessité théorique, d'une part, et se trouve, d'autre part, confortée par les faits d'expérience. Nécessité théorique, car la fonction sémiologique implique la stabilité du système sans laquelle la communication serait impossible. Ce que corrobore l'observation : les usager de la langue estiment que le mot *arbre* prononcé ici et maintenant a le même sens qu'il y a un instant, un jour, un mois, un an…

Je tiens à dissiper un malentendu possible : mon intention n'est pas de justifier tous les propos tenus par Saussure, il y a un siècle environ. Je ne cherche qu'à montrer le fossé qui sépare les idées humboldtiennes des concepts Saussuriens. Les réflexions de Saussure se heurtent à des limites, dont il paraît conscient, et qu'il ne cherche pas à escamoter. Fidèle au but annoncé, il a toujours cherché à définir «l'objet à la fois intégral et concret» de la linguistique (Saussure, 2002, p. 23). Pour lui, la définition — sur le plan du signifié — n'est réussie que si l'on parvient à énumérer la somme de tous les sens concrets d'un mot. Or, dans plusieurs fragments de ses *Ecrits*, il reconnaît que cette tentative ne peut aboutir.

Un tel objectif est-il réalisable ? La réponse était oui, pour les scientifiques de son époque. La conception déterministe était la seule admissible dans les sciences de la nature. Partant du principe que la science est une, la linguistique se devait de respecter cette conception. Ce n'est que plus tard, avec l'avènement de la mécanique quantique que la dimension aléatoire a été reconnue même dans les sciences de la matière inerte. Je ne reprendrai pas ce problème dont j'ai traité ailleurs (Mahmoudian, 2009), me contentant de relever qu'aujourd'hui, les linguistes dans leur majorité admettent

que la structure linguistique n'est pas de nature déterministe, et que structure et variation ne sont donc pas incompatibles.

Toujours est-il que Saussure a posé les bons problèmes, même s'il n'y a pas toujours apporté la solution adéquate. Alors que dans l'œuvre de Humboldt, la problématique demeure insaisissable.

## 15. LEGS DE HUMBOLDT

Les idées de Humboldt ont certes des adeptes, souvent appelés néo-humboldtiens. En témoignent des publications récentes ou moins récentes. J'en citerais deux exemples.

Certains linguistes — dont Anna Wierzbicka — partent de l'idée que langage et pensée sont intimement liés, et cherchent à mettre en évidence les liens qu'ils entretiennent. Et c'est dans les expressions de la langue qu'ils cherchent des indices révélateurs de la mentalité de la nation qui la pratique. Ainsi, serait volontariste le peuple qui utilise — pour exprimer la sensation de faim, de froid… — la catégorie syntaxique 'objet', comme en français *j'ai faim*, *j'ai froid*. A l'opposé, serait fataliste le peuple qui utiliserait la forme oblique pour signifier ces sensations; ainsi les persanophones : *gorosne-am e* (litt.) 'affamé à moi est' ou *sard-am e* (litt.) 'froid à moi est'. Ce genre de parallélisme semble partiel et partial. D'une part, parce qu'à côté des schèmes syntaxiques obliques, le persan utilise des schèmes accusatifs aussi ; ainsi *sarmâ xordam* '(litt.) froid (objet) + manger + passé + moi (sujet)' pour dire que j'ai attrapé le rhume. Qu'est-ce qui permet de retenir les uns et de négliger les autres ? D'autre part, rien ne permet d'affirmer que le sens dit littéral est **LE** sens du mot. Car, s'il en était ainsi, il faudrait admettre que le francophone qui utilise le mot *chauve-souris* confond grossièrement deux espèces animales distinctes[14].

Pour le second exemple, je prendrai une étude de Wallace Chafe sur le seneca, une langue iroquoise (Chafe, 1998). Ce qui a retenu l'attention de Chafe est un bâton avec encoches lié traditionnellement à des cérémonies religieuses, et qui servait à marquer le temps des cérémonies et à la fois à inviter à y participer.

L'auteur observe qu'à présent, cet objet est désigné par trois mots distincts :

a. *yenéshadiyǫdáhgwa* en seneca littéralement 'les gens l'utilisent pour tendre le bras' par référence au geste qui accompagnait l'invitation

b. *invitation Wampum* 'chapelet d'invitation' en anglais de la réserve indienne

c. *tally track* 'trace de temps' en anglais des anthropologues

Il en conclut que des dénominations différentes du même objet reflètent différentes façons de penser, et qu'elles sont dues à la différence des langues. Curieuse conclusion qui soulève plus d'une question. D'abord,

[14] *Cf.* l'article de Lucyna Gebert dans le présent volume.

qu'est-ce qui permet d'affirmer que l'anglais de la réserve et l'anglais des anthropologues sont deux langues distinctes ? L'auteur ne se fonde-t-il pas sur des critères qui relèvent de sa subjectivité seule? Le problème majeur est la confusion entre langue et pensée. Comment l'auteur accède-t-il à la pensée des locuteurs de l'anglais et du seneca ? Selon toute vraisemblance, l'accès à la pensée passe par la langue.

Comme fait remarquer Denis Zaslawsky (1989), on s'interroge souvent en philosophie *Comment l'homme pense le monde* ? Or, la réponse à cette question suppose qu'on réponde au préalable à une autre question : *Comment la pensée s'exprime dans le langage* ? A défaut, on déplace le problème : on se penche sur la question *Comment l'homme dit le monde ?* et non *Comment l'homme pense le monde ?*

Dans les deux cas — Wierzbicka comme Chafe —, les observations faites sur l'usage de langues sont, en partie, attribuées à la pensée, sans définir les limites qui les séparent. Ces affirmations arbitraires correspondent au flou des idées de Humboldt sur langage et pensée ; flou qui ouvre la voie à toutes sortes de dérive.

## 16. QUE RESTE-T-IL DE HUMBOLDT ?

Qu'en est-il de l'avenir prometteur que HM prévoit pour les idées humboldtiennes ?

Pour répondre à cette question , il convient de se pencher sur les rapports qu'entretient HM avec Humboldt. Meschonnic a travaillé «sur et avec Humboldt» dans plusieurs livres et articles (Meschonic, 2004, p. 120). Il est, pour ainsi dire, nourri de Humboldt. A tel point qu'un certains nombre de passages ou de phrases ne cessent d'agir sur lui (*ibid*., p. 122) et qu'il cite ou relit avec plaisir (*ibid*., p. 123). Son admiration pour Humboldt semble créer un attachement, un lien affectif qui l'éloigne — dans son jugement — de l'attitude rationnelle à laquelle on s'attendrait.

Si l'on regarde le paysage actuel de la recherche linguistique en France, on se rend compte que la voie dans laquelle elle s'est engagée est très différente de celle que prévoit HM. L'intérêt n'est plus porté sur des idées générales — comme celles de Humboldt — qui n'offrent guère la possibilité de confrontation avec les matériaux linguistiques concrets.

Considérons deux ouvrages collectifs récents *Mais que font les linguistes* (Jacquet-Pfau & Sablayrolles, 2005) et *Sciences du langage et sciences de l'homme* (2007). A la lecture de ces ouvrages, on se rend compte que l'on étudie les langues dans leur variété et dans les détails. Les rapports langage / pensée, par exemple, font l'objet de recherches pluridisciplinaires. Les problèmes traités sont formulés de manière très précise ; ils visent, entre autres, à concevoir des mécanismes mis en œuvre pour l'activité langagière, et à se doter de moyens pour en apprécier la véracité.

Considérons une des manifestations de la pensée qu'est la mémoire. «Ainsi est nécessaire, écrit Blanche Noëlle Grunig, (en plus de la mémoire

du corps de la langue, de sa morphologie ou de son lexique, par exemple) la mémoire des mots qu'on vient immédiatement d'émettre, de la syntaxe qui vient de les connecter, du projet anticipateur qu'on avait gardé jusqu'alors pour poursuivre l'énoncé.» (Grunig, 2005, p. 100). Voilà trois éléments qui ressortissent à la mémoire à court terme (ou mémoire de travail). Des chercheurs spécialisés dans l'étude sur le cerveau tentent de détecter quelles parties du cerveau participent à ces activités, à quel degré d'activation et dans quelle phase de l'émission de l'énoncé. Pareilles recherches exigent de la linguistique des concepts théoriques et des appareils descriptifs d'une grande précision — incompatible avec la dilution de la linguistique dans un conglomérat d'humanités.

Si les idées de Humboldt séduisent encore certains, n'est-ce pas parce qu'elles échappent à toute critique rationnelle ?

© Morteza Mahmoudian

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

—CHAFE Wallace, 1998 : «Do Speakers of Different Languages Think Differently ?», in Miyaoka OSAHITO & Oshima MINORU (eds.), *Languages of the North Pacific Rim*, volume 4, p. 1-16.

— D'ALEMBERT, Cf. *Littré,* sous «philosophie».

— DUMERY Henry, 1989 : art. «Philosophie», *Encyclopaedia Universalis*, vol. 18.

— GRANGER Gilles Gaston, 1967 : *Pensée formelle et sciences de l'homme,* Paris : Aubier-Montaigne.

——, 1979 : *Langages et épistémologie*, Paris : Klincksieck.

——, 1987 : *Leçon inaugurale faite le 7 mars 1987,* Paris : Collège de France.

— GRUNIG Blanche-Noëlle, 2005 : «Voisinages disciplinaires de la linguistique», in JACQUET-PFAU & SABLAYROLLES, 2005.

— HUMBOLDT Wilhelm von, 2000 : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, traduit par Denis Thouard, Paris : Seuil, «Points Essais»).

— JACQUET-PFAU Christine & SABLAYROLLES Jean-François (éds.), 2005 : *Mais que font les linguistes ?*, Paris : L'Harmattan.

— KLEIN Etienne, 2008 : *Les secrets de la matière*, Paris : Plon.

— MAHMOUDIAN Mortéza, 2009 : «Théorie linguistique face à la complexité des langues», *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 2.

—— , 2011 : «Langage, pensée et signification», in P. Sériot (éd.) : *Russie, linguistique et philosophie, Cahiers de l'ILSL,* n° 29 (Univ. de Lausanne), p. 51-66. Texte en ligne :

http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/11RULINGPHILO/Mahmoudian.pdf
— MESCHONNIC Henri, 2004 : «Humboldt, plus d'avenir que de passé», *Kodikas/Code, Ars Semiotica,* vol. 27, N° 1-2, Günter Narr Verlag, Tübingen.Texte repris dans *id.*, 2012, p. 665-682.
——, 2012 : *Langage, histoire une même théorie*, éditions Verdier.
——, [s.d.] : «Continuer Humboldt», http://htl.linguist.univ-paris-didert.fr/num1/meschonnic.htm (texte repris dans *id.*, 2012, p. 659-664).
— SAPIR Edward, 1985 : *Selected Writings in Language, Culture, and Personality*, University of California Press.
— SAUSSURE Ferdinand de, 1979 : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
—— , 2002 : *Ecrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
— *Sciences du langage et sciences de l'homme, actes du colloque 2005 de l'ASL*, 2007, Limoges : Lambert Lucas.
— TROUBETZKOY Nicolas, 1964 : *Principes de phonologie*, Paris : Klincksieck.
— WHORF Benjamin Lee, 1956 : *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, MIT Press. Trad. fr. : *Linguistique et anthropologie*, Paris : Denoël, 1969.
— ZASLAWSKY Denis, 1989 : art. «Philosophie analytique en France», *Encyclopaedia Universalis,* vol. 18, p. 83-84.

Ferdinand de Saussure (1857-1913)

# V. Le jeune frère

*Cahiers de l'ILSL*, n° 33, 2012, pp. 281-300

# L'*Asie centrale* d'Alexander von Humboldt : un essai de géométrie naturaliste

Svetlana GORSHENINA
*Université de Lausanne*

***Résumé*** : Le but du présent article est d'analyser le mécanisme de construction de l'*Asie centrale* proposée par Alexandre von Humboldt (1769-1859) dans ses ouvrages parus entre 1830 et 1843 (*Mémoire sur les chaînes des montagnes et sur les volcans de l'Asie intérieure, et sur une nouvelle éruption volcanique dans la chaîne des Andes*, 1830 ; *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie-centrale*, 1830 ; *Asie centrale. Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, 1843). Influencé par les idées prônant une organisation rationnelle de l'espace et s'appuyant notamment sur la vision du parallélisme orographique et sur la théorie du volcanisme, Humboldt propose une classification de la Terre fondée sur l'hypothèse suivante : la surface du globe n'est pas uniforme, mais régionalement différenciée, ce qui permet de souligner des configurations sur la base desquelles il est possible de distinguer des régions «naturelles» et géométriques qui deviennent par la suite des régions géographiques. De part et d'autre du 44,5ème parallèle, sur une largeur de 5° au nord et de 5° au sud de cette ligne, Humboldt délimite ainsi, entre autres, un ruban transasiatique combiné à un présupposé centre de l'Asie ; cette figure sera plus tard considérée comme étant sa définition unique de l'Asie centrale. L'impact intellectuel de son ouvrage sera si fort que les savants de l'époque accepteront presque à l'unanimité cette nouvelle approche de l'*Asie centrale*, ainsi que le vocabulaire utilisé.

***Mots-clés*** : Asie centrale ; épistémologie des termes toponymiques ; géographie culturelle ; structure morphologique de l'Asie centrale ; géopolitique ; explorations ; Alexander von Humboldt.

# INTRODUCTION[1]

Le clivage disciplinaire qui prévaut de nos jours entre les branches des sciences humaines et sociales est particulièrement flagrant en ce qui concerne les deux frères Humboldt. C'est en tout cas ce que l'on constate dans le fait que les spécialistes de la linguistique et de la géographie «humboldtiennes» ne se croisent quasiment pas au fil des études séparées consacrées à la vie et aux œuvres de l'aîné Wilhelm (1767-1835) ou du cadet Alexander (1769-1859). Pourtant l'influence que les deux frères ont pu avoir l'un sur l'autre n'est pas à négliger, même si, comme l'affirmait Wilhelm,

> Depuis notre enfance, nous sommes allés dans deux directions opposées, bien que nous nous soyons toujours beaucoup aimés […]. Lui s'est très tôt tourné vers l'extérieur, alors que, très tôt aussi, j'optais pour la vie intérieure. (Gayet, 2009, p. 33 [citation] ; Klencke, 1861, p. 151-157, 174-176, 178, 218-222)

Unis par des liens d'amitié et des travaux communs, les deux hommes menèrent en effet leurs vies en parallèle, mais parfois aussi en opposition l'une avec l'autre.

Si l'un fut un enfant brillant, l'autre, éternellement second, fut au contraire effacé et turbulent. À l'âge adulte, le contraste reste tout autant saisissant. Linguiste, fin connaisseur du grec et du latin, philosophe, homme politique, prussien et plutôt patriote, le premier fut très attaché à son épouse et préféra la vie calme du château familial à Tegel, alors même que sa carrière diplomatique devait l'amener à Rome, Paris, Londres et Vienne et que c'est à Berlin qu'il fonda l'Université qui porte actuellement son nom – un nom dont la mémoire reste vivace au sein des communautés de linguistes et philosophes contemporains. Naturaliste, géophysicien[2], poète et dessinateur, célibataire aux préférences sexuelles osées pour l'époque, le second choisit la carrière d'un explorateur du monde ; mondain[3], cosmopolite quasiment privé de *Deutschheit* (germanité), il se montra comme un Prussien en fuite, voire un transfuge ; marqué par un pro-

[1] Cet article est en partie tiré de Gorshenina, 2007. L'orthographe des noms propres de von Humboldt a été ici préservée. Toute ma reconnaissance va à Claude Rapin pour sa dernière relecture du texte.

[2] À propos de l'universalisme d'A. von Humboldt son biographe contemporain Hermann Klencke rapporte que c'est son travail sur «[…] la connaissance de la terre et de ses habitants, la découverte des grandes lois naturelles, auxquelles obéissent les corps de l'univers, les hommes, les animaux, les plantes et les minéraux, la découverte de formes nouvelles dans la vie, l'indication précise de régions inconnues jusqu'ici et de leurs produits, la connaissance de peuples, de mœurs, de langages nouveaux et des traces historiques de leurs civilisations, qui […] conduisit Humboldt à créer une géographie physique» (Klencke, 1861, p. XVII).

[3] Comme l'écrit Jules Verne (1828-1905), Alexander von Humboldt, un invité désiré dans tous les salons d'Europe, a su «raconter ses aventures de manières à charmer ses contemporains» (Gayet, 2009, p. 169).

blème de reconnaissance tant en France qu'en Allemagne, il est actuellement un peu oublié, malgré l'importance de *Cosmos*, son ouvrage encyclopédique «total» (1845-1859) (Humboldt, 2000).

*Fig. 1. Caricature d'Alexander von Humboldt, par H. von Koening, in Botting, 1988, p. 254.*

De nombreux traits communs vont toutefois émailler les parcours de ces derniers savants universels qui ont marqué leur temps et que leurs contemporains ne connurent pas moins que Napoléon Bonaparte : tous deux ressentirent le même besoin d'être socialement utiles et firent preuve d'un même esprit encyclopédique et d'une même volonté de décrire de manière systémique la totalité de l'Univers – que ce soit en recourant aux moyens de l'anthropologie et de la linguistique, ou à ceux de la géographie. C'est par ailleurs Alexander qui, en même temps qu'il préparait ses propres publications sur l'*Asie centrale*, se consacra pendant dix ans à la publication des travaux de Wilhelm à la suite de la mort de ce dernier.

## 1. SAVANT UNIVERSEL : APRÈS LES AMÉRIQUES, L'ASIE

Profitant de la fortune familiale, Alexander von Humboldt sait très tôt se construire l'image d'un héros romantique et se donner la réputation d'un «redécouvreur des Amériques» grâce au long séjour qu'il effectue dans le Nouveau monde de 1799 à 1804. Malgré l'immense gloire personnelle dont il bénéficie – on imprime son nom à des fins publicitaires même sur le chocolat ! – il ne parvient toutefois pas à se lancer dans un voyage qu'il a prévu de faire autour du monde pour aller enregistrer des observations géomagnétiques : partant de la Russie, l'itinéraire qu'il projette depuis 1811 devrait l'amener à travers la Perse, le Tibet, l'Inde et Ceylan en direction de l'Océanie et de l'Amérique du Nord, mais la réalisation de cette expédition est longtemps retardée par l'invasion de la Russie par Napoléon et des insurrections en Allemagne, puis par le fait que les autorités britanniques refusent de lui délivrer l'autorisation formelle de visiter les Indes. Parallèlement et tout aussi en vain, Humboldt mûrit un autre projet, celui «de pénétrer dans l'intérieur de l'Asie, soit par Kashgar et Yarkand, soit par la voie plus facile de la Perse» (Humboldt, 1843, t. I, p. XXIII, XIX ; Klencke, 1861, p. 167-168, 184-185). Pour pouvoir matérialiser ces deux projets, il lui faut attendre jusqu'en 1827 quand, après plusieurs années d'étude du persan et de la littérature scientifique alors disponible, il reçoit du tsar Nicolas I$^{er}$ (1796-1855) l'invitation à aller dans l'Oural pour examiner les possibilités d'y exploiter des mines de platine. Le voyage en Russie est cependant retardé jusqu'en 1829 pour diverses raisons, jusqu'au décès, survenu le 26 mars 1829, de Caroline, l'épouse de son frère Wilhelm (Klencke, 1861, p. 185-190).

Déjà âgé de 60 ans, Humboldt réalise alors son dernier voyage d'exploration qui va le conduire à travers les possessions asiatiques de l'empire russe, jusqu'à la mer Caspienne au sud et, à l'est, à travers l'Oural et l'Altaï jusqu'à l'avant-poste chinois de Baty (Chonimaïla-Cha/Khonimaïlakhou/Koch-touba) (Humboldt, 1830, p. 218 ; *idem*, 1843, t. I, p. 42 ; Klencke, 1861, p. 195), au nord du lac Dzaïsang, aux confins de la Djoungarie chinoise et de la Mongolie (actuellement au nord du Kazakhstan).

*Fig. 2. Carte de l'itinéraire d'Alexander von Humboldt en Russie, 1829.*

Limité, sur le plan géographique, par l'interdiction de dépasser les frontières russes et soumis, sur le plan politique, à l'interdiction de divulguer des observations sensibles[4], Humboldt voyage du 12 avril au 28 décembre 1829 en compagnie du chimiste et spécialiste de minéralogie Gustav Rose (1798-1873) et du zoologue Christian Gottfried Ehrenberg (1795-1876). À son retour il va pendant encore quatorze ans compléter méthodiquement les matériaux de terrain publiés essentiellement par ses compagnons par des données disponibles en Europe[5]. Agrémentée de données comparatives relatives aux Amériques ou à l'Europe, cette vaste compilation constitue, comme il le dit lui-même, en quelque sorte l'ébauche de son *Cosmos* (Humboldt, 1843, t. I, p. XII-XIII, XXX). Publiée sous la forme de divers ouvrages et articles, elle permet de repenser la structure de l'*Asie intérieure* en termes d'axe vertical et de théoriser des corrélations entre des données naturelles et l'histoire.

[4] Généreusement financé par le tsar – 20'000 roubles ou 7'000 thalers – et orné de tous les signes de reconnaissance («Où que j'aille, écrit Alexandre à Wilhelm, je suscite l'enthousiasme […] il est impossible d'être traité avec plus d'égards»), ce voyage est soumis à une forte censure des autorités russes : en échange de la liberté de se déplacer où il le désire dans les limites des possessions russes, d'une aide logistique et de la dispense du payement des taxes, Humboldt est tenu de garder le silence sur la situation sociale de l'Empire, notamment, à propos du peuple russe et des populations frontalières soumises. Indigné par cette pression, Humboldt ne donne pas suite à son premier exploit en dépit des résultats prometteurs déjà obtenus (comme la découverte du premier gisement de diamants en Russie) et refuse la seconde invitation que lui adresse le tsar en 1831 ; cela ne l'empêche toutefois pas de dédier son premier livre *Fragments asiatiques* (1831) à l'Académie impériale et aux membres du Corps impérial des mines, puis sa synthèse *Asie centrale* (1843) à Nicolas I[er] (Humboldt, 1843, t. I, p. V-IX ; Klencke, 1861, p. 185-199 ; Botting, 1988, p. 233-246).

[5] Notamment par G. Rose, *Partie minéralogique et géognostique et aperçu historique du voyage*, 2 vols, 1837, 1842 (cit. *in* Klencke, 1861, p. 211).

## 2. NOUVELLES METHODES ET INEXISTENCE DU *HAUT PLATEAU DE LA TARTARIE*

Contrastant avec l'insuffisance des connaissances réelles – les études géodésiques modernes n'y démarrent que vers les années 1810 – les représentations mythiques de l'intérieur du continent asiatique constituent un bloc d'«évidences» dont l'une des bases serait l'existence du *Haut plateau de la Tartarie*.

> Un vaste plateau, soit remontant de la vallée sacrée du Gange vers le Tibet, soit des plaines brûlantes de Ferghana […] par les frimas du Pamir, vers Kashgar et ce grand *Fleuve de sable* [Cha-ho], qui s'étend depuis les villes de Khotan et de Keria, jusqu'au lac de Lob et à l'oasis de Khamil. Comme ces sables se prolongent au nord-est et s'y confondent avec le désert (Gobi) qui sépare, dans les routes des caravanes d'Irkoutsk à Pékin, la petite mer intérieure du Baïkal de la muraille septentrionale du *Céleste Empire*, un peu au-delà du passage du Khingan, on a cru pouvoir admettre assez généralement qu'entre les parallèles de 33° et 50°, il existait un *plateau continu*. (Humboldt, 1843, t. I, p. 1-2)

Ce dernier est perçu depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle sous la forme d'un immense et unique massif montagneux qui remplirait tout l'espace entre l'Himalaya et la Sibérie méridionale et serait recouvert de neiges éternelles des plus hauts sommets – jusqu'à 8'000 pieds[6] – aux altitudes les plus basses ; pour cette raison ce massif aurait constitué la première région soi-disant délivrée des eaux du Déluge universel et ce serait donc là qu'auraient été abrités «les premiers germes de la civilisation» :

> Des systèmes de géologie diluvienne, fondés sur des mythes anciens et sur des traditions locales, – constate Humboldt –, favorisaient ces aperçus. Le rapport intime trouvé entre le temps et l'espace, entre le commencement de l'ordre social et la constitution de la surface du globe, donnait à ce grand massif […] un intérêt moral et une importance particulière. (Humboldt, 1843, t. I, p. 3, 5)

En réfutant, comme beaucoup de ses contemporains (Gorshenina, 2007, p. 327-372), le bien-fondé de cette représentation, Humboldt souligne que

> Des connaissances positives, fruits de voyage, de mesures directes et d'une étude plus approfondie des langues et de la littérature asiatiques, ont rectifié peu à peu ce que ces hypothèses offraient d'inexact et d'exagéré. (Humboldt, 1843, t. I, p. 5)

Conformément aux règles du déterminisme naturaliste et mettant à mal les théories diluviennes, Humboldt propose une autre vision du centre du continent sans pour autant remettre en cause le parallélisme orogra-

[6] 1 pied = 0,3048 m, soit approximativement 2'438 m.

phique cher aux générations précédentes et selon lequel l'espace en question se structure en quatre chaînes de parallèles et quatre chaînes de méridiens[7]. Tenant compte de la variété des reliefs et s'inspirant des spécialistes de la botanique, de la zoologie et de la géologie et surtout des idées de Kant (1724-1804), il tente d'affiner son concept sur l'organisation des paysages et sur le soulèvement des chaînes de montagnes. Il propose une classification fondée sur l'hypothèse selon laquelle la surface de la terre n'est pas uniforme, mais régionalement différenciée, ce qui permet de souligner des configurations sur la base desquelles il est possible de distinguer des régions naturelles qui deviennent par la suite des régions géographiques, selon un système de pensée qui survivra jusqu'en 1910 (Claval, 1997, p. 91 ; *id.*, 2001, p. 44-46). Selon lui, ce sont «les inégalités du sol», «le soulèvement des masses», «une sècheresse prodigieuse», «l'étendue et l'orientation des systèmes de montagnes» et «leurs positions relatives» qui, «dès la plus haute Antiquité, ont exercé de l'influence sur l'état des sociétés humaines, déterminé les tendances de leurs migrations, favorisé ou ralenti les progrès de la culture intellectuelle» (Humboldt, 1843, t. I, p. XI, XIV-XV). Tout en soulignant que la hauteur absolue est moins importante que la position des montagnes, il essaie de décrire les altitudes des montagnes à partir du niveau de l'Océan et propose de distinguer des *hauts plateaux* et des *basses régions* (*ibid*, p. XXXII).

Cette révision des représentations de l'intérieur du continent asiatique va de pair avec des précisions terminologiques et une définition des limites de l'aire en question, sur le plan à la fois politique, géographique et historique. Le respect particulier que Humboldt affiche lors de ce travail envers les données orientales, «grandes sources d'instruction positive», n'est probablement pas à mettre non seulement au compte de l'influence du sinologue et ami proche Julius Klaproth (1783–1835), qui compléta l'ouvrage de von Humboldt sur les *Fragments de géologie et de climatologie asiatique* (1831)[8], mais relève sans doute aussi des rapports avec Wilhelm son frère, dont Alexander rapporte qu'il lisait le chinois (*ibid*, p. XXXV, XL-XLIII), et sûrement aussi de la situation générale du milieu intellectuel

[7] Un des premiers schémas différents de celui de Ptolémée et représentatifs de la *Tartarie* au niveau orographique est celui qui a été proposé par les géologues Léopold de Buch (1774-1853) et Elie de Beaumont (1798-1874) à partir des travaux du Service de la Compagnie Orientale des Indes. Le Bolor-tagh [Pamir] y a été choisi comme le centre à partir duquel trois chaînes rayonnantes de montagnes partagent transversalement tout l'espace asiatique, avec une branche simple vers l'ouest (Hindou-Kouch, montagnes de l'Iran, monts de l'Arménie, chaînes de l'Asie Mineure) et une branche double vers l'est (Himalaya, Nan-Ling et Tian-Shan, Altaï, Kamtchatka). Humboldt met ce principe au point en distinguant les chaînes parallèles à l'équateur – «l'Altaï, les Monts Célestes ou Tian-chan, le Kouenloun, l'Hindou-Kho, le Taurus, l'Himalaya» – et les chaînes méridiennes «suivant […] à peu près la direction du sud au nord, comme l'Oural, les Monts aurifères Kouznezk, le Bolor, les Monts Solimans» ; cette thèse sur la disposition ordonnée des montagnes, complétée par celle des cratères de soulèvement et de la nature volcanique des montagnes *centrasiatiques*, conduira Humboldt sur le chemin de l'erreur (Humboldt, 1843, t. I, p. 100, 127-129 ; Obručev, 1915, p. 333-335, 350).

[8] La traduction en allemand est due à Loewenberg.

européen où les connaissances prennent à l'époque un caractère de plus en plus international :

> Les études sévères dont s'honore notre siècle ne se bornent plus à la triple Antiquité hellénistique, romaine et sémitique, – écrit Humboldt – ; elles se sont approprié tout ce que les livres zend et les sublimes épopées de l'Inde offrent de noms de lieux et de noms de peuples de races diverses. Une moisson plus riche, ou pour le moins plus utile, mieux adaptée au progrès de la Géographie moderne est promise par la littérature du Céleste Empire et par celle des peuples d'origines tartares. (*ibid*, p. XXXIII-XXXIV)

En reconnaissant l'importance des informations de provenance asiatique, Humboldt n'échappe toutefois pas au poids des préjugés de son époque, marqués par le mythe aryen. Se référant aux études de Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), il affirme que

> Ces plaines élevées de la Tartarie ne sont plus regardées comme le berceau de la civilisation humaine, le site primitif des sciences et des arts. Il a disparu, ce peuple ancien qui, selon une expression heureuse de d'Alembert, 'nous a tout appris, excepté son nom et son existence'. (*ibid*, p. 8-9, 23 [citation]-24)

Humboldt signale plutôt

> l'introduction tardive des sciences et de toute culture littéraire dans les régions situées entre le Balor et la Chine, entre l'Altaï et la chaîne de l'Himalaya […]. Lorsque dans le silence de l'histoire positive, guidé par l'étude féconde des langues, on veut remonter, hors de la Chine, aux germes d'une antique civilisation asiatique, on n'arrive point à ces plateaux inhospitaliers du Nord, on arrive à l'origine commune des deux grandes branches de la famille des peuples indo-persans, aux rapports des Aryens brahmaniques et des Aryens bactriens. (*ibid*, p. 23)

Si, en 1911, l'orientaliste russe Vasilij Barthold (1869-1930) qualifie l'énorme effort de synthèse réalisé par Humboldt comme «un achèvement du passé, plutôt que le début d'une époque nouvelle dans la science» (Bartol'd, 1977 [1911], p. 352), les réflexions terminologiques de ce dernier ont plus de succès, puisque, notamment, pour plusieurs générations Humboldt devient – à tort – l'«inventeur» de la dénomination *Asie centrale*[9]. Pourtant, ses définitions restent extrêmement embrouillées à l'image de sa manière d'écrire qui, selon l'explorateur Victor Jacquemont (1801-1832), son contemporain, rend la lecture «fort laborieuse» :

> Qu'il a de science et d'invention ! Mais combien peu de *méthode* ! Qu'il écrit mal, obscurément, péniblement, filandreusement ! que ses phrases sont longues ! que de parenthèses, notes et appendices pour expliquer l'obscurité du

[9] Šprincin, 1976, p. 282 ; Miroshnikov, 1992, p. 477 ; Djalili et Kellner, 2003, p. 126. Pour l'histoire de l'«invention» du terme *Asie centrale* depuis 1810 voir Gorshenina, 2007, p. 373-383.

> texte, comme si c'était du sanscrit ! (Lettre à M. de Meslay, à Pondichéry, depuis Poonab, le 17 juillet 1832, *in* Jacquemont, 1867, p. 240-241)

## 3. L'*ASIE CENTRALE* D'ALEXANDER VON HUMBOLDT : UN EMBOITEMENT TERMINOLOGIQUE ET DES DELIMITATIONS SUPERPOSABLES

Comme premier résultat, le voyage d'Alexander von Humboldt aboutit à un *Mémoire sur les chaînes des montagnes et sur les volcans de l'Asie intérieure, et sur une nouvelle éruption volcanique dans la chaîne des Andes* (1830), dans lequel l'auteur adopte à égalité plusieurs termes différents : à côté de l'*Asie intérieure* du titre de l'ouvrage, on peut voir au début du livre une carte intitulée *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie centrale*[10].

Outre cet exemple où l'on voit coexister une terminologie variable, le texte même de l'ouvrage de Humboldt présente constamment des superpositions de termes et des chevauchements dans les délimitations. D'une part, il rapporte que

> dans les entrepôts importants de Sémipalatinsk, Petropavlovski, Troitzkaia, Orenbourg et Astrakhan, je me suis efforcé d'obtenir des Tatars qui voyagent tant, et par Tatars j'entends, comme les Russes, non des Mongols, mais des hommes de famille turque, des Boukhars et des Tachkendis, des informations sur les contrées de l'*Asie intérieure*[11], voisines de leur pays. Les voyages à Tourfan, Akhsou, Kotan, Ierkend et Kachmir ont très rarement lieu ; mais le Kachgar, le pays situé entre l'Altaï et la pente septentrionale des monts Célestes […], où se trouvent Tchougoultchak, Korgos, et Goulja ou Koura, à cinq verstes des rives de l'Ili, le khanat de Khokhand, Boukhara, Tachkend, et Chersavès (Chèhr-Sebs) au sud de Samarkand, sont visités fréquemment. (Humboldt, 1830, p. 219)

D'autre part, il signale plus loin l'aide importante obtenue à Orenbourg de «M. de Gens, directeur de l'école asiatique et de la commission du contentieux des frontières avec les Kirghiz de la Petite Horde» qui depuis vingt ans a réuni des documents importants «sur la géographie de l'*Asie intérieure*», ce qui dans ce cas de figure correspond aux territoires les plus proches au sud de la Russie (Humboldt, 1830, p. 220 ; Klencke, 1861, p. 197).

---

[10] *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie-centrale (Enfoncement du sol dans l'ouest)*, Essai, Potsdam, 1830. Ce texte a été inclus plus tard dans l'ouvrage *Fragments asiatiques* (1831). Pour une version plus tardive de la carte avec des ajouts : *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie centrale*, Berlin, 1839-1840, terminé par C. Petermann, à Potsdam, 1841 [Paris : Gide], tirée de l'ouvrage A. de Humboldt, *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes*, Paris, 1843. 3 vol. (cote de la carte : BNF, CPL, Ge D 11982).

[11] C'est moi qui souligne [*S.G.*].

À la même époque Humboldt utilise également l'appellation de *partie moyenne et intérieure de l'Asie*, pour la région limitée par l'Altaï qui à l'ouest se termine par les monts des Kirghizes, le Tien-Chan, le Kun-lun et la chaîne de l'Himalaya, tandis que son appellation *Asie occidentale* embrasse l'espace entre le Kouma, le Don, la Volga, l'Iaik, le lac Aksakal, Khiva et l'Amou-daria (Humboldt, 1830, p. 223, 225-226). En outre, la traduction en allemand de ce même ouvrage porte le titre *Über die Bergketten und Vulkanen Inner Asiens*[12].

L'inventaire terminologique devient plus strict dans l'ouvrage suivant que Humboldt fait paraître en 1843 en version française sous le titre *Asie centrale. Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée* (Humboldt, 1843, 3 vols) ; alors que Humboldt considère toujours que le français est pour lui une langue étrangère (Humboldt, 1843, t. I, p. XVII), ce n'est que l'année suivante qu'il fait paraître une version allemande traduite par G. Mahimann sous le titre *Central-Asien*[13].

Son usage de la forme *Asie centrale* reflète alors un refus conscient de l'expression *Asie intérieure* ou *Inner Asia* qu'il a utilisée dans ses publications précédentes.

La nouvelle appellation est probablement entrée dans le vocabulaire de Humboldt à travers la lecture des ouvrages de Julius Klaproth, qui constituent «une mine féconde d'instruction générale et de connaissances orographiques»[14] «d'un prix immense pour les connaissances de l'intérieur de l'Asie»[15], et, notamment, de la consultation des cartes réalisées par ce dernier.

[12] Publié à Berlin, Pogg. Ann. Band 94, 1830 (cit. *in* Šprincin, 1976, p. 283). Pour les autres publications à terminologies diverses de cette même époque voir notamment : Humboldt, *in Nouv. Ann. de voyages*, IV, 1830 (cit. *in* Obručev, 1915, p. 332) ; *idem*, 1831.
[13] Le titre en allemand est bien en deux parties (Sidikov, 2003, p. 46).
[14] Humboldt, 1830, p. 223 ; Humboldt, 1843, t. I, p. XX (citation), XXIV.
[15] Lettre von Humboldt à Klaproth du 8 septembre 1827 : Klaproth, 2002, p. 122-123.

*Fig. 3. Carte accompagnant l'ouvrage de J. Klaproth Asia polyglotta, 1823.*

> en attendant la publication de l'excellente carte de l'*Asie centrale* de M. Klaproth, qui servira de continuation et de complément à l'Atlas de d'Anville[16], [Humboldt propose de] jeter les yeux, non sur celles d'Arrowsmith, très fautives pour les systèmes de montagnes, mais sur celle gravée par Berthe de Brué (1829), et surtout sur celles de *l'Asia polyglotta*, et des *Tableaux historiques de l'Asie* de M. Klaproth, bien qu'elles soient à petits points ; et principalement sur une petite carte intitulée *Asie centrale*, dans *les Mémoires relatifs à l'Asie* (t. 2), du même auteur. (Humboldt, 1830, p. 223)

En même temps, Humboldt ne se satisfait pas de cette nouvelle terminologie. D'une part, il note que le titre de son propre ouvrage – *Asie centrale* – est probablement trop restreint, car dans le sens étroit cette appellation n'est délimitée que par trois éléments-clefs, le Tian-shan, le Khouen-lun et le Balor (Humboldt, 1843, t. I, p. XXVII). D'autre part, il n'hésite pas à rappeler explicitement l'existence de difficultés terminologiques :

[16] Il s'agit de la *Carte de l'Asie Centrale dressée d'après les cartes levées par ordre de l'empereur Khian Loung*, par les missionnaires de Pe King… ; par M. J. Klaproth, Paris : L. Berthe, 1836 (BNF, CPL, Ge DL 1836-34 [1], [2], [3], [4]) dont Alexandre von Humboldt a eu les premières épreuves plusieurs années avant la publication posthume de Klaproth : Humboldt, 1843, t. I, p. XXIV.

> […] combien l'application qu'on fait vulgairement des mots : *Asie centrale* et *haute Asie* est vague et impropre. On confond, comme si elles étaient synonymes, les expressions de *régions centrales*, *régions inconnues*, *régions de l'intérieur* d'un continent. (*ibid*.)

Les rapports entre ces termes sont en effet complexes.

*Fig. 4. Humboldt, Carte de l'Asie centrale (détail), 1843 ; in Humboldt, 1843, carte à la fin de l'ouvrage.*

Même s'il la critique, Humboldt garde de cette aire géographique une vision générale qui correspond à un espace immense, peuplé de chasseurs sibériens, de pasteurs kirghizes et kalmouks, d'agriculteurs chinois et du peuple-moine tibétain de Klaproth. Cette *Asie intérieure* de ses anciennes publications est limitée au sud par la chaîne de l'Himalaya et au nord par la ligne qui passe par Astrakhan, Orenbourg, la bordure de la Sibérie méridionale, le haut Irtysh et l'Amour (*ibid.*, p. 36-37).

Plus restreinte, une autre grande aire – située entre les méridiens du 79° au 116° de longitude et les parallèles du 36° au 48° de latitude et qu'Humboldt ne veut plus qualifier de *Plateau central* – est «loin de remplir l'immense espace de l'*Asie intérieure»*, même si elle constitue «la plus grande *continuité* d'un exhaussement du sol en plateaux» (*ibid.*, p. 5-6, 7).

En opposition aux *terres basses*, les *terres hautes*, dont la forme perturbera par la suite l'usage du terme *Haute-Asie* (Gorshenina, 2007, p. 385-388), sont subdivisées de la manière suivante :

> a) Le plateau de l'*Asie centrale* (en ôtant ce qu'il y a de vague dans cette dénomination vieillie) formant une bande orientée S.O.-N.E. du Gobi ou Shamo, depuis le Turkestan chinois ou petite Boukharie jusqu'aux Monts Kangkai [*n.d.l.r.* Khangaï-Chan*,* soit le Xinjiang plus, partiellement, les Mongolie Extérieure et Intérieure] ;
> b) l'Himalaya compris entre la coupure du grand fleuve du Tibet et le méridien d'Attok, la chaîne du Kouenloun [*n.d.l.r.* Kunlun] et les terrains soulevés (plateaux du Tibet et du Ladakh) bordés par les chaînes de l'Himalaya et du Kouenloun ;
> c) le Hindou-Kho et le Taurus [*n.d.l.r.* en Turquie, au bord de la Méditerranée] ;
> d) le Caucase ;
> e) les hautes plaines de l'Iran occidental ;
> f) les parties montagneuses du Bélouchistan, des Gates, du Mysore, des Nilgheri et de la Chine. (Humboldt, 1843, t. I, p. 176)

La *partie centrale* de l'*Asie intérieure* – Humboldt réutilise ces termes de sa terminologie précédente pour introduire la nouvelle – est limitée aux extrémités sud et nord par les deux mondes «anglo-hindou et russo-sibérien», et s'insère entre les 30$^{e}$ et 50$^{e}$ parallèles et entre les méridiens du Balor ou du Kachmir, et du lac Baïkal ou de la grande sinuosité du Fleuve Jaune (*ibid.*, t. I, p. 31 ; *ibid.*, t. III, pp. 21-22). Elle coexiste avec la *partie moyenne ou intérieure de l'Asie* (*ibid.*, t. I, p. 190-191). Ces délimitations spatiales couvrent donc l'*Asie centrale* et l'*Himalaya* des *hauts plateaux* de la classification de Humboldt citée plus haut.

Assez près de cette zone, l'aire plus réduite du *plateau de Gobi*[17] jouxte une *terra incognita*. Par ailleurs, le couple *Asie centrale–terra incognita* sera préservé jusqu'au début du XX$^{e}$ siècle, avec une réputation de région dangereuse, notamment pour la partie occupée par la «Bactriane que la perfidie des Ousbeks rend si dangereuse à parcourir» et qui reste quasiment inaccessible à «tout voyageur qui ne porte pas dans son teint ou dans ses traits le caractère asiatique» (*ibid.*, t. I, p. 34-35).

Cela n'empêche pas Humboldt d'appliquer à cette aire le principe de la centralité :

> Lorsque les voyageurs de l'Inde franchissent la chaîne de l'Himalaya du sud au nord, et arrivent aux deux Lacs Sacrés, sur le plateau que l'on a cru devoir nommer jadis 'les hautes plaines de la Tartarie', ils marchent sans doutes vers l'*Asie centrale*, mais ils se trouvent encore, près des Lacs Sacrés, aussi éloignés du centre de l'Asie que le sont des habitants de la Sibérie sous le parallèle de Tobolsk, de Krasnoyarsk ou de l'extrémité la plus septentrionale du Lac Baïkal. Quand on fixe son attention sur la configuration du vaste continent d'Asie et

[17] «Ses limites occidentales : 79° de longitude, entre Khotan et Keria, à l'est de la rivière de Khachgol, le long de la rive droite du Tarim, à l'est de la province de Pidjan, de l'oasis de Khamil et des ruines de Karakhorum, aboutissant vers Ourga et le pays des Khalkas du Tsetsen-Khan [Shazhou]. Le Gobi est bordé vers l'est par les montagnes du Tanggout, la ville de Chatcheou, le pays des Ordos et la chaîne de Khangkai. Outre l'oasis de Khamil, on a aussi exclu de ce calcul de l'aire du Gobi le pays cultivé qui s'étend le long des rivières du Bouloun-ghir-gol, et qui renferme les villes de Ngan-si-tcheou [Anxizhou] et Soutcheou [Suzhou]» (Humboldt, 1843, t. I, p. 177).

> que l'on calcule l'étendue de sa surface, en faisant abstraction des prolongements péninsulaires de ce continent comme des golfes et sinuosités du littoral, on trouve que le centre de l'Asie doit tomber entre les parallèles de 24° et de 65°, entre les méridiens de la Caspienne et de la Mer du Sud, par conséquent à peu près par 44° ½ de latitude et les 85° de longitude à l'est du méridien de Paris. Ce point central est placé entre les chaînes du Tian-chan et de l'Altaï, assez près du Lac Ayar, par conséquent […] presque dans le parallèle de l'extrémité australe du Lac Balkhache, au sud-est de la ville chinoise de Tchougoutchak, si toutefois la chaîne du Targabataï n'est pas placée trop au sud dans ma carte. (*ibid.*, p. XXVIII)

Continuant sa démonstration Humboldt constate que

> Si l'on voulait désigner par le nom d'*Asie centrale*, ce qui serait une supposition convenable et scientifique, la région de l'Asie qui est 5° au N. et 5° au S. du parallèle moyen de 44° ½ (parallèle central de l'aire), on donnerait à cette région pour limite les 39° ½ et 49° ½ de latitude, de sorte que la partie la plus australe de l'Altaï-Kolyvan entre les parallèles de Boukhtarminsk et d'Oustkamenogorsk, une grande portion de la steppe des Kirghiz (Horde Moyenne et Petite Horde), serait comprise dans l'*Asie centrale* […]. (*idid.*, p. XXVIII-XXIX)

De part et d'autre du 44,5ème parallèle, sur une largeur de 5° au nord et de 5° au sud de cette ligne transasiatique, Humboldt délimite ainsi un ruban central (*Ibid.*, p. XXVII-XXVIII) qui sera plus tard considéré comme étant sa définition unique de l'*Asie centrale :* comme on le voit plus tard chez l'anthropologue Eugène d'Ujfalvy (1842-1904), l'image complexe que Humboldt avait dressée s'est en effet transformée en un résumé schématique de «chaînes de montagnes parallèles, coupées presque à angle droit par d'autres chaînes verticales, qui subdivisaient le continent asiatique» (Ujfalvy, 1874, p. 438). C'est dans ce ruban transasiatique que Humboldt place le point représentant le centre géométrique de l'Asie :

> Lorsque dans la Dzoungarie chinoise, entre la frontière sibérienne et le lac Saisan (Dzaisang), je me suis trouvé à égale distance de l'océan Glacial et de la Mer de l'Inde (près des bouches du Gange) j'ai pu me croire dans l'*Asie centrale*. (Humboldt, 1843, t. I, p. 22)

Dans le schéma de Humboldt, l'*Asie centrale* ou la *Haute Asie* – dans ce cas pratiquement synonymes et partageant certaines caractéristiques naturelles – s'opposent à la dépression de l'*Asie boréale* :

> Presque toute l'*Asie boréale* au nord du chaînon volcanique du Tian-chan, les pays qui s'étendent du Balor et du Haut-Oxus vers la Mer Caspienne, et du lac Balkhach par le steppe des Kirghiz à l'Aral et le sud des Monts Ourals, appartiennent aux *basses régions*. À côté de plateaux qui ont de cinq à onze mille pieds de hauteurs, il sera permis de donner la dénomination de *basses régions* à des plaines qui ne s'élèvent que de deux cents à douze cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Le nom de plateau peut sans doute s'appliquer par extension

> à un exhaussement du sol beaucoup moindre ; chaque plaine qui forme un *haut-fond* au-dessus de la surface de la mer, sera alors un *table-land* […]. (*ibid.*, p. 21)
>
> On serait tenté de croire que la formation de ce creux, de cette vaste concavité de surface, est en rapport intime avec le soulèvement des montagnes du Caucase, de l'Hindou-Kho et du plateau de la Perse, qui bordent vers le sud de la Mer Caspienne et le Maveralnahar, peut-être aussi avec le soulèvement du grand massif que l'on désigne par le nom bien vague et bien incorrect de *plateau de l'Asie centrale*. Cette concavité de l'ancien monde, considérée sous un point de vue géologique, est un *pays-cratère* […]. (Humboldt, 1931, p. 11-12 ; *idem*, 1843, t. I, p. 50)
>
> La vaste *concavité du bassin caspien* embrasse, outre la mer intérieure de ce nom, une grande surface de terrain qui, aujourd'hui à sec, se prolonge vers Saratov, l'Obtchei-Syrt et Ouralsk. (Humboldt, 1843, t. I, p. 64)

Ces basses régions, qui avaient été en 1830 également intitulées *Asie occidentale*, quoique dans des limites légèrement différentes[18], s'étendent entre deux lignes, l'une «au nord de Tian-Shan, du Balor et du Haut Oxus vers la Caspienne ; [l'autre allant] du lac Balkhach par les steppes kirghizes à l'Aral et au sud des Monts Ourals».

Par opposition à la *Haute-Asie*, les termes de *dépression* ou *cuvette touranienne* – l'un des éléments essentiels de la description des *terres basses* – n'ont pas connu la même propagation terminologique : ils perdent définitivement leur pertinence pour les géologues dans les années 1970 avec l'avènement de la théorie de la dérive de continents. Associés au vocable *pays-cratère*, ces termes sont cependant réapparus en 2003 chez les chercheurs kazakhstanais au moment où ils lançaient un programme d'investigations consacrées à la région aralo-caspienne (Ažigali, 2006).

Pour décrire les *basses terres*, Humboldt reprend ici la terminologie des géographes arabo-persans qui désignait de manière assez vague «les contrées s'étendant au nord du monde iranien», au-delà soit du Syr-daria, soit de l'Amou-daria (Bacqué-Grammont, 1972, p. 198, avec référence à Bartol'd, 1963, p. 64). Pour Humboldt, le *Touran des orientaux* réunit «le Kaptchak, le Khorezm, les bassins de la Caspienne et de l'Aral», c'est-à-dire la cavité du bassin aralo-caspien et la Transoxiane (qui représentent ensemble la dépression du Touran) ; cet espace s'ouvre en direction du nord-ouest[19]. Humboldt recourt également au mot arabe *Maverannahr* [Mā warā' al-Nahr] qui pour lui est égal à la *Grande Boukharie* ou qui, en

[18] Selon Humboldt, «l'époque de l'affaissement de l'Asie occidentale [Kouma, Don, Volga, Iaik, lac Aksakal, Khiva, Amou] coïncide plutôt avec celle de l'exhaussement du plateau de l'Iran, du plateau de l'Asie centrale, de l'Himalaya et du Kuenlun, et de tous les anciens systèmes de montagnes dirigés de l'est à l'ouest […] les plus étendus et soulevés à une si grande hauteur que dans l'Asie intérieure» (Humboldt, 1830, p. 255-256).

[19] Humboldt, 1843, t. I, p. 24, 37, 64 ; *ibid.*, t. III, p. 5. Une partie du territoire en hauteur est analysée dans le cadre du système des Tian-shan : *ibid.*, t. II, p. 7-27. La dépression du Touran est analysée dans le chapitre consacré aux régions des steppes : *ibid.*, t. II, dès p. 121.

d'autres termes, englobe le Khwarezm, la Bactriane et la Sogdiane antiques (Humboldt, 1843, t. I, p. 34 ; *ibid.,* t. II, p. 296).

Cette large utilisation de la terminologie locale répond aux nouveaux principes méthodologiques que Humboldt adopte au cours de son voyage après avoir interrogé les voyageurs russes, tatares, boucharіotes ou tachkenti :

> La connaissance des langues [est indispensable] surtout quand on s'occupe de l'Asie centrale où tant de peuples divers ont laissé des traces de leur passage, pour faciliter une espèce d'examen philologique auquel le géographe, s'il n'est pas un simple dessinateur de cartes, doit soumettre les noms des rivières, des lacs et des montagnes. C'est le seul moyen par lequel on puisse découvrir des identités qui restent cachées dans les cartes sous des dénominations entièrement différentes. (*ibid.*, t. I, p. L ; Klencke, 1861, p. 203)

Cette conscience n'efface toutefois pas l'eurocentrisme des constructions de Humboldt, car leur contenu diffère généralement de celui des auteurs locaux (Gorshenina, 2007, p. 289-390), la quasi-totalité des appellations utilisées par Humboldt étant finalement constituée de termes exogènes.

## EN GUISE DE CONCLUSION : L'IMPACT INTELLECTUEL DE L'OUVRAGE DE HUMBOLDT

Parmi les diverses définitions inclues dans le schéma de Humboldt, dont le caractère géométrique fortement influencé par les théories du volcanisme et du parallélisme orographique découle de la relative pauvreté à son époque des connaissances réelles de l'*Asie centrale*, les limites proposées et les dénominations utilisées ne sont souvent pas sans contradictions (Mušketov, 1886, p. 4 ; Obručev, 1915, p. 332, 336-337). Malgré ses efforts, les termes d'*Asie centrale*, *Asie intérieure* et *Haute-Asie* continuent à coexister de manière peu systématique, ce qui n'aide pas à résoudre toutes les controverses terminologiques. Mais l'impact intellectuel de son ouvrage est si fort que la société scientifique accepte presque à l'unanimité cette nouvelle approche de l'*Asie centrale*, ainsi que le vocabulaire qui y a été associé.

Par ailleurs, l'expression *Asie centrale* de Humboldt entraîne une bifurcation dans la terminologie russe qui, n'utilisant auparavant à l'égard de l'*Asie centrale* que le terme *Asie médiane* [*Srednjaja Azija*], commence à traduire de manière aléatoire le titre de l'ouvrage de Humboldt tantôt par *Asie centrale*, tantôt par *Asie médiane* (Šprincin, 1976, p. 285 ; Gorshenina, 2007, p. 393-394).

Le dédoublement en russe du terme *Asie centrale* n'a initialement aucun sens particulier, car les composantes de la paire *Asie du Centre* ou *Asie centrale* [*Central'naja Azija*] et *Asie du Milieu* ou *Asie médiane* [*Srednjaja Azija*] ne sont d'abord que de simples synonymes qui désignent

tous deux la position centrale de la région. La distinction de ces deux termes ne commencera à se manifester qu'avec le début du *Great Game* en reflet des projets géopolitiques de l'empire russe qui instrumentalisera la notoriété d'Alexander von Humboldt pour bâtir des constructions qui justifieront ce système de partage terminologique au contenu géostratégique (Gorshenina, 2007).

© Svetlana Gorshenina

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES


— AŽIGALI S. E., 2006 : *Drevnosti «strany-kratera». Ob istorii i kul'ture kočevogo Aralo-Kaspija* [Antiquités du «pays-cratère». Sur l'histoire et la culture des nomades de l'Aralo-Caspienne], Almaty : s/é.

— BACQUÉ-GRAMMONT Jean-Louis, 1972 : «Tûrân. Une description du Khanat de Khokand vers 1832 d'après un document ottoman», *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, t. XII, p. 192-231.

— BARTOL'D V. V., 1963 : *Turkestan v èpoxu mongol'skogo našestvija* [Le Turkestan à l'époque de la conquête mongole], *in Sočinenija*, t. 1, Moskva : Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury.

——, 1977 [1911] : «Istorija izučenija Vostoka v Evrope i Rossii» [Histoire des études orientales en Europe et en Russie], (1ère éd. 1911), *in Sočinenija,* t. 9, Moskva : Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury, p. 199-482.

— BOTTING Douglas, 1988 : *Humboldt : 1769-1859 : un savant démocrate*, trad. de l'anglais par Martine Dupouey ; préf. de Roger Brunet, Paris : Belin.

— CLAVAL Paul, 1997 : «L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990)», *in* Jean-François STASZAK, *Les discours du géographe*, Paris : L'Harmattan ; collection : Géographie et cultures, série «Histoire et épistémologie de la géographie», p. 89-118.

——, 2001 : *Histoire de la géographie*, Paris : PUF.

— DJALILI Mohammad Reza et Thierry KELLNER, 2000 : «Moyen-Orient, Caucase et *Asie centrale* : des concepts géopolitiques à construire et à reconstruire ?», *Central Asian Survey*, v. 19, n° 1, p. 117-140.

— GAYET Mireille, 2009 : *Alexandre de Humboldt : le dernier savant universel*, préf. de Philippe Taquet, Paris : Vuibert, Collection Inflexions.

— GORSHENINA Svetlana, 2007 : *De la* Tartarie *à l'*Asie centrale : *le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique*, Thèse, Paris I-Sorbonne et Université de Lausanne.

— HUMBOLDT Alexander von, 1830 : *Mémoire sur les chaînes des montagnes et sur les volcans de l'Asie intérieure, et sur une nouvelle éruption volcanique dans la chaîne des Andes,* avec notes de Klaproth, S. l.

——, 1831 : *Fragments asiatiques*, *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*, Paris : Gide, A. Pihan Delaforest, Delaunay, 2 vols (traduction en allemand : *Fragmente einer Geologie und Klimatologie Asiens,* Berlin : J. A. List, 1832).

——, 1843 : *Asie centrale. Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée,* Paris : Gide, 1843, t. I, 517 p. ; t. II, 558 p. ; t. III, 608 p. Traduction en russe : A. Gumbol'dt, *Central'naja Azija. Issledovanija o cepjax gor i po sravnitel'noj klimatologii*, t. 1, Moscou, 1915.

——, 2000 : *Cosmos : essai d'une description physique du monde*, préf. de Juliette Grange, Thizy [etc.] : Utz, Collection : La science des autres.

— JACQUEMONT Victor, 1867 : *Correspondance inédite avec sa famille et ses amis : 1824-1832*, Paris : M. Lévy, vol. 2.

— KLAPROTH Julius von, 2002 : *Julius Klaproth (1783-1835) Briefwechsel mit Gelehrten Großenteils aus dem Akademiearchiv in St. Petersburg : Mit einem Namenregister zu Julius Klaproth*, hrsg. von Hartmut Walravens, Briefe und Documente (BiblO 4), Wiesbaden : Harrassowitz Verlag.

— KLENCKE Hermann, 1861 : *Alexandre de Humboldt*, trad. de l'allemand, Bruxelles ; Leipzig : A. Lacroix : Verboeckhoven ; Paris : E. Jung-Treuttel, Collection Panthéon du XIX$^{e}$ siècle. Biographie des hommes célèbres.

— MIROSHNIKOV L., 1992 : «A note on the meaning of the term 'Central Asia' as used in this book»*, in* A. N. DANI, V. M. MASSON (ed.), *History of civilizations of Central Asia*, v. I, Paris : UNESCO, 1992, p. 477-480.

— MUŠKETOV Ivan, 1886 : *Turkestan. Geografičeskoe i orografičeskoe opisanie po dannym, sobrannym vo vremja putešestvija s 1874 po 1880 g.* [Turkestan. Description géographique et orographique d'après les données rassemblées à l'époque des voyages de 1874 à 1880], t. 1, Saint-Pétersbourg : Tipografija M. M. Stasjuleviča.

— OBRUČEV Vladimir, 1915 : «Izmenenie vzgljadov na rel'ef i stroenie Central'noj Azii ot A. Gumbol'dta do Ed. Zjussa» [Changement de regards sur le relief et la structure de l'*Asie centrale* d'A. Humboldt à Ed. Suess], *in* A. GUMBOL'DT, 1915 (voir Humboldt, 1843).

— SIDIKOV Bahodir, 2003 : *«Eine unermessliche Region». Deutsche Bilder und Zerrbilder von Mittelasien (1852–1914)*, Berlin : Logos Verlag.

— ŠPRINCIN A., 1976 : «Oboznačenie toponimov 'Srednjaja Azija' i 'Central'njaja Azija' v različnyx jazykax» [Signification des toponymes 'Asie du Milieu' et 'Asie du Centre' dans diverses langues], *Strany i narody Vostoka* [Pays et peuples de l'Orient], t. 18, Moskva : Nauka, Izdatel'stvo vostočnoj literatury, p. 281-286.

— UJFALVY Ch. de, 1874 : «L'influence du milieu sur les peuples de l'*Asie centrale*», *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie*, Paris, t. 9, 2ème série, 1874 [séance du 16 juin 1887], p. 435-457.
— ZIMMERMANN Carl, 1841 : *Geographische Analyse der Karte von Inner-Asien*, Berlin : Gedruckt und Verlegt bei G. Remer.

Alexander von Humboldt (1769-1859)

**Sommaire**

P. Sériot: *Présentation*..... 1

**I. Le monde du Logos et la philosophie du langage**

E. Alexeeva : *Les idées de W. von Humboldt dans l'œuvre du philosophe religieux S. Bulgakov*..... 5

M. Dennes : *G. Špet : l'héritage et la critique de Humboldt comme accomplissement d'une œuvre scientifique*..... 17

V. Feščenko : *L'idée humboldtienne de la 'langue comme création' en linguistique, poétique et poésie en Russie au XXème siècle*..... 33

L. Gogotišvili : *Špet et Humboldt : variations phénoménologiques sur le thème de l'universalisme et du relativisme linguistiques*..... 57

**II. La forme interne et la quête identitaire**

B. Gasparov : *From Romantic Philosophy of Language to Modern Linguistics : the Case of Potebnia*..... 75

D. Ferrari-Bravo : *L'héritage de Humboldt dans la pensée russe : une question d'identité nationale*..... 87

L. Gebert *Le caractère national dans la langue et la typologie linguistique*..... 101

T. Glanc *L'utilisation des textes de W. Humboldt pour justifier la singularité slave dans l'ouvrage de P.J. Šafařík* Les antiquités slaves *(1837)*..... 113

**III. Lectures de linguistes**

V. Alpatov : *Humboldt russe*..... 129

R. Comtet : *F. Buslaev (1818-1897) : un linguiste russe disciple de J. Grimm et W. von Humboldt*..... 163

N. Ladaria : *W. von Humboldt en périphérie d'Empire : de la tragédie à la farce*..... 193

E. Velmezova : *Un nom perdu derrière des théories : W. von Humboldt chez Marr*..... 209

**IV. Humboldt tel qu'en lui-même**

A. Tabouret-Keller : *W. von Humboldt en français*..... 223

J. Trabant : *'Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension'. Le cœur herméneutique de la pensée linguistique de W. von Humboldt*..... 239

M. Mahmoudian *Humboldt et la linguistique aujourd'hui*..... 257

**V. Le jeune frère**

S.Gorshenina *L''Asie centrale' d'Alexander von Humboldt : un essai de géométrie naturaliste*..... 281

Sommaire..... 301

ISBN : 978-2-9700730-6-2
ISSN : 1019-9446

Ce *Cahier de l'ILSL* peut s'obtenir auprès de l'ILSL
L'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
p.a. Faculté des Lettres
Bâtiment de la Faculté des Sciences Humaines 2
Université de Lausanne
CH- 1015 LAUSANNE, Suisse
au prix de 20 CHF